



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



*Bulletin de la Société archéologique,
scientifique et littéraire du Vendômois*

Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois

1515
932
.86
v.17

Library of



Princeton University.



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE
DU VENDOMOIS
/

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

TOME XVII

1878



VENDÔME
TYPOGRAPHIE LEMERCIER & FILS
1878

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DU VENDOMMOIS

17^e ANNÉE — 1^{er} TRIMESTRE

JANVIER 1878

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, s'est réunie en assemblée générale le jeudi 10 janvier 1878, à deux heures, au lieu ordinaire de ses séances.

Étaient présents au Bureau :

MM. le marquis de Rochambeau, président; A. de Trémault, vice-président; Soudée, secrétaire; G. de Trémault, trésorier; Nouel, bibliothécaire-archiviste; Bouchet, bibliothécaire honoraire; l'abbé Roulet; G. de Lavau; Launay; l'abbé de Préville; — ces deux derniers membres remplaçant MM. Bouchet et l'abbé Roulet, sortants;

Et MM. de Bodard; l'abbé C. Bourgogne; l'abbé L. Bourgogne; Louis Buffereau; l'abbé Charnier; Henri Chevé; Paul Lemercier; de La Marlier; Paul Martellière; Saint-Martin;

xvii

1

1515
932
.36

469609

(RECAP)

Henri de Meckenheim; Ribemont; Rigollot; Roger; de Sachy;
Thillier; le général de Valabrègue; Raoul de Saint-Venant.

M. le Président déclare la séance ouverte.

M. le Secrétaire fait connaître les noms des membres nouveaux admis par le Bureau depuis la séance du 11 octobre 1877; ce sont :

MM. d'Elbenne, attaché d'ambassade, au château de Couléon, par Tuffé;
Sabattier, fondeur à Aix;
l'abbé Desvignes, professeur de seconde au collège de Saint-Calais;
Dunoyer, juge à Vendôme;
Demanche, propriétaire à La Montellière (Lunay);
Parandier, inspecteur général des ponts et chaussées en retraite;
l'abbé Verrier, au presbytère de Rahard.

M. le Président invite M. le Trésorier à présenter les comptes de la Société.

COMPTES DE L'ANNÉE 1877.

RECETTES ORDINAIRES

Avoir en caisse au 1 ^{er} janvier 1877.	684' 09
Produit des cotisations antérieures.	550 »
Produit des cotisations de l'année 1877	950 »
Produit des diplômes	5 »
Vente de Bulletins	6 »

Total des Recettes ordinaires. 2195 09

RECETTES EXTRAORDINAIRES

Subvention du Ministre des Beaux-Arts	300 »
— du département.	300 »
Allocation spéciale de la ville de Vendôme	300 »
Don de M. Marcille	200 »

A reporter. 1100 »

	<i>Report.</i>	1100	»
Don de M. Grison de La Ville-aux-Clercs		550	»
Don de M. de Rochambeau		92	»
Don de M. de la Vallière.		23	»
Vente d'une cheminée de marbre.		175	»
<i>Total des Recettes extraordinaires.</i>		1940	»

Recettes ordinaires.	2195	09
Recettes extraordinaires.	1940	»
TOTAL général des RECETTES.	4135	09

DÉPENSES ORDINAIRES

Frais d'administration	323	75
Entretien du Musée.	656	40
Impression du Bulletin	1360	45
Brochage du Bulletin	134	90
Frais de planches pour le Bulletin	370	45
Abonnements et achats pour la bibliothèque	219	15
<i>Total des Dépenses ordinaires.</i>	3065	10

DÉPENSES EXTRAORDINAIRES, IMPRÉVUES

Souscription pour la commanderie d'Arville.	50	»
Achat de rentes 3 % des dons Grison et Marcille	726	95
<i>Total des Dépenses extraordinaires.</i>	776	95

Dépenses ordinaires.	3065	10
Dépenses extraordinaires.	776	95
TOTAL général des DÉPENSES.	3842	05

BALANCE

Recettes.	4135	09
Dépenses	3842	05
Excédant des Recettes en caisse.	293	04

- A la suite de cette lecture, M. le Président demande si quelqu'un a des observations à faire sur les comptes de 1877. L'assem-

blée adopte ces comptes, et en donne quittance définitive à M. le Trésorier. Celui-ci donne ensuite lecture du budget de 1878.

BUDGET DE 1878

Première Section

Reliquat du compte de l'exercice 1877.	293	04
Cotisations arriérées à recevoir	880	»
Total des Recettes à recouvrer.	1173	04

Dépenses à payer sur 1877

Frais du Bulletin du 4 ^e trimestre 1877.	400	»
Total des Dépenses à payer.	400	»

Recettes à recouvrer. 1173 04

Dépenses à payer 400 »

Excédant de la 1^{re} section. 773 04

Deuxième Section

Recettes ordinaires

Excédant des Recettes de la 1 ^{re} section	773	04
Cotisations de l'exercice 1878 (320 membres).	1600	»
Allocation de la ville de Vendôme pour le Musée	300	»
Total des Recettes ordinaires.	2673	04

Recettes extraordinaires

Subvention du Conseil général.	300	»
Subvention du Ministre des Beaux-Arts	300	»
Recettes éventuelles (Vente du Bulletin et dons).	20	»
Placement donnant une rente 3%, sur l'Etat.	31	»
Total des Recettes extraordinaires.	651	»

Recettes ordinaires. 2673 04

Recettes extraordinaires. 651 »

TOTAL général des RECETTES. 3324 04

Dépenses ordinaires.

Frais d'administration	400	»
Entretien du Musée	500	»
Fouilles et recherches	200	»
Abonnements	150	»
Impression du Bulletin et brochage	1500	»
Total des Dépenses ordinaires.	<u>2750</u>	»

Dépenses extraordinaires

Dépenses imprévues :	<u>200</u>	»
Dépenses ordinaires	2750	»
Dépenses extraordinaires	<u>200</u>	»
TOTAL général des Dépenses.	<u>2950</u>	»

BALANCE

Recettes.	3324	04
Dépenses	<u>2950</u>	»
Excédant des Recettes du budget de 1878.	<u>374</u>	<u>04</u>

Le budget de 1878 est voté à l'unanimité.

M. le Président donne la parole à M. le Conservateur.

DESCRIPTION SOMMAIRE
DES
OBJETS OFFERTS OU ACQUIS
depuis la séance du 11 octobre 1877

I. — ART & ANTIQUITÉS

NOUS AVONS REÇU :

De M. VÉTILLART, sénateur (Sarthe) :

Une PEINTURE SUR BOIS, de l'époque de Louis XIII, représentant l'intérieur d'une riche salle à manger. Les personnages, groupés autour de la table du festin, forment par leurs attitudes et leurs gestes variés une représentation allégorique des cinq sens. Les costumes, le style de l'architecture, le goût des cadres suspendus aux murs de la pièce, tout semble indiquer que cette peinture est originaire de Flandre ou de Hollande. Elle est assez transparente et colorée, et la touche, quoique un peu sèche, ne manque ni de sûreté ni d'esprit.

De M^{re} DE SÉGOGNE, à Nogent-le-Rotrou :

Un ROUET encore muni de sa quenouille, provenant de l'ancien château d'Augennes (Eure-et-Loir). Ce petit meuble, dont l'art du tourneur a fait tous les frais, rappelle le joli sonnet de Ronsard :

*Quand vous serez bien vieille, un soir, à la chandelle,
Assise au coin du feu, devisant et flant....*

Une HARPE de petit modèle, d'une forme gracieuse et d'un décor élégant. — Fin du XVIII^e siècle, directoire ou consulat.

De M. LATOUCHE, à Vendôme :

Une CLEF en fer, d'une disposition originale. XVI^e siècle.

Une autre CLEF, garnie de bronze autrefois doré, ayant appartenu à quelque meuble du XVIII^e siècle.

De M. DE ROCHAMBEAU, notre président :

Une petite STATUETTE en bois, assez grossièrement en-

luminée, représentant saint Genest. — Provient de l'église de Lavardin.

De M. GIRARD, concierge du Musée :

Une **HACHE** en silex poli et veiné. Echantillon remarquable, quoique endommagé du côté de la pointe. — Trouvée aux environs de Vernon (Touraine).

Et un fragment de **HACHE** de même nature et de même origine.

II. — NUMISMATIQUE

NOUS AVONS REÇU :

De M. l'abbé **ROCHETTE**, curé du Gault, par l'intermédiaire de M. le baron de Maricourt :

Un denier vendômois au type tournois dégénéré. Au centre la rosace, au bas la rosette à branches, en haut une molette. — **IOHAN COMES**. — R. : Croix cantonnée d'un besant au 2^e **VINDOCINENSIS**. — Ce denier doit appartenir à Jean IV, dit de Montoire (1218 à 1239).

Trois deniers de Châteaudun, portant tous le nom de Geoffroy, **GAVF - RID'**, coupé par deux croissants. Le premier appartient à Geoffroy IV (1215 à 1235) ; il offre le type dunois altéré ; au milieu un besant. R. : Croix cantonnée d'un anneau au 2^e. **CAS-TRIDVNI**. — Le second est de Geoffroy V ; type tournois percé en annelets aux 4 extrémités ; au centre un anneau. R. : Croix cantonnée d'un anneau au 1^{er}. **CATRVMDVNI**. — Le troisième appartient aussi à Geoffroy V ; même type que le précédent ; au centre une fleur de lys et deux croissants. R. : Croix simple. **CASTRVMDVNI**. (Voir Cartier, Monnaies au type chartrain, planche 9, où ces trois pièces sont figurées avec quelques légères variantes.)

Ces quatre deniers en billon d'assez bon titre et très-bien conservés, ont été trouvés au Gault.

Un gros royal de Charles VII, de l'espèce dite Florette. Pièce en argent très-connue, mais d'une bonne conservation.

Une impériale romaine,

Trois doubles tournois,

Un sol de Louis XVI ; très-frustes.

Un jeton de Louis XV jeune.

Et une pièce de confiance de l'entrepreneur des chemins de fer russes (15 kopeks).

En tout 12 pièces.

De M. LATOUCHE, déjà nommé :

Deux jetons de Nuremberg, trouvés dans un jardin à Vendôme; imitation de fleurs de lys, simulacres de légende.

De M. Henri LEFEBVRE, à Vendôme :

Un denier tournois de Gaston, duc d'Orléans. 1630.

III. — BIBLIOGRAPHIE

& Notes résumées de ce qu'il y a de plus intéressant
pour notre Société
dans les bulletins ou livres entrés
dans notre Bibliothèque

I. — Dons des Auteurs ou autres :

N° du 16 novembre 1877 de la *Rivista Europea*, Firenze. (Envoi spécimen.)

Travaux de la *Société des Sciences naturelles de Brême*, 1876-1877, en allemand. Avec demande d'échange.

Discours de M. Yvon-Villarceau aux funérailles de M. Le Verrier. (25 septembre 1877.)

Nouvelle navigation astronomique. Théorie, par M. Yvon-Villarceau; Pratique, par M. A. de Magnac, lieutenant de vaisseau. — Paris, Gauthier-Villars, 1877. 1 vol. in-4°. — L'ouvrage porte comme dédicace : Hommage des auteurs et de l'éditeur.

Cet ouvrage est trop spécial pour que nous puissions en rendre compte; nous pouvons dire seulement que comme exécution il fait le plus grand honneur au célèbre imprimeur du Bureau des Longitudes, et que, comme fond, cet ouvrage contient le germe d'une véritable révolution dans l'art de la navigation. Son importance est attestée par les discussions que son apparition a provoquées au sein de l'Académie des Sciences. (V. la Bibliographie du Bulletin précédent, p. 264.)

De M. L. MARTELLIÈRE :

La Piété du Moyen âge, par M. A. de Martonne. — 1 vol. in-8°. 1855. Imprimerie Lemercier. — Page 86, on trouve mentionné le souvenir du *Dragon* de saint Bienheure de Vendôme, qui, paraît-il, était promené en procession à certain jour de l'année.

Dé l'auteur: *Lettres d'Antoine de Bourbon et de Jehanne d'Albret*, publiées pour la Société de l'Histoire de France, par M. le marquis de Rochambeau, correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les Travaux historiques. — 1 vol. in-8°. Paris. 1877.

L'ouvrage est précédé d'une notice sur Antoine de Bourbon et Jehanne d'Albret, p. 1 à x.

L'intérêt de cette publication au point de vue général est suffisamment démontré par l'importance historique des personnages, dont notre zélé président a recueilli la correspondance. Cet intérêt général est d'ailleurs consacré par la déclaration suivante, qui se trouve à la première page du volume :

« Le commissaire responsable soussigné déclare que l'édition des *Lettres d'Antoine de Bourbon et de Jehanne d'Albret*, préparée par M. le marquis de Rochambeau, lui a paru digne d'être publiée par la Société de l'Histoire de France.

« Fait à Paris, le 1^{er} septembre 1877.

« **BARON A. DE RUBLE.** »

Pour notre Société ce volume présente, en outre, un intérêt spécial, qui en augmente singulièrement la valeur. Vendôme figure, en effet, dans plusieurs passages de ces lettres, et notre histoire locale y trouvera quelques documents inédits des plus précieux.

Notre collègue M. L. Martellièrre ayant bien voulu se charger de parcourir ce beau volume et d'en faire une analyse pour la *Chronique*, je ne m'étendrai pas davantage sur la valeur et l'intérêt de cet ouvrage capital.

II. — Par ENVOI du Ministère de l'Instruction publique :

Romania. N° de juillet et d'octobre 1877.

Revue des Sociétés savantes des départements. N° d'octobre, novembre et décembre 1876. — Pages 397-398, on trouve une analyse très-succincte du volume renfermant les séances de la Société Française d'Archéologie à Vendôme en 1872. — N° de janvier - février - mars 1877.

III. — Par ÉCHANGE avec les Sociétés savantes ou les Revues :

Bulletin de la Société des Etudes du Lot. Tome III, 5^e fascicule. 1877.

Bulletin de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir. Août 1877.

Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan. Année 1877.

Bulletin de la Société Dunoise. Octobre 1877. — On y trouvera une notice intéressante sur la trombe qui a occasionné le désastre de Coinces (Loiret), le 7 septembre 1876.

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest. 3^e trimestre de 1877.

Bulletin de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais. 2^e trimestre de 1876.

Page 315, on trouve la mention d'un vote par la Société de l'impression du Cartulaire de Beaugency. Ce Cartulaire intéressant le Vendômois par un de ses côtés, le Bureau de la Société Archéologique du Vendômois a décidé de faire les démarches nécessaires pour être inscrit parmi les souscripteurs.

Mémoires de la Société Archéologique de l'Orléanais. Tome XV, avec atlas in-4^e. 1876.

Parmi les mémoires importants qui composent ce volume, nous en signalerons deux, où se trouvent des passages qui intéressent le Vendômois.

Le premier est la Description des nouveaux objets trouvés dans la Loire par M. l'abbé Desnoyers. Dans la section des objets de pèlerinage, pp. 183 et 185, j'y vois mentionnés plusieurs objets que l'auteur rapporte à la sainte Larme de Vendôme. « On a recueilli treize larmes en plomb (1), une larme en cuivre, suspendue au bec d'une colombe, une médaille ovale en cuivre, portant au centre, en relief, une larme; autour, *lacryma Christi*; au revers, un évêque portant une monstrance; autour, *saint Norbert*; une médaille en plomb avec bélière; au centre, tête de N.-S. accostée de deux larmes; au revers, deux anges adorant une larme. » — Plusieurs de ces objets sont figurés à la planche V de l'atlas.

Le deuxième mémoire à signaler est: Notices sur une médaille inédite de Ronsard, par Jacques Primavera.... par M. Chabouillet. P. 197, avec fig. de la médaille à l'atlas, planche VI.

IV. — PAR ABONNEMENT :

Bulletin monumental (suite). — P. 495, on trouve des rensei-

(1) Une de ces larmes a été donnée au Musée par M. l'abbé Desnoyers.

gnements inédits sur les *Juste*, sculpteurs à Tours. *Maître Jehan Juste*, mort à Tours en 1549, est l'auteur du tombeau en marbre de Louis de Crevent, abbé de Vendôme (1530), lequel se trouvait dans l'église de la Trinité du côté de l'épître.

Polybiblion (suite).

Matériaux pour l'Histoire de l'Homme (suite).

Revue Archéologique (suite).

Revue numismatique, par MM. J. de Witte et A. de Longpérier. Tome XV, années 1874-77.

V. — Par acquisition :

Histoire du Mobilier, par Albert Jacquemart, avec planches. — Paris. Hachette. 1876.

Histoire de la Céramique, par Albert Jacquemart. — Paris. Hachette. 1873.

IV. — HISTOIRE NATURELLE

Par acquisition :

Une belle GÉODE en silex, trouvée à Fortan par M. Auriau-Guellier. — Ce cultivateur, en extrayant d'un champ de gros silex qui gênaient la culture, en brisa un qui offrait une grande cavité toute parsemée de pointes transparentes de quartz cristallisé.

De M. PESTRELLE :

Un ROGNON de sulfure de fer (pyrite), rapporté du camp de Châlons.

De M. DE ROCHAMBEAU :

Un CORMORAN (*Phalacrocorax carbo*), adulte, livrée d'automne, tué à Rochambeau le 28 octobre 1877; il était perché sur un arbre lorsqu'il fut tiré. Malgré leurs pattes largement palmées, ces oiseaux se tiennent volontiers sur les arbres ou les rochers.

E. N.

REMERCIEMENTS sincères à tous les donateurs que nous venons de nommer.

M. le Président annonce que M. Isnard, élu membre du Bureau dans la séance du 11 octobre 1877, est démissionnaire par suite de sa nomination de procureur de la République à Blois; il invite l'assemblée à élire un membre du Bureau, en remplacement de M. Isnard.

A l'unanimité, M. Robin, architecte, est nommé membre du Bureau.

Le Bureau se trouve ainsi composé pour l'année 1878 :

MM. de Rochambeau, *président* ;
A. de Trémault, *vice-président* ;
Soudée, *secrétaire* ;
G. de Trémault, *trésorier* ;
L. Martellière, *conservateur* ;
Nouel, *bibliothécaire-archiviste* ;
Victor Dessaignes ;
G. Launay ;
G. de Laxau ;
de Maricourt ;
l'abbé de Préville ;
Robin.

CHRONIQUE

Lettres d'Antoine de Bourbon et de Jehanne d'Albret.

Au chapitre de la Bibliographie, M. le Bibliothécaire - archiviste a déjà signalé l'importance du livre publié par M. le marquis de Rochambeau pour la Société de l'Histoire de France et offert par lui à notre Société Archéologique. Nous lui demandons la permission de revenir sur ce sujet, et nous espérons qu'il nous pardonnera cette excursion sur un terrain qui lui appartient.

Nous laissons à des autorités plus compétentes la tâche d'apprécier dignement la valeur de ce recueil, l'abondance et la variété des documents qu'il contient, et le soin d'en faire l'éloge approfondi qu'il mérite. D'autres aussi vous diront ce qu'il a fallu à l'auteur de patientes recherches et de savantes investigations dans les archives et les dépôts publics, tant en France qu'à l'étranger, ainsi que dans les collections particulières. Laissant de côté l'histoire générale, l'état politique, religieux et militaire du XVI^e siècle, qui ne peuvent nous occuper ici, nous nous plaçons à un point de vue plus modeste, et nous tâchons seulement de faire ressortir l'intérêt particulier que présente pour notre pays vendômois le travail considérable de notre zélé président.

Antoine de Bourbon, deuxième duc de Vendôme, était l'aîné des treize enfants de Charles de Bourbon, que François I^{er} avait créé duc et pair en l'année 1515. Il épousa en 1548 Jehanne d'Albret, fille d'Henri d'Albret, roi de Navarre. Les lettres qu'il écrit à sa femme dans les premières années de leur mariage le montrent comme le modèle des époux et des pères. Il se plaint amèrement des absences qu'il est obligé de faire et n'aspire qu'au bonheur de la réunion. Les protestations de fidélité et d'amour sont chaleureuses et paraissent quelquefois un peu exagérées pour être bien sincères ; les demoiselles de la cour lui semblent toutes laides et fâcheuses, et elles n'auront jamais, assure-t-il, aucune puissance sur lui, sinon pour les haïr et détester. On sait ce qu'il advint plus tard de toutes ces belles promesses. Le tout est entremêlé de curieux détails sur l'administration de ses biens

patrimoniaux, et aussi de recommandations relatives à ses chiens et à ses faucons.

Antoine de Bourbon était certes un intrépide soldat et un vaillant capitaine; mais il était inconstant, léger, prodigue, ne songeant qu'au plaisir quand il n'était pas à la bataille. Les lettres qui suivent, adressées à la plupart des personnages importants de l'époque, nous le peignent flottant d'un parti à l'autre, changeant de religion et de conviction avec une égale facilité, général incapable, malgré sa bravoure, et politique crédule et vacillant, jouet de toutes les séductions et de toutes les promesses. Il mourut en 1562, à l'âge de quarante-quatre ans, d'une blessure qu'il reçut au siège de Rouen, après être cependant entré triomphalement par la brèche ouverte par ses soldats.

Les lettres de Jehanne d'Albret, très-rares d'abord, remplissent la seconde partie du volume. Après la mort de son mari, elle embrassa le calvinisme, et retourna dans son petit royaume de Navarre. La position de ce pays entre la France et l'Espagne lui donnait une grande importance politique, et Jehanne se montra toujours à la hauteur de son rôle. Nous la voyons par ses lettres faire preuve d'une habile finesse et d'une sage fermeté dans l'administration de son royaume et dans la conduite des affaires politiques. Elle mourut en 1572, avant d'avoir pu mener à bonne fin le mariage de son fils avec la princesse Marguerite, sœur de Charles IX. Elle fut inhumée à Vendôme dans l'église de la collégiale Saint-Georges, auprès de son mari et de son premier fils le duc de Beaumont.

En résumé, le volume renferme 239 lettres, toutes inédites et publiées *in extenso*. 187 autres y sont seulement analysées, soit qu'elles eussent été déjà publiées dans d'autres recueils, soit, au contraire, qu'elles n'offrissent qu'un intérêt secondaire.

Un certain nombre de ces lettres est daté de Vendôme. Plusieurs fois Antoine de Bourbon donne à sa femme rendez-vous dans cette ville; il l'engage même à y venir faire ses couches et à y amener son père: il y trouvera tant de milans, qu'il ne demeure poules au pays, et des lièvres à foison. En somme, les renseignements sur l'état des terres, leur gestion et leur produit, y sont nombreux et intéressants.

Nous ne pouvons que faire l'éloge de l'exécution matérielle du livre: format élégant, typographie irréprochable, tout y est. On aimerait cependant à y trouver reproduits en fac-simile quelques-uns des documents qu'il contient. S'il est vrai que le style soit l'homme, la manifestation extérieure de ce style a aussi son intérêt, et peut servir utilement à juger le caractère des personnages. En un mot, nous aurions aimé à connaître l'écriture de

Jehanne d'Albret et de son mari. Leurs lettres nous les peignent déjà d'une façon caractéristique, avec une sincérité complète; puis ces lettres elles-mêmes trouvent dans la consciencieuse étude publiée dans ce Bulletin par M. de Rochambeau leur meilleur commentaire. Mais rien ne devrait être négligé quand il s'agit d'Antoine de Bourbon et de Jehanne d'Albret, car leur fils fut ce Henri dont le souvenir est resté populaire et qui eût été duc de Vendôme s'il n'eût été roi de France.

L. M.

Le Carillon de Vendôme.

Nous croyons devoir reproduire une note insérée par notre collègue M. A. Duvau, dans *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux* (1), journal dont il est le collaborateur assidu, au sujet du chant de la cloche: il s'agit du *Carillon de Vendôme* et des paroles chantées sur cet air du temps de Charles VII. Voici cette note.

Contrairement au proverbe bien connu, « Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, » les paysans ne sont pas seuls à traduire d'une façon différente, souvent burlesque et sarcastique, le chant de la cloche. On connaît la traduction donnée de ce chant par le grand maître du sarcasme, Rabelais, à propos des projets de mariage de Panurge, passage imité par le prince du burlesque, Scarron, vers la fin de son *Roman comique*, et par Dreux du Radier dans son conte: La Veuve et les Cloches, d'après le 3^e sermon latin de Jean Raulin: *De viduitate*. C'est probablement de ces dictons qu'est provenu cet autre proverbe: « Ils sont comme les cloches, on leur fait dire tout ce qu'on veut. »

Qui ne connaît le chant historique du temps de Charles VII, le Carillon de Vendôme, calqué sur le chant des cloches? Le refrain seul paraissait subsister dans la mémoire des habitants du pays,

(1) Ce journal fort intéressant, qui en est à son XI^e volume, paraît les 10 et 25 de chaque mois à la librairie Sandoz et Fischbacher, 33, rue de Seine. Prix: 12 francs par an.

lorsque Brazier crut l'avoir retrouvé en entier, tel qu'il le donne dans sa notice sur les sociétés 'chantantes, à la fin de son Histoire des petits théâtres de Paris. Philipon de la Madeleine avait aussi fait la même trouvaille, qu'il reproduit dans son livre sur l'Orléanais, p. 213. Plus heureux qu'eux, pendant mon séjour en Vendômois, j'ai recueilli d'une vieille femme de Busloup une version plus complète, qu'elle chantonnait près du berceau de son petit-fils :

*Aujourd'hui, que reste-t-il
A ce Dauphin si gentil
De tout son beau royaume ?
Orléans, Beaugency,
Notre-Dame-de-Cléry,
Vendôme (bis).*

Je passe sous silence le Carillon de Dunkerque, qui n'est que trop connu. J'indiquerai la réponse non moins connue d'un religieux mendiant à un riche laboureur, qui lui demandait comment il pourrait gagner le ciel : *Audite campanas Monasterii, dicunt : Dando, dando, dando*, et je terminerai par cette citation d'un poète latin moderne (Jean Santeul ?), qui a ainsi traduit le tocsin que l'on sonne en cas d'incendie :

Unda, unda, unda, unda, unda, unda ! accurrite, cives !

A cette note de notre zélé collègue nous joindrons une pièce de vers assez médiocre que nous avons trouvée dans une brochure intitulée :

« Merveilles et histoire patriotique du ci-devant Dauphiné, ouvrage fait à l'occasion du banquet dauphinois annoncé pour le 20 septembre 1830 et qui a eu lieu le 18 octobre suivant, par un Dauphinois fixé à Paris. » — Paris, Firmin Didot, décembre 1830.

VENDÔME ET LE VENDÔMOIS

Air du Carillon de Vendôme.

*J'entends ton carillon,
Dislidi-ladi-dondon,
Vendôme,
Vendôme,*

*Ton Ronsard va chantant,
Le long du Loir doux-coulant,
Ta gloire,
Ta gloire.
Carillon, sonne donc,
Dislidi-ladi-dondon,
Vendôme,
Vendôme.*

*Loir, pour tous, habitants,
Dèverse son urne sans
Murmure,
Murmure.
Sonne donc, carillon,
Dislidi-ladi dondon,
Vendôme,
Vendôme.*

*Montrieux, de tes monts
Bacchus couronne les fronts
De pampres,
De pampres.
Puis Cérès aux sillons
Laisse, après blondes moissons,
Le chaume,
Le chaume.*

*Loir au pied, dans son cours,
Toujours calme en ses détours,
Serpente,
Serpente.
Carillon, sonne donc,
Dislidi-ladi-dondon,
Vendôme,
Vendôme.*

*Que voudrais rafraîchir
D'amitié ton souvenir
Vendôme !
Vendôme !
Vous recevoir, Vendômois,
Qui m'aimiez, et je le crois
Sans doute,
Sans doute ;
Voir Meslay, Prépatour,
Courtira, faire ma cour
Aux Roches,
Aux Roches.*

*Sonne donc, carillon,
Dislidi-ladi-dondon,
Vendôme,
Vendôme, etc.*

« **NOTA.** La fin se trouvera avec les autres pièces du Carillon de Vendôme, au nombre de sept :

- « 1° Description de Vendôme et du Vendômois ;
- « 2° Collège de Vendôme ;
- « 3° Le Respect filial ;
- « 4° La Vie et le Trépas lamentable de la sainte Larme et du Carillon ;
- « 5° L'Enfant qui recouvre la parole ou le Triomphe des Médecins ;
- « 6° Factum de l'ex-baron de Courtira ;
- « 7° Le Jardinier qui a perdu son âne, anecdote vendômoise. »

Nous n'avons pu découvrir le nom de l'auteur, malgré les détails auto-biographiques qu'il donne sur lui-même dans les notes de son ouvrage.

« C'est, dit-il, à l'ex-école militaire de Vendôme que j'ai passé sept ou huit ans. Vendôme ne m'a laissé que des souvenirs agréables, et que j'aime toujours à rappeler. On pourra en juger par les pièces du *Carillon de Vendôme*. »

Il paraît avoir rempli des fonctions publiques depuis la Restauration.

Nous n'avons pas trouvé non plus trace des sept pièces énumérées dans le Nota qui suit les vers. Nous le regrettons, car nous y aurions sans doute puisé quelques précieux détails d'histoire locale sur le collège, la sainte Larme, le carillon de Vendôme, le baron de Courtira, etc.

Avis aux chercheurs. Nous serions très-heureux de les voir exploiter cette mine avec succès.

**Réunion annuelle des Délégués des Sociétés savantes
à la Sorbonne.**

Nous avons reçu la circulaire suivante le 1^{er} février 1878. Les mémoires réclamés pour les réunions de la Sorbonne devant être déposés au plus tard le 24 mars, et ce Bulletin ne pouvant être distribué que dans les premiers jours d'avril, la lettre du Ministre n'aurait pu être reçue en temps utile. Nous avons pris le parti de la publier dans *le Loir*, journal de l'arrondissement de Vendôme, en faisant appel au zèle de nos confrères, et nous ne l'enregistrons que pour mémoire.

« Paris, le 31 janvier 1878.

« Monsieur le Président,

« L'année dernière, dans la séance générale des délégués des Sociétés savantes à la Sorbonne, un de mes prédécesseurs a annoncé qu'à l'occasion de l'Exposition universelle il y aurait à Paris un Congrès international des Sociétés savantes. Ce projet, d'un intérêt tout spécial, devant recevoir probablement son exécution en septembre prochain, ne saurait être un obstacle aux réunions ordinaires, tenues pendant les vacances de Pâques. J'ai donc décidé que, suivant l'usage, la 16^e réunion aurait lieu à la Sorbonne au mois d'avril prochain.

« Des lectures et des conférences publiques seront faites pendant les journées du mercredi 24, du jeudi 25 et du vendredi 26 avril. Le samedi 27 avril, le Ministre présidera la séance générale, dans laquelle seront distribués les récompenses et encouragements accordés aux Sociétés et aux Savants.

« Aux termes de l'arrêté du 25 décembre 1872 et sur la proposition des trois sections du Comité des Travaux historiques, j'ai mis à la disposition de chacune d'elles une somme de 3,000 francs, pour être distribuée à titre d'encouragement, savoir : 1^o par les Sections d'histoire et d'archéologie, *aux Sociétés savantes des départements* dont les travaux auront contribué le plus efficacement aux progrès de l'histoire et de l'archéologie ; 2^o par la Section des sciences, *soit aux Sociétés savantes, soit aux Savants des départements* dont les travaux auront contribué aux progrès des sciences.

« Je vous prie, Monsieur le Président, de vouloir bien faire connaître cette décision aux membres de votre Société, et leur indi-

quer les jours des réunions, pour qu'ils aient le temps de préparer les communications qu'ils se proposent d'y faire. Il importe même que l'annonce de ces réunions de la Sorbonne soit l'objet d'un avertissement tout spécial, de manière qu'aucun membre ne puisse se plaindre et arguer d'ignorance.

« Les lectures faites chaque année à la Sorbonne par les délégués des Sociétés savantes ont donné lieu, dans les Sections d'histoire et d'archéologie, à quelques observations critiques dont j'ai cru devoir tenir compte. J'ai pris, en conséquence, une décision qui contribuera, je l'espère, à donner aux réunions de la Sorbonne un caractère comme un intérêt de plus en plus sérieux. En voici les dispositions essentielles :

« A l'avenir, les mémoires devront être envoyés au Ministère un mois au moins à l'avance, après qu'ils auront été, comme par le passé, approuvés par une Société savante.

« Les mémoires présentés devront porter sur des sujets relatifs à l'histoire, à la philologie et à l'archéologie. Les auteurs sont invités à s'occuper principalement des annales, des institutions, de la littérature et des antiquités nationales. La période contemporaine, à partir de 1789, reste en dehors du programme ; enfin, les travaux imprimés, quels qu'ils soient, ne sont pas admis.

« Tout envoi qui ne remplira pas ces conditions ou qui parviendra au Ministère après le 24 mars sera rigoureusement écarté.

« Quant aux mémoires qui y auront satisfait, ils seront soumis au Comité, qui désignera ceux dont il sera donné lecture en séance publique.

« La durée de chaque lecture ne saurait dépasser vingt minutes ; quand les mémoires sont trop étendus, les auteurs se borneront à en donner un résumé.

« Dans la Section des sciences, les Savants des départements pourront être admis à exposer, soit verbalement, soit par écrit, les résultats de leurs recherches, lors même que ces travaux ne seraient pas inédits, mais à la condition que cette publication n'en aurait pas été faite antérieurement à la réunion de 1877.

« Chaque auteur devra adresser au Ministère, avant le 8 avril, l'indication précise du sujet de la communication qu'il se propose de faire. L'ordre des communications sera réglé par le Comité, et la durée d'aucune ne pourra dépasser quinze ou vingt minutes.

« A l'occasion de ces réunions, les compagnies des chemins de fer veulent bien accorder une réduction de 50 p. % sur le prix des places ; mais comme il importe de connaître d'avance le chiffre des billets à délivrer, je vous prie de m'envoyer avant le 8 avril, dernière limite, la liste des personnes déléguées par votre Société, soit pour la représenter, soit pour faire des lectures. Il ne me se-

rait plus possible d'assurer les mêmes facilités aux personnes qui se feraient inscrire après ce délai.

« Les bulletins de circulation destinés aux représentants des Sociétés, valables du lundi 15 avril au mercredi 1^{er} mai, vous seront adressés en temps opportun.

« Je me permettrai, Monsieur le Président, de vous rappeler que ces bulletins doivent être délivrés avec une certaine réserve. Il ne faudrait pas que la réunion des Sociétés savantes fût simplement un prétexte pour venir à Paris à prix réduit. On a encore remarqué l'année dernière qu'un certain nombre de personnes qui avaient profité de ces billets non-seulement n'avaient fait aucune communication, mais ne s'étaient même pas présentées à la Sorbonne.

« Pour éviter cet abus, je vous prie de ne comprendre sur votre liste que les noms des personnes qui auront à faire des lectures ou des communications, et ceux des délégués de votre Société, dont le nombre ne devra pas dépasser cinq ou six.

« Je vous prie également d'engager les membres désignés pour assister aux réunions à inscrire leur adresse à *Paris*, sur un registre qui sera déposé dans chaque salle de lecture à la Sorbonne, le 24 avril, jour de la première séance.

« En ce qui concerne la délivrance des billets à prix réduits, voici ce qui a été décidé par le Syndicat des compagnies de chemins de fer et ce que j'ai arrêté moi-même :

« Sur la présentation d'un bulletin, portant dans le haut une invitation et dans le bas un certificat de présence aux réunions de la Sorbonne (dont le modèle est ci-joint), la gare de départ délivrera au voyageur, du 15 au 27 avril seulement, et pour Paris, un billet ordinaire de la classe qu'il désignera. Le chef de gare percevra le prix entier de la place, après avoir mentionné sur la lettre d'invitation la délivrance de ce billet et la somme reçue. Cette lettre, ainsi visée et accompagnée du certificat régularisé, servira au porteur pour obtenir, au retour, un *billet gratuit*, de Paris au point de départ, de la même classe qu'à l'aller, si elle est utilisée du 27 avril au 1^{er} mai inclusivement. *Les trains express sur les lignes de Paris-Lyon-Méditerranée sont exceptés, à cause de l'encombrement qu'une trop grande affluence pourrait occasionner un même jour.*

« Toute irrégularité, soit dans la lettre de convocation, soit dans le certificat de présence ci-dessus mentionné, entraîne pour le voyageur l'obligation de payer le prix intégral de sa place à l'aller et au retour. »

« Je vous prie, Monsieur le Président, de vouloir bien faire connaître ces diverses dispositions à MM. les membres de votre Société qui se feront inscrire pour assister aux réunions de la

Sorbonne, et m'adresser très-exactement, dans les délais fixés, votre liste et les manuscrits d'histoire, d'archéologie et des sciences, ou, pour ces derniers seulement, les titres au moins.

« Agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« *Le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes
et des Beaux-Arts,*

« BARDoux. »

Inscriptions et devises dans le Vendômois.

Dans une série d'articles publiés dans le *Bulletin monumental* et intitulée : *Inscriptions et devises horaires*, par le baron de Rivière, nous relevons (année 1877, n° 8) la mention suivante, qui intéresse particulièrement notre pays :

Inscriptions tirées de pensées morales et religieuses :

A Montoire, près Vendôme (Loir-et-Cher).

HIC NEC JURA JUVA MERITIS ACQUIRERE

NAMQUE MALIS ORITUR SOL PARITERQUE BONIS.

(Communication de M. G. B.)

Il est regrettable que l'auteur de cette communication ne l'ait pas faite d'une façon plus complète en indiquant l'époque et l'emplacement de la curieuse inscription par lui signalée. La signification et la portée en sont en effet bien différentes selon les lieux ; passablement sceptique et décourageante, elle serait singulière sur l'horloge d'une église, par exemple ; elle semblerait y prêcher le matérialisme, puisque, quoi qu'on fasse, le soleil luira pour tout le monde. Au contraire, au-dessus de la porte d'un tribunal, elle proclame cette grande maxime, que tous sont égaux devant la loi. Observons aussi que la citation paraît n'être pas entière ; dans le distique, le vers pentamètre seul est régulier ; il manque au vers hexamètre le mot qui formerait son dernier pied.

Nous saisissons cette occasion pour rappeler que les inscriptions de ce genre étaient fort à la mode au XVII^e et au XVIII^e siècles, et qu'il doit en rester encore un grand nombre dans Vendôme et dans les environs. Comme spécimen, nous citerons celle

d'un cadran solaire daté de 1772, et placé sur le grand bâtiment de l'abbaye de la Trinité (aujourd'hui Quartier de cavalerie) :

EHEU, FUGACES !

Au Lycée (autrefois Collège de l'Oratoire), un cadran situé sur la façade du jardin portait ces mots actuellement illisibles :

DIES NOSTRÆ SICVT VMBRA.

Le Musée de Vendôme possède aussi un cadran gravé sur ardoise, à la date de 1661, provenant de l'ancienne maison des Oratoriens à Courtiras, et donné par le propriétaire actuel. Le Bulletin de janvier 1877 ayant déjà parlé de ce cadran et en ayant reproduit les inscriptions tirées de l'écriture sainte, nous ne ferons qu'en signaler l'existence.

Ce ne sont pas seulement les devises horaires des cadrans et horloges qu'il est intéressant de rassembler ; les monuments d'utilité publique, aussi bien que de simples édifices privés, peuvent fournir de curieuses découvertes. A Vendôme, si l'on pouvait approcher de la fontaine de Badran, dans le faubourg Saint-Bienheure, on lirait cette inscription :

QVO NON PVRIOR ALTER.

Autour du puits Saint-Sulpice, faubourg Saint-Lubin, se trouvent les mots suivants, aujourd'hui à peu près effacés :

SICVT SVPLICII CARITAS, INEXHAUSTVS SVM,

double allusion aux paroles de la prose qui se chante à la fête de saint Sulpice, et à l'abondance des eaux, que les grandes sécheresses ne tarissent jamais.

Nous faisons en terminant un pressant appel au zèle de tous nos collègues ; nous les prions de vouloir bien diriger de ce côté leurs recherches et leurs souvenirs, et de conserver ainsi à notre cher Vendômois ces précieux témoignages de l'esprit ingénieux et du goût érudit de nos ancêtres.

L. M.

ANTOINE DE BOURBON

II. DUC DE VENDÔME ET ROI DE NAVARRE

ET

JEHANNE D'ALBRET

Par M. A. DE ROCHAMBEAU,

Président de la Société,
Correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

Au XVI^e siècle, la maison de Bourbon-Vendôme était une des plus nobles et des plus anciennes familles de France; elle était issue directement de mâle en mâle de Robert, comte de Clermont-en-Beauvoisis, sixième fils de saint Louis.

Un de ses représentants, Charles de Bourbon, duc de Vendôme, avait épousé Françoise d'Alençon, fille de René, duc d'Alençon, prince du sang de la branche des Valois. Intrépide guerrier autant qu'administrateur habile, Charles de Bourbon demeura fidèle à la monarchie, malgré la révolte du connétable chef de sa maison; aussi François I^{er}, en reconnaissance de ses services, le créa duc et pair par lettres patentes du mois de février 1515.

Gouverneur de Picardie, il en chassa les impériaux en 1518, et les battit encore devant Péronne en 1536. Antoine était l'aîné de ses treize enfants, sept fils et six filles; les plus célèbres furent Charles X, le roi de la Ligue, et Louis I^{er}, prince de Condé, qui fit souche. Antoine vint au monde au château de La Fère en Picardie, le 22 avril 1518. Il s'appela d'abord comte de Marles, du



ANTOINE DE BOURBON

d'après un Email de Léonard Limousin.

nom d'un ancien comté de Picardie qui, avant d'être l'apanage de la maison de Bourbon, avait appartenu aux familles de Coucy, de Bar, de Saint-Pol et de Luxembourg, puis il devint comte de Beaumont.

Son père le mit de bonne heure au collège de Navarre : il y eut pour condisciples le dauphin (depuis Henri II), son frère Charles de Bourbon et Charles de Guise, qui fut plus tard le cardinal de Lorraine. Leur professeur Jean Hennuyer ou Le Hennuyer jouit d'une certaine célébrité : né en 1497 à Saint-Quentin, il avait lui-même fait ses études au collège de Navarre, où il fut sous-maître des artistes en 1530 et docteur en 1537 ; l'année suivante, il y obtint la chaire de théologie, qu'il occupa dix-sept ans. On a prétendu à tort qu'il avait été dominicain. Confesseur de Diane de Poitiers, puis de Catherine de Médicis, il acquit à la cour une importance considérable, et fut premier aumônier des rois François II, Charles IX et Henri II ; nommé évêque de Lodève, puis de Lisieux, il se fit remarquer par sa haine violente contre les calvinistes. Il mourut en 1577 doyen de la Faculté de théologie de Paris.

Antoine de Bourbon quitta le collège de Navarre en 1537 ; il avait dix-neuf ans. Il retourna dans la Picardie, dont son père était gouverneur. Le jour de Pâques-Fleuries (25 mars 1537), Charles de Bourbon mourut à Amiens d'une fièvre maligne, et Antoine fut salué duc de Vendôme et gouverneur de Picardie.

Sans cesse en guerre avec Charles-Quint, François I^{er} et son lieutenant général Montmorency venaient d'entrer en campagne et avaient pris Hesdin, Saint-Pol et Saint-Venant ; mais ses succès ne furent pas de longue durée. En moins de trois mois, les Impériaux, profitant de l'absence du roi et du relâchement qui en résultait dans l'armée, reprirent Saint-Pol et plusieurs places importantes ; ils assiégeaient Théroanne, lorsqu'une trêve de dix mois fut signée entre la France et les Pays-Bas.

Tranquille de ce côté, François I^{er} porta tous ses efforts sur le Piémont; il franchit les Alpes à la tête d'une armée formidable, et le marquis du Guât, gouverneur du Milanais pour Charles-Quint, dut abandonner les belles provinces que l'Empereur lui avait confiées et fuir devant l'invasion française. Heureusement pour lui, des pourparlers s'engagèrent et se terminèrent par une trêve de dix ans.

Antoine de Bourbon avait fait cette campagne et était entré en Piémont avec le dauphin Henri et Montmorency. Au printemps, il était retourné en Picardie, car nous avons une lettre de lui datée de Montreuil-sur-Mer, le 17 mai 1538 (1).

Après la fameuse entrevue d'Aigues-Mortes, François I^{er} avait inauguré une politique de conciliation; en faisant miroiter à ses yeux la restitution du Milanais, Charles-Quint lui avait fait prendre des engagements dont il ne devait pas tarder à se repentir.

Les Gantois ne demandaient qu'à secouer le joug de l'Empereur. Ils envoyèrent secrètement des ambassadeurs au roi pour lui demander sa protection; mais François I^{er}, chevaleresque en dépit de la mauvaise foi dont son nouvel allié avait maintes fois donné la preuve, révéla tout à Charles-Quint, et l'autorisa à traverser la France pour aller châtier les Gantois. Ce voyage de Charles-Quint fut une promenade triomphale; partout, les fêtes et les réjouissances l'accueillirent, et le 1^{er} janvier 1540, il fit à Paris une entrée solennelle. Toutefois, au milieu de toutes les fêtes qu'on lui donnait, il ne pouvait se défendre d'un certain malaise; le roi de France ne profiterait-il pas de l'imprudente confiance de son ennemi de la veille pour le forcer à modifier certains articles des traités qui le liaient? L'esprit public l'y pous-

(1) Cf. Lettres d'Antoine de Bourbon et de Jehanne d'Albret, publiées pour la Société de l'Histoire de France, par le M^{re} de Rochembeau. 1 vol. in-8°. Paris, 1877. — Inventaire sommaire, pièce 1, p. 359.

sait, et on prétend même qu'un complot formé par le dauphin, par Henri roi de Navarre, et par Antoine de Bourbon, avait pour but d'arrêter Charles-Quint à Chantilly, où il recevait l'hospitalité du connétable de Montmorency. Aussi l'Empereur avait hâte de se retrouver dans ses possessions, et sentit un grand soulagement lorsqu'il eut touché le sol des Pays-Bas. Sommé alors par les ambassadeurs de François I^{er} d'accomplir ses promesses relatives au Milanais et à l'Italie, Charles-Quint les reçut par des fins de non-recevoir et essaya de temporiser. Il proposa au roi diverses combinaisons qui servaient sa politique, entre autres l'alliance de sa fille aînée avec le duc d'Orléans et celle de son fils Philippe avec Jehanne d'Albret. François I^{er} refusa tout, et maria sa nièce Jehanne à Guillaume de la Mark, duc de Clèves.

Dès lors, tout accord était rompu, toute entente impossible, et l'assassinat des ambassadeurs de François I^{er}, Rincon et Frégose, ne fut pour le roi qu'un spécieux prétexte pour reprendre les armes. Profitant du trouble causé à Charles-Quint par le désastre qu'il venait d'éprouver sur les côtes d'Afrique, il réunit trois corps d'armée, dont deux furent destinés à envahir le Roussillon, et le troisième le Luxembourg. La trêve de Nice ainsi rompue, Antoine de Bourbon, lieutenant-général pour le roi en Picardie, entre aussitôt en campagne contre le comte de Rœux, qui commandait les Impériaux (1). Il se porte sur les confins du Boulonnais et du pays d'Ardres, et met le siège devant Tournehem.

(1) Sleidan prétend au livre xiv de ses Commentaires que le roi ne demandait qu'un motif pour commencer la campagne. Il était, dit-il, dans ce moment-là à Vincennes. Un courrier vint lui apporter la nouvelle d'une grande irruption des Impériaux dans la Picardie; aussitôt ce prince y envoya le duc de Vendôme, le duc de Guise, le comte d'Aumale, le duc de Nevers, avec l'élite de la noblesse. Cette troupe étant arrivée à la frontière ne trouva personne, et on supposa que François I^{er} avait voulu faire croire par cette feinte que les Impériaux étaient les agresseurs.

Sleidan, bien qu'historien sérieux, est fort soupçonné de partia-

Effrayé de la promptitude de ses opérations, le capitaine qui commandait dans cette forteresse se rend à discrétion et Antoine se dirige vers La Montoire, autre place importante dont le général de Rœux veut lui disputer l'entrée. Les Impériaux font courir des bruits capables d'effrayer de plus timides qu'Antoine; on prétend que seize ou dix-sept enseignes de gens de pied et cinq ou six cents chevaux sont postés à une lieue de La Montoire, sans compter 3,000 Anglais et 1,200 Allemands, qui sont en route pour rejoindre de Rœux (1). Mais le duc de Vendôme n'ajoute aucune foi à ces bruits qui n'ont d'autre but que de l'intimider, et marche en avant. Il prend La Montoire comme il avait pris Tournement, démolit ces deux forteresses, et ravage l'Artois et le Hainaut, pendant que le duc d'Orléans dévaste le Luxembourg (2). Courant tout le pays sans rencontrer de résistance, il occupe successivement Saint-Omer, Aire, Béthune, puis il apprend que les Impériaux se concentrent aux environs d'Avesnes et de Maubeuge; alors il oblique à l'est et se rapproche de Luxembourg. Mais toute tentative de concentration se dissipe, et il s'arrête à Saint-Quentin pour y attendre des nouvelles du duc d'Orléans et du roi (3). Il avait failli, dans cette course triomphale, s'emparer de de Rœux en personne: ce général, voulant préserver sa maison à Ruminghem, y avait jeté douze ou quinze cents hommes, mais il ne put

lité pour les protestants, et nous ne pensons pas qu'il faille ajouter une foi aveugle en son récit. Pourquoi, en effet, François I^{er} aurait-il joué cette comédie? L'assassinat de ses ambassadeurs était pour le roi un motif plus que suffisant pour recommencer la guerre.

(1) Cf. Lettres d'Antoine de Bourbon, etc., N° iv, p. 5 et 6. Les enseignes de gens de pied étaient de 200 hommes; il s'agissait donc de plus de 8,000 hommes.

(2) Cf. Mémoires de Martin du Bellay, livre viii, édition Michaud et Poujoulat, p. 493.

(3) Cf. Lettres d'Antoine, etc., N° v, p. 7 et 8.

y tenir, et n'eut que le temps de s'évader en passant l'Aa dans une petite barque.

L'hiver ramena Antoine de Bourbon à Paris; il était dans cette ville le 27 novembre (1). Pendant qu'il guerroyait ainsi dans le nord, François I^{er} et le dauphin agissaient mollement dans le Roussillon, et étaient forcés de lever le siège de Perpignan, qui faillit devenir le tombeau de toute l'armée. De là le roi se dirigea sur La Rochelle, où des troubles assez graves avaient éclaté; il réduisit les Rochellois à l'obéissance, et rentra à Paris dans les premiers jours de 1543.

Au printemps, François I^{er}, ayant appris que Téroouenne était mal pourvu de vivres, commanda à Antoine de Bourbon de rassembler son armée et de ravitailler cette place. Antoine mit tant de célérité à exécuter ses ordres, qu'au commencement d'avril il se trouve en forces près de Hesdin, où étaient déjà François de Lorraine duc d'Aumale, fils aîné du duc de Guise, M. de Nevers, le maréchal du Biez, le seigneur de Lorges, colonel des légionnaires, le régiment d'Allemands du capitaine Ludovic, environ cinq ou six cents hommes d'armes et six cents cheveu-légers. Protégé par ces forces imposantes, le ravitaillement de Téroouenne s'opéra en douze ou quinze jours, sans qu'il fût possible à l'ennemi de l'empêcher.

Cette opération terminée, le duc de Vendôme écrivit au roi, qui était à Saint-Germain-en-Laye, pour le prévenir que la paye de ses hommes tirait à sa fin, et que s'il voulait lui envoyer de quoi les soudoyer encore un mois, il se faisait fort d'emporter d'assaut quelques villes frontières, même la ville et le château de Bapaume.

Pendant qu'il attendait la réponse, il apprend que la place de Lilliers, entre Béthune et Aire, était fort gênante pour notre frontière, et se met en devoir de l'assié-

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. Inventaire sommaire, pièce V, p. 360.

ger. La brèche était faite, et l'assaut allait commencer, lorsque les défenseurs de cette place se rendirent à discrétion ; la ville fut brûlée et les fortifications furent rasées.

Le duc de Vendôme, ayant fait subir le même sort à quelques petites forteresses des environs de Téroüenne, d'Aire et de Saint-Omer, se retira à Fervens, sur la rivière de Canche, pour y attendre les ordres du Roi. Il ne tarda pas à y recevoir des nouvelles de François I^{er}, qui lui commandait de rassembler son armée à Abbeville, et de le venir joindre à Cateau-Cambrésis en ravageant le pays. Lui-même s'y rendit en dévastant le Hainaut, et s'y rencontra avec l'armée et l'amiral Annebault. Antoine se mit en devoir d'exécuter ces ordres, et, s'emparant de Bapaume, qui se trouvait sur son passage, il opéra sa jonction avec le roi à Cateau-Cambrésis, comme il avait été convenu.

François I^{er} s'empara de Landrecy sur la Sambre, et fit fortifier à grands frais cette ville ; il ordonna au duc de Vendôme de se retirer à Guise avec les forces dont il disposait, pour être à portée de secourir Landrecy, et se prépara à envahir le Luxembourg. Laissant au duc d'Orléans, avec l'amiral Annebault sous ses ordres, le soin de cette expédition, il revint passer le mois d'août à Sainte-Menehould, où se trouvait la cour (1). Pendant qu'il y donnait des fêtes et des réjouissances, son fils mettait le siège devant Luxembourg, et amenait cette place à composition. Alors le Roi partit pour l'aller rejoindre, et s'établit solidement à Luxembourg. A peine y était-il, qu'il apprit la défaite et la soumission à l'Empereur du duc de Clèves, et la marche de Charles-Quint sur Landrecy avec des forces considérables. François I^{er} désirait depuis longtemps se mesurer en personne avec l'Empereur. Il fait immédiatement casser le mariage de sa nièce Jehanne d'Albret avec le duc de Clèves, met une

(1) Belcarius.

garnison dans Luxembourg, et part avec son armée pour aller rejoindre à Guise Antoine de Bourbon. Charles-Quint, ayant réuni toutes ses forces sous le commandement de son lieutenant-général dom Fernand de Gonzague, disposa son armée autour de Landrecy pour faire un siège en règle ; mais, ayant bientôt reconnu la difficulté d'un assaut à cause du bon état de la place et de la vaillance de la garnison, il changea le siège en blocus, et résolut de prendre la ville par la famine. Averti à temps, François I^{er}, qui était à La Fère-sur-Oise, accourt avec toutes ses forces, et fait passer dans la place des vivres et des troupes fraîches ; puis il se retire pour prendre ses quartiers d'hiver à La Fère. Charles-Quint ne tarda pas à en faire autant, et s'installa à Cambrai, qui, sans s'en douter, devint ville impériale, grâce à la ruse de l'Empereur et à la trahison de son évêque.

L'année suivante fut remarquable par l'expédition en Piémont du frère d'Antoine de Bourbon, le jeune duc d'Enghien, qui remporta sur les Impériaux la victoire de Cerizoles ; mais François I^{er} ne sut pas profiter des avantages qu'il aurait pu tirer de ce succès ; le nord de la France et Paris même étaient menacés par les armées combinées de Charles-Quint et d'Henri VIII, et il dut concentrer tous ses moyens pour faire face à cette invasion. Heureusement, le roi d'Angleterre et l'Empereur, réunis par un même sentiment de haine contre François I^{er}, ne s'entendaient pas aussi bien sur le but de l'entreprise. Leur tentative échoua, et les restitutions réciproques qui furent le résultat du traité de Crépi furent pour Charles-Quint une maigre compensation à ses importants préparatifs et à ses espérances ; il est vrai qu'il avait chez lui-même de graves sujets de préoccupations. Toute l'Allemagne, qu'il était parvenu à unifier par un seul sentiment, la haine de la France, toute l'Allemagne se dissolvait et se soulevait à propos des questions religieuses ; l'hérésie faisait d'immenses progrès, et menaçait l'Empereur de fatales désertions ; il porta tous ses soins de ce côté.

François I^{er} appréciait fort la vaillance du duc de Vendôme, et lui avait donné déjà de nombreuses preuves de sa satisfaction. A peine âgé de vingt-six ans, en sa qualité de premier prince du sang, il l'avait fait pair de France et chevalier de son ordre ; il était gouverneur et lieutenant-général de Picardie, d'Artois et de l'Île-de-France, et capitaine de cent lances, fournies des ordonnances du roi, et, pour leur paye et ses appointements, il touchait 500 livres tournois par quartier ou trimestre (1).

L'année 1545 fut signalée par l'inutile tentative de François I^{er} contre l'Angleterre. Il avait réuni sur les côtes de Normandie une flotte formidable, et devant Boulogne-sur-Mer une redoutable armée de débarquement. Il eut assez de peine à réunir cette armée, car, le 2 juillet, il écrivait au duc de Vendôme une lettre courroucée (2), pour se plaindre du peu d'empressement de la gendarmerie. Toutefois, le 6 de ce mois, la flotte appareillait dans la rade du Havre ; mais l'habile tactique des Anglais et les vents contraires obligèrent les vaisseaux à regagner presque sans combat les côtes de France.

Bientôt la mort du duc d'Orléans, qui, d'après le traité de Crépi, devait épouser la fille ou la nièce de l'Empereur, changea la face des choses.

François I^{er} considéra le traité de Crépi comme annulé, et entama avec l'Empereur de nouveaux pourparlers, dans le but d'en atténuer les effets. Charles-Quint était trop occupé des embarras que lui suscitait la Réforme pour se brouiller de nouveau avec la France ; il essaya de temporiser. Le Roi n'était pas dupe de ces manœuvres ; il ordonna de grands travaux de défense sur les frontières, depuis la Picardie jusqu'à la Bresse, et fit à Ardres avec Henri VIII un traité de paix, renouvelé neuf

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièce VIII, p. 360.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, id.

mois après, à l'occasion de la mort de ce prince. Ce fut le dernier acte politique de François I^{er}. Le 31 mars 1547, il mourait lui-même à Rambouillet, à la grande joie des Guise et de Diane de Poitiers, dont l'influence sur le nouveau roi allait prendre son libre essor.

L'événement ne se fit pas attendre; à peine le roi avait-il fermé les yeux qu'Henri II, laissant les restes de son père à la garde du cardinal de Tournon et de l'amiral d'Annebault, courut au-devant de Montmorency, qui reprit aussitôt la direction des affaires; le conseil du Roi fut réorganisé, et Antoine de Bourbon y entra, ainsi que le roi de Navarre; mais les vrais, les seuls directeurs de ce conseil étaient les Guise et Diane de Poitiers.

Il n'y avait que les Montmorency capables de contrebalancer l'influence des princes lorrains; les Bourbon n'étaient pas de taille à entrer en ligne avec de tels rivaux (1).

Henri II fut couronné roi de France et sacré en grande pompe dans la cathédrale de Reims le 27 juillet 1547. Les trois premières années de ce règne dégradé furent employées à de misérables intrigues intérieures; un à un les ministres du dernier règne furent sacrifiés à la haine des favoris du nouveau, et expièrent sur l'échafaud ou dans l'exil les honneurs dont les avait chargés le roi défunt. Antoine, caractère léger et prodigue, ne songeait qu'au plaisir lorsqu'il n'était pas à la guerre; il suivait alors la cour, dont la mort de François I^{er} n'avait pas arrêté les folles réjouissances. Ce n'étaient chaque jour que spectacles, que chasses à courre, et le duc de Vendôme courait le cerf avec autant d'ardeur qu'il courait sus aux impériaux (2). Il suivit Henri II au recou-

(1) Mémoires de Vieilleville.

(2). « Nous irons droit à Fontainebleau.... Monseigneur de Vendosme est guery de son genoil auquel se estoit fait mal courant le cerf et est delibéré de suivre le roy au delogé de Montar-

vrement de Boulogne en Picardie, et contribua puissamment à en chasser les Anglais.

En 1548, des troubles graves avaient éclaté à Bordeaux, et les exactions des gabelleurs avaient soulevé toute la Guyenne, la Saintonge, l'Angoumois et l'Aunis. Montmorency et le duc d'Aumale furent envoyés pour châtier les révoltés, et le connétable sévit cruellement. Moneins, égorgé sur les marches de l'hôtel-de-ville de Bordeaux, avait été remplacé par le comte du Lude comme lieutenant-général en Guyenne, en l'absence du roi de Navarre, et Henri II lui avait fait les plus formelles recommandations pour prévenir de nouveaux désordres.

Au mois d'août le Roi se rendit en Piémont, et Antoine de Bourbon l'accompagnait (1). Au mois de septembre, Henri II alla visiter Lyon, et on lui donna les fêtes les plus somptueuses. De Lyon il se rendit à Moulins, pour célébrer les noces d'Antoine de Bourbon avec Jehanne d'Albret. Cette princesse accompagnait la cour avec sa mère, et le roi de Navarre les rejoignit bientôt après (2).

Les Bourbon possédaient à Moulins une magnifique résidence, qui était passée dans le domaine royal, par suite de la trahison du connétable de Bourbon. C'est là qu'Henri II avait résolu de faire célébrer le mariage d'Antoine.

La fiancée était d'illustre naissance. La maison d'Albret tirait son origine d'Amanieu, sire d'Albret, mort en 1060; elle s'éteignit dans la ligne masculine, avec le

gis. » Lettre de Lagoutte au duc de Guise. Bibliothèque nationale, f. Gaignières, V° 420, f° 140.

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièce x, p. 360.

(2) Lettre du cardinal de Guise à son frère le duc d'Aumale, dans les Mémoires de ce dernier (Collection Michaud et Poujoulat), p. 3.

marquis d'Albret, tué en 1678. La vicomté d'Albret, érigée en duché par Henri II le 29 avril 1550, fut réunie à la couronne de France en juillet 1607; Louis XIV l'en détacha en 1652 pour la donner avec ses dépendances au duc de Bouillon, en échange des principautés de Sedan et de Raucourt. Ce petit pays avait une étendue de vingt lieues de long sur autant de large. Nérac était sa capitale. Il relevait de la couronne de France.

En 1484, la maison d'Albret acquit le royaume de Navarre par le mariage de Jean d'Albret avec Catherine de Foix, héritière de cette couronne. Le royaume de Navarre comprenait alors la Haute et Basse Navarre; la Haute, la plus grande, s'étendait sur le territoire espagnol, et la Basse en était séparée par les Pyrénées; elle était assez restreinte, et avait pour capitale Saint-Jean Pied-de-Port. La principauté de Béarn fut réunie à la couronne de France par Louis XIII, ainsi que la Basse-Navarre en 1620.

On voit que, par l'extraction, la fiancée du duc de Vendôme était digne de cette alliance. Elle était l'aînée de quatre enfants; ses trois frères et sœurs étaient morts en bas âge. François I^{er} lui avait toujours témoigné une profonde affection; elle était le reflet des sentiments qu'il avait eus pour sa sœur Marguerite. Puis des raisons politiques contribuaient à entretenir ces dispositions pour celle qu'on se plaisait à nommer *la Mignonne des rois*. Elle devait hériter de la couronne de Navarre, et le roi voulait éviter qu'un mariage contracté en dehors de son sentiment ne mit à ses portes un ennemi dangereux. Aussi usa-t-il de son influence sur sa sœur pour confisquer en quelque sorte la future reine à son profit. Lorsque Henri d'Albret et Marguerite quittèrent la cour après la paix de Cambrai, ils durent laisser leur fille au château de Longray, puis à Blois et à Alençon, où François I^{er} la fit élever. Rien ne fut négligé pour son éducation: Nicolas Bourbon, poète latin en grand renom à cette époque, fut chargé de lui apprendre les langues anciennes, l'his-

toire, la poésie (1), et Madame de Silly, la baillive de Caen, lui fut attachée comme gouvernante. C'était la confidente et l'amie dévouée de Marguerite, et les 50 livres affectées chaque mois aux menus plaisirs de Jehanne passaient par ses mains.

Elle avait une maison princière, écuyers, valets de chambre, dames et damoiselles, folle, pannetier, pâtissier, laquais, valet des filles, aumônier ; c'était une véritable cour, qui pesait lourd sur le mince budget du roi de Navarre.

Charles-Quint, de son côté, comprenait l'importance que pouvait avoir pour sa politique une alliance qui ferait du gendre du roi de Navarre son allié. Il présentait son neveu, Maximilien de Hongrie ; mais François I^{er} avait deviné ses vues ambitieuses, et il s'empressa de mettre sa nièce à l'abri d'un coup de main derrière les fortes murailles de Plessis-les-Tours. Jehanne avait alors environ dix ans.

François I^{er} cherchait en vain, dans son entourage, un prince qui réunit les conditions désirables pour cette alliance ; enfin, deux ans après, il la fiança au duc de Clèves.

Il fit savoir sa décision au roi et à la reine de Navarre, et les invita à partir sans délai pour assister au mariage de leur fille. Henri d'Albret était loin de partager les idées de son beau-frère sur cette union. Il se mit cependant en route avec la reine pour Amboise, où était la cour, et prit en passant sa fille au Plessis-les-Tours. Ni ses observations ni les prières de la reine Marguerite ni les larmes ni la colère de Jehanne, (2) ne purent flé-

(1) Il recevait pour ses soins 400 livres de gages (Archives des Basses-Pyrénées, série B, 5, an 1548).

(2) Elle écrivit, à cette époque, deux protestations qui sont encore conservées aux archives des Basses-Pyrénées, E. 573. Voir, sur le mariage de Jehanne avec le duc de Clèves, l'excellent ou-

chir la volonté royale, et le mariage fut célébré à Châtellerault le 14 juin 1544. Le contrat avait été passé à Anet, en présence des témoins des deux parties (1).

On déploya pour ce mariage une pompe extraordinaire: « *Se feirent de magnifiques tournois en la garenne de Chastellerault, d'un bon nombre de chevaliers errans, gardans entierement toutes les ceremonies qui sont escrites des chevaliers de la Table Ronde.* »

Il en coûta cher au roi de Navarre ; il dut faire, pour payer ces splendeurs, de fréquents appels à la bourse de ses administrés (2).

Toutefois la grande jeunesse de Jehanne ne permit pas que le mariage fût consommé. Quelques jours après, dit un vieil historien du Béarn, ils se séparèrent. Le duc retourna dans son duché, et sa jeune épouse accompagna ses parents en Béarn. Il fut convenu que, lorsqu'elle serait en âge, « elle seroit conduite à Aix-la-Chapelle, ville d'obéissance du duc, pour la finale consommation dudict mariage (3). »

Jehanne passa en Béarn deux ans, au bout desquels François I^{er} envoya le cardinal Du Bellay, évêque de Paris, pour la chercher. Elle partit ; mais, au moment d'atteindre le but de son voyage, elle apprit la défaite du duc de Clèves, sa soumission à Charles-Quint, la rupture de François I^{er} avec ce dernier, et par suite sa délivrance de liens qui lui étaient à charge. En effet, sur les instances de François I^{er}, le pape Paul III déclara la nullité du mariage, et sa bulle, publiée dans la cathé-

vrage que vient de publier M. le baron de Ruble, intitulé : « Le mariage de Jehanne d'Albret. » 1 vol. in-8°. Paris, 1877.

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc.— Inventaire sommaire, pièce II, p. 359.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièces III, IV et VI, p. 359 et 360.

(3) Mémoires de Martin Du Bellay, édition Michaud et Poujoulat, livre VIII, p. 470.

drale de Tours, fut enregistrée en la cour du Parlement de Paris.

Jehanne avait seize ans. Elle était une des princesses les plus belles et les plus accomplies de l'Europe, et devint le point de mire d'un grand nombre de prétendants. François I^{er}, avant de mourir, avait témoigné le désir de lui voir épouser Antoine de Bourbon, et elle paraissait plus disposée à accepter ce parti que le premier. Les Guise, qui voyaient d'un œil envieux le royaume de Navarre prêt à passer avec ses grands biens à la maison de Bourbon, la plus proche du trône, avaient entrepris d'empêcher ce mariage, et de faire épouser à Jehanne leur frère aîné François de Lorraine. De leur côté, Henri d'Albret et Marguerite donnaient leur préférence à Philippe II, roi d'Espagne ; cette alliance avait été très-désirée par Charles-Quint pour son fils, et le roi de Navarre y voyait un moyen de réaliser le rêve de toute sa vie, de rentrer en possession de la Navarre espagnole. Henri II comprit le danger d'un tel voisinage, et fit tous ses efforts pour faire pencher la balance du côté du duc de Vendôme. Le roi de Navarre, craignant les prodigalités et la légèreté du caractère d'Antoine, hésitait beaucoup à accorder son consentement.

Henri II leva toutes les difficultés, et, le mariage décidé, engagea Henri d'Albret et la reine Marguerite à se rendre en toute hâte à Moulins. Nous avons vu qu'ils y étaient arrivés à la fin d'octobre 1548. Le contrat avait été signé dans cette ville, le 20 octobre, devant Charles, cardinal de Bourbon, frère du marié. Jehanne avait vingt ans ; Antoine en avait trente.

Ronsard, qui était alors dans toute la verueur de son talent, composa en leur honneur cette épithalame, qui fut imprimée en 1549 et fut probablement la première publication du cygne vendômois.

EPITHALAME

DE TRÈS-ILLUSTRE PRINCE ANTOINE DE BOURBON
ET DE JEANNE, ROYNE DE NAVARRE

Quand mon prince espousa
Jeanne, divine race
Que le ciel composa
Plus belle qu'une Grace,
Les princesses de France,
Ceintes de lauriers vers,
Toutes d'une cadance
Luy chantèrent ces vers :
O hymen, hyménée !
Hymen, ô hyménée !

Prince, plein de bon-heur,
L'arrest du ciel commande
Qu'on te donne l'honneur
De nostre belle bande ;
D'autant qu'une déesse
La passe en majesté,
D'autant elle, princesse,
Nous surpasse en beauté.
O hymen, hyménée !
Hymen, ô hyménée !

Plus qu'à nul autre aussi
Parfaite est son attente,
Jointe à ce prince icy
Qui nostre age contente.
Comme l'anneau décore
Le diamant de choïs,
Ainsi ta gloire honore
Les princes et les rois.
O hymen, hyménée !
Hymen, ô hyménée !

Il n'eust pas mieux trouvé
Que toy, vierge excellente,
Voire eust-il esprouvé
La course d'Atalante.

Ne la Grecque amoureuse
N'eust pas voulu changer
Telle alliance heureuse
Au pasteur estranger.
O hymen, hyménée !
Hymen, ô hyménée !

Le Ciel fera beaucoup
Pour tout le monde ensemble,
Si tu conçois un coup
Un fils qui te ressemble,
Où l'honneur de ta face
Soit peint, et de tes yeux
Et ta céleste grâce,
Qui tenteroit les Dieux.
O hymen, hyménée !
Hymen, ô hyménée !

Cessez, flambeaux, là-haut,
Vos clartez coutumières ;
Ce soir, mais ce jour, vaut
Cinq cens de vos lumieres ;
Car les amours qui dardent
Icy leur feu qui luit,
Plus que les astres ardent
L'espesseur de la nuit.
O hymen, hyménée !
Hymen, ô hyménée !

Maint soir jadis fut bien
Du lit des Dieux coupable,
Mais nul d'un si grand bien.
Ne fut oncques capable ;
Et si tu veux bien croire,
Heureux soir, désormais,
Que tu seras la gloire
Des soirs pour tout jamais.
O hymen, hyménée !
Hymen, ô hyménée !

Nymphes, de vos couleurs
Ornez leur couche sainte

Des plus gentilles fleurs
Dont la terre soit peinte.
Que menu l'on y jette
Cet excellent butin
Que le marchand achette
Bien loing sous le matin.
O hymen, hyménée !
Hymen, ô hyménée !

Et vous, divin troupeau
Qui les eaux de Pégase
Tenez, et le coupeau
Du chevelu Parnase,
Venez, divine race,
Offrir vos lauriers vers,
Et, prenant nostre place,
Chantez vos meilleurs vers.
O hymen, hyménée !
Hymen, ô hyménée !

Car l'ardeur qui nous tient
Nous guide par les plaines
Que le Loir entretient
De verdure toujours pleines.
Là nous ne verrons prée
Sans leur faire un autel,
N'eau qui ne soit sacrée
A leur nom immortel.
O hymen, hyménée !
Hymen, ô hyménée !

Cependant consommez
Vos nopces ordonnées,
Et les feux allumez
De vos amours bien-nées.
La chaste Cyprienne,
Ayant son ceste ceint,
Avec les Graces vienne
Compagne à l'œuvre saint.
O hymen, hyménée !
Hymen, ô hyménée !

Afin que le nœud blanc
De foy loyale assemble

De Navarre le sang
Et de Bourbon ensemble,
Plus estroit que ne serre
La vigne, les ormeaux,
Ou l'importun lierre
Les appuyans rameaux.
O hymen, hyménée !
Hymen, ô hyménée !

Adieu, Prince, adieu soir,
Adieu, Pucelle encore,
Nous te reviendrons voir
Demain avec l'Aurore,
Pour prier Hyménée
De vouloir prendre à gré
Nostre chanson sonnée
Sur vostre lit sacré.
O hymen, hyménée !
Hymen, ô hyménée !

Par son contrat de mariage, le roi et la reine de Navarre assuraient à Jeanne une dot de cent mille écus d'or soleil, et Antoine lui constituait un douaire de douze mille livres par an, et s'engageait à la fournir d'habits et de bijoux jusqu'à concurrence de dix mille écus ; de plus, il lui assurait après sa mort la jouissance du château de Ham ou de celui de La Fère. Il y était bien spécifié que le premier enfant mâle issu de cette union hériterait de tous leurs biens présents et à venir, et porterait les armes écartelées de Navarre et de France (1).

Le cardinal de Bourbon, son frère puiné, lui cédait, en faveur de ce mariage, les terres de Condé et de La Fère en Brie.

Henri II voulut faire à la jeune mariée son cadeau de nocés ; il lui donna le pouvoir de disposer d'une

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièce xi, p. 361.

place de maître de chacun des métiers établis par lui dans son royaume, et des lettres de provision en blanc lui furent délivrées dans ce but à Gien, le 2 novembre suivant (1).

Par son mariage, Jehanne apportait un royaume à son mari; il est vrai que ce royaume était déjà démembré de sa plus grande partie par l'usurpation qu'en avaient faite les Espagnols, sous le règne de Louis XII, sur Jehan d'Albret, aïeul de Jehanne, sous le prétexte que le pape avait excommunié ce prince et déclaré ses Etats vacants; mais ce qui en restait tentait l'ambition de Charles Quint, et nous avons vu combien il désirait l'alliance de l'héritière de Navarre pour son fils (2); il se composait encore de la Haute et Basse Navarre, du Béarn, des pays d'Armesan et d'Andore, des comtés de Foix, de Bigorre, de Marsan, de Jussan, de Nabasan et de Bavardan. De plus, elle était héritière du duché d'Albret, du duché de Beaumont, des comtés d'Armagnac et de Rhodéz, de Châteauneuf en Thymerais et de Champrond.

Antoine apportait le duché de Vendôme, le comté de Marle, la châtellenie de La Fère et beaucoup de terres dans les pays bas.

Il était aimable, spirituel et bon; Jehanne s'était laissé prendre à ces dehors séduisants, et se montrait fort satisfaite d'avoir contracté cette union; ses parents étaient moins satisfaits; sa mère surtout, la douce et intelligente Marguerite d'Angoulême, ne pouvait chasser les noirs pressentiments qui assaillaient son cœur attristé; le 24 octobre, elle quittait Moulins pour se rendre à Vendôme. Elle y arrivait le 13 novembre, et commençait par y régler quelques affaires d'intérêt. En 1522, son

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièces xiii et xiv, p. 361.

(2) Chronologie novennaire de Victor Cayet. — Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièce xii, p. 361.

frère lui avait emprunté une forte somme, qu'elle n'avait pu trouver qu'en aliénant sa vaisselle d'argent; par acte authentique, elle abandonne cette somme à ses belles-sœurs (1), qui ont hérité de cette créance, et consent à ce qu'Antoine entre en possession immédiate de la part qui revenait à sa mère.

Nous avons cet acte daté de Vendôme le 22 décembre 1548 (2). Le duc de Vendôme avait toujours de pressants besoins d'argent, plus que jamais dans ce moment, car tout le mois se passa à festoyer (3). Antoine avait en Vendômois de gais compagnons avec lesquels il aimait à chasser, à guerroyer et à bien vivre. La tradition locale a conservé encore quelques échos lointains de ces réunions. Le manoir de la Bonne-Aventure, qui appartenait à M. de Salmet, un de ses officiers, vit naître sous ses voûtes sombres et au murmure de son frais ruisseau, le joyeux refrain si connu : « *La bonne aventure au gué*; » celui de la Mézière, où habitait Raphaël de Taillevis, son médecin; celui de la Poissonnière, résidence du poète Ronsard; et même la gentilhommière de Prépatour, dont il appréciait le vin blanc, furent autant de stations qu'Antoine fit visiter à sa jeune épouse, autant d'actes au programme des réjouissances que le duc de Vendôme offrait à sa nouvelle famille.

Toutefois, le roi et la reine de Navarre étaient pressés de rentrer dans leurs États; Jehanne ne l'était pas moins de revoir ses chers Béarnais, et de leur montrer son mari, leur futur souverain. Ils y retournèrent, et furent reçus avec de grandes démonstrations de joie; mais ces réjouissances ne furent pas de longue durée:

(1) La duchesse de Vendôme, mère d'Antoine de Bourbon, et la marquise de Montferrat étaient sœurs de Charles, duc d'Alençon, premier mari de Marguerite de Navarre.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièce xv, p. 361; et Correspondance, N° xiii, p. 19.

(3) L'Heptaméron, édition de Leroux de Lincy, t. III, p. 118.

la reine Marguerite; inconsolable de la mort de son frère, toujours soucieuse et mécontente du mariage de sa fille, ne devait pas tarder à succomber; elle mourut à la fin de décembre 1549, quatorze mois après le mariage de Jehanne. Princesse aimable et éclairée, sœur aussi dévouée que mère tendre et généreuse, elle laissa d'immenses regrets, aussi bien en France que dans ses États. Son intelligent amour des lettres, son intervention à la cour de Charles Quint pour délivrer son frère François I^{er} de captivité, sont des titres de gloire qui suffiraient pour rendre son nom illustre. Jehanne ressentit de cette perte une douleur profonde, et ne s'en consola jamais.

Antoine était pressé de rejoindre son gouvernement de Picardie et la cour. Il vivait en bonne intelligence avec les Guise, et surtout avec le duc d'Aumale (1), qu'il remercie, dans une lettre, de ses bontés pour ses frères, les princes de La Roche-sur-Yon et de Nemours; mais il n'avait au fond qu'une médiocre confiance dans cette amitié, et il était bien aise de surveiller de près ses intérêts. L'entrée du roi et le couronnement de la reine à Paris furent un prétexte qu'il s'empressa de choisir pour quitter le Béarn, et ils partirent tous deux dans les premiers jours d'avril 1549.

Le roi de France faisait tous ses efforts pour affaiblir au dehors le prestige de la maison d'Autriche. Les Anglais, alliés de Charles-Quint, voulaient réunir l'Écosse à l'Angleterre par le mariage de leur jeune roi Édouard VI avec Marie Stuart; Henri envoya une armée qui chassa les Anglais, fit amener en France Marie, qu'il fiança au dauphin, et, pour obtenir Boulogne, paya 400,000 écus (août 1549).

Ce fut la fin des longues exactions exercées par les Anglais sur la France, et la paix fut solennellement

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièces xvi et xvii, p. 362; et Correspondance, N^o vii et ix, pp. 11 et 14.

signée entre la France, l'Angleterre et l'Écosse, le 24 mars 1550.

En quittant le Béarn, Antoine de Bourbon et Jehanne se rendirent à Vendôme, puis à La Flèche. Ils ne restèrent pas longtemps dans ces résidences; il tardait à Antoine de retrouver son gouvernement de Picardie, où sa présence, dans ces temps de troubles, pouvait devenir nécessaire. Nous le trouvons le 12 juillet 1549 à son château de La Fère, où il signait à son argentier Jehan Lemoisne un état des dépenses de sa maison, s'élevant à 32,400 livres tournois par an (1). Ce manoir de La Fère était considérable, si on en juge par l'inventaire des meubles et tableaux qui s'y trouvaient le 29 janvier 1551. D'après cet inventaire (2), le château ne contenait pas moins de 32 chambres; le mobilier était extrêmement simple et consistait en *challys de bois de noyer, buffets de bois de chesne, escrans et scabeaux, quelques bancs à dossiers, des tables garnies de tréteaulx* et les pièces les plus remarquables *deux grands myrouers d'assier*.

On y trouvait trente tableaux de sainteté tant sujets de l'Annonciation et de la vie de la sainte Vierge que d'*Ecce Homo* et motifs de la Passion, dont un émail; cinquante-trois *aultres ymaiges et pourtraicts* historiques, parmi lesquels un portrait de Marie de Luxembourg, sa grand'mère, un de Françoise d'Alençon, sa mère, quelques vitraux peints et d'autres objets de peu de valeur.

Antoine y menait un train de prince. Le personnel attaché seulement à sa personne se composait de 12 gentilshommes ordinaires avec leurs valets, 13 pages, un trésorier, un secrétaire, un argentier, un contrôleur, un

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièce xviii, p. 362.

(2) Cet inventaire a été exhumé des archives de la chambre des comptes de La Fère par M. Matton, correspondant du Comité des Travaux historiques.

médecin, un aumônier, un apothicaire, 2 fauconniers, 5 valets de chambre, un barbier, un valet de garde-robe, un huissier, 2 fourriers et un tapissier.

La *panneterye*, l'*eschansonnerye* et la cuisine avaient aussi leur contingent. En tout, 87 personnes, qu'il fallait nourrir, entretenir et gager.

Aussi, ses revenus, ses appointements de 2,800 livres tournois qu'il recevait par an comme capitaine de 80 lances fournies des ordonnances du roi (1), et ce qu'il touchait pour ses autres fonctions, suffisaient à grand'peine pour subvenir à tant de dépenses.

Il comptait trouver dans la succession de sa belle-mère un supplément de fortune qui lui permettrait de faire face à tout ce luxe, et à quelques mois de là il allait en Béarn pour régler ces affaires.

En janvier 1550, il traversait la petite ville de Bazas, dont les habitants avaient pris parti contre les gabeliers ; sollicité par eux, il se fit leur intermédiaire pour demander à M. du Lude, gouverneur de Bordeaux, une faveur qu'ils réclamaient (2). De Bazas il se rendit à Pau. Mais il fut déçu de ses espérances en trouvant la fortune de sa belle-mère si obérée, qu'il se refusa d'autoriser sa femme à se porter héritière avec bénéfice d'inventaire. Il ne fallut rien moins que les lettres patentes d'Henri II pour l'obliger à donner à Jehanne cette autorisation (3).

Son absence ne fut pas de longue durée ; la politique le rappelait en Picardie. Il était de retour à La Fère à la fin de mai.

Dans les premiers jours de septembre, il était venu re-

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièce xix, p. 362.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° xiv, p. 20.

(3) Cf. Trésor de Pau, archives du château d'Henri IV, par Gustave Basile de Lagrèze.

joindre à Coucy (1) Jehanne d'Albret, qui était à la dernière période de sa grossesse. De cette magnifique résidence, il surveillait tous les préparatifs, lorsque le 21 septembre sa femme accoucha d'un fils, qui fut nommé Henri, du nom de son parrain le roi de France, et reçut le titre de duc de Beaumont au Maine. Il fut baptisé en grande solennité, et Du Bellay célébra la naissance de cet enfant dans une ode brillante, où il annonçait au nouveau-né les plus belles destinées. Mais ces prédictions ne devaient pas se réaliser : confié aux soins de la femme du bailli d'Orléans, grand'mère du maréchal de Matignon, le jeune prince fut nourri dans cette ville. Par un faux système, où elle s'obstina malgré toutes les représentations, la vieille dame le tenait constamment dans une chambre toujours fermée, avec un feu continu brûlant dans le vaste foyer, prétendant qu'*il valait mieux suer que trembler* et que *les enfants sont transis quand les corneilles baillent de chaud*.

Le jeune duc dépérissait et s'étiolait dans cette espèce de serre chaude. Jehanne en fut avertie ; elle enleva son fils à ce funeste système, et le transporta d'abord à Vendôme. Françoise d'Alençon venait de mourir, et, en l'absence d'Antoine, resté malade en Picardie, elle dut procéder aux funérailles de sa belle-mère, mit ordre à quelques affaires d'intérêt (2), puis emmena l'enfant au château de La Flèche en Anjou, où il fut soumis à un régime plus naturel et plus sain. Malheureusement il était trop tard ; le jeune duc de Vendôme ne fit plus que languir, et mourut à vingt-trois mois le 20 août 1552. Il fut transporté à Vendôme, où on voyait encore son tombeau en 1793. La collégiale de Saint-Georges, le Saint-Denis des familles de Vendôme et de Bourbon-Vendôme, était pavée de ces sépultures ; devant le maître-autel, on voyait, à côté de la tombe d'Antoine et de celle

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° xv, p. 21.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° xxiv, p. 31.

de Jehanne une petite pierre portant cette inscription :
« *Aussi gist Henry de Bourbon, duc de Beaumont, premier nay desdits seigneur et dame, qui décéda au chasteau de La Flèche, en Anjou, âgé de vingt-trois mois, le 20 août 1552.* »

Le crédit des Guise (1) était alors à son apogée. Henri III ne voyait plus que par leurs yeux et par ceux de Diane de Poitiers, et le connétable de Montmorency sentait le besoin de céder, pour ne pas perdre tout son prestige. La paix qui venait d'être signée avec l'Angleterre rendait toute liberté d'action à la France vis-à-vis de Charles-Quint. Jules III venait de succéder à Paul III sur le trône pontifical, et Charles-Quint avait en lui une créature dont il résolut de faire l'instrument de son ambition.

Les duchés de Parme et de Plaisance gênaient ses opérations, et Ottavio Farnèse, qui les possédait, sentant l'orage s'amonceler sur sa tête, venait de réclamer le secours d'Henri II; Charles, qui ne voulait pas recommencer ouvertement la guerre avec la France, engagea Jules III à revendiquer les duchés, se posant comme simple auxiliaire de la papauté.

Au commencement de septembre, le maréchal de Brissac commença les hostilités en Piémont, pour venir en aide à Farnèse, tandis que le roi faisait tous ses efforts pour empêcher la réunion du concile de Trente. En même temps, il donnait l'ordre à Antoine de Bourbon d'envahir et de ravager le Hainaut et la Flandre. Ce dénoûment était du reste prévu depuis plusieurs mois; mais les rapports entre l'Empereur et le Roi s'agris-

(1) Les deux chefs de la maison, le duc Claude et le cardinal Jean, venaient de mourir. Leur crédit ne faillit pas : les six fils de Claude le remplacèrent. D'abord François duc d'Aumale, puis duc de Guise, Charles cardinal de Guise et archevêque de Reims, connu sous le nom de cardinal de Lorraine, le duc d'Aumale, le cardinal de Guise et archevêque de Sens, le grand prieur de Malte et le marquis d'Elbeuf.

saient de plus en plus, et il est aisé de voir, par la correspondance d'Antoine de Bourbon avec le duc de Guise, M. d'Humières, gouverneur de Péronne, et Jehanne d'Albret, que toutes les précautions étaient prises. On avait réparé les fortifications des places fortes, garni les magasins de vivres et de munitions, et ramassé toutes les récoltes dans l'intérieur des villes, afin de ne laisser qu'un désert aux Impériaux. Antoine se multipliait. Il allait d'une place à l'autre surveiller ces apprêts belliqueux : Péronne, Corbie, Amiens, Doullens, Abbeville, eurent successivement sa visite (1). Avec une infatigable activité, il presse partout les préparatifs de défense ; de Coucy il va à Corbie, de Corbie à Amiens, d'Amiens à Doullens ; puis, les affaires se compliquant de plus en plus, il revient à Amiens, fait couper tous les ponts de la Somme, depuis Péronne jusqu'à Bray et de Bray à Corbie, et ne tarde pas à apprendre que l'ennemi se met en mouvement. Il quitte Amiens en toute hâte, va coucher à Herbonnières, pour être le lendemain à Péronne, dont les fortifications sont en mauvais état, et emploie sur l'heure la somme de deux mille francs, que le roi vient de lui accorder pour les réparer. L'ennemi avait essuyé un premier échec à Bouchavesne, et se concentrait à Bapaume ; mais, trouvant partout des gens préparés à le recevoir, il arrêta ses incursions (2). Toutefois, malgré sa vigilance, Antoine ne put empêcher les Impériaux de ravager la Picardie, le Boulonnais et l'Artois, et plusieurs de ses domaines propres tombèrent aux mains de Charles-Quint. Henri II donna au duc de Vendôme, pour combler les lacunes que cette perte faisait dans ses revenus, le comté de Charolais,

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance. N^{os} xvi, xvii, xviii, xix, xx, xxi, xxii, pp. 22 et suiv. ; et Inventaire, sommaire, pièces xx, xxi, xxii, xxiii, xxiv, xxv, xxvi, xxvii, xxviii, xxix, xxx, xxxi, xxxii, xxxiii, pp. 362 et suiv.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièces xxxiv à xlix, p. 364 et suiv.

la principauté d'Orange et d'autres terres rapportant en tout environ vingt mille livres (1).

Bien que les opérations fussent terminées en Picardie pour cette saison, les Impériaux y avaient toujours quelques corps isolés, qui tenaient le pays en éveil. Antoine eut même à châtier quelques villages qui avaient des intelligences avec l'ennemi, et se tint tout l'hiver sur la défensive (2).

En Allemagne, Charles-Quint voyait échouer son plan d'unité de la grande monarchie autrichienne, grâce à la révolte de Maurice de Saxe, devenu chef de la ligue protestante qui se formait alors en Allemagne en haine de l'Empereur. Henri II se garda de laisser échapper une si belle occasion d'abaisser l'orgueil de son rival; malgré l'orthodoxie dont il faisait parade en France, il s'allia avec les luthériens, et Charles-Quint, poursuivi à outrance par Maurice de Saxe, dut quitter l'Allemagne. Henri II, après avoir aidé les luthériens de son argent, songea à mettre à profit cet état de choses dans l'intérêt de la France. Une des conditions qu'il avait mises à son alliance était la conquête des trois évêchés : Metz, Toul et Verdun, ainsi que le duché de Lorraine, acceptèrent sans difficulté la suprématie de la couronne de France. Montmorency, qui commandait cette expédition, ne trouva de résistance qu'en Alsace; il dut renoncer à entrer à Strasbourg, et abandonna ses projets sur l'Allemagne. Après quelques opérations dans le Luxembourg, il licencia provisoirement ses troupes, et rentra à Paris.

Le 19 février 1552, la duchesse de Vendôme mit au monde un second fils au château de Gaillon en Normandie. L'expérience qu'elle avait faite pour l'éducation

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièce LXVI, p. 370.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièces XLIX à LXV, pp. 367 et suiv

de son premier enfant la rendant circonspecte; elle ne voulut pas quitter celui-ci, et le fit élever et nourrir sous ses yeux. Elle réussit à merveille, et le jeune Louis-Charles de Bourbon, comte de Marles, fit de rapides progrès en force et en beauté.

En Picardie, les hostilités contre les Impériaux, suspendues par l'hiver, avaient repris au printemps. D'Humières et de Morvillier étaient parvenus à déloger l'ennemi de La Capelle, et, en somme, la campagne avait été assez heureuse (1).

Tranquille de ce côté, heureuse des progrès de son fils et cédant aux instances d'Henri d'Albret, Jehanne partit pour les Pyrénées, afin de présenter l'enfant à son père; le duc de Vendôme l'accompagnait. Impatient de voir son petit-fils, le roi de Navarre alla au-devant des voyageurs jusqu'à Mont-de-Marsan, où la cour s'arrêta pour fêter leur arrivée. Mais un affreux accident devait bientôt changer ce bonheur en un deuil profond. Un jour, Henri d'Albret ayant voulu donner à ses enfants le plaisir d'une partie de chasse, Jehanne confia en partant le comte de Marles à sa nourrice Marie Bénard (2). Cette nourrice et un gentilhomme de la maison, se trouvant à deux croisées voisines l'une de l'autre, commirent l'incroyable imprudence de se passer et de reprendre l'enfant en dehors de la fenêtre. Le gentilhomme ayant fait semblant de le recevoir, la nourrice le lâcha; il tomba au-dessous sur un balcon, se brisa une côte et mourut peu de jours après. On laisse à penser quelle fut la douleur de Jehanne et celle de son père; Henri d'Albret s'emporta contre sa fille, dont il accusa bien injustement la sollicitude.

En Italie, les hostilités avaient cessé devant l'attitude

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N^o xxv à xxxvi, pp. 33 à 49; et Inventaire sommaire, pièces LXVII à LXXIV, p. 370 et suiv.

(2) Cf. Archives départementales des Basses-Pyrénées, sect. B, N^o 11.

énergique de Brissac, et le pape Jules III avait conclu avec le roi de France et les Farnèse une trêve de deux ans. Le 2 août, les conférences de Passau, ouvertes entre Maurice de Saxe et les plénipotentiaires de l'Empereur, assuraient la paix générale en Allemagne, et mettaient sur le même pied les luthériens et les catholiques. Mais Henri II n'avait point adhéré au traité, et Charles-Quint ne tarda pas à se mettre en campagne pour se venger des violences du margrave Albert de Brandebourg, qui se vantait d'être l'allié du roi de France. Il vint avec des forces considérables mettre le siège devant Metz ; il avait compté sans la rigueur de l'hiver et la vigueur de François de Guise, qui était chargé comme lieutenant-général de pourvoir à la défense des trois évêchés. Après quarante-cinq jours de vains efforts, il fut obligé de lever le siège et d'emmener en toute hâte les restes de son armée, décimée par le froid et les maladies.

La Picardie était menacée. Le duc de Vendôme reçut l'ordre de se rendre dans son gouvernement ; dès la fin de février, il quitta le Béarn, et alla s'installer à La Flèche, en Anjou. Mais il n'y fit pas long séjour ; car, dès le commencement de mars, il était à la tête de l'armée.

Il revenait souvent à La Flèche, et c'est là que fut conçu son troisième enfant, qui devait être Henri IV. Ce fut aussi à La Flèche qu'une nouvelle imprudence faillit être funeste à Jehanne et à son fils. Un jour, en plaisantant, Antoine dirigea sur sa femme une arquebuse qu'il tenait à la main ; l'arme prit feu, heureusement le coup ne partit pas. Jehanne ne s'accommodait pas d'être ainsi continuellement séparée de son mari ; malgré l'amour qu'elle avait pour Antoine, elle commençait à s'apercevoir de la légèreté de son caractère,

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièces LXXV à LXXVII, p. 372.

et ne pouvait se défendre de quelque inquiétude à son endroit. On trouve dans la correspondance d'Antoine des traces de ce commencement de tracasseries jalouses (1). Sans tenir compte de son état de grossesse, elle alla rejoindre son mari près d'Abbeville, où elle se rencontra avec sa belle-sœur, la duchesse de Nevers, dont le mari, François de Clèves, était à l'armée avec le duc de Vendôme.

Hesdin avait été pris par les Impériaux ; Antoine mit le siège devant cette place, et ne tarda pas à y entrer (2). Le siège de Metz avait grisé de confiance Henri II et toute la cour : on ne songeait qu'à bals et festins, lorsqu'on apprit que les Allemands bloquaient Théroouanne. Le roi donna aussitôt l'ordre à Antoine de réunir le plus possible des troupes qu'il avait sous la main, pour courir au secours de cette place (3). Il s'y rendit en toute hâte, et la défense prit un caractère sérieux. Vers le milieu de mai, une sortie des assiégés ne coûta pas moins de trois ou quatre cents hommes aux Allemands. Quelques jours après, ceux-ci voulurent prendre leur revanche, et, ayant concentré la plus grande partie de leurs forces devant cette place, se mirent à battre la plate-forme du château et donnèrent un assaut général. Théroouanne tint bon. De Dompierre, où il était campé, Antoine lui prêtait main forte ; il fit partir les capitaines Le Breuil et Saint-Azoman avec deux cents arquebusiers et cinquante corselets parmi les plus braves soldats de l'armée, et, en plus de ces trois cents hommes, trente ou quarante gentilshommes, parmi lesquels le marquis de Baugé, le sieur de Dampierre et son parent, fils du sieur de Rambure, MM. de La Noue, de

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N^o XLVII et XLVIII, pp. 63, 64 et 65.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. Correspondance, N^o XXXVI et XXXVII, pp. 49, 50 et 51.

(3) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièce LXXVIII, p. 372.

Bouillé, de Vieux-Maisons, le frère du baron de Ferny, tous avec des gentilshommes de leur suite. Cette troupe avait mission de se jeter dans la place pour aider à la défense. Leur tentative réussit à merveille; ils ne rencontrèrent qu'une vingtaine de vedettes, qu'ils tuèrent ou mirent en fuite, et entrèrent sans peine dans Thérouanne. Néanmoins, la place, à bout de ressources, finit par céder, et cette citadelle réputée imprenable fut complètement rasée. Hesdin ne tarda pas à avoir le même sort, et l'ennemi s'avança jusqu'à Saint-Ricquier, à peu de distance d'Abbeville. Mais Antoine parvint à l'arrêter, et le poursuivit au delà de la rivière d'Anthie, où il campa dans les environs de Dompierre (1).

Après avoir ainsi repris l'offensive, Henri II licencia l'armée le 21 septembre 1553. Jehanne approchait du terme de sa grossesse, et, malgré son état, elle ne quittait pas son mari. Elle était près de lui lorsqu'elle reçut de son père une députation pour lui rappeler la promesse qu'elle lui avait donnée de faire ses couches à Pau, et de lui confier son enfant pour être élevé à la manière des Béarnais, et non comme les autres, *mollement et à la française*. Elle partit donc de Compiègne, le 15 novembre, et arriva sans accident à Pau le 4 du mois suivant. Antoine se hâta de terminer l'organisation de ses quartiers d'hiver (2), et se prépara à rejoindre sa femme. Il s'arrêta, en passant à Marchenoir, pour prendre ses chiens et ses oiseaux de chasse, et se rendit à Pau (3).

Jehanne était logée au premier étage du château; son père plaça auprès d'elle un vieux serviteur, nommé Cotin, sur lequel il savait pouvoir compter. Il

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° xxxvii, xxxviii, xxxix, xl, xli, xlii et xliii, po. 50 à 57; et Inventaire sommaire, pièces lxxix à xc, p. 37 et suiv.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièce xc et xci, p. 374.

(3) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° lxx, pp. 76 et 77.

avait pour mission de servir la princesse jour et nuit, et de venir prévenir le roi de Navarre dès que les premières douleurs de l'enfantement se feraient sentir.

On disait en Béarn qu'Henri avait fait son testament fort en faveur d'une dame qui avait été autrefois sa maîtresse; la curiosité de Jehanne, excitée par ces bruits, s'en émut, et elle le laissa voir à son père. Un jour qu'elle était seule avec lui dans son cabinet, Henri tira de son coffre une boîte d'or à laquelle était attachée une longue chaîne de même métal, et, la regardant en face, il lui dit en riant: « Tu vois cette boîte; eh bien! elle sera
« à toi avec mon testament qu'elle renferme, si en ac-
« couchant tu as le courage de me chanter une chanson
« gasconne ou béarnaise, afin que tu nè me fasses pas
« une fille pleureuse ou un garçon rechigné. » Jehanne promit. En effet, le dixième jour de son arrivée, entre une et deux heures du matin, le 13 décembre, elle commença à sentir les premières douleurs et avertit le fidèle Cotin.

Immédiatement prévenu, Henri d'Albret accourt, muni de la précieuse boîte, et en le voyant entrer, Jehanne entonne cette chanson devenue depuis si célèbre :

Nouste done deü cap deü poun,
Adyoudad me à d'aqueste hore, etc.

« Notre-Dame du bout du pont, aidez-moi à cette heure(1). »

Avant que la chanson fût finie, la princesse fut délivrée presque sans douleur, et l'on remarqua qu'en ve-

(1) En Béarn, il y avait au bout de tous les ponts une petite chapelle dédiée à la sainte Vierge, et appelée pour ce motif : *Notre-Dame du bout du pont*. Il y en avait une au bout du pont du Gave de Pau, qui était célèbre entre toutes par le nombre des miracles qu'elle avait faits en faveur des femmes grosses; les Béarnaises l'invoquaient pour avoir *heureux et bref accouchement*.

nant au monde, l'enfant ne jeta pas un cri, comme pour satisfaire au vœu de son aïeul.

Transporté de joie, le roi de Navarre prend l'enfant dans un pan de sa robe, et remettant la boîte à l'accouchée: « Voilà, ma fille, dit-il, qui est à vous, et ceci est à moi. » ajouta-t-il en montrant son petit-fils. Il l'emporta dans sa chambre, le remit à la nourrice, puis il prit une gousse d'ail et en frotta les lèvres du nouveau-né; ensuite, pour se conformer aux vieux usages béarnais, il versa dans sa coupe quelques gouttes de vin de Jurançon et lui en fit boire. Ravi de voir l'enfant se prêter sans sourciller à ses chères coutumes nationales, Henri d'Albret s'écria: « Va, va, tu seras un vrai Béarnais. »

Le 6 janvier suivant, l'enfant fut baptisé dans la chapelle du château de Pau, sur des fonts de vermeil faits exprès; il eut pour parrain le roi de France, représenté par le cardinal de Bourbon et le roi de Navarre; on lui donna le nom d'Henri, qui leur était commun à tous les deux. Sa marraine fut sa tante Isabeau d'Albret, veuve du comte de Rohan. Les historiens lui donnent indifféremment les titres de comte de Viane, comte d'Armagnac, prince de Béarn ou prince de Navarre.

Henri d'Albret et la duchesse de Vendôme voulurent que cet enfant eût une éducation mâle et vigoureuse; il fut mis en nourrice chez la femme d'un laboureur des environs de Pau, et gagna à cette vie en plein air une santé robuste et une vivacité qui remplissaient d'aise son grand-père.

Peu de temps après le baptême de son fils, Jehanne retourna en Picardie pour rejoindre son mari, qui, de concert avec le connétable de Montmorency, continuait la campagne de l'année précédente. Elle le trouva à Estrées-au-Pont. La guerre avait recommencé au printemps avec des forces importantes des deux côtés; dans le courant de juin, tandis qu'un détachement ravageait l'Artois, deux corps d'armée, dont le principal était commandé par le roi et le connétable, envahirent le Hai-

naut et le comté de Namur. Marienbourg fut emporté, et on mit le siège devant Renty, forteresse qui commandait la frontière de l'Artois et le Boulonnais. Malgré une très-belle affaire, dans laquelle les Impériaux furent rejetés sur leur camp, on fut obligé de lever le siège de Renty (15 août), et le roi partit pour Compiègne, en laissant le commandement en chef au duc de Vendôme.

Le 30 août, Antoine prit position à Dompierre, sur l'Anthie, pour surveiller les mouvements de l'ennemi ; mais il apprit bientôt que les Impériaux marchaient sur Auxi-le-Château, où ils voulaient passer la rivière, dans l'intention de le tourner et de venir l'attaquer à Dompierre. Il prit alors ses précautions, sortit de son campement, où la position n'était pas tenable, et sut si bien en imposer à l'ennemi, que celui-ci se retira en bon ordre sans avoir osé livrer combat (1). La campagne se termina à la fin de septembre. Le duc de Vendôme quitta le camp de Pont-Remy, où il avait pris gîte en quittant Dompierre, et s'occupa d'installer ses troupes dans leurs garnisons respectives. L'infanterie française et les compagnies anglaises et écossaises prirent leurs quartiers d'hiver dans les villes et bourgs de la Somme. Une partie des Allemands auxiliaires hiverna à Rue ; les autres prirent le chemin du Piémont. Il séjourna quelque temps à Abbeville pour veiller à ces détails ; puis il entra lui-même au château de La Fère (2), où il passa l'hiver.

En Italie, le parti français n'avait pas eu de succès ; il s'était vu enlever Sienne, malgré l'héroïque résistance que cette ville avait faite aux Impériaux.

Tandis que du nord au midi le sang coulait sur les champs de bataille, Henri d'Albret se disposait à profiter

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° LXVI, p. 84 et suiv. ; et Inventaire sommaire, pièces xcii à xcvi, p. 375.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° LXX, p. 91 et suiv. ; et Inventaire sommaire. pièce xcvi, p. 375.

de l'occasion pour revendiquer, les armes à la main, la Navarre espagnole. Tout semblait favoriser les projets d'Henri : l'Empereur était arrêté en Allemagne par les Français, Philippe était fixé en Angleterre par son récent mariage, et Henri II roi de France ne voulait entamer de préliminaires de paix qu'à la condition expresse qu'Henri d'Albret serait remis en possession de la Navarre. Ce dernier allait entrer en campagne, lorsqu'il tomba malade et mourut à Hagetmau, dans les Landes, le 29 mai 1555, entre deux et trois heures du matin (1).

Jehanne apprit en même temps et avec une douloureuse stupeur la maladie et la mort de son père. Elle était en Picardie, au château de Baran, près de Braisne, à quelques lieues de Soissons. Son mari était à Estrées-au-Pont ; elle lui envoya immédiatement un courrier, et ils se disposèrent à partir pour la Navarre. De nouveaux devoirs les y appelaient ; par la mort de son père, Jehanne devenait reine souveraine de Navarre, et son époux était appelé à partager sa couronne.

A peine Jehanne d'Albret eut-elle succédé à son père, qu'Henri II, fidèle au plan d'abaissement de la maison de Bourbon, suivi par François I^{er}, songea à la dépouiller de son royaume. Connaissant la faiblesse de caractère d'Antoine, il l'appela à la cour et chercha à le circonvenir pour l'amener à faire le marché de dupe qui devait lui enlever la couronne de Navarre. Seulement Antoine de Bourbon n'était roi que du fait de sa femme ; il n'était donc pas en sa puissance de céder un droit qui n'était pas le sien, et il fut heureux de trouver dans son impuissance un moyen de se débarrasser des instances du monarque. Il répondit à Henri II qu'il ne pouvait disposer de la couronne de Navarre sans le consentement de la Reine sa femme, et lui demanda quelque temps pour conférer avec elle.

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièce ci, p. 376.

Mais Jehanne avait le caractère aussi tenace et absolu que son mari l'avait faible et incertain. Elle apprit avec indignation les projets de la cour de France, et jura de n'y jamais consentir. Aussi prudente que sage, elle pensa qu'il y aurait danger pour elle et son mari de dire tout haut sa manière de voir sur ces arrangements, et elle dissimula. Elle dit au roi qu'elle n'avait rien de plus à cœur que de le satisfaire ; mais qu'elle ne pouvait rien lui promettre de positif tant que les Etats de son pays n'auraient pas prononcé. Henri II trouva justes ces observations, et laissa le roi et la reine de Navarre quitter la cour pour se rendre en Béarn. En même temps, il nomma des commissaires pour les accompagner, avec la mission secrète de disposer les Béarnais en faveur du roi de France, en leur vantant les avantages qu'ils retireraient de ce nouvel état. Avant son départ, il combla Antoine de prévenances et d'honneurs ; il lui donna, à la place du gouvernement de Picardie, qu'il ne pouvait garder, celui de Guyenne, qu'avait eu son beau-père Henri d'Albret, et qui était le plus considérable de France, s'étendant de la Loire aux Pyrénées. Puis il le nomma amiral de Guyenne par lettres patentes du 6 juin 1555. Le gouvernement de Picardie fut donné à Gaspard II de Coligny, récemment nommé colonel général de l'infanterie et amiral de France, plus connu sous le nom d'amiral de Châtillon (1).

A la nouvelle de l'arrivée de Jehanne d'Albret et d'Antoine dans leur royaume, il y eut en Béarn une explosion de joie, qui se traduisit pour les jeunes souverains par une ovation perpétuelle et enthousiaste. Ces dispositions ne faisaient pas l'affaire des commissaires du roi de France ; ils étaient pourtant parvenus à se ménager des intelligences dans la place. Nicolas d'Angu, évêque de Mende et chancelier de Navarre, sacrifia ses devoirs les

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièces *en* et *cm*, page 376.

plus sacrés du patriotisme et de la reconnaissance aux tentations d'une ambition démesurée. Elevé par Marguerite de Valois aux premières charges de l'Etat, d'Angu connaissait le caractère du peuple, ses mœurs, ses goûts, son esprit ; il pouvait beaucoup, et avait été bien choisi pour le triste rôle qu'il allait jouer. Malgré tous ses moyens d'action, il sentit qu'il ne pouvait pas suffire seul à la besogne qu'il avait entreprise ; il jeta les yeux pour le seconder sur Bernard d'Arros, homme de résolution, d'un grand courage et d'un plus grand crédit parmi les Béarnais. Mais le baron d'Arros ne se laissa pas séduire ; il fut indigné de la trahison de d'Angu, et résolut d'en prévenir les effets. Ayant rassemblé la noblesse, il lui communiqua le projet du roi de France, et dénonça l'évêque de Mende ; ce fut un *tolle* général, et le traître d'Angu fut heureux de pouvoir gagner la frontière pour échapper à la fureur des Béarnais. En même temps, on fortifiait Navarreins, Oleron et Pau ; de tous côtés on s'armait, et les émissaires d'Henri II durent reprendre honteusement le chemin de la France. Le roi de France prévoyait d'ailleurs que l'Espagne, avec laquelle il venait de conclure une trêve, et qui semblait n'avoir fait que suspendre la guerre, pourrait bien profiter de la disposition des esprits pour entrer en France.

Déjà, en effet, le bruit se répandait que Philippe II armait une flotte pour venir assiéger Bordeaux. Le parlement de cette ville écrivit au roi de Navarre, pour le prier de procurer à la ville les moyens de se défendre. Le 20 août, Antoine de Bourbon arriva à Bordeaux, et vint le 24 au palais du Parlement avec le duc de Candale. Les registres du Parlement de Bordeaux nous ont conservé le récit de sa réception :

« Il fut reçu à la porte de la grande salle par le président Fauguerolles et six conseillers. Il entra, tenant son bonnet à la main, ayant à son côté le président et les conseillers derrière. Il fit trois saluts, le premier en entrant, le second étant au milieu de la grande salle, et

le troisième avant de s'asseoir. Le président de Rossignac lui montra un fauteuil de velours vert préparé au lieu où le greffier a coutume d'avoir son bureau, au bas duquel était un carreau.

« Le prince s'y étant assis commença à parler ayant la tête découverte ainsi que tous les membres du Parlement, et dit que le roi lui avait ordonné de venir dans le pays en qualité de gouverneur et de lieutenant-général pour le défendre. Ensuite, il se couvrit et fit signe aux président et conseillers d'en faire de même, et, continuant son discours, il dit qu'il ne pouvait marquer trop de satisfaction de la bonne volonté que le Parlement et les habitants de la ville et de la province témoignaient pour le service du roi, qu'elle suffisait pour le convaincre que ce serait en vain que l'ennemi ferait des entreprises que l'on était résolu de repousser avec tant de vigueur.

« Le président de Rossignac lui répondit, et, après lui avoir rendu compte de tout ce qui s'était passé, renouvela les anciennes protestations de la compagnie. On proposa ensuite de démolir l'église Saint-Seurin, dont il était facile aux ennemis de s'emparer, et de transporter le chapitre dans un des couvents de l'Observance. Le Roi fut de cet avis, et le Parlement l'adopta. Néanmoins le chapitre obtint du Roi de Navarre que l'exécution de ce projet serait ajournée, et il resta sans effet. »

Peu après, Antoine de Bourbon partit de Bordeaux, et y laissa M. de Burie en qualité de lieutenant-général (1).

Devant les démonstrations éclatantes des peuples navarrais, Jehanne n'avait qu'à s'incliner et en rendre compte à Henri II ; c'est ce qu'elle fit, et le roi fit semblant d'abandonner cette idée sans y attacher plus d'im-

(1) Cf. Histoire de la ville de Bordeaux, par Dom Devienne, t. I, p. 130.

portance ; mais il fut profondément blessé, et ne tarda pas à faire sentir son mécontentement au souverain de Navarre. Il détacha le Languedoc du gouvernement de Guyenne, et s'acharna après toute la maison de Bourbon, qu'il dépouilla au profit des Guise.

Tranquille du côté de la politique extérieure, les Navarrais firent les préparatifs du couronnement de Jehanne et d'Antoine. Cette cérémonie se fit avec la plus grande magnificence et au milieu des protestations d'amour enthousiastes de leurs sujets. Jehanne fit frapper de nouvelles monnaies d'or et d'argent, qui portaient son effigie et celle d'Antoine en regard avec cette légende : « *Antonius et Johanna Dei gratia reges Navarrae Domini Bearnii.* » Au-dessous de leur effigie étaient deux petites vaches, qui se trouvent dans les armes du Béarn ; sur le revers, les armes accolées de Jehanne et d'Antoine, avec cette exergue : « *Gratiâ Dei sum id quod sum,* » devise des anciens rois de Navarre ; à gauche, un A couronné ; à droite, un J de même.

Rentré à Pau, le roi de Navarre s'occupa avec Jehanne de régler et d'organiser leur maison ; la nouvelle reine avait pour argentier Gaillard Galland, un vieux et fidèle serviteur qui fut chargé pendant de longues années de tenir compte de ses dépenses particulières. Nous trouvons dans ses comptes de recettes et dépenses (1) une foule de détails sur la cour de Navarre et les personnages qui y tenaient rang et emploi. Nous y voyons défiler Amaury Bouchard, chancelier de Foix et Béarn, Dufresnoy et Passy, gardes des sceaux, de Larose, receveur général des finances de Navarre, Jean de Montgaurin, trésorier, Suzanne de Bourbon, dame d'honneur, puis les filles d'honneur de la Reine, Mesdemoiselles Lagaucherie, de Nantouillet, de Lavedan et de Saint-Geniez, Mademoiselle de Larenaudie, gouver-

(1) Cf. Inventaire sommaire des Archives départementales des Basses-Pyrénées, section B.

nante des filles d'honneur, Raphaël Taillevis et Arnaud de Casaux, médecins d'Antoine, Pierre Magre, médecin de Jehanne, Brodeau, aumônier de la Reine. Il y avait une foule de musiciens attachés à la cour : c'étaient Mathieu Carbonure ou Carbonnel, organiste, Lacrotte et Michel Mollu, joueurs d'épinette, Arnaud de Vergiers, tambourin, Jeannicot de Suhescun, joueur de mandoline, Fleurant Boullangier, joueur de flûte, Jacques Le Vacher, Michel et Nicolas Boullangier, Adrien et Jean Lanyer, Jean de Livet, tous hautbois et cornets, William Pasman, Anglais, cornet à bouquin, Jacques Cueiller et Jacques Ledoux, violons. Puis une foule de chanteurs, Mathurin Auzou, Thierry Bezou, Guion Caillerot, Thomas Champion, Clément Fontaine, Ladvocat, Jacques Le Maire et Pierre Sconophine, qui avaient emploi tantôt dans les exercices religieux, tantôt dans les comédies. Outre ces importants personnages, il y avait une quantité de petits pages, que le contrôleur de l'écurie était chargé de surveiller, et il paraît qu'il les menait à la baguette, car un des articles de la dépense est ainsi intitulé : *Verges pour fouetter les pages* ; puis la *petite folle* de la Reine et *sa garde*, le *nain* et le *fou* du Roi. Tout le monde avait ses appointements et ses gages ; aussi les revenus de l'Armagnac (1), du Rouergue, de la Bigorre, du Béarn, de la Navarre, de la Guyenne, du duché de Vendôme, etc., suffisaient-ils à grand'peine pour équilibrer le budget du royaume de Navarre.

A cette époque, la Réforme faisait de rapides progrès en Europe. Le Béarn, le comté de Foix, et presque tous les domaines de la maison d'Albret, lui fournissaient de nombreux adeptes. Antoine se déclara ouvertement le protecteur du nouveau culte, et fit venir de Genève Boissnormand, le ministre le plus connu par la violence de ses sermons. Henri II voyait d'un mauvais

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièce xcvi, p. 376.

œil ces dispositions chez le roi de Navarre et commençait à lui susciter des ennuis : il n'avait pas abandonné ses projets sur la Navarre, et il avait des émissaires qui, sur ce point, le servaient à souhait; entre autres le premier président du Parlement de Bordeaux, Lagebaston, ennemi de la maison d'Albret, et qui ne perdait pas une occasion d'être désagréable à Antoine de Bourbon (1). La cour de Navarre était à Nérac : Jehanne, secrètement plus portée encore que son mari à donner asile au protestantisme, jugea qu'il était impolitique de brusquer les choses ; les persécutions dont les réformés étaient l'objet en France lui donnaient à réfléchir. Le désir de conserver les domaines qu'elle possédait au cœur de la France lui fermait la bouche, et elle entreprit de combattre ostensiblement le zèle d'Antoine, pour ne pas donner prise aux représailles du roi de France. Le roi de Navarre ne tenait aucun compte de ces observations, et il ne fallut rien moins qu'une menace de guerre de la part d'Henri II pour apaiser son ardeur luthérienne.

Jehanne d'Albret ne tarda pas à accoucher d'une fille, qui reçut le nom de Magdelaine ; cette enfant, née le 11 avril 1556, mourut quinze jours après (2).

Les pourparlers commencés à Passau, trois ans auparavant, entre les catholiques et les luthériens, s'étaient terminés le 25 septembre 1555 par le traité d'Augsbourg, qui consacra le schisme d'une manière éclatante. Ce fut le dernier coup porté à la puissance de Charles-Quint. Abreuvé de chagrins et d'humiliations, l'Empereur se décida à abdiquer, en faveur de Philippe II, son fils, sa souveraineté sur la Bourgogne, les Pays-Bas, l'Espagne et les Indes et sur l'empire d'Allemagne en faveur de son frère Ferdinand I^{er}.

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N^o LXXXV, LXXXVI, LXXXIX, xc, p. 106 et suiv.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N^o LXXXVII, p. 111.

Cet événement sembla produire un certain apaisement dans les esprits, et une trêve de trois ans fut signée à Vaucelles, le 5 février, entre la France et les héritiers de Charles-Quint. Mais cette trêve, conclue malgré les Guise, ne devait pas être de longue durée. Philippe avait épuisé les trésors de la Nouvelle-Espagne (1), et les Espagnols étaient mécontents de voir leur roi fixé en Angleterre ; ils avaient voulu recouvrer Bougie, et ils avaient dû y renoncer, faute d'argent, de soldats et de généraux (2). Circonvenu par les Guise, poussé par les avis qu'il recevait de toutes parts, Henri II se détermina à rompre la trêve le 31 juillet. Attaquées par le pape, les troupes de Philippe II se trouvèrent bientôt en face d'une formidable armée, commandée par le duc François de Guise. Après quelques escarmouches sans importance, on mit le siège devant Coni ; ce siège fut conduit d'une manière si inintelligente et si maladroite, que, sans avoir tiré un coup de canon, l'armée française perdit quatre ou cinq cents de ses meilleurs soldats ; on dépensa trois mois en vains préparatifs, et lorsqu'on ordonna l'assaut, on n'avait même pas d'échelles assez longues pour arriver à la brèche. Mais cette guerre avait pour les Guise un motif d'ambition toute personnelle : le duc François n'aspirait à rien moins qu'à la couronne de Naples, et le cardinal Charles à la tiare pontificale. Aussi les opérations de l'armée tournèrent en longueur, faute de trouver une occasion favorable de servir leurs projets, et, avant qu'une action sérieuse eût eu lieu, Guise reçut un courrier d'Henri II, qui le rappelait en toute hâte. Paul IV ne tarda pas à faire la paix avec Philippe II.

Au milieu de toutes ces préoccupations, Jehanne en avait une qui primait toutes les autres ; c'était l'éduca-

(1) Le Mexique, conquis quarante-cinq ans auparavant par Fernand Cortez.

(2) Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° LXXXVIII, p. 112.

tion de son fils Henri. A peine sorti des bras de sa nourrice Arnaudine de Lareu, le jeune prince fut confié à Suzanne de Bourbon-Busset, épouse de Jean d'Albret, baron de Miossens, dame d'honneur de Jehanne, femme vertueuse et éclairée. Elle emmena l'enfant dans les montagnes de Coaraze, où était situé son château, et là elle lui donna une éducation simple et mâle, lui faisant mener une vie laborieuse et régulière, comme les jeunes paysans qui l'entouraient et dont il partageait les jeux et l'amitié.

Ses parents crurent devoir l'emmener à la cour avec eux. Antoine et Jehanne comptaient s'y rendre dans le courant de l'été; mais ils ne purent réaliser leur projet. Antoine fut malade, et, l'hiver arrivant, ils durent remettre à l'année suivante leur grand voyage. Ils avaient l'intention d'en profiter pour visiter Limoges, une des villes les plus importantes de leur gouvernement, où ils n'avaient pas encore fait leur entrée.

Cette entrée, annoncée dès le mois d'avril 1556 pour la fin de mai (1), n'eut lieu que le 20 décembre. Le roi et la reine de Navarre arrivèrent le 19 décembre au château des Cars, et le lendemain au château d'Ysle, où les consuls allèrent leur présenter les clefs de la ville. Cette cérémonie terminée, ils se remirent en route, accompagnés de l'évêque de Mende, chancelier d'Antoine, et des seigneurs de Rohan, des Cars, de Pompadour, de Lavauguyon et de plusieurs autres gentilshommes, et se rendirent au prieuré de Saint-Géral-lès-Limoges, au milieu des détonations d'artillerie et des feux d'artifice. Le lundi 21, Antoine monta sur une estrade préparée pour le recevoir devant l'église Saint-Géral, et vit défiler devant lui les quatre ordres mendiants et le clergé des églises paroissiales, tous les magistrats et

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° cviii, p. 144.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièces cv à cix, p. 377.

officiers, gens de guerre, bourgeois, etc., de la ville de Limoges ; il écouta toutes les harangues et moralités qu'on avait de longue date répétées pour la circonstance. Les mêmes cérémonies furent observées pour la reine Jehanne. Le roi et la reine allèrent à Saint-Martial, puis le lendemain à la cathédrale Saint-Etienne, où ils furent reçus en grande pompe par le clergé. Ils résidèrent quelques jours au château du Breuil, et le 28 décembre ils quittèrent Limoges, après avoir reçu de cette ville toutes sortes de protestations d'amour et de dévouement. Ils allèrent ensuite à La Rochelle, où on leur fit aussi une magnifique réception. Dans toutes les villes où ils s'arrêtèrent, Antoine fit prêcher son aumônier David, qui l'accompagnait. Brantôme nous apprend même qu'il le mena à la cour ; mais il ajoute que « la reine de Navarre, qui estoit jeune, belle, et tres honneste personne, et qui aimoit autant une danse qu'un sermon, ne se plaisoit pas à ceste nouveauté de religion. » Les rôles ne devaient pas tarder à changer. De La Rochelle on se rendit à Vendôme, d'où Antoine partit le 4 février 1557 pour Paris (1). La cour était à Amiens ; le roi et la reine de Navarre l'y rejoignirent. Henri II les reçut assez froidement ; mais il fut séduit par l'heureuse physionomie du jeune comte de Viane, et pressa vivement Jehanne de le lui laisser pour le faire élever avec le dauphin son fils (2). — « Voulez-vous bien être mon fils ? lui demanda Henri II. — C'est celui-là qui est mon père, répondit en béarnais le petit prince. — Eh bien, voulez-vous être mon gendre ? reprit le roi. — Oui bien, répondit-il. » Et ce mariage fut dès lors arrêté (3). Mais Jehanne tenait trop à donner à son fils les mœurs pures et simples de ses ancêtres, pour se décider à l'abandon-

(1) Cf. *Lettres d'Antoine*, etc. — Inventaire sommaire, pièce cix, p. 377.

(2) Depuis François II.

(3) Cf. *Lettres d'Antoine*, — Correspondance, N° cxv, p. 152, et cxix, p. 157.

ner dans ce foyer de corruption qu'on appelait *la cour de France* ; craignant de nouvelles instances qui l'auraient fort embarrassée, elle repartit pour le Béarn dans les premiers jours d'avril. Gouverneur de Picardie depuis qu'Antoine de Bourbon était devenu roi de Navarre et gouverneur de Guyenne, l'amiral de Coligny avait été chargé d'ouvrir les hostilités dans le Nord.

Philippe II pensa à utiliser son mariage au profit de son ambition. Il décida Marie Tudor, sa femme, à prendre parti contre la France, et l'Angleterre envoya dix mille hommes à Calais pour prêter main forte aux Espagnols. La ville de Saint-Quentin fut bientôt investie, et sous ses murs se livra une bataille funeste aux armes françaises. Montmorency fut complètement battu, et plusieurs chefs de l'armée trouvèrent la mort dans une lutte inégale et désastreuse, entre autres Jean de Bourbon duc d'Enghien, frère d'Antoine de Bourbon et du prince de Condé (1). Mais la bataille gagnée n'avait pas ouvert les portes de Saint-Quentin à Philippe II. Coligny, qui s'y était enfermé, avait compris qu'il fallait à tout prix arrêter l'armée ennemie, pour donner aux siens le temps de se reconnaître et de se reformer. Il tint dix-sept jours avec un héroïsme digne des plus grands éloges ; pendant ce temps, Henri II avait réorganisé son armée, rappelé en toute hâte le duc de Guise d'Italie et rendu la défense possible. Le Catelet et Ham subirent encore la loi du vainqueur ; puis Philippe II, ne se sentant pas assez sûr de son armée, la licencia dans le courant d'octobre.

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° cxv, p. 152, et cxl, q. 157.

(La fin au prochain Bulletin.)

QUELQUES NOTES

SUR

L'ANCIENNE CHAPELLE S^T-DENIS

ET SUR

LA PLAINE DE LISLETTE EN 1709

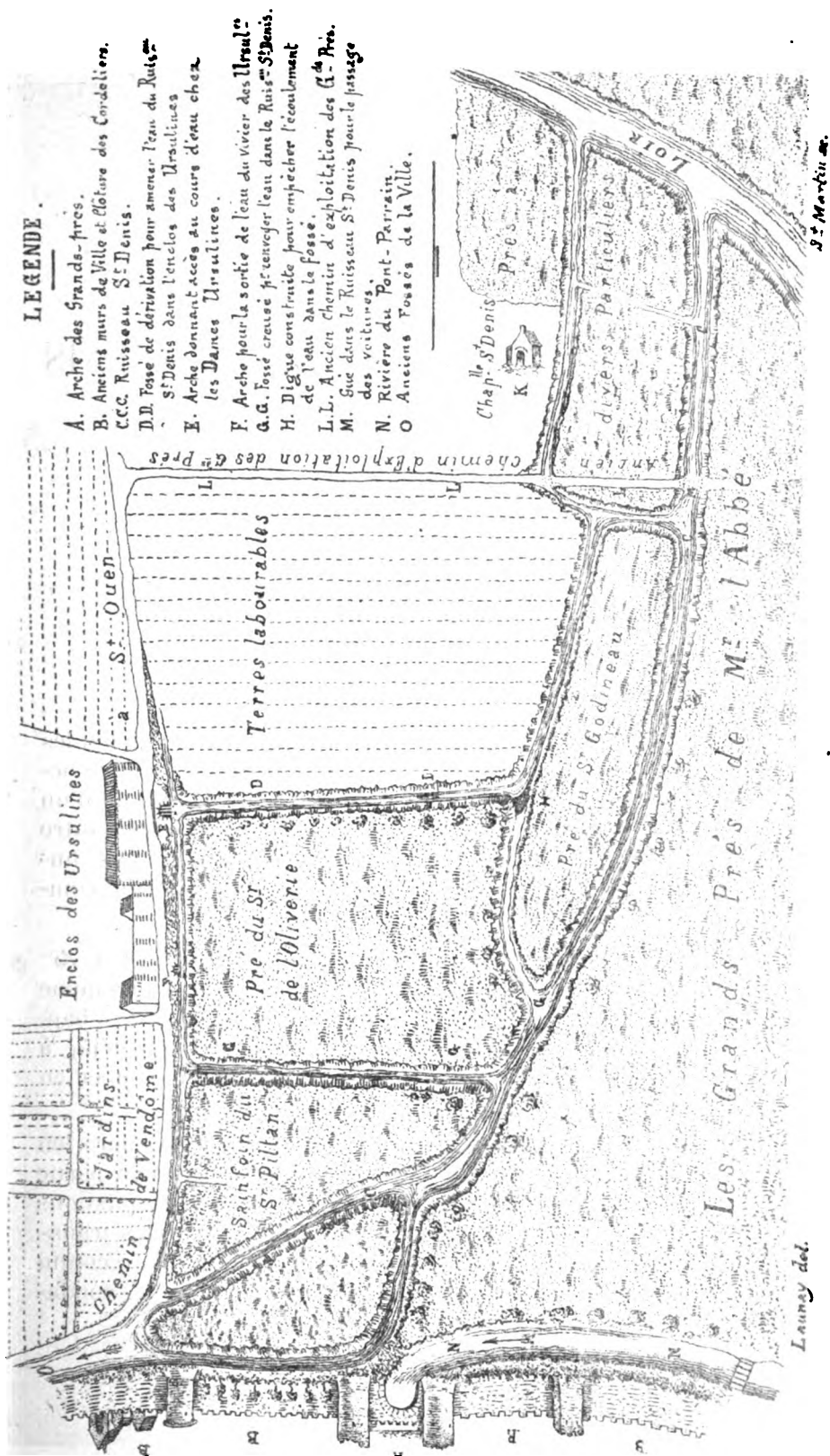
Par M. G. LAUNAY.

En 1709, la plaine de Lislette, s'étendant depuis les fossés de la ville qui bordent les murs du Calvaire actuel jusqu'à 500 mètres environ à l'est, en longeant d'un côté le chemin de Vendôme à Saint-Ouen, et de l'autre le ruisseau Saint-Denis, cette plaine, disons-nous, aujourd'hui couverte de jardins et d'habitations, était complètement nue.

A la distance que nous venons d'indiquer, et à 75^m du ruisseau Saint-Denis, la solitude était interrompue par une construction de dimensions très-modestes, baptisée du nom de chapelle Saint-Denis, et qui déjà, à l'époque dont nous parlons, commençait à tomber en ruine.

En 1876, nous fûmes prévenu qu'un propriétaire, en nivelant, à l'extrémité sud de son champ, une partie saillante du terrain, avait mis à jour des fondations d'une forme particulière. Nous nous y sommes transporté, avec M. le Maire, et nous avons, en effet, reconnu que là se trouvaient, assez bien conservées, les fonda-

L.2 PLAINES DE L'ISLETTE d'après un plan de 1709 conservé à l'Hôtel de Ville.



tions d'une ancienne chapelle, dont nous avons pu déterminer la forme et relever les dimensions exactes.

Cette chapelle se composait d'une nef, terminée par une abside demi-circulaire, mesurant ensemble 13^m de long sur 8^m de large, avec des murs de 2^m d'épaisseur en certains endroits.

Un vieux plan de 1709, conservé dans les archives de la ville, et que M. le Maire a bien voulu nous communiquer, est venu confirmer nos appréciations concernant l'identité de la chapelle Saint-Denis qui figure sur ce plan ; elle y est placée exactement au point où les fondations ont été retrouvées. Le dessin que vous avez sous les yeux, et qui sera reproduit dans le Bulletin, est la copie réduite du plan de la ville.

A quelle époque pourrait-on faire remonter la construction de ce modeste édifice religieux, placé à cette distance de la ville, dans ce lieu isolé, et quelle pouvait être sa destination ?

Nous sommes en mesure de répondre à la première question, en fixant, à peu de chose près, l'époque de sa fondation, d'après un renseignement trouvé dans l'Histoire de Vendôme de l'abbé Simon, et qui prouverait que cette chapelle existait déjà au milieu du XIII^e siècle.

Voici sur quoi est fondée cette opinion.

Une discussion s'était élevée entre les chanoines de la collégiale Saint-Georges du Château et les religieux de l'Abbaye de la Trinité. Ces derniers avaient construit, auprès de la chapelle de Notre-Dame de Pitié, du XI^e siècle (1), une maison où l'on instruisait les domestiques et les serfs du monastère, et dans laquelle on reçut les enfants de la ville et l'on tint, jusqu'en 1851, des écoles publiques.

(1) La chapelle de Notre-Dame-de-Pitié existe encore au Bourg-Neuf, après avoir subi de nombreuses transformations.

Les chanoines du Château, qui avaient obtenu des souverains pontifes des bulles leur octroyant le droit de veiller sur l'enseignement de la jeunesse, attaquèrent les bénédictins, qui alléguèrent pour leur défense une possession de plus de cent ans.

Pour arriver à terminer ce différend, des arbitres furent nommés des deux côtés; voici quelle fut leur décision : Les moines ne tiendraient plus école publique pour les externes soit de la ville, soit de la banlieue, et ils se borneraient à faire instruire six enfants pour le chant dans l'église de Notre-Dame-de-Pitié. Les chanoines de Saint-Georges auraient alors, à perpétuité, l'inspection sur tous les maîtres des petites écoles de la ville et des environs; moyennant quoi ils payeraient par chacun an *cinq setiers de blé*, ou 50 sols à leur choix (1), au chapelain de la chapelle Saint-Denis-des-Prés, située hors de la ville, à Lislette.

M. de Pétigny, dans son Histoire Archéologique du Vendômois, prétend (page 349) que ce fut le chapelain de Saint-Denis-les-Prés qui fut lui-même chargé d'enseigner le chant aux six enfants dont il est question. Nous sommes tout disposé à partager cette opinion; elle expliquerait, d'une manière plus naturelle, pourquoi ce fut le chapelain de Saint-Denis-des-Prés qui fut désigné pour recevoir cette rente.

Quoi qu'il en soit, l'abbé Simon ajoute que cette transaction subsiste depuis plus de cinq cents ans (2).

Il est facile de conclure de ce qui précède que la construction de la chapelle Saint-Denis-des-Prés doit au moins remonter au XII^e siècle, puisqu'elle avait déjà une certaine notoriété en 1252. Du reste, sa forme et la nature de ses fondations indiquent suffisamment cette époque.

(1) Le setier de blé, vers 1252, ne valait donc pas plus de dix sols.

(2) L'abbé Simon écrivait de 1760 à 1770.

Le chapelain avait-il sa demeure auprès de la chapelle ? C'est ce que nous n'avons pu vérifier, les fouilles n'ayant pas été prolongées dans le champ voisin.

Quelle avait pu être la destination primitive de cette chapelle, ainsi isolée, bâtie non loin du ruisseau Saint-Denis ? Il serait difficile de répondre à cette question d'une manière précise.

Suivant une vieille légende, c'était dans ce sanctuaire que les condamnés à mort venaient passer en prières la nuit qui précédait leur exécution.

Une autre version prétend que cette chapelle fut construite en souvenir d'un voyage que fit à Vendôme saint Denis, apôtre des Gaules et premier évêque de Paris.

Y a-t-il lieu d'adopter l'une ou l'autre de ces deux versions ? Nous pensons qu'il est difficile de se prononcer à cet égard.

Le plan de 1709 ne nous a pas seulement servi à constater l'accord existant entre la désignation qu'il contient de l'emplacement de la vieille chapelle de Saint-Denis-des-Prés et les fouilles auxquelles nous avons assisté, il nous donne encore un renseignement précieux sur une partie des fortifications de la ville de Vendôme. On y trouve tracée, en effet, l'arche des Grands-Prés, accompagnée des deux tours qui en défendaient le passage ; celle de droite s'écroula lors de l'inondation de 1785.

En aval de cette dernière tour est figuré l'ancien mur d'enceinte de la ville, renfermant le couvent des Cordeliers (aujourd'hui la communauté du Calvaire), ainsi qu'une autre tour indiquée sur le plan, mais actuellement masquée par un mur élevé sur le bord de l'eau. Ce mur, construit vers 183., a fait rentrer dans l'enclos du Calvaire une longue et belle charmille, plantée primitivement en dehors de l'ancienne muraille de la ville.

Nous n'insisterons pas davantage sur l'étude, quoiqu'elle soit très-intéressante, de cette partie des forti-

fications de Vendôme, la réservant pour un travail en préparation sur l'enceinte complète de la ville et de son château.

Le plan n'indique pas la construction en pierres connue sous le nom de Dos-d'Ane. Nous n'y voyons figurer qu'une ou deux rigoles pratiquées dans le terrain avoisinant l'arche des Grands-Prés, et destinées probablement, à l'aide de barrages, à déverser le trop-plein de la rivière du Pont-Parrain dans le ruisseau Saint-Denis (1).

Vous remarquerez encore sur notre plan une indication qui a bien aussi son importance, c'est celle d'un chemin coté LL, avec la désignation de *Chemin pour servir à l'exploitation des Grands-Prés*, traversant le ruisseau Saint-Denis au gué coté M. Ce chemin subsiste encore aujourd'hui, et on le trouve dans les anciens titres sous le nom de *Ruelle Saint-Denis*. Il servait en effet à l'usage précité, les Bénédictins ne pouvant laisser pratiquer cette exploitation en traversant toute leur communauté.

Le plan de 1709, indépendamment des renseignements qu'il nous a fournis sur la chapelle Saint-Denis-des-Prés et sur une portion des fortifications de Vendôme, avait surtout été dressé à propos d'une contestation entre deux propriétaires de prés situés à Lislette et les Dames Ursulines, dont une portion de leur enclos, en rive du chemin de Vendôme à Saint-Ouen, figure sur le plan.

Sans entrer dans les détails de ce procès, resté longtemps en suspens, nous dirons qu'il nous a fourni des données, d'un certain intérêt, sur un changement de direction d'un cours d'eau qui a modifié l'état des lieux existant dans la plaine de Lislette.

Voici à quel propos :

On sait qu'un établissement pour l'instruction des

(1) Les anciens titres ne commencent à parler du Dos-d'Ane que vers 1718.

jeunes filles fut fondé à Vendôme, vers 1635, sous la direction des Ursulines. Primitivement installées dans la rue Poterie, elles prirent seulement en 1625 possession d'une maison sise au Grand-Faubourg; elles y firent successivement toutes les constructions indispensables à un grand établissement d'instruction publique. En 1642, il était au complet, pourvu d'un vaste enclos, entouré de murs très-élevés qui subsistent encore.

Au commencement du siècle dernier, vers 1708, les Dames Ursulines, désirant s'agrandir davantage, firent l'acquisition de plusieurs champs voisins, qui furent entourés de murs, formant ainsi un nouvel enclos. Une partie de ce dernier figure sur notre plan, le long du chemin de Vendôme à Saint-Ouen.

« Pour donner plus de valeur et d'agrément à leur
« propriété, les Dames Ursulines pensèrent à faire éta-
« blir en cet enclos un canal et cours d'eau pour l'exé-
« cution desquels elles obtinrent de Son Altesse Mgr
« le Duc de Vendôme, par un acte du 15 mars 1709, la
« permission de prendre et tirer l'eau d'un ruisseau
« qui sort de la rivière du Loir à la pointe des Grands-
« Prés et coule le long d'yceux.

« Afin d'en faciliter le cours et l'entrée dans leur
« dit enclos, les dames Ursulines auraient acquis des
« sieur et dame de l'Oliverie le droit de se servir de
« fossés étant autour d'un morceau de pré et terre à
« eux appartenant situés à Saint-Denis, paroisse de la
« Madeleine du côté de la chapelle Saint-Denis vers le
« vent d'amont. » (1)

Cette concession, faite par le duc de Vendôme aux Dames Ursulines, de changer la direction d'un cours d'eau pour le faire entrer dans leur enclos par l'arche E

(1) Ces dires sont extraits d'un acte du 4 décembre 1709, signé Lesueur, notaire.

indiquée sur le plan, en suivant le fossé D D, et le faire sortir par l'arche F, pour aller, en suivant un nouveau fossé G G, retomber dans le ruisseau Saint-Denis, cette concession, disons-nous, ne devait pas se faire, sans porter atteinte à des droits acquis. Aussi donna-t-elle naissance à un procès entre les sieurs de l'Oliverie et Godineau, d'une part, et les Ursulines, d'autre part. Ce procès fut porté d'abord devant le Maître des Eaux et Forêts du duché de Vendôme, qui condamna le sieur Godineau à enlever une digue empêchant l'eau de couler dans le fossé du sieur l'Oliverie. — Appel du jugement du Maître des Eaux et Forêts, comme de juge incompetent, devant le siège ordinaire de cette ville, et plus tard devant nos Seigneurs du Parlement de Paris, où le procès fut enfin terminé par arrêt de la Cour du 12 mars 1724, lequel maintient le canal chez les Dames Ursulines, moyennant condamnation au paiement de la somme de cent cinq livres un denier, y compris le droit de contrôle pour dépens, taxes et arrêt, etc., etc.

Ce procès, dont nous avons eu sous les yeux un grand nombre de pièces, nous a fait connaître les personnalités qui y ont figuré. Nous allons en reproduire ici les noms.

Du côté des Ursulines, ce sont :

Les Dames Élisabeth de Malherbe de Poillé, prieure ; Anne de Rémilly, supérieure ; Marguerite Dubellay, Marguerite Lefebure et Thérèse du Chatellier, toutes religieuses professes, portant toutes des noms notables dans le Vendômois.

Du côté des hommes en cause, ce sont :

Joseph Cadot, écuyer, sieur de l'Oliverie, Capitaine des Gendarmes de la Garde du Roi ; Maître Claude Godineau, Conseiller du Roi, élu en l'Élection de Vendôme, y demeurant, paroisse de Saint-Martin ; François Dubellay, Maître des Eaux et Forêts, Chevalier, Seigneur de Ternay, les Hayes et autres lieux, Gou-

verneur des Ville et Château de Vendôme et du Duché de Vendômois, etc. ; Maître Robert Chaponel, prêtre, ancien Chanoine de l'Église Collégiale de Saint-Georges, Aumônier des Dames Ursulines, et Maître Pierre Gaussan, Procureur au siège de Vendôme.

En examinant avec attention le plan de 1709, on est tout étonné de voir, à la porte du Vendôme de cette époque, la plaine de Lislette offrir l'aspect d'un vrai désert ; mais ce qui surprendrait encore plus la génération actuelle, ce serait la vue d'un plan dressé cent ans plus tard, c'est-à-dire de 1810 à 1820, et reproduisant cette plaine, à peu de chose près, dans le même état.

Il est curieux de constater, aujourd'hui, la transformation qui s'est opérée, depuis cinquante ans environ, dans cette solitude : de tous côtés des constructions nouvelles, des jardins, qui font de ce quartier l'un des plus pittoresques de la ville ; et tous ces terrains, cotés, à l'époque que nous venons de citer, 3 et 5 francs la boisselée, quelle valeur n'ont-ils pas acquise !

Il y a donc là une amélioration notable à signaler.

Nous ne terminerons pas ces quelques notes sans engager ceux de nos collègues qui, comme nous, sont désireux de connaître tout ce qui se rattache au passé de notre cité, à fouiller dans les vieux titres ; leurs recherches, souvent le hasard, leur feront rencontrer des renseignements précieux à recueillir. C'est ainsi que nous parviendrons à faire une véritable histoire de notre pays, dont tant de faits sont encore ignorés.

LES
PRIEURÉS DE MARMOUTIER
DANS LE VENDOMOIS
ETUDES HISTORIQUES & ARCHÉOLOGIQUES

Par M. A. DE SALIES

PRIEURÉ DE SAINT-MARS

Gaignères, dans sa copie du grand Cartulaire de Marmoutier (1), commence l'article du prieuré de Saint-Médard, ou Saint-Mars, par une longue charte du comte Troannus et de sa femme Bova, qui donnent au monastère de Marmoutier tous les domaines qu'ils possèdent sur les territoires de Naveil, Marcilly et Villaria, plus un dernier près du château de Vendôme, dans un lieu appelé en latin *Campus Martius*, et que M. de Pétigny a cru devoir placer au lieu dit la Basse-Motte, en regard du château, vers l'occident. Cette charte, datée de la vingtième année du règne de Louis-le-Débonnaire (833), abonde en détails curieux sur les maisons, bâtiments d'exploitation, vignes, bois, pâturages, terres cultivées ou incultes, et sur les serfs attachés à ces immeubles, serfs qu'elle donne aussi et dont elle relate tous les noms.

(1) T. II, f° 341 r° (*Bibl. nat.*, ms. n° 5441 latin).

En échange, les moines assurent, pour retraite, au comte Troannus et à sa femme, l'usufruit d'un domaine que Marmoutier possédait sur les confins des diocèses du Mans et d'Avranches, et le comte en témoigne sa reconnaissance, en s'engageant à payer au monastère un cens annuel de 2 sols, 41 pièces de drap d'une longueur et d'une largeur déterminées, pour l'habillement des serviteurs du monastère, plus des œufs, des poulets, 3 muids de fromages, et quinze jours par an de corvées faites par 30 serfs, tenus de se nourrir à leurs dépens la première semaine, mais nourris, la seconde, par l'abbaye.

Cette charte, toute pleine des usages romains conservés pendant l'époque mérovingienne, devrait être, ailleurs qu'ici, l'objet d'une étude particulière. On pourrait à son occasion rechercher, en effet, ce qu'était, au ix^e siècle, ce comte Troannus, et débattre la question, plutôt indiquée que traitée par M. de Pétigny, de savoir s'il doit compter parmi les comtes de Vendôme, ou s'il lui faut donner pour comté, ce qui nous paraît au moins peu probable, un territoire restreint près de la ville, et représenté, sans doute, par la condita de Naveil.

Cet examen serait un véritable hors-d'œuvre, par rapport au prieuré de Saint-Mars, que la charte de Troannus ne regarde que fort indirectement. Les donations de ce comte furent faites, en effet, au monastère de Marmoutier, sans intention de fondation particulière. Ce ne fut que plus tard, et après l'érection du prieuré, que celui-ci bénéficia des terres qu'elle concernait et qui lui furent adjointes par les abbés.

Cette seule raison a fait transcrire la charte de Troannus en tête de celles qui regardent Saint-Mars, dans le grand Cartulaire de Marmoutier. Mais le prieuré vendômois a une autre origine.

Il existait dans le village de Courtiras « à peine éloigné d'un mille de la ville de Vendôme, » comme le dit D. Lemichel (p. 342, ms. de Paris), une église primiti-

vement dédiée à saint Médard, puis à saint Martin et saint Médard, et, en dernier lieu, revenue au vocable unique de ce dernier saint. Cette église, tout à fait à portée des terres données à Marmoutier par le comte Troannus, dut paraître à l'abbé Albert (1032-1064) parfaitement propre à la fondation d'un prieuré. Il en sollicita donc la donation d'Eudes, comte de Blois, à qui elle appartenait avec les terres environnantes, quoiqu'elle fût dans le comté de Vendôme (1), et la XIII^e charte du Cartulaire vendômois nous montre que sa prière fut exaucée.

Dans cette charte, Eudes donne, en effet, à Marmoutier, pour la rémission de ses péchés et ceux de son épouse, l'ancienne église de Courtiras, qu'il ne désigne déjà plus que sous le nom de Saint-Médard ; mais comme Salomon de Lavardin, Wautier, fils d'Hamelin, et Burchard, la tiennent de lui en bénéfice, il les appelle à donner leur consentement, ce qu'ils font avec l'espérance que ce consentement leur vaudra quelque chose pour l'éternité.

Telle fut l'origine du prieuré de Saint-Mars. D. Martène en rapporte la date au temps où Geoffroi Martel songeait à fonder l'abbaye de la Trinité, c'est-à-dire vers 1036. Mais la charte n'est point datée, et nul indice ne vient à l'appui de l'opinion de D. Martène.

(1) C'était une de ces enclaves dont nous avons parlé dans notre article sur le prieuré de Lancé (1876. p. 102). A cette occasion, nous rectifierons ici une erreur grave. D'après le manuscrit de Dom Lemichel, conservé à Tours, et que nous croyions original, lorsqu'il n'est qu'une copie, fort infidèle quelquefois, nous avions indiqué Lancé comme étant situé « dans le comté de Blois, » *In topographia comitatus blesensis reponitur*. Le manuscrit original de la Bibliothèque nationale ajoute deux mots à notre citation primitive : *Parum abest a fluvio Ledi et ab oppido Vindocinensi, INFRA QUOD in topographia blesensis comitatus reponitur*. Lancé était donc situé, non dans le comté de Blois, mais « au-dessous de la partie du Loir comprise dans le comté de Blois. » Nous rentrons ainsi dans toutes les données connues touchant les limites de l'ancien et du nouveau Vendômois.

A peine cependant la première donation d'Eudes fut-elle connue, que nombre d'autres seigneurs briguerent l'honneur de participer à la fondation nouvelle. Ainsi, le propre jour où Archambaud, prévost de Vendôme, se rendit à Marmoutier pour y faire inhumer sa femme Pétronille, qui venait de mourir, il donna à Saint-Médard, pour le repos de l'âme de sa femme, la sienne, celle de ses parents Hugues et Adelaïde, et celle de son frère Hilgode, une terre qu'il possédait à Courtiras. La charte qu'il signa à cette occasion, et qui figure la xvii^e dans le Cartulaire vendômois, est certainement l'une des plus précieuses du Cartulaire, et celle qui nous montre aussi le mieux ce qu'il faut penser des mains-fermes que nous avons vu donner à perpétuité au prieuré de Lancé. La principale donation d'Archambaud ne fut autre chose, en effet, qu'une main-ferme qu'il affecta au prieuré, en la transformant en terre libre, *ut hæc non manufirma sed alodus deinceps existat Majoris Monasterii*.

Mais à cette terre ne se borna point la généreuse piété d'Archambaud. Il accorda encore au religieux qui desservirait ce prieuré autant de bois de sa forêt qu'il en aurait besoin pour se chauffer, pour faire les échalas des vignes, enclore les maisons, et généralement pour toutes les nécessités du domaine. Il ajouta encore la donation d'un étang, ne se réservant que le droit de prendre par adresse les oiseaux qui s'y retireraient, et cela sans faire tort à l'étang ; et le droit aussi d'y pouvoir pêcher quelquefois, avec la permission du moine, *non sine permissione monachi*. Enfin, il donna aussi la moitié d'un moulin, avec le droit d'en construire d'autres, et diverses coutumes dans le village de Courtiras.

Aussi, la munificence d'Archambaud le fit-elle considérer comme le second fondateur du prieuré de Saint-Médard, lorsqu'il déposa sur l'autel de Marmoutier la charte qu'il venait de signer dans le chapitre, s'engageant à la faire confirmer par ses enfants.

La charte xviii^e du Cartulaire vendômois nous montre encore une dernière donation faite à Saint-Médard par le même Archambaud, de trois quartiers de terre qui payent quatre deniers de cens à la Messe de Saint-Maurice.

Quant à la moitié du moulin de Courtiras que n'avait pu donner Archambaud, les moines la rachetèrent d'un certain Avran, qui la possédait. La charte xxi^e du Cartulaire mentionne cet achat et en porte le prix à x sols et un setier de froment. Hugues, fils d'Archambaud, le confirme et confirme en même temps le droit de banalité que son père avait attaché au moulin de Courtiras, au profit des moines, en obligeant tous les habitants de cette localité et ceux de Saint-Médard à venir y moudre leurs grains.

La charte xx mentionne un autre achat fait par le moine Germond, à Gerberge, veuve d'Ulric le Bourguignon, de 30 arpents de terre près de Courtiras.

La charte xiv, car le classement des chartes n'est pas toujours régulier, nous montre aussi Ansault, prêtre, frère de Burcard, chevalier, de qui il avait racheté l'église de Saint-Médard, donnant à ladite église 24 arpents de terre, et dans un autre domaine voisin, nommé Courtozé, 30 arpents de forêt, pendant que Burcard, de son côté, donne une terre de 4 bœufs située à la Chapelle-Enchérie.

Enfin, au même lieu de Courtozé, le moine Isambert achète une terre d'une telle superficie, que quatre bœufs peuvent à peine suffire à la cultiver.

Toutes ces chartes, qui ne sont pas datées, se rapportent à l'époque où Albert et Barthélemy furent abbés de Marmoutier (1032-1084). Les autres ne renferment guère que la mention de divers litiges soulevés, ou d'accommodements réglés à diverses époques; mais toujours dans la seconde moitié du xi^e siècle et les premières années du xii^e. On y constate que le prieuré de Saint-Médard, dans lequel vécut d'abord un seul moine, ce qui était en dehors des habitudes de Marmoutier, en

renferma plusieurs, après que les donations successives en eurent agrandi le domaine.

Nous ne nous étendrons pas davantage, du reste, sur ce qui regarde les possessions anciennes du prieuré de Saint-Mars. Les clauses, d'une attribution discutable, qui pourraient être relevées à son occasion dans quelques chartes, le seront plus utilement ailleurs. Nous ne finirons pas, toutefois, sans faire remarquer que M. de Pétigny nous semble avoir été fort généreux envers notre prieuré, auquel il rapporte plusieurs donations que ni le Cartulaire vendômois, ni Gaignières, ni D. Lemichel, ni D. Martène ne lui attribuent en aucune façon.

Quant à suivre dans leurs diverses péripéties les terres et les immeubles que posséda le prieuré de Saint-Mars, nous le pourrions difficilement, et l'intérêt d'un pareil travail serait au moins douteux. Nous nous bornerons donc à rapporter les chiffres qui résultèrent de l'expertise et ventilation faite le 26 novembre 1790, après la suppression des ordres religieux (1).

Les biens du prieuré comprenaient alors :

1° Un bâtiment composé de deux chambres basses, deux chambres hautes et grenier, une grange, une écurie, un fournil, un toit à porcs et un colombier ; grande cour et puits en icelle ; un clos entouré de murs et de haies vives : le tout en un tenant, d'une contenance de 20 boisselées, tant en vignes, jardin, que terre labourable ; plus 9 boisselées de terre, le tout estimé d'un revenu annuel de 14 livres.

2° 5 quartiers de pré et un quartier de pâture, estimés. 120 livres.

3° 36 boisselées de terre en 3 contaisons égales (paroisse de Villiers). . . . 18 livres.

Total. . . 152 livres.

(1) Archives de Blois, série L, 950.

Report du total. . .	152 livres.
A déduire les impôts. . . .	31 l. 3 s.
Reste, en revenu net.	<u>120 l. 17 s.</u>

représentant, ainsi que le fait observer la pièce officielle,
un capital de 2658 l. 14 s.

A cette estimation il faut joindre celle du 17 novembre 1790, d'un fonds de terre situé à Naveil, et dont la dime, appartenant au prieuré, était antérieurement affermée 970 livres. Or le revenu de ce fonds est porté à 179 livres, déduction faite des impôts, ce qui, joint aux 120 livres ci-dessus, forme un total de 299 livres de revenu et un capital de 6596 livres.

Il faudrait joindre à cela quelques rentes plus que modestes, assises sur des terres voisines. Mais, en exagérant même leur importance, il resterait toujours ce fait bien avéré, que le prieuré de Saint-Mars n'était pas riche, lorsque la Révolution vint s'emparer de ses biens. Ses possessions, en effet, ne lui garantissaient pas un revenu supérieur à celui qu'avait d'ordinaire, alors, un petit vicaire de campagne. Il n'avait jamais eu, du reste, qu'un rang secondaire dans les prieurés de Marmoutier.

Les documents nous manquent pour suivre ce prieuré comme nous l'avons fait du prieuré de Lancé, au milieu des perturbations que subit la règle monastique à diverses époques. Il ne paraît pourtant pas avoir eu la régularité de Lancé ; car le livre des visites de Jean de Mauléon, si favorable à ce dernier prieuré, nous montre celui de Saint-Médard en proie à un tel relâchement, que les moines y disaient à peine la messe deux ou trois fois par semaine.

L'influence qu'il aurait pu exercer autour de lui, au point de vue de l'instruction, paraît également avoir été peu de chose. Du reste, deux ou trois noms, à peine, de prieurs de Saint Médard, nous sont passés sous les

yeux. Cependant, l'un des derniers prieurs commendataires, A. Blanchard, prêtre, nous est révélé par un *Essai d'exhortations pour les états différenis des malades*, imprimé en 1736, et qui n'est pas sans valeur.

Il ne reste plus rien aujourd'hui de reconnaissable à Saint-Mars. Les bâtiments ont été reconstruits, ainsi que les servitudes. Le clos a été agrandi du côté du nord pendant que l'ancienne partie a été transformée en un parc à la moderne, à travers lequel serpente, bordé de gazons et de fleurs, et détourné de son cours primitif, le ruisseau qui faisait autrefois marcher le moulin donné par Archambaud, prévost de Vendôme. A la place du moulin lui-même, s'élève une petite maison de campagne, entourée de son jardin.

Quant à la chapelle, elle a été détruite il y a déjà de longues années, et deux ou trois vieillards de Courtiras se rappellent seuls l'avoir vue.

Après le rétablissement du culte, la paroisse de la Madeleine, de Vendôme, avait fait revivre à son occasion l'ancienne coutume d'y venir processionnellement pendant les rogations. Mais une année, la chapelle ayant été trouvée pleine de paille, la procession se dirigea vers la chapelle de Saint-Hubert, ancienne appartenante de l'Oratoire de Vendôme (1). Dès lors la chapelle de Saint-Mars fut interdite par l'évêque de Blois.

C'est à peine aujourd'hui si l'on sait en montrer la place dans le petit parc moderne, à 20^m environ de la maison de campagne qui a succédé, sur les mêmes fondations, au bâtiment d'habitation des moines, et non loin de l'angle méridional des communs. Il n'en reste rien qu'une

(1) Cette chapelle est elle-même fort ancienne et fut fondée par Guillaume de Poncé, seigneur et baron de Courtiras, en 1261. Une vieille inscription, que firent peindre sur bois les prêtres de l'Oratoire, et qu'on y voit encore, le rappelle, ainsi que la dédicace dont la chapelle fut l'objet de la part d'Erard, évêque de Chartres, en septembre 1514.

statue de saint Mars de 0^m,70 environ de hauteur, en pierre, du XIII^e siècle, et d'un bon style. Placée dans l'angle des bâtiments de service, sous un pinacle qui lui est fait d'une vieille pierre sculptée prise aux démolitions de l'église Saint-Martin, de Vendôme, elle semble veiller du regard sur le sol profané de l'édicule qui lui servit autrefois d'abri. Elle est, du reste, l'objet d'une vénération particulière de la part des nouveaux propriétaires de ces lieux, et la fête de saint Mars ne revient jamais, qu'on ne l'entoure de verdure et de fleurs.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DU VENDOMMOIS

17^e ANNÉE — 2^e TRIMESTRE

AVRIL 1878

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois s'est réunie en assemblée générale le jeudi 11 avril 1878, à deux heures, au lieu ordinaire de ses séances.

Étaient présents au Bureau :

MM. le marquis de Rochambeau, président; Soudée, secrétaire; G. de Trémault, trésorier; Nouel, bibliothécaire-archiviste; L. Martellière, conservateur; G. de Lavau; de Maricourt; G. Launay; l'abbé de Préville; Robin, membres;

Et MM. Bellenoue; Louis Buffereau; l'abbé Charnier; Charles Chautard; Delaunay; de Déservillers; Hème; Henry; Paul Lemercier; Leroux; de Lamarlier; de Monterno; Renault; Rigollot; Roger; de Sachy; Thillier; de la Vallière; et l'abbé Verrier.

M. le Président déclare la séance ouverte.

M. le Secrétaire fait connaître les noms des membres nouveaux admis par le Bureau depuis la séance du 10 janvier 1878 ; ce sont :

MM. Gustave Charon, ancien professeur de dessin à Paris,
demeurant à Pezou ;
Leroux, instituteur à Naveil ;
Blondel, ancien pharmacien à Mer.

M. le Président donne la parole à M. le Conservateur.

DESCRIPTION SOMMAIRE
DES
OBJETS OFFERTS OU ACQUIS
depuis la séance du 10 janvier 1878

I. — ART & ANTIQUITÉS

NOUS AVONS REÇU :

De Madame MARTELLIÈRE-MARESCHAL :

Une VUE A VOL D'OISEAU de l'ancien collège de Vendôme, alors qu'il était encore Ecole royale militaire, dirigée par les Pères de l'Oratoire. Ce curieux dessin, lavé à l'encre de Chine, montre d'une façon très-fidèle non-seulement l'ensemble des bâtiments et dépendances qui composent aujourd'hui le Lycée et qui ont peu varié, mais encore toute la partie méridionale de la ville avec ses anciens monuments, son château, ses églises, ses clochers et jusqu'à ses maisons. Il est signé Chaumontel, élève du roy, et paraît être une réduction du dessin original exécuté entre les années 1780 et 1790, par le professeur de ce temps-là, le sieur Dupuis, dont il porte également le nom.

De M. PESTRELLE, à Vendôme :

Un fragment de MOULE en schiste, trop incomplet pour qu'on

puisse dire avec certitude si les objets fabriqués avaient trait encore au culte de la sainte Larme.

De M. HENRY, instituteur à Pezou :

Un AIGLE en cuivre repoussé, débris du casque de quelque soldat prussien, trouvé dans les fouilles faites à Pezou en 1874, et qui, malgré la profondeur où il était enterré, ne remonte pas au delà de la dernière invasion.

Par ACQUISITION :

Une grosse BRELOQUE en forme de cachet, dont la mode, venue des incroyables du Directoire, dura jusqu'aux premières années de la Restauration. Or à deux tons. Poids : 9 gr. 98.

II. — NUMISMATIQUE

NOUS AVONS REÇU :

De M. DE LAMARLIER :

Sept pièces de monnaie ou jetons, trouvées dans la propriété du donateur, à la Sauverie, commune de Danzé, au milieu des débris d'une ancienne habitation, et toutes d'une médiocre conservation, savoir :

Un jeton de la cour des comptes du règne d'Henri IV, 1605 ;

Un double liard de Henri de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon et prince de Sedan, 1614 ;

Un jeton de Louis XIV : OMEN IMPERII MARITIMI. Sans date ;

Un sol de billon de Louis XV, 1739 ;

Un jeton de Louis XV ; statue équestre : OPTIMO PRINCIPI, 1744 ;

Une pièce du canton de Berne : MONETA REIPUBLICAE BERNENSIS, 1788 ;

Enfin un jeton de Nuremberg, portant le nom du fabricant : W. LAVFER IN NVRMBE.

De M. PESTRELLE :

Une pièce égyptienne moderne en cuivre.

De M. HENRY :

Une petite pièce de monnaie de billon à l'effigie de Maximilien-Joseph, roi de Bavière; 1816.

L. M.

III. — BIBLIOGRAPHIE

I. — DONS des Auteurs ou autres :

De M. L. BUFFEREAU :

Dissertation sur la sainte Larme de Vendôme, par M. J.-B. Thiers, curé de Vibraye. Paris, 1699.

Les Chroniques de la paroisse et du collège de Courdemanche au Maine, par M. l'abbé Robert Charles. Mamers, 1876.

Département de Loir-et-Cher. — Conseil général. 2^e session ordinaire de 1877, 1^{re} et 2^e parties. *Rapports du préfet et Procès-verbaux des délibérations*. — Blois, 1878.

Topographie Archéologique des cantons de la France, par M. Peigné-Delacourt, département de l'Oise, arrondissement de Compiègne, canton de Ribécourt, avec cartes et planches. — Noyon, 1874.

Du bégaiement et de son traitement physiologique, par le D^r Jules Godard. — Paris. J.-B. Baillière, 1877. Bro. gr. in-8°. Hommage de l'auteur.

Introduction à la Bibliographie de Belgique. Relevé de tous les écrits périodiques qui se publient dans le royaume. Bruxelles, 1877.

Revue de l'Art chrétien. Recueil trimestriel d'archéologie religieuse, dirigé par M. le chanoine J. Corblet. — Sommaire des principaux articles publiés dans les vingt-deux premiers volumes (1857-1877).

Vues générales sur les travaux de l'Académie de Besançon et Considérations générales sur l'utilité de la géologie dans les recherches archéologiques, par M. Parandier. — 2 bro. in-8°. 1862 et 1863.

II. — Par ENVOI du Ministère de l'Instruction publique :

Revue des Sociétés savantes des départements. Avril 1877.

Romania. Janvier 1877.

Le Ministère a accordé à notre Société un abonnement aux *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences* et au *Journal des Savants*. Il est inutile d'insister sur l'importance scientifique de ces deux recueils.

III. — Par ENVOI des Sociétés savantes ou des Revues. —
DONS et ÉCHANGES :

Bulletin de la Société Académique du Var. Tome VIII (1877-78).
Toulon.

Bulletin de la Société Dunoise. Janvier 1878.

Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de Semur (Côte d'Or). 13^e année, 1876.

Société Académique de Laon : Antiquités et monuments du département de l'Aisne, par M. Edouard Fleury ; 2^e partie, accompagnée de 257 planches. Paris, 1878. Magnifique vol. in-4°.

Bulletin de la Société d'Horticulture et de Viticulture d'Eure-et-Loir. Mai-juin 1877.

Bulletin de la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire de Béziers (Hérault). T. IX, 4^e livraison. Béziers, 1877.

Bulletin de la Société Archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure. 1^{er} trimestre de l'année 1877.

Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France. Avril-juin 1877.

Bulletin de la Société d'Emulation de l'Allier. Tome XIV, 1877.

Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique du département d'Ille-et-Vilaine. Tome XI. Rennes, 1877.

Mémoires de la Société Eduenne. Nouvelle série, tome vi. Autun, 1877.

Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, 7^e série. Tomes viii et ix, 1876-1877.

Comptes rendus de la Société Française de Numismatique et d'Archéologie. Tome vi, 1^{re} partie, année 1875, et 2^e série, tome i, 1^{re} partie, 1877.

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest. 4^e trimestre 1877.

Bulletin de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir. Janvier 1878.

Bulletin de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais. 3^e trimestre de 1877.

Société Dunoise. Histoire du comté de Dunois. 1^{er} fascicule.

Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe. 1^{er} et 2^e trimestres 1877.

Bulletin de la Société des Archives Historiques de la Saintonge et de l'Aunis. N^{os} de janvier et d'avril 1878.

IV. — PAR ACQUISITION :

Lettre d'un Bénédictin à Monseigneur l'evêque de Blois, touchant le discernement des anciennes reliques au sujet d'une Dissertation de M. Thiers, contre la sainte Larme de Vendôme. Paris, 1700. Petit in-4^o relié.

V. — PAR ABONNEMENT :

Polybiblion (suite).

Matériaux pour l'Histoire de l'Homme (suite).

Revue Archéologique (suite).

Bulletin Monumental (suite).

IV. — HISTOIRE NATURELLE

De M. TOMASI, commissaire de police :

1^o Un lot de COQUILLES fossiles des sables d'Argenteuil (terrain parisien) ;

2° Deux BÉLEMNITES de la craie blanche de Meudon.

3° Deux DENTS humaines et fragments de CRANES (type dolichocéphale), provenant de l'allée couverte d'Argenteuil (âge préhistorique).

E. N.

REMERCIEMENTS sincères à tous les donateurs que nous venons de nommer.

CHRONIQUE

L'Auteur du Carillon de Vendôme.

L'appel fait aux chercheurs dans le dernier Bulletin n'est point resté sans réponse, et le joyeux son des cloches vendômoises a trouvé un écho. Un enfant de Vendôme, établi depuis longtemps à Paris, mais resté Vendômois par le cœur, M. Flavien Roy, nous adresse à ce sujet une longue et intéressante lettre que nous regrettons de ne pouvoir publier *in extenso*, mais dont nous reproduisons les passages les plus saillants :

« Le dernier Bulletin de la Société Archéologique du Vendôme, que je viens de lire avec l'intérêt qu'il comporte par lui-même et avec le plaisir bien naturel qu'inspire tout ce qui rappelle la terre natale, mentionne une pièce de vers anonyme sur le *Carillon de Vendôme*, et fait appel aux recherches de ses lecteurs pour découvrir le nom de l'auteur inconnu du chant de nos cloches.

« L'auteur du *Carillon* est un ancien Oratorien que j'ai connu intimement, M. François Monyer, originaire de Tournon (Dauphiné). Il fut le dernier Oratorien que la maison-mère de Paris envoya à l'Oratoire de Vendôme, où il fut chargé de la classe de sixième. Or, à cette époque, les Oratoriens possédaient à Courtiras une maison de campagne, où, à tour de rôle et pendant la belle saison, on conduisait les élèves de chaque pension passer le jeudi. Eh bien, quelques jeunes Pères avaient, en plaisantant, érigé la maison de Courtiras en baronnie et décidé que le titre de baron appartiendrait à perpétuité au professeur de sixième, et voilà pourquoi le petit père Monyer fut revêtu de ce titre. Bientôt survint la Révolution ; la maison de campagne de Courtiras fut vendue, et la baronnie étant sortie de la maison de l'ex-Oratoire, M. Monyer ne pouvait plus s'intituler que *dernier baron de Courtiras*.

« Après être demeuré quelques années encore à Vendôme avec

« bon nombre de ses anciens collègues, rentrés comme lui dans la
« vie laïque, M. Monyer vint s'installer à Paris, et devint plus
« tard un des fonctionnaires principaux du lycée de Turin, alors
« chef-lieu du département du Pô. Quand arrivèrent les désastres
« de 1814, il dut rentrer en France, où, grâce à la protection de
« M. Decazes, il obtint une place de commissaire de police à Pa-
« ris. Vers 1814, il sollicita sa retraite, afin d'aller, ainsi qu'il le
« disait, comme le lièvre mourir au gîte. Je n'ai plus eu de ses
« nouvelles depuis cette époque ; mais il n'est pas douteux que
« le dernier des Oratoriens ne soit allé rejoindre ses compa-
« gnons dans un monde meilleur.

« Dire quelque chose de l'esprit et du caractère de l'auteur du
« Carillon, n'est pas chose facile : c'était l'homme des contrastes.
« Laborieux, consciencieux dans l'exercice de ses fonctions ad-
« ministratives, il avait cependant un besoin de mouvement, une
« pétulance méridionale, qu'il devait lui coûter beaucoup de con-
« tenir. Doué d'un esprit fin et délié, aimable, instruit, plein de
« gaieté, il aimait à citer, et toujours à propos, les auteurs latins
« et les anciens poètes français, en entremêlant de temps en
« temps à ses citations, il faut en convenir, ses propres produc-
« tions.

« Ami de la nature et botaniste distingué, quand venait (trop
« rarement, hélas !) un jour de liberté, il partait dès l'aube et
« ne rentrait qu'à la nuit, heureux du fardeau de plantes qu'il rap-
« portait, bien qu'il n'eût le loisir que d'en disposer et conserver
« quelques-unes. Lorsque le temps ou la saison n'étaient pas fa-
« vorables à ses excursions champêtres, il allait fureter chez les
« bouquinistes, et se livrait particulièrement à la recherche des
« vieux poètes français. C'était un admirateur passionné de Ron-
« sard, dont il goûtait spécialement les mots et les tournures.
« Ami de la *gaie science* et du *vieux langage*, il se nourrissait
« avec bonheur de la lecture des Troubadours et des Trouvères,
« et affectait dans ses poésies de leur dérober leurs vieilles ex-
« pressions, quand il n'en composait pas lui-même de nouvelles,
« à l'exemple de Ronsard, son poète de prédilection. Un de ses
« derniers ouvrages, publié en 1844 au Comptoir des Imprimeurs
« unis, quai Malaquais, portait le titre suivant : LE CHEVALIER
« CHRÉTIEN, ou *les chastes Amours de Ponce de Meyrueis et de*
« *Rose de Roquedol*, légende du *xii^e* siècle en douze chants ; tra-
« duction libre du poème d'un troubadour du *xiii^e* siècle.

« Enfin, et pour me résumer, ce bon petit père Monyer (nous ne
« l'appelions jamais autrement) était vraiment un troubadour du
« moyen âge égaré dans notre siècle. Je le lui ai dit bien sou-
« vent, et je ne saurais mieux le peindre ; les vers qu'il a faits
« n'ont jamais été que des improvisations et ne doivent pas être
« considérés autrement. »

Nous remercions vivement M. F. Roy de ses intéressants détails biographiques sur l'auteur du Carillon. Grâce à ces renseignements, nous espérons qu'il deviendra plus facile de retrouver les sept pièces du Carillon lui-même. Puisse un heureux hasard favoriser les chercheurs !

Devises & Inscriptions dans le Vendômois.

La curieuse inscription horaire que nous citions dans notre précédente chronique, d'après le *Bulletin Monumental*, se trouve à Montoire sur la façade d'une maison du xvi^e siècle, connue dans le pays sous le nom de Maison Roulleau. Cet édifice a subi au xvii^e siècle de nombreux remaniements, et l'inscription, sinon le cadran solaire qu'elle accompagne, date sans doute de cette époque. Elle semble, en effet, avoir été ajoutée après coup dans un espace trop restreint; le premier vers n'a pu tenir tout entier dans le cadre, et son dernier mot a été négligé comme n'étant pas indispensable au sens général; le second vers en a été quitte pour quelques abréviations. La voici, du reste, telle qu'elle existe encore :

HIC . NEC . IVRA . IVVAT . MERITIS . ACQVIRERE .

NAMQ . MALIS . ORITVR . SOL . PARITERQ . BONIS .

Quelle que soit sa date exacte, elle est des plus intéressantes, car elle renferme une véritable profession de foi janséniste, qu'il fallait un certain courage pour afficher ainsi au xvii^e siècle, et le soleil auquel elle fait allusion est celui de la grâce.

L'hospice de Montoire, autrefois maison-mère des sœurs de la Charité de Montoire, aujourd'hui établie à Bourges, possède à lui seul deux cadrans solaires avec les sentences si connues : « *Nos jours passent comme l'ombre* » et « *Sois prêt pour la dernière.* »

Les exemples les plus variés et les plus curieux de l'épigraphie monumentale dans le Vendômois se trouvent certainement au château de la Poissonnière. Le poète Ronsard prodigua sur les murs de sa demeure les sentences et les devises de toute nature, religieuses, épicuriennes, épigrammatiques, tant en latin qu'en français. La description fidèle et minutieuse en ayant déjà été faite dans un travail spécial de notre président M. de Rochembeau (travail publié par le *Bulletin* de 1867, p. 198), nous ne pou-

vons mieux faire que d'y renvoyer nos lecteurs. Nous voulons pourtant citer la fière et prophétique inscription si noblement justifiée aujourd'hui, après deux siècles d'indifférence et de mépris :

NON FALLUNT FUTURA MERENTEM.

**Publication des Registres municipaux
de la ville de Tours.**

Une bonne nouvelle pour les bibliophiles et les érudits. La Société Archéologique de Touraine vient d'approuver la publication d'une première série de comptes et délibérations municipales, extraite des riches archives de la ville de Tours, et comprenant une période de plus de cent ans à une époque particulièrement intéressante de notre histoire (1365 à 1462).

« Il est à peine besoin, dit excellemment le prospectus, de faire ressortir l'importance que présente la série des comptes municipaux qui nous ont été conservés dans leur intégrité depuis le milieu du xiv^e siècle. Le séjour presque continu de la Cour en Touraine, le rôle considérable joué par la ville de Tours à cette époque, à cause du pèlerinage au tombeau de Saint Martin, sa position sur la Loire, au cœur de la monarchie, produisirent à Tours un grand mouvement commercial, intellectuel et artistique, et firent de la ville un centre de réunion où les intérêts de tout genre, politiques, administratifs, diplomatiques, furent souvent débattus. »

Cette magnifique publication, comprenant environ huit volumes in-8° avec notes, éclaircissements et tables, auxquels sera joint un volume d'introduction, est l'œuvre d'un ancien élève de l'école des Chartes, M. J. DELAVILLE LE ROULX (1). La Société Archéologique de Touraine, en prenant sous son patronage l'entreprise d'un de ses membres, la recommande à quiconque s'intéresse à la France d'autrefois.

Nous nous associons de grand cœur à l'appel qu'elle fait au dé-

(1) Pour les renseignements sur le mode de publication et les conditions de la souscription, s'adresser à Tours, chez Georges-Joubert, libraire, rue Royale, ou à Paris, chez Alphonse Picard, libraire, rue Bonaparte, 62.

vouement de tous ; nous ajouterons seulement que le voisinage de la Touraine et du Vendômois et les fréquents rapports entre les deux pays, font de cette publication une mine féconde de matériaux pour notre histoire locale.

L. M.

Ouverture de l'Exposition.

Le 1^{er} mai 1878 est devenu une date glorieuse pour notre pays : la France, meurtrie et mutilée, a retrouvé ses vieux airs de fête et ses parures des beaux jours.

La France du 1^{er} mai 1878 était la France intelligente et travailleuse, qui trouve dans son génie et son labeur les armes pour la lutte, les forces pour la victoire. Lutte pacifique, à laquelle prennent part tous les peuples du monde ; lutte glorieuse pour tous, car tous y puisent le bien-être et une joyeuse confraternité.

Le 1^{er} mai, s'est ouverte notre grande Exposition internationale. Il faut avoir passé, comme nous l'avons fait depuis plus de dix-huit mois, par toutes les péripéties de cet enfantement, avoir vu de près la mauvaise volonté des uns, l'incertitude et la tiédeur des autres, pour comprendre la joie de voir l'édifice couronné, l'entreprise arrivée à bonne fin. Cette joie, c'est du patriotisme ; car, dans cette manifestation imposante, nous sommes tous des Français et rien que des Français. Nous ouvrons nos portes aux étrangers, et nous leur disons : « Vous qui avez pu croire un instant que la France avait vécu, venez et voyez ! » L'étranger vient, voit, et nous tend la main. Nous avons accueilli tout le monde, même ceux que nous avions quelque droit de haïr. Puisse cette paix généreuse ouvrir à notre pays une ère nouvelle et prospère, dont nous profiterons avec joie !

Il y a eu vraiment à cette cérémonie d'inauguration un moment bien solennel. Lorsque le Maréchal eut prononcé, au mi-

lieu de cette foule haletante et silencieuse, les paroles sacramentelles : *Je déclare ouverte l'Exposition universelle de 1878*, les pavillons de tous les peuples qui ont pris part à l'Exposition se sont hissés, la grande cascade du Trocadéro a lâché ses cascades, et de toutes parts les jets d'eau se sont élancés vers le ciel. En même temps, les canons des Invalides tonnaient, pour apprendre à tout Paris que le grand théâtre industriel levait son rideau.

Il n'entre pas dans le programme de ce Bulletin de faire une revue de l'Exposition ; car, au premier abord, l'histoire et l'archéologie n'y trouvent pas grand'chose à glaner. Nous aurons pourtant, de temps en temps, quelques épaves à y recueillir, et nous nous empresserons d'en faire profiter les lecteurs du Bulletin.

A. DE R.

ANTOINE DE BOURBON
II. DUC DE VENDOME & ROI DE NAVARRE
ET
JEHANNE D'ALBRET

(Suite et fin*)

Par M. A. DE ROCHAMBEAU,
Président de la Société,
Correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

Le duc de Guise arrivait au moment où il devenait indispensable au roi, en l'absence du connétable, prisonnier du fils de Charles-Quint; aussi, sa puissance devint sans bornes; il se fit nommer lieutenant-général du royaume, et ne tarda pas à justifier la confiance que le roi avait en lui par un magnifique fait d'armes, la prise de Calais sur les Anglais. Le 22 juin, il força Thionville à capituler; mais il ne put empêcher Paul de Termes, gouverneur de Calais, qui avait été chargé d'attaquer en Flandre, d'essuyer un grave échec sous les murs de Gravelines.

Sur ces entrefaites eut lieu le mariage du dauphin avec Marie Stuart; le roi et la reine de Navarre durent venir à la cour, et laissèrent le gouvernement de leur royaume aux soins du cardinal Georges d'Armagnac. Le jeune prince de Navarre fut confié

* Voir le Bulletin de janvier 1878.



JEHANNE D'ALBRET

A. Queyroy. sc.

F. Liénard Imp. Paris.

à la baronne de Miossens et à Louis d'Albret, évêque de Lescar, fils naturel du roi Jean, aïeul de la reine Jehanne. Cette absence fut très-profitable à la religion réformée; ses ministres eurent beau jeu, et ils profitèrent largement de la latitude complaisante dont ils étaient l'objet.

Antoine de Bourbon avait été chargé de secourir M. de Termes, et il eut, dans cette affaire, un cheval tué sous lui et un blessé.

Il retourna ensuite en Piémont, où il fut utile au roi de son courage et de ses deniers. Mais les Guise étaient jaloux de tous les services qu'il pouvait rendre, et avaient excité contre lui le maréchal de Brissac. Ils firent tant qu'Antoine fut rappelé à Saint-Germain, où se trouvait la cour, sous prétexte de l'envoyer en Écosse comme lieutenant du dauphin. Mais, en réalité, on lui enlevait sa charge de commandant de l'infanterie pour la donner au prince de Condé.

Ce n'était pas seulement en Navarre que la réforme se développait; les protestants commençaient à pratiquer ouvertement leur culte à Paris, et de tous côtés on n'entendait que le chant des psaumes, que Clément Marot venait de traduire en français, et les sermons des ministres luthériens.

Antoine et Jehanne encourageaient ces réunions par leur présence : c'est à cette époque que la reine de Navarre fit bâtir au pied du château de Vendôme un prêche, où elle fit convoquer tous les huguenots du pays. Elle y fit venir les ministres les plus habiles, et ne perdit pas une occasion de nuire aux chanoines que les ancêtres de son mari avaient institués dans la collégiale de Saint-Georges.

Cédant aux exhortations de Simon Brossier, l'apôtre de la réforme à Bourges, à Issoudun, à Tours et à Nérac, Antoine chassa son chapelain David, qui était vendu aux Guise, s'abandonna aux conseils de Pierre Villeroche, pasteur de Guyenne, et entra en

relations directes avec Calvin. Toujours escorté de plusieurs ministres, il donnait audience aux huguenots des provinces qu'il traversait, leur promettait sa protection, s'excusant auprès d'eux de ce qu'il continuait à aller la messe, sous prétexte de les mieux servir. Le titre de chef des réformés flattait sa vanité; mais l'espoir de triompher, avec les huguenots, des ennemis de sa famille, et surtout de recouvrer la Navarre espagnole, faisait l'objet de toutes ses préoccupations.

En 1512, Ferdinand le Catholique s'était emparé d'une partie considérable du royaume de Navarre qui s'étendait au delà des Pyrénées, du côté de l'Espagne. C'était la Haute-Navarre, dont la principale ville était Pampelune. Depuis cette époque, tous les rois de Navarre avaient essayé de recouvrer cette province sans pouvoir y réussir. Cette fois, l'occasion parut favorable à Antoine de Bourbon; l'Espagne était ruinée, et Henri II devait goûter un projet d'invasion qui ferait une diversion heureuse pour sa situation vis-à-vis de Philippe II. Le roi de Navarre s'empressa d'arrêter, avec Bury, Monluc, Jarnac et d'Escars, un plan de campagne qui semblait combiné de manière à réussir. Le 25 janvier 1559, trois mille hommes fournis par le roi de France et trois mille Navarrais, renforcés de la gendarmerie et de la cavalerie, devaient se réunir à Bayonne. Le lendemain, on allait camper entre Bayonne et Béhobie, assez près de ce dernier village pour pouvoir y joindre, le 27, de bonne heure, les otages promis par les principaux habitants du Guipuscoa, avec lesquels on avait des intelligences. Le jour suivant, on faisait passer la Bidassoa à 50 chevaux et 300 fantassins pour aller prendre possession de Fontarabie, dont les portes devaient s'ouvrir devant le roi de Navarre. On avait disposé quelques détachements d'artillerie et de cavalerie à portée de cette ville, de manière à secourir le petit corps expéditionnaire en cas de surprise. Du reste, Antoine avait envoyé dans toutes les provinces voisines plusieurs espions

dont les rapports étaient des plus favorables. Enfin, on se disposait à mettre la main sur quatre navires qui apportaient cinq cent mille écus à Philippe II, et qu'au moyen d'intelligences secrètes on retenait dans le port de Saint-Sébastien (1). Mais ses troupes montraient peu d'enthousiasme pour sortir de leurs provinces, et lorsqu'à force de fermeté et de patience le baron d'Arros fut parvenu à les ébranler, on apprit que les événements venaient de changer de face. L'échec de Gravelines avait donné l'offensive à Philippe II, et ce prince, tenu en éveil par les récentes tentatives du roi de Navarre, avait eu vent du complot. Il venait de faire changer et renforcer toutes les garnisons, de sorte que mettre à exécution ce projet d'invasion eût été imprudent, sinon dangereux. Il fallait donc renoncer à l'entreprise, et Antoine de Bourbon envoya le seigneur Daudaus au roi et au duc de Guise pour les avertir de ce contretemps (2).

Deux projets de mariage qui l'intéressaient au plus haut point rappelaient Antoine à la cour, celui de son neveu Jacques de Clèves avec Diane de La Marck, petite-fille de Diane de Poitiers, et celui de son autre neveu, le comte d'Eu, avec Marie d'Estouteville, veuve du duc d'Enghien, son frère (3). Mais, après cette entreprise malheureuse, il avait à mettre ordre à ses affaires, et se disposait à comploter de nouveau, lorsqu'on apprit que les pourparlers étaient engagés entre les deux camps; les négociations traînèrent plusieurs mois, retardées par la mort de Charles-Quint et par celle de Marie Tudor. Henri II

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièce cxx, p. 380.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N^o cxxiii, cxxiv, cxxv et cxxvi, p. 163 et suivants. — Inventaire sommaire, pièces cxxi, et cxxii, p. 380.

(3) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N^o cxv, cxvi et cxvii, pp. 151, 152 et 153.

écrivit à Antoine pour l'engager à cesser les hostilités, prétendant qu'il empêcherait la conclusion de la paix sans profit pour sa cause (1). Le roi de Navarre revint sur ses pas, et ainsi se termina cette campagne malheureuse, à laquelle on donna le nom de *guerre mouillée*. Il se plaignit à Henri II de M. de Burie, le lieutenant-général de Guyenne, qui, n'ayant pas voulu agir assez tôt, disait-il, causa tout son malheur (2). Il est probable que Burie ne fit que suivre en cela les ordres secrets du roi de France. On ne peut douter du moins que le premier président du Parlement de Bordeaux, Lagebaston, l'ennemi connu de la maison de Navarre, n'ait mis tout en œuvre pour découvrir les dispositions secrètes du roi de Navarre, et ne les ait découvertes aux Espagnols.

Jehanne d'Albret était restée à la cour de France pour y défendre les intérêts de sa couronne, lorsque le roi Henri concluerait avec Philippe II une paix définitive; de son côté, Antoine écrivait au monarque et au connétable de Montmorency les lettres les plus pressantes pour faire valoir ses droits (3). La reine de Navarre accoucha, le 7 février 1559, de son cinquième et dernier enfant : c'était une fille. Elle fut baptisée au Louvre avec une grande solennité; Catherine de Médicis lui servit de marraine, et le roi de Navarre promit à Henri II d'en faire plus tard l'épouse de François, duc d'Alençon, troisième frère du dauphin.

Enfin, la paix fut signée à Cateau-Cambrésis, le 3 avril 1559, entre l'Angleterre, l'Écosse et la France d'une part; entre la France et l'Espagne de l'autre. Ce

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° cxxii et suiv., p. 161.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° cxxiv, p. 164.

(3) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° cxxii, cxxv, cxxvi, cxxvii, cxxix, cxxxi, pp. 161 et suiv.

traité honteux, œuvre de Granvelle, le fameux chancelier de Charles-Quint, liait la France en même temps vis-à-vis de l'Angleterre et de l'Espagne : la France recouvrait Saint-Quentin et Ham (1), gardait provisoirement Calais et cinq places du Piémont, rendait la Savoie, la Bresse, le reste du Piémont, le Montferrat, Thionville, et abandonnait le Siennois et la Corse. L'Espagne gardait la Navarre. De plus, Henri II donnait en mariage à Philippe II sa fille aînée, Élisabeth de France; sa sœur Marguerite épousait Philibert-Emmanuel, duc de Savoie. C'est à l'occasion de ce mariage qu'avait été donné le tournoi où le roi de France, voulant rompre une dernière lance avec Montgommery, trouva une mort si tragique.

Henri II laissait quatre fils et trois filles; l'aîné des fils, François II, lui succéda, le deuxième fut Charles IX, le troisième, Henri III, et le quatrième, François, duc d'Alençon; l'aînée des filles, Élisabeth, venait d'épouser Philippe II, roi d'Espagne; la deuxième, Claude, était unie au duc de Lorraine; et la troisième, Marguerite, devint la femme de Henri IV.

Le nouveau roi était un enfant de quinze ans et demi, délicat de santé et sans caractère; les Guise l'avaient marié à leur nièce, Marie Stuart, dont l'influence l'absorbait.

Montmorency, voyant sa prépondérance de nouveau menacée, rêvait de s'allier avec les Bourbon et Catherine de Médicis contre les Guise; mais il devait être déçu dans ses espérances. Dès qu'Henri II avait eu fermé les yeux, le connétable avait écrit à Antoine de Bourbon pour l'engager à venir à Paris occuper sa place dans le nouveau gouvernement, et prévenir par là les malheurs qui accablèrent infailliblement la France si on laissait aux Guise le

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc., — Inventaire sommaire, pièce cxxvii, p. 381.

temps d'asseoir leur autorité. Celui-ci, toujours aussi crédule que sa femme était clairvoyante, ne voulait pas croire à la véracité de ces prédictions ; il s'abandonnait sans réserve aux perfides conseils de ses trois favoris, Aymery Bouchard, son maître des requêtes et son chancelier, François d'Escars, son chambellan, et Nicolas d'Angu, l'évêque de Mende, rentré en grâce malgré sa trahison : ces trois hommes, vendus aux Guise et à Catherine de Médicis, abusaient indignement de sa bonne foi. Puis, il avait gardé rancune au connétable depuis qu'en négociant le traité de Cateau-Cambrésis, celui-ci n'avait tenu aucun compte de ses prétentions sur la Navarre espagnole, et il s'était retiré fort mécontent en Béarn. A peine relevée de ses couches, Jehanne s'était empressée de l'y rejoindre.

Aussi, en apprenant la mort de Henri II, le premier soin d'Antoine fut d'écrire aux Guise pour se réconcilier avec eux et leur proposer une alliance contre le connétable. Toutefois, pressé par les sollicitations de ce dernier, de Condé, son frère, de Coligny et de La Roche-sur-Yon, surtout par les remontrances de Jehanne, il se décida à partir. Mais il était trop tard, la reine-mère et les Guise avaient pris les rênes du gouvernement, et n'étaient nullement d'humeur d'associer un prince du sang à leur autorité. C'est en présence de cette effrayante situation que les Bourbon, unis aux Montmorency et aux Châtillon, ses neveux, songèrent à former, en s'appuyant sur les protestants, une ligue capable de balancer et d'abattre la maison de Lorraine.

Quant à Catherine, elle vit bien que toute résistance à l'influence des princes lorrains serait prématurée, et elle prit son parti d'attendre une meilleure occasion ; elle suivit le jeune roi et ses conseillers à Saint-Germain, et la reine-mère y fut reconnue surintendante générale du royaume ; le cardinal de Lorraine eut le maniement des finances, et le duc, son frère, la direc-

tion de la guerre : on comprend que ces derniers, toujours prêts à abaisser la maison de Bourbon qui ne leur inspirait que jalousie, s'étaient empressés d'exclure Antoine des affaires de l'État, malgré les droits incontestables qu'il y avait comme prince du sang. Ils devaient être bien secondés dans leur aversion par le roi d'Espagne, usurpateur d'une partie de la Navarre. et qui, en épousant une Valois, espérait quelque rejeton qui pourrait un jour perpétuer la race régnante sur le trône de France à l'exclusion des Bourbon.

Le roi de Navarre, qui était venu de Béarn à petites journées, s'arrêta à Vendôme ; il y trouva le prince de Condé, Coligny, d'Andelot, Odet de Châtillon, François de Vendôme, vidame de Chartres, Antoine de Croy, prince de Porcien, N. d'Ardres, secrétaire du connétable, qui s'y étaient donné rendez-vous. L'assemblée de Vendôme fut l'origine de la Ligue ; on y débattit la marche à suivre pour abattre un gouvernement odieux. Les avis furent partagés ; les uns voulaient recourir aux armes, les autres temporiser. Ce dernier parti l'emporta.

Pendant toutes ces hésitations, les princes lorrains affermissaient leur influence en attachant à leur cause la reine-mère, à qui ils sacrifièrent sans remords leur protectrice la duchesse de Valentinois.

Le roi de Navarre n'arriva à la cour que pour entendre François II lui déclarer qu'il avait confié les rênes du gouvernement à ses oncles les Guise ; autant il avait reçu d'hommages et d'offres de la noblesse provinciale, autant il essuya d'affronts à son arrivée à Saint-Germain. Personne n'alla au-devant de lui ; les Guise « attendirent qu'il allât les embrasser » ; le principal appartement que l'on réservait toujours au premier prince du sang était occupé par le duc de Guise, et il fallut que le maréchal de Saint-André offrit le sien au roi Antoine pour que celui-ci trouvât

à se loger. Le lendemain, le conseil du roi étant assemblé, on ne l'y manda point.

Jamais premier prince du sang n'avait été traité de la sorte : il se montra d'abord indigné, et on put croire un instant que tous ces affronts lui avaient donné l'énergie qui lui avait toujours fait défaut ; mais toute cette grande colère se borna à consulter en secret quelques conseillers du Parlement sur les moyens de faire valoir ses droits. Bientôt même, ce pauvre prince que les Guise se plaisaient à représenter comme un farouche conspirateur, s'effraya de sa propre audace ; il n'était pas de force à lutter ; abreuvé d'humiliations et de dégoûts, il désira quitter la cour. Une occasion se présenta : il fut chargé, en qualité de premier prince du sang, d'accompagner à la frontière française la princesse Élisabeth de France, mariée à Philippe II par suite du traité de Cateau-Cambrésis. Catherine lui fit même croire que Philippe, touché de sa démarche, pourrait bien lui rendre la Navarre espagnole.

Seulement, avant de se mettre en route, il accompagna cette princesse à Rheims, pour assister au sacre de François II. On voit dans les documents contemporains (1) qu'Élisabeth désirant voir la cérémonie fit son entrée dans cette ville le 14 septembre. Le roi arriva à Rheims avec toute sa cour le 16 du même mois ; il fut reçu sous un poêle de velours rouge, à l'entrée de la ville. Anne de Montmorency marchait devant le poêle, en qualité de connétable de France, et Antoine de Bourbon suivait après avec les officiers de la couronne. La reine fit ensuite son entrée avec une pompe semblable, et, le 18, le roi fut sacré en présence du roi de Navarre et de tous les pairs. Antoine partit

(1) Cf. Cocquault, Marlot, etc., manuscrits de la *Bibliothèque de Rheims* ; et *Archives de Rheims*, hôtel de ville, liasse xiv, N° 1, et Saint-Rémi, liasse II, N° 11. — Négociations sous François II, dans la collection des Documents inédits.

ensuite avec la jeune princesse, et s'arrêta à Bordeaux, où il lui fit faire une réception royale.

Le Parlement, informé que la reine d'Espagne était arrivée, vint en corps et en robe rouge pour la saluer à la maison du *Chapeau-Rouge*, où on avait préparé son logement. Lorsqu'il fut à la porte, il trouva le roi de Navarre qui lui dit : « Dieu vous garde, Messieurs, ne faites point de difficultés de vous mettre à genoux, car le roi veut et m'a recommandé qu'on fasse à la reine d'Espagne autant d'honneur qu'à lui-même ; je remets beaucoup de ma grandeur, comme vous voyez, pour l'amour d'elle, ce que je ne ferais pas autrement. » Le Parlement entra et se mit à genoux ; la reine était assise, elle se leva à demi ; à sa droite était la reine de Navarre, debout, et une fille du duc de Montpensier ; derrière, Jonsac et plusieurs autres gentilshommes ; à gauche, le roi de Navarre, le prince de la Roche-sur-Yon et Noailles (1).

Mais, lorsque le cortège eut quitté le domaine de la couronne de France et fut entré en Navarre, l'étiquette changea, et la jeune reine d'Espagne, qui jusque là avait occupé la première place, dut passer après les princes navarraïss, malgré l'opposition des commissaires français et espagnols. On arriva à Pau le 23 décembre ; la reine y passa la fête de Noël, et on se remit en route dès le lendemain (2) ; mais des neiges abondantes ayant forcé les voyageurs de s'arrêter à Roncevaux, village situé dans l'intérieur de la Navarre, Antoine protesta de l'impossibilité où il se trouvait de remplir l'engagement qu'il avait pris de conduire Elisabeth jusqu'à Blanc-Pignon, près de Saint-Jean-Pied-de-Port, à l'extrême frontière des deux États, et le duc de l'Infantado, le cardinal de Burgue et tous

(1) Cf. Histoire de la ville de Bordeaux, par Dom Devienne, t. I, p. 132.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièce cxxix, cxxx et cxxxi, p. 381.

les grands seigneurs espagnols envoyés pour recevoir la reine, durent, en dépit de leur morgue, venir la joindre à Roncevaux.

La réception se fit à l'abbaye, où l'évêque de Limoges, Sébastien de l'Aubespine, ambassadeur de France en Espagne, avait fait préparer une salle vaste et élevée. Pour éviter tout conflit de préséance, on convint que le roi de Navarre se tiendrait près de la reine d'Espagne avec le prince de la Roche-sur-Yon. Le cardinal de Bourbon, accompagné de M. de Burie et de toute l'escorte, descendirent et reçurent à la porte de la salle la délégation espagnole; le cardinal dit au duc de l'Infantado que le roi de France avait chargé le roi de Navarre d'accompagner sa sœur et de la leur remettre, et lui demanda s'il avait les pouvoirs nécessaires pour la recevoir. Le duc remit à l'évêque de Limoges toutes les pièces qui l'accréditaient près de la nouvelle reine.

« Ce faict, lesdits sieurs cardinal de Burgue au milieu, le cardinal de Bourbon à main droite, et le duc de l'Infantasgo à main gauche, montèrent en ladite salle haulte où estoit ladite dame royne assise en une chaize, ayant à sa main droite le roy de Navarre, assis aussi sur une chaize, et mondit sieur le prince sur une escabelle; et à sa main gauche étoit mademoiselle de Montpensier, madame de Rieux, madame de Clermont et toutes ses autres dames et damoiselles; et là premièrement vindrent tous les seigneurs et gentilhommes baiser la main de ladite dame, et les derniers furent lesdits cardinal de Burgue et duc, lesquels s'approchant, elle se leva, et ledit cardinal se mit à genoux, faisant grande instance de luy baiser la main, ce qu'elle refusa, mais l'embrassa et le fit relever et couvrir; et audit duc, après s'en estre un peu défendue, lui bailla sa main pour la baiser et puis fit aussy relever. Et lors, ledit cardinal lui dict que le roy leur seigneur leur avoit faict cette grâce et honneur de les choisir pour la venir recevoir et luy dire qu'elle fût la

très-bien venue en ses royaumes. » La reine leur fit répondre par l'ambassadeur de France qu'elle était très-heureuse que le roi les eût choisis pour venir à sa rencontre, et qu'elle regrettait bien que le mauvais temps l'ait obligée de les faire attendre si longtemps. Ensuite les délégués espagnols saluèrent le roi de Navarre, Henri, son fils, mademoiselle de Montpensier et madame de Rieux, puis Antoine prenant la parole leur dit en substance ce que le cardinal leur avait dit, puis il fit remarquer que sa mission était de conduire la jeune reine à la frontière, mais qu'il ne reconnaissait pas comme frontière véritable celle qu'on avait désignée, que les limites de son royaume s'étendaient bien plus avant et qu'il agissait ainsi, qu'il le faisait pour la plus grande commodité de la reine. Puis il fit l'éloge de la princesse et, lorsqu'il la recommanda aux soins des députés espagnols, comme le gage précieux de la paix, il ne put commander à sa propre émotion ; ses larmes coulèrent et il fit couler celles de tous les Français présents à cette cérémonie. Ensuite, le roi de Navarre et le cardinal de Bourbon prirent congé de la reine qui les embrassa en faisant dire aux délégués espagnols que sa mère lui avait recommandé de donner cette marque d'attachement à ces deux princes qui étaient du même sang qu'elle et que tel était l'usage en France (1).

Pendant ce temps, Antoine, dupe des insinuations mensongères de Catherine de Médicis, faisait sonder Philippe II par Sébastien de l'Aubespine, relativement à ses éternelles prétentions sur la Navarre espagnole ou aux compensations qu'il pourrait lui donner ; il fit même demander à Sa Majesté Catholique d'aller avec Jehanne lui baiser la main (2), espérant obtenir par

(1) Cf. Lettre de Lansac au cardinal de Lorraine, imprimée dans les *Négociations sous François II* (Documents inédits), p. 171 et suiv.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièces *cxxx*, *cxxx* et *cxxx*, p. 381.

cette attitude servile ce qu'il n'avait pu reprendre par la force ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'on se jouait de lui ; ils reprirent en toute hâte la route du pont d'Arnéguy, traversèrent la Basse-Navarre, et se retirèrent, Jehanne et son fils à Nérac, et Antoine à Pau.

C'est vers cette époque qu'Antoine avait imaginé une expédition bizarre dont peu d'historiens ont parlé ; il envoya un navire en Barbarie pour négocier avec le roi de Fez les intérêts des chrétiens. Les Guise et le roi lui-même aidèrent à fréter ce navire, dont Antoine chargea un gentilhomme nommé de Montfort.

On en trouve la trace dans la correspondance de Sébastien de l'Aubespine, et il y a même lieu de croire que le correspondant de notre ambassadeur en Espagne était mieux informé que Brantôme, qui donne à entendre qu'Antoine recherchait l'alliance du roi de Fez pour en user contre l'Espagne.

Pendant qu'il était à Pau, toujours prêt à comploter pour ressaisir l'héritage perdu des anciens rois de Navarre, Henri II lui écrivit que les Écossais projetaient une descente en Guienne ; il s'empressa d'en écrire à M. de Burie, et de prendre des mesures énergiques pour mettre les côtes en état de défense et éloigner les garnisons sur la fidélité desquelles on avait des doutes (1).

De tous côtés, les troubles éclataient à propos de religion ; Antoine, sans cesse incertain et favorisant tantôt le catholicisme et tantôt la réforme, contribuait par son attitude à fomenter ces troubles, précurseurs bien évidents de la conjuration d'Amboise (2).

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° cxxxvii, p. 186.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° cxxxix, cxi, cxli, cxlii, pp. 189 et suiv.

Tandis que le roi de Navarre se laissait bafouer par l'Espagne et les Guise, Jehanne tenait sa cour à Nérac et se faisait remarquer par sa grande prudence et sa modération. Sur ces entrefaites fut rendu le fameux *Édit de Blois*, plus connu sous le nom de *Loi des suspects*. On établissait dans chaque cour de Parlement une *chambre ardente*, ayant pour mission de faire le procès des réformés et de condamner aux supplices les hérétiques. Le cardinal de Lorraine fut nommé grand inquisiteur, et se chargea de la faire exécuter en France ; le cardinal Georges d'Armagnac en poursuivit l'application en Béarn, en Basse-Navarre et dans tout le midi. Ce ne fut pas sans étonnement qu'on vit le cardinal d'Armagnac, connu par son penchant pour la réforme, accepter le rôle d'inquisiteur ; mais, pour ceux qui connaissaient le fond de son caractère ambitieux, cela n'eut rien de surprenant. Hué par le peuple, désarmé par l'habileté et la sagesse de Jehanne d'Albret, il dut renoncer à user en Navarre du pouvoir discrétionnaire que lui donnaient les Guise. La tyrannie et la cruauté des princes lorrains commençaient à lasser la patience de leurs victimes ; tout le monde était mécontent, la misère devenait inquiétante, la dette publique s'augmentait sans accroissement de recette pour rétablir l'équilibre du budget. Tous ces malheurs, résultat prévu d'une domination aveugle et sans patriotisme, amenèrent la *Conjuration d'Amboise*, où, au dire de Brantôme, *il n'entra pas moins de mécontentement que de huguenoterie*. Le seul but des conjurés était de livrer les Guise à la justice des États assemblés et de les faire déclarer ennemis du roi et de l'État. La Vieilleville et Tavannes prétendent que la reine-mère faisait cause commune avec les conspirateurs. Antoine de Bourbon était du nombre, mais les lorrains n'osèrent pas le dénoncer ; ils signalèrent au roi son frère le prince de Condé, et essayèrent de rendre Antoine suspect à François II. Mais le roi de Navarre avait plus à cœur encore ses propres intérêts que ceux du protestantisme ; à son retour de Rome,

le cardinal d'Armagnac avait essayé de le détacher de la Réforme, et avec un esprit aussi faible, aussi changeant que le sien, il n'avait pas eu grande peine à arriver à ses fins. Tourmenté, tiraillé par mille intérêts divers, Antoine abandonna lâchement ses favoris de la veille, et, sommé par François II de donner des preuves de sa fidélité et de son orthodoxie (1), il ne craignit pas de marcher contre les protestants et de tailler en pièces un corps d'environ 20,000 hommes, levés dans l'Agenois par La Renaudie, un des principaux conjurés. Écrasé par tant d'émotions et bourré de remords, il tomba malade et écrivit à la cour pour implorer l'assistance de la reine-mère (2).

Il se rendit à Nérac ; l'arrivée de son frère le prince de Condé le fit revenir au protestantisme. Sa cour devint le rendez-vous d'un grand nombre de gentilshommes réformés, qui, dans l'espoir de le gagner définitivement à la cause de la Réforme, demandèrent à Genève Théodore de Bèze. En effet, il parut pendant quelque temps revenu à ses anciennes préférences, et le triomphe du protestantisme semblait assuré. Des assemblées religieuses se tenaient publiquement, les psaumes de Marot se chantaient dans les rues, les livres de controverse se vendaient sans mystère et une active correspondance s'engagea entre les princes de Bourbon et tous les mécontents de la cour, notamment avec les seigneurs de Châtillon, de Montmorency et le vidame de Chartres. Les protestants regardaient si bien Antoine comme le chef de leur parti, que Maligny lui fit part de l'entreprise qu'il méditait sur Lyon ; mais, toujours irrésolu, celui-ci engagea le jeune chef à y renoncer et à lui amener à Limoges toutes les forces dont il disposait. Ce contre-ordre fit manquer l'entreprise. Vers cette époque eut lieu à Fontainebleau une assemblée de

(1) Cf. *Mémoires de Condé*, t. I, p. 398.

(2) Cf. *Lettres d'Antoine*, etc. — *Correspondance*, N° cxxlix et cxxli, p. 212 et suiv.

notables, à laquelle le roi de Navarre, effrayé par des conseillers infidèles, refusa d'assister. Quelques jours avant, il avait envoyé dans cette ville un gentilhomme béarnais nommé Jacques La Sague, porteur de lettres compromettantes pour plusieurs personnes de la cour. La Sague, ayant commis quelques indiscretions, fût dénoncé comme espion, poursuivi, rejoint à Étampes et arrêté au nom du roi. On le ramena à Fontainebleau ; il fut interrogé, menacé de la torture, et fit des aveux qui chargeaient le roi de Navarre, et surtout son frère le prince de Condé, le vidame de Chartres et le connétable de Montmorency lui-même. Le vidame fut arrêté et conduit à la Bastille, où il mourut quelques mois après. Quant à Montmorency, on l'accabla de protestations d'amitié, lui donnant à entendre qu'on ne croyait pas aux révélations de La Sague à son endroit, et on prit les précautions les mieux combinées pour s'assurer des provinces. Antoine ne semblait pas plus disposé à se rendre aux États généraux qui avaient été convoqués à Orléans, et le prince de Condé, quoique doué de plus d'énergie, craignait autant que lui de s'y présenter. Il est vrai qu'en se refusant d'y paraître, ils se mettaient en contradiction avec eux-mêmes, puisque depuis longtemps ils réclamaient avec instance la convocation des États, espérant que cette assemblée renverserait les Guise. D'un autre côté, ils avaient reçu des avis positifs que l'on en voulait à leur liberté, sinon à leur vie. On comprend leur inquiétude.

Le bruit circulait en Espagne qu'Antoine était le chef caché des huguenots d'Amboise, et qu'il était d'accord avec la reine d'Angleterre pour soutenir les révoltés ; mais il se défendait de toute intelligence avec les conjurés ; postérieurement à la découverte de la Conjuraison d'Amboise, il avait bien reçu une lettre anonyme contenant une proclamation d'Elisabeth, et il attribuait cette pièce à l'ambassadeur d'Angleterre.

Il avait écrit de suite à François II, pour lui dire

combien il trouvait étrange la conduite de cet ambassadeur, qui cherchait à faire naître, dans l'esprit du roi, des soupçons sur les princes de son entourage, afin de semer la division dans le royaume, pour la plus grande satisfaction de la reine d'Angleterre. S'il eût été assez faible pour répondre à ses avances, l'Anglais n'aurait pas tardé à le trahir auprès du roi; mais il perdait son temps, et le trouverait toujours sourd à des propositions qui auraient pour but de combattre l'autorité et la grandeur du roi, son seigneur et maître (1).

Un Espagnol était venu lui proposer de lui livrer Fontarabie et Saint-Sébastien; il fut un temps où de telles offres l'auraient trouvé fort disposé à en profiter; mais aujourd'hui, sachant combien le roi désirait éviter un conflit qui compromettrait la tranquillité de ses sujets, il avait décliné les offres de cet Espagnol, et l'avait même fait arrêter. François II lui avait promis de joindre le gouvernement du Poitou à celui de la Guyenne dont il jouissait; il le suppliait de lui expédier les lettres patentes qui lui étaient nécessaires pour prendre possession de ce gouvernement (2).

François II répondit à Antoine qu'il n'ajoutait aucune foi à tous ces bruits, et l'engageait à donner un démenti formel et public aux allégations qui le concernaient dans l'injurieux et mensonger manifeste de la reine d'Angleterre. Les Guise lui écrivaient les lettres les plus cordiales et les plus engageantes (3).

François II députa successivement à Antoine et à son frère le comte de Crussol (4), le maréchal de Saint-

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° ccli; et Inventaire sommaire, pièce cxxxiv, p. 382.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° cxliii et cxliv, p. 197 et suiv.

(3) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° cxlix et clii, pp. 212 et suiv.

(4) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièce cxxxv, p. 383.

André et le cardinal de Bourbon, pour les inviter à se rendre à cette assemblée. En même temps, il faisait à M. de Burie, son lieutenant en Guyenne, les recommandations les plus précises au sujet du passage probable du roi de Navarre à Bordeaux. S'il traversait cette ville sans s'y arrêter ou sans prendre des mesures éveillant une idée de rébellion, on devait lui rendre tous les honneurs dus à son rang ; mais, si on le voyait séjourner à Bordeaux et s'y agiter d'un air suspect, M. de Burie devait pourvoir à la sûreté de la ville et des châteaux, donner des ordres à tous les gouverneurs des places voisines pour se prémunir contre toute éventualité (1).

Il envoyait les mêmes ordres à M. de Montpezat, sénechal du Poitou, en lui confiant la garde de Poitiers et de Loches.

Condé prêchait pour une résistance à main armée ; mais Antoine, toujours pusillanime, menacé dans ses Etats par la France et l'Espagne, et trahi d'ailleurs par ses plus intimes serviteurs, se décida à partir avec ses deux frères. Pour donner une preuve de son orthodoxie et diminuer les soupçons qui planaient sur lui, il renvoya de sa cour tous les ministres protestants, et fit célébrer au couvent des Cordeliers une messe solennelle, à laquelle il assista avec son fils et son frère Louis de Condé. Puis, craignant l'influence de Philippe II, son ennemi, sur le pape, il envoya à Rome, pour rendre obédience à Pie IV, Pierre d'Albret, évêque de Comminge. Cette cérémonie eut lieu le 14 décembre 1560, et lui reconquit les bonnes grâces du saint-siège.

Toujours habile et prudente, Jehanne, qui craignait que sa préférence marquée pour les protestants ne fût pour son mari une cause de vexation et de danger, s'appliqua à faire respecter dans ses Etats le principe de la

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièce cxxxvi, p. 383.

liberté de conscience. Elle rentra en Béarn, où elle partagea son temps entre les soins de son gouvernement et l'éducation de ses deux enfants Henri et Catherine. Henri avait six ans, elle comprit qu'elle ne pouvait plus le laisser aux soins d'une femme ; elle chercha à lui donner un gouverneur capable de lui inspirer des sentiments nobles et généreux. Elle choisit d'abord Charles de Beaumanoir-Lavardin, d'une vieille famille du Maine, dès longtemps attachée à la maison de Vendôme ; mais la santé de ce vertueux gentilhomme ne suffisant pas à la lourde charge qu'il avait acceptée, elle le remplaça par le sieur La Case de Pons, qui, ne remplissant pas les conditions qu'elle désirait, céda la place au baron de Beauvoir. Elle associa à M. de Beauvoir un précepteur nommé La Gaucherie, homme de mœurs irréprochables et d'une vaste érudition.

Malgré les instances de Jehanne pour les retenir, les deux princes se mirent en route dans le courant d'octobre.

Le sort en était jeté. Les lettres mêmes de la princesse de Condé, de Madame de Roye (1), de la duchesse de Montpensier, qui prévenaient les deux frères des dispositions de la cour à leur égard, ne purent les détourner de l'abîme où ils couraient. Le 13 octobre, ils étaient à Chaunay, où ils furent rejoints par les consuls que la ville de Limoges envoyait à Antoine pour lui rendre hommage et l'assurer de leur dévouement (2). Ils allèrent de là à Lusignan, puis à Poitiers, où ils devaient rencontrer le maréchal de Termes. Antoine était à peine convalescent ; aussi était-il obligé de voyager à petites journées (3). Arrivé à Poitiers, il renvoya les gens de

(1) M^{me} de Roye, mère de la princesse de Condé et sœur des Châtillon.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièce cxxxviii, p. 383.

(3) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N^o cliv, clv et clvi, p. 220 et suiv.

son escorte en promettant de demander pour eux grâce au roi : « Grâce, s'écria un des gentilshommes présents, songez seulement à la demander bien humblement pour vous-même, qui allez vous rendre prisonnier la corde au cou. Pour nous, nous sommes résolus de mourir plutôt que de nous mettre à la merci de ces cruels ennemis du roy et du royaume, et puisque nos chefs nous abandonnent si pauvrement, nous espérons que Dieu nous en suscitera qui auront pitié de nous. »

Les deux princes poursuivirent leur route, escortés ou pour mieux dire gardés à vue par le maréchal de Termes. Ils arrivèrent à Orléans le 21 octobre 1560. Personne ne vint au-devant d'eux, si ce n'est le cardinal de Bourbon, leur frère, et leur cousin le prince de La Roche-sur-Yon. « Ils trouvèrent, lit-on dans Davila, non-seulement les portes de la ville gardées, mais encore des corps-de-garde et des batteries dressées dans les postes les plus forts, dans les carrefours et dans les places, précautions que la cour ne prend pas même en temps de guerre. »

Ils passèrent au milieu de cet appareil formidable, et parvinrent au logis du roi, où l'on faisait une garde plus exacte qu'au quartier général d'une armée. Arrivés à la porte, ils voulurent entrer à cheval dans la cour, suivant le droit attaché à leur rang. Il n'y avait que le guichet d'ouvert ; ils furent obligés de mettre pied à terre en pleine rue, et peu de personnes se présentèrent pour les recevoir et les saluer. On les conduisit chez le roi. Ce prince était entre le duc de Guise et le cardinal de Lorraine et environné de ses capitaines des gardes. Il reçut le roi de Navarre et le prince de Condé avec une froideur bien différente de cette affabilité que les rois de France ont coutume de montrer à tous leurs sujets, mais surtout aux princes de leur sang. Il les conduisit ensuite chez la reine-mère, où les Guise ne les suivirent pas. Catherine de Médicis, qui voulait toujours paraître neutre et désintéressée, les reçut avec ses démonstra-

tions ordinaires d'amitié, mais avec une tristesse affectée qui lui fit verser quelques larmes.

Le roi continua à les traiter avec la même froideur, et, s'adressant au prince de Condé, il commença à lui représenter vivement que, sans avoir reçu de Sa Majesté ni déplaisir ni mauvais traitements, il avait, au mépris des lois divines et humaines, soulevé plusieurs fois ses sujets, allumé la guerre en différentes parties de son royaume, tenté de s'emparer des principales villes, et conspiré contre sa vie et celle de ses frères. Le prince, sans s'émouvoir, répondit avec fermeté que ces accusations étaient autant de calomnies forgées par ses ennemis, et qu'il donnerait les preuves les plus évidentes de son innocence. « Il faut donc, répliqua le roi, procéder par les voies ordinaires de la justice, pour découvrir la vérité. » Il sortit de l'appartement de la reine, et commanda aux capitaines de ses gardes d'arrêter le prince de Condé.

La reine-mère, forcée de consentir à cette démarche, mais qui n'oubliait pas que les choses peuvent changer de face d'un instant à l'autre, s'efforça de consoler le roi de Navarre. Condé ne se plaignit que du cardinal son frère, qui l'avait trompé, et se laissa conduire dans une maison voisine qu'on lui avait destinée pour prison. On en avait muré les fenêtres, redoublé les portes et fait une espèce de forteresse, défendue par quelques pièces d'artillerie et par une forte garde.

Le roi de Navarre, fort étonné de la détention de son frère, exhala sa douleur en plaintes et en reproches qu'il fit à la reine, qui, rejetant tout sur le duc de Guise comme lieutenant-général du royaume, ne cherchait qu'à se disculper elle-même. On lui donna pour logement une maison peu éloignée de celle qu'occupait le roi (celle du bailli Graslot), et des gardes pour l'observer à vue ; en sorte qu'à la liberté près de voir qui il voudrait, il était dans tout le reste traité et resserré comme prisonnier.

Trahi par d'Escars, son chambellan, par Emery

Bouchard, son chancelier, par le cardinal d'Armagnac lui-même, il persistait à leur témoigner sa confiance. Comme il s'était bien moins avancé que son frère, les Guise désespéraient de le faire condamner ; mais ils ne le haïssaient pas moins pour cela. Il ne leur suffisait pas de l'abreuver d'humiliations ; ils résolurent de se débarrasser de lui, et un complot fut tramé entre les deux frères de Guise, le maréchal de Saint-André et le roi. François II devait appeler le roi de Navarre dans son cabinet en présence des conjurés, et, à la suite d'une explication que le roi provoquerait, ce prince frapperait Antoine d'un coup de poignard. Des spadassins cachés derrière les tapisseries se seraient précipités sur lui pour l'achever.

Catherine de Médicis, qui commençait à supporter impatiemment l'arrogance des princes lorrains, le fit prévenir par Jacqueline de Longwy, duchesse de Montpensier, et le roi de Navarre refusa d'abord de se rendre à l'invitation de François II ; mais l'ordre ayant été renouvelé d'une manière plus formelle, il partit en s'écriant dans un beau mouvement de courage : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » On fit de nouveaux efforts pour l'empêcher de se jeter dans le guet-apens royal ; mais il repoussa tout avertissement, et, mû d'une résolution qui lui était peu habituelle, il dit à Renty, son capitaine des gardes : « Brave Renty, je vais au lieu où l'on a conjuré ma mort ; mais jamais vie n'aura été vendue si chère que la mienne. Si je meurs, prenez ma chemise ensanglantée, portez-la à mon fils, à ma femme. Elle vengera ma mort. Qu'elle en envoie les lambeaux à tous les rois de l'Europe, et qu'ils lisent dans mon sang la vengeance qu'ils doivent tirer de l'assassinat d'une tête couronnée ! » Puis il entra dans le cabinet du roi. Le cardinal de Lorraine ferma immédiatement la porte après lui ; le monarque, armé d'une dague cachée sous une robe de chambre dont il était enveloppé sous prétexte de maladie, lui reproche amèrement sa conduite auprès de la reine Elisabeth, sa sœur,

lorsqu'elle traversa la Navarre. Antoine, sans se troubler, répond avec tant de dignité et de respect, qu'il désarme la colère du roi, et sort sain et sauf, au grand désappointement des Guise. Furieux, ils arrachent au faible monarque l'ordre d'arrêter Jehanne d'Albret et ses enfants, et les enfants de Condé. Mais ce n'était pas chose facile. Jehanne avait autour d'elle de nombreux et courageux défenseurs, et on redoutait sa fermeté et sa prudence. On résolut néanmoins de vaincre tous les obstacles ; François II conclut une alliance avec Philippe II, moyennant laquelle le monarque espagnol envahirait la Navarre du côté de l'Espagne, pendant que le maréchal de Termes (1) opérerait d'un autre côté. Jehanne ne se laissa pas intimider par ces démonstrations hostiles ; mise par ses amis au courant de tout ce qui se passait, elle quitte Nérac, passe en Béarn, visite ses places, garnit ses frontières de troupes, en un mot se prépare à résister énergiquement à l'invasion qui la menace. Mais un événement imprévu vient tout à coup changer la face des choses.

Tandis qu'on instruisait le procès du prince de Condé et des principaux conjurés d'Amboise, François II était tombé malade d'un abcès dans la tête, et, malgré tous les efforts des princes lorrains pour cacher son état, les bruits les plus alarmants ne tardèrent pas à se répandre sur l'issue probable de sa maladie.

Lasse de la tyrannie des Guise et du rôle effacé qu'elle jouait depuis vingt-cinq ans, Catherine de Médicis songeait à secouer leur joug ; mais elle ne voulait pas non plus les sacrifier trop complètement aux Bourbon, de peur de rendre ceux-ci trop puissants. Le caractère faible d'Antoine se prêtait très-bien à ces machinations

(1) Paul de la Barthe, seigneur de Termes, chevalier de l'ordre du roi, capitaine de cinquante hommes, gouverneur de Paris et de l'Ile-de-France, dit le maréchal de Termes, était né en 1482 ; il mourut en 1562.

ambitieuses et perfides ; prévoyant la fin prochaine de son fils, elle fit venir le roi de Navarre près du lit du moribond, et le malheureux François II déclara que c'était de son propre mouvement et non poussé par les Guise qu'il avait fait arrêter le prince de Condé. Après cette déclaration, la reine-mère, entraînant Antoine dans son cabinet, lui reprocha sévèrement d'avoir, ainsi que son frère, fomenté la guerre civile dans le royaume, et lui promit la lieutenance générale du royaume s'il voulait se réconcilier avec les Guise et renoncer par écrit à la régence, quand même les Etats généraux voudraient la lui déférer. Des amis secrets avaient préparé Antoine à cette lugubre comédie ; il tomba facilement dans le piège, signa tout ce qu'on voulut et embrassa les Guise.

Le 5 décembre, François II mourait à Orléans ; il n'avait pas encore dix-sept ans et avait régné dix-sept mois. Charles IX, son frère, âgé de onze ans seulement, lui succéda. A peine le roi mort, un cri de haine et de réprobation s'éleva contre les Guise. Conseillée par la duchesse de Montpensier et le chancelier de l'Hôpital, Catherine de Médicis, reconnaissant enfin ce qu'elle avait à craindre de ces princes étrangers et ce qu'elle avait à espérer d'Antoine, trop faible pour jamais rien entreprendre contre l'autorité légitime, comprit qu'avec le roi de Navarre pour appui elle régnerait, tandis que les Guise continueraient à la dominer. Elle n'hésita plus ; dès le lendemain de la mort du roi, elle appela autour d'elle en conseil privé le roi de Navarre, les cardinaux de Bourbon et de Lorraine, Tournon, Guyse et Chatillon, le prince de La Roche-sur-Yon, les ducs de Guyse, d'Aumale et d'Etampes, le chancelier, les maréchaux de Saint-André et de Brissac, l'amiral de Chatillon, Du Mortier, évêque d'Orléans, et le sieur d'Avanson. Charles IX les remercia de leur dévouement, et leur recommanda d'obéir à sa mère, qui fut immédiatement proclamée régente ; Antoine de Bourbon, roi de Navarre, lieutenant général ; le connétable, généralis-

sime des armées ; le duc de Guise, grand-maître de la maison du roi ; et le cardinal de Lorraine, surintendant des finances. On régla, en même temps, que l'amiral, les maréchaux de France et les gouverneurs de province, resteraient en possession de leurs charges ; que les requêtes et les lettres de province seraient adressées directement au roi de Navarre, qui en ferait son rapport au Conseil ; que les ambassadeurs traiteraient avec la régente, que les dépêches des cours étrangères lui seraient remises directement et qu'elle en conférerait avec le roi de Navarre ; que tous les princes du sang auraient siège au Conseil, où la reine-mère présiderait.

Ces arrangements venaient à peine d'être pris, qu'Antoine se repentit de n'avoir pas mieux profité de la faveur que la plus grande partie de la noblesse lui témoignait. Il menaça Catherine de quitter la cour avec tous les princes du sang, si elle n'éloignait pas les Guise, le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André, et si elle n'accordait pas aux huguenots la liberté de conscience. Catherine dut lui donner en partie satisfaction, car son autorité était menacée d'un péril imminent. Elle fit dresser un acte qu'elle signa avec Antoine, dans lequel elle attestait que les Guise, Montmorency et Saint-André, s'étaient retirés volontairement de la cour et dans le seul but de plaire au roi et de ne l'entraver en rien dans le bonheur de ses sujets (1).

Les Etats de l'Ile-de-France assemblés à Paris le 15 mars 1561, venaient de se déclarer pour la régence du roi de Navarre (2). Elle écrivit à Jehanne d'Albret de venir sans tarder ; elle espérait utiliser son influence sur son mari, et leur demandait sa fille Catherine pour son

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, N° cXLIII, p. 384.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, N° cXXXIX, p. 384.

second fils le duc d'Anjou. Pour mieux séduire Antoine, on le consultait en tout, et ses avis étaient religieusement écoutés (1). Aussi il écrivit lui-même à Jehanne pour l'engager à partir. Celle-ci se mit aussitôt en route avec ses enfants. Parmi les personnes de sa suite était le ministre Jean de La Tour, qui avait été désigné pour prendre part au fameux Colloque de Poissy.

Lorsqu'elle arriva à la cour, le roi Antoine professait hautement le protestantisme ; de tous côtés on demandait un concile destiné à porter remède aux querelles religieuses qui agitaient le pays, et Catherine écrivit elle-même au pape pour lui exprimer ce vœu ; mais cette démarche déplut beaucoup au Souverain Pontife. Il savait de bonne source que Catherine de Médicis commençait à pencher vers la réforme ; mais cette astucieuse princesse cachait encore ses préférences ; elle donnait à entendre au connétable de Montmorency qu'elle feignait cette condescendance pour la nécessité où elle se trouvait de flatter les caprices d'Antoine, que le principal pour elle était de gagner du temps pour arriver à la majorité de son fils, qu'alors elle se déclarerait le plus ferme soutien de la religion catholique ; qu'en attendant, c'était à lui à tenir bien haut l'étendard du culte de ses pères. Montmorency ne tarda pas à comprendre qu'il était victime des ténébreuses manœuvres de la reine-mère, et qu'elle ne visait qu'à une chose, c'était à diviser les partis, pour régner sans conteste.

Puis les Etats, qui venaient de demander la régence du roi de Navarre, avaient fortement réclamé contre les prodigalités des derniers règnes. Castelnau dit que les Etats d'Orléans avaient déjà trouvé étrange que la dette publique se montât à plus de 42,600,000 ¹., vu qu'à la mort de François I^{er}, on avait trouvé 1,700,000 écus à

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, cXLII, p. 384.

l'épargne, et que le trimestre de janvier était encore à échoir. Ils ne pouvaient comprendre qu'une somme aussi énorme eût été dépensée en douze ans, sans compter le produit du rachat des offices et des aliénations du domaine, qui avait été presque tout vendu ; quand, loin de diminuer, les impôts avaient été portés à un chiffre qu'ils n'avaient point atteint depuis quatre-vingts ans. Quelques voix s'étaient élevées pour demander une enquête, et Antoine avait appuyé ces justes prétentions ; mais ces plaintes avaient été étouffées par de puissants personnages, qui avaient profité de ces dilapidations. Les doléances se renouvelèrent, comme nous venons de le dire, et cette fois elles avaient plus de chance d'être écoutées, parce qu'elles étaient appuyées par tout le parti protestant.

Montmorency sentit le danger. Pour sauver ses richesses, il se rapprocha du duc de Guise, par l'intermédiaire du maréchal de Saint-André, non moins menacé que lui, et, le 6 avril 1561, tous trois scellèrent entre eux par la communion ce fameux pacte connu sous le nom de *triumvirat*, dont le but était la destruction de l'église protestante, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe, et l'extermination des Bourbon, car le connétable ne pouvait pardonner à Antoine d'avoir insisté pour l'enquête qu'il redoutait.

Le triumvirat, cependant, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'était pas assez fort pour contrebalancer l'influence des Bourbon. La reine-mère venait de s'unir plus étroitement à eux depuis la défection du connétable. Chaque jour semblait apporter de nouvelles forces à leur parti. Les Guise n'avaient point attendu que le Colloque de Poissy et l'édit de tolérance de janvier les avertissent qu'il était temps de l'affaiblir, en en détachant à tout prix le roi de Navarre.

Ce prince semblait définitivement acquis à l'église protestante. Le 7 février 1561, il écrivait au comte palatin « qu'il n'avait d'autre but que d'établir la vraie religion

en France, » et il promettait de rendre avant un an tout le royaume protestant. Mais les Guise n'ignoraient pas qu'il nourrissait en secret une basse jalousie contre son frère, sur qui les réformés commençaient à tourner les yeux. Ils connaissaient, du reste, le moyen infailible de le gagner à leur cause.

Toujours poursuivi par son idée fixe de recouvrer la Navarre espagnole, Antoine faisait sans cesse des démarches près de Philippe II pour arriver à une solution conforme à ses intérêts (1), mais le roi catholique était moins disposé que jamais à céder à ses instances. Toujours prêt à s'immiscer dans les affaires de la France et à tirer profit des discordes qui l'agitaient, Philippe résolut non-seulement de prêter son appui au triumvirat, mais, bien plus, d'amener Antoine à se séparer du protestantisme et surtout à se séparer de Jehanne d'Albret, dont les éminentes qualités lui inspiraient des craintes sérieuses. Pour y arriver, il donna des instructions secrètes à son ambassadeur en France, le S^r de Chantonay, et à Antoine de Tolède, envoyé extraordinaire, chargé ostensiblement de presser la reine-mère d'envoyer des évêques et des docteurs au concile de Trente.

Antoine de Tolède étant mort, fut remplacé par Manriquez, homme hardi, entreprenant et sans scrupule sur les moyens. Son premier soin, en acceptant cette mission, fut de sonder quelques-uns des favoris d'Antoine, dont il espérait se servir pour arriver à ses fins. Nicolas d'Angu, évêque de Mende, Philippe de Lenoncourt, évêque d'Auxerre, et François d'Escars, chambellan d'Antoine, devaient lui être d'un grand secours. Manriquez avait étudié le caractère et le faible de chacun d'eux, et, en flattant adroitement leurs passions, il parvint promptement à en faire ses créatures. Ils amenèrent insensiblement le roi de Navarre à écouter les

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc.— Correspondance, N^o cix, p. 229, et Inventaire sommaire, cXLVIII, p. 385.

nouvelles propositions de Philippe, qui étaient propres, selon eux, à terminer d'une manière définitive le différend touchant la Navarre. La seule condition qu'on lui imposait, c'était de se déclarer le protecteur de la religion catholique en France. Puis on insinua que, l'hérésie étant un motif suffisant pour faire casser un mariage, Antoine pouvait répudier Jehanne d'Albret, sa femme, dont les convictions calvinistes n'étaient un mystère pour personne. On lui proposait comme prix de cette répudiation d'épouser la belle Marie Stuart, reine d'Ecosse et nièce des Guise. Ce mariage lui assurerait la couronne d'Ecosse et peut-être celle d'Angleterre, car le pape était tout prêt à excommunier l'hérétique Elisabeth et à la déclarer indigne de régner. A la place de la Haute-Navarre, qu'il réclamait depuis si longtemps, on promettait de lui donner la Sardaigne, dont on lui surfaissait étrangement les charmes et les avantages. De plus, on lui représentait que Charles IX et ses deux frères étant malingres comme leur père, ne pouvaient vivre, et que le trône reviendrait naturellement à Antoine, premier prince du sang, pourvu qu'il abandonnât une religion qui n'était pas celle du royaume. Enfin, après avoir ainsi préparé les voies, Catherine de Médicis mit en œuvre un dernier moyen, qui, avec un caractère aussi faible et aussi voluptueux que celui du roi de Navarre, ne pouvait manquer de réussir. Elle lui ménagea une intrigue avec une de ses filles d'honneur, la belle Du Rouet de la Béraudière. Les charmes de cette jeune fille astucieuse et secrètement dirigée par Médicis, allumèrent dans le cœur d'Antoine une passion violente, et bientôt ce prince, enivré de voluptés, vécut près d'elle dans l'oubli de tous ses devoirs.

Jehanne, accablée de douleur, ne se laissa pas abattre par l'imminence d'un danger dont elle comprenait toute l'étendue; elle essaya sur son époux tous les arguments que lui inspiraient sa vertu et ses grandes qualités méconnues. Elle cherchait des forces et des con-

solutions dans les avis du grand-prêtre de la Réforme, Théodore de Bèze ; elle lui avait demandé conseil sur différents points qui lui inspiraient des doutes. Nous avons une longue et intéressante lettre de Bèze à Jehanne : il lui parle du bris des images, qu'il est porté à excuser dans une certaine mesure ; mais il condamne sévèrement la destruction des sépultures ; il veut probablement parler des sépultures de la collégiale Saint-Georges de Vendôme, qui contenait les restes de toute la famille de Bourbon et des premiers comtes de Vendôme. Certainement, le prince de Condé est déterminé à rechercher les auteurs de cette profanation et à faire un exemple pour éviter que pareil fait se renouvelle. Quant à lui, cela n'a en rien altéré son dévouement pour le roi de Navarre : « *Je proteste devant mon Dieu, écrit-il, que cela n'a point changé mon affection, et que je ne plaindrois point ma mort aujourd'hui, si elle revenoit à son salut.* » Les affaires militaires de la Réforme vont bien, du reste, et, sauf la prise d'Angers, que les protestants se sont laissé reprendre par leur faute, ils ont de bonnes nouvelles de partout. Un corps de 10,000 hommes de pied et de 5 à 6,000 chevaux est prêt à quitter Orléans pour entrer en campagne (1).

Voyant que rien ne pouvait faire changer la conduite de son époux infidèle, Jehanne eut recours à un dernier argument : elle lui représenta qu'en la répudiant, il déclarait par ce fait même ses enfants bâtards. Au fond de ce cœur gangrené restait une dernière lueur d'amour paternel ; il hésita ; mais, emporté par son orgueil, il se laissa aller aux insinuations qui flattaient ses penchans, et se déclara publiquement le chef du parti catholique et le persécuteur acharné des religionnaires qu'il protégeait quelques mois auparavant. Il avait sollicité, au mois de janvier, dit Tavanès, l'édit de Saint-Germain, qui favorisait les protestants ; au mois de

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° CLXIII, p. 233.

mars suivant, il les abandonna, et s'associa avec les Guise, leurs ennemis mortels ; puis il s'appliqua à persécuter Jehanne de la manière la plus scandaleuse. Catherine de Médicis, voyant qu'Antoine avait dépassé son attente, voulut tenter de l'arrêter dans cette voie, et rappeler Jehanne à l'obéissance envers son mari ; mais le malheureux roi de Navarre avait perdu le droit de se faire obéir, et Médicis se brisa contre une volonté de fer, doublée d'un fanatisme farouche. « Madame, lui répondit Jeanne, si j'avais mon fils et tous les royaumes du monde dans la main, je les jetterais tous au fond de la mer plutôt que de perdre mon salut. »

Nous voyons dans sa correspondance un exemple de la ténacité et de la fougue de ses convictions religieuses, qui la portaient à s'immiscer dans les affaires privées des familles pour y chercher de nouveaux prosélytes : un des vieux serviteurs de son mari, Martin du Bellay S^r de Langey, brave capitaine et négociateur distingué, frère du cardinal du Bellay, était mort, en 1559, au château de Glatigny (1). Antoine de Bourbon avait une vive affection pour le S^r de Langey, et Jehanne avait cru pouvoir reporter cette affection sur sa famille. Elle avait appris que Madame de Langey maltraitait fort sa fille à cause de ses croyances religieuses, et elle était fort mécontente de cette manière d'agir. Elle le lui écrivit en termes assez aigres et impératifs, et finit par prendre à sa cour Mademoiselle de Langey, dont elle prisait fort la précoce orthodoxie (2).

Malgré son insuccès près de Jehanne, Catherine de Médicis lutta contre la prépondérance du triumvirat, et songea à balancer son pouvoir par celui des protestants qui avaient à leur tête Condé et l'amiral Coligny. Vai-

(1) Commune de Souday, arrondissement de Vendôme (Loir-et-Cher).

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N^o CLXIV, CLXV, CLXVII, CLXVIII, CLXXI, CLXXXIV, CLXXXV, CLXXXVI, CLXXXVII pp. 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 251, 274, 275, 276, 277, 278, 279.

nement Jehanne d'Albret prêcha la clémence et la liberté des cultes, vainement le chancelier de l'Hôpital fit paraître le fameux édit de janvier, monument de sa sagesse et de son humanité, tant d'efforts furent impuissants ; les passions étaient déchainées, et les horreurs d'une guerre civile et religieuse allaient couvrir la France de deuil pendant près d'un demi-siècle. Le massacre de Vassy en fut le signal.

Jehanne sentait, tout en s'appuyant sur le parti protestant, la nécessité de conserver les bonnes grâces du roi de France et de la reine-mère. Elle parut ne pas s'apercevoir des honteuses intrigues dont cette princesse s'était servie pour lui enlever le cœur de son mari (1). Une telle magnanimité ne faisait pas le compte des princes lorrains. Le cardinal, craignant l'ascendant du mérite de Jehanne sur l'esprit de la reine-mère, persuada à Antoine de faire arrêter sa femme. Antoine avait d'abord résolu de mettre ce projet à exécution ; mais, toujours hésitant au moment décisif, il craignit de s'attirer l'inimitié des catholiques eux-mêmes, et prit ses mesures pour s'emparer de sa personne quand elle retournerait dans le Béarn. Jehanne quitta la cour au mois de juillet ; elle dut se séparer de son fils, qu'elle laissa à Paris (2) avec son précepteur La Gaucherie. Elle partit avec une suite nombreuse de protestants, qui, soupçonnant les dangers qu'elle pouvait courir, étaient résolus à la défendre. Elle passa par Olivet, où Théodore de Bèze vint la trouver ; elle lui remit des instructions de la reine-mère pour le prince de Condé. De là, elle se dirigea sur Vendôme, et résolut d'y faire prévaloir la Réforme ; elle s'y employa activement.

Mais la population catholique opposait à ce mouve-

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, CLXXII, p. 251.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° CLXXXI, p. 271.

ment une force d'inertie que rien ne pouvait vaincre. La reine de Navarre, désespérant d'attirer les Vendômois dans son parti, résolut de les désarmer. Le 20 mai, elle fit écrire aux échevins par les capitaines de ses gardes la lettre suivante, dont l'original est conservé aux archives de la ville de Vendôme :

« Messieurs les eschevins, suyvant la volonté de la royne laquelle elle vous declaira hier, elle nous a commandé vous envoyer le desnombrement des armes qu'elle veult et entend que vous fassiez conduire ce matin, de la maison de ville et portes, en son chasteau pour la garde d'icelluy, duquel deppend la conservacion et garde de la ville. Et premièrement deux fauconneaux, dix hacquebutes à croq, le tout avec leurs affutz et chevalletz, neuf hacquebutes à serpentine, tout ce qui est pouldre ez portes Saint-Georges et Sainct Michel, quarante picques ferrées, dix huict hallebardes des neufves qui sont à la porte S^t Georges et les boulets de plomb qui sont en ladicte porte. Et du tout vous aurez telle descharge de Sa Majesté que vous aurez occasion de vous en contenter. Aussy entend Sa dicte Majesté que vous fassiez signer à vostre clerc de ville l'inventaire de toutes les armes trouvées en la maison et tours de la ville, et faict hier en nos présences, lequel nous vous renvoyons pour cet effect. Faict a Vendosme, le xx^e jour de May, 1562

vos meilleurs amys

Duvau, Lacaze . »

A la suite de cette pièce est la décharge donnée aux échevins le jour suivant 21 mai ; elle est ainsi conçue :

« Nous Jehanne par la grâce de Dieu royne de Navarre, duchesse de Vendosmoys certifions que les armes mentionnées de l'autre part ont esté mises en nostre chasteau de Vendosme et reçues par nostre comman-

dement de M. de Rochefort, de quoy nous deschargeons les eschevyns de nostre dicte ville.

« En tesmoing de quoy nous leur avons signé ces présentes pour leur servir partout où il appartiendra.

« A Vendosme le vingtcinqiesme jour de May 1562.

JEHANNE

PELLETIER. »

Dès lors, n'ayant plus à craindre les ressentiments du peuple, elle se livra sans réserve aux inspirations de son fanatisme religieux ; ses soldats achevèrent de ruiner la collégiale de Saint-Georges, déjà dévastée l'année précédente. Elle se fit apporter les vases sacrés et les reliquaires, dont elle donna, le 27 mai, un reçu signé de sa main au bas de l'inventaire qui lui fut présenté par les chanoines. Ces vases, mis en pièces, furent vendus ou convertis en monnaie ; ils produisirent 16 marcs d'or et 129 marcs d'argent, sans compter les diamants et les pierreries. Quant aux reliques, Jehanne les remit, enveloppées dans un linge, à un Suisse de sa garde qui descendait du château, avec ordre de les jeter à la rivière ; chemin faisant, il rencontra un bourgeois de Vendôme, le sieur Dupont, lieutenant particulier du bailliage, qui, moyennant quelque argent, racheta ces précieux restes et les conserva pour les rendre au chapitre de Saint-Georges dans des temps meilleurs.

La reine de Navarre poursuivait avec acharnement son plan de propagande calviniste. Les chanoines de Saint-Georges de Vendôme, réduits à se réunir dans la maison de leur doyen, n'eurent plus aucune autorité ; ils avaient toujours eu le privilège de diriger l'instruction publique à Vendôme, et une prébende était spécialement affectée à un chanoine directeur des écoles. Jehanne donna cette prébende à un protestant, en sorte que le peuple de Vendôme, tout catholique, put craindre de n'avoir pour ses enfants que des maîtres huguenots.

Seule, l'abbaye de la Trinité fut préservée du pillage, à cause du respect que l'on portait à son abbé commendataire, le cardinal Charles de Bourbon, frère d'Antoine. D'ailleurs, ce cardinal, pour mettre à l'abri des attentats de sa belle-sœur les reliques les plus précieuses du monastère, les avait fait transporter à l'abbaye de Chelles, près Paris (1).

Jehanne, prévenue des projets de son mari, ne resta pas longtemps à Vendôme. Elle partit, et se dirigea vers Châtellerault, et de là sur Caumont, où elle arriva le 22 juillet et y tomba malade. Mais elle était dans son gouvernement, à l'abri d'un des plus forts châteaux de Guyenne et sous la protection d'un zélé protestant, M. de Clérac, frère de Caumont-la-Force. Elle y fut reçue avec honneur ; mais des avis inquiétants ne tardèrent pas à lui parvenir. Montluc avait reçu des ordres d'Antoine, et il cherchait une occasion pour l'arrêter. Elle écrivit aux Béarnais pour les prévenir du danger qu'elle courait, et se hâta de prendre le chemin de la ville de Nérac et du Béarn. Grâce à l'escorte que lui amenèrent Durfort de Duras et d'Audaus, elle put échapper aux embûches de Montluc, et arriva saine et sauve dans son cher Béarn.

Antoine de Bourbon et les Guise, voyant que Jehanne avait échappé à leurs embûches et qu'elle suivait son projet de réforme, tentèrent de la perdre au milieu même de ses sujets. Dans ce but, le roi Antoine envoya Boulogne, son secrétaire, en Béarn, avec mission d'intimer au conseil souverain de Pau l'ordre de détruire tout ce que Jehanne avait fait et particulièrement d'interdire la liberté des cultes. Mais la reine avait une police bien organisée ; Boulogne, arrêté dès qu'il eut mis le pied en Béarn, fut mis en prison, et on se saisit des ordres dont il était porteur. La sagesse de la reine de Navarre sut

(1) Cf. Histoire manuscrite de la collégiale de Saint-Georges de Vendôme, par le chanoine Du Bellay.

préserver son royaume des horreurs de la guerre civile ; mais ses efforts et ceux du maréchal comte de Burie, son lieutenant général en Guyenne et en Gascogne, ne purent l'éviter dans ces provinces. On trouvait le maréchal trop modéré, et on forma à Bordeaux une ligue qui tendait à lui substituer Montluc, Sansac ou d'Escars. Apaisée un instant, la guerre éclata de nouveau plus intense, et Montluc sévit cruellement contre les protestants. Encouragé par les recommandations de Catherine de Médicis et d'Antoine, il faisait arrêter tous les protestants ou les hommes que la haine ou la cupidité désignaient à sa vindicte, et les faisait pendre sans autre forme de procès. Toulouse, Bordeaux, et toutes les villes de la Guyenne et de la Gascogne furent visitées par ce fou furieux, qui répandait partout la terreur. Ce n'était pas encore assez des cruautés de Montluc pour semer l'horreur et l'épouvante dans ce malheureux pays ; on y appela les Espagnols et les *Routiers*. Bientôt cette soldatesque, ivre de carnage, frappa indistinctement catholiques et protestants ; de tous côtés, on voyait les femmes, les enfants, les vieillards, qui, pour échapper au massacre, abandonnaient leurs foyers et cherchaient un asile dans les Etats de la reine Jehanne. Cette princesse écrivit tour à tour au roi, à la reine-mère, au connétable de Montmorency, pour dénoncer les cruautés de Montluc et obtenir merci pour ses malheureux administrés ; mais ses supplications ne trouvèrent pas d'écho dans le conseil du roi, et, pour prouver le peu de cas qu'on faisait de ses avis, on associa Montluc au maréchal de Burie dans le gouvernement de ces provinces.

Cependant, le protestantisme faisait des progrès extraordinaires : Condé s'était rendu maître des principales villes du royaume, et on ne comptait plus celles qui étaient restées catholiques. Orléans, Blois, Tours, Bourges, Poitiers, La Rochelle, Agen, Montauban, Castres, Montpellier, Nîmes, Grenoble, Montélimart, Valence, Lyon, Mâcon, Rouen, Le Havre, etc., etc.,

avaient ouvert leurs portes au jeune vainqueur. La lutte devenait de plus en plus acharnée ; des deux côtés, on eut recours aux soldats étrangers. Les protestants appelèrent les reîtres, les lansquenets et les Anglais ; les catholiques firent venir des mercenaires espagnols et italiens. Toute la France était en feu ; elle comptait quatorze armées : partout des combats, partout le pillage, le viol et le massacre. On combattait avec une égale cruauté des deux côtés. Le baron des Adrets, protestant, le disputait de barbarie avec le catholique Montluc ; enfin le pays menaçait de s'abîmer dans un épouvantable désastre.

Pendant ce temps, Paris était partagé en deux camps ; les catholiques et les protestants se préparaient aussi à la lutte. Catherine de Médicis avait conduit le roi à Melun, afin de pouvoir gagner facilement Orléans, où on l'engageait à se retirer ; à peine y était-elle, que le prévôt des marchands vint la supplier de ramener Charles IX dans la capitale et de permettre qu'on rendit aux bourgeois leurs armes. Catherine accorda la seconde requête ; mais, au lieu de retourner à Paris, elle partit pour Fontainebleau, tandis que le roi de Navarre suivait le prévôt des marchands et allait assister à la procession de Pâques fleuries, qui fut comme une revue solennelle du parti catholique. Les protestants étaient en trop petit nombre à Paris pour pouvoir s'y maintenir, et Condé en sortit avec un grand nombre de huguenots. Le 26 mars, Antoine et les triumvirs allèrent à Fontainebleau trouver la reine-mère, et la ramenèrent à Paris malgré elle avec ses enfants ; puis le roi de Navarre, sourd aux exhortations de son frère et de Coligny, expulsa de Paris tous les réformés qui y étaient restés, et, retrouvant la valeur guerrière de sa jeunesse, il prit le commandement des armées catholiques en sa qualité de lieutenant général, et alla camper à Montléry, d'où il se porta sur Châteaudun pour se rapprocher de l'armée protestante.

Plusieurs essais de réconciliation furent tentés entre

les deux frères. La reine d'Angleterre même offrit sa médiation pour amener la pacification du pays (1); mais la mauvaise foi et la roideur d'Antoine ayant rendu toute entente impossible, Condé reprit le cours de ses opérations. Dès lors, on voit Antoine prendre une importance fort grande dans les conseils de la reine (2); il veillait à la défense des côtes, menacées d'une descente des Anglais (3), et avait la haute direction militaire. Il ne prit pas d'abord une part très-active à la guerre; il assista à la prise de Blois (4), de Tours et de Bourges, et vint camper sous les murs de Rouen.

Après quelques escarmouches sans importance, mais destinées à se rendre compte des dispositions et des moyens des assiégés, il se résolut à entreprendre un siège en règle.

Le 14 novembre 1562, on donna un violent assaut. Antoine et le duc de Guise commandaient alternativement: « Le roi de Navarre, se reposant sur son lit après midi, fut visité d'un grand seigneur, lequel lui ayant demandé s'il étoit malade, répondit que non; mais qu'il reposoit tandis que le duc de Guise faisoit son tour, afin de faire puis après le sien.

« Le lendemain, il ne laissa de se trouver aux tranchées, où étoit aussi le duc de Guise, et ayant dîné en un lieu plus prochain de la muraille hors de la batterie, ainsi qu'il vouloit faire de l'eau à deux ou trois pas de là, reçut une arquebusade en l'épaule gauche, prenant bien peu de la couture d'un pourpoint de chamois qu'il

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° CLXXIV, p. 256.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° CLXXIII, CLXXIV, CLXXV, pp. 253 et suiv.

(3) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° CLXXIX, p. 268.

(4) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° CLXXIV à CLXXX, p. 256 et suiv.

avait vêtu : dont s'étant escrié, le duc de Guise s'approcha et fit semblant d'en avoir du chagrin, mais chacun pensa qu'il en étoit heureux, pensant, le roi de Navarre mort, commander à son aise.

« On ne sait d'où partit le coup, mais on croit que c'est du côté défendu par les Anglais.

« Quelques gentilshommes le mirent sur un brancard et le portèrent hors de la tranchée. Arrivé au logis du comte de Ringrave, les chirurgiens sondèrent la plaie sans pouvoir retirer la balle, et le prince de La Roche-sur-Yon, le connétable et la reine-mère étant arrivés, on le plaça dans une litière et on le conduisit à son logis de Darnetal. Sa blessure étant en l'omoplate du bras gauche, entrant la balle jusqu'à la jointure avec une petite portion d'os demeurée entre la balle et la plaie, ce qui faisoit que le tréfonds ne pouvoit arriver à la balle pour l'extraire.

« C'est cette circonstance qui rendit la blessure incurable, malgré les soins de Raphaël, son médecin ordinaire, et de Vincentio, médecin italien (1). »

Au bout d'une huitaine de jours, on parvint cependant à retirer la balle, et, la fièvre cessant, tout danger parut éloigné.

Charles IX voulait à toutes forces éviter le sac de Rouen, et les assiégés, connaissant ses dispositions, refusaient de se rendre (2). Enfin, ils finirent par céder. A cette nouvelle, le roi de Navarre fit abattre le mur de sa chambre et, enlevé dans son lit par des soldats suisses, il entra triomphalement par labrèche qu'avaient ouverte ses canons. Il s'y installa avec M^{lle} de La Béraudière, et ne pensa qu'à s'adonner au plaisir, sans s'apercevoir que sa plaie s'enflammait et prenait une physionomie inquiétante. Bientôt la cour quitta Rouen,

(1) Théodore de Bèze, *Histoire ecclésiastique*, t. II, p. 292.

(2) Cf. *Lettres d'Antoine*, etc. - *Inventaire sommaire*, CLIV, p. 306.

et Antoine, ayant entendu dire que l'air de cette ville était fort mauvais pour les blessures, résolut de s'embarquer sur la Seine pour gagner Saint-Maur-des-Fossés.

« Et estant dans le bateau, dit un chroniqueur contemporain, M. de Losse le vingt veoir sur le soir, auquel il dict : « Contre l'opinion de toutz mes medecins, je me suis fait porter en ce bateau où je me trouve mieux. » Mais cela ne dura guières, car le paroixisme le reprenant, il entra en ung extreme rigueur et sueurs qui ne l'abandonnèrent de toute la nuit, mais avecques inquiétudes, délires et revasseries. Et sur le matin de nuit, en rêvant, dist : Je veux envoyer Raphaël (1) à Genève pour estre ministre ; faites le uenir qu'il faces les prieres. Lequel aproché fist les prieres, se metant à genoulx, M. le prince de La Roche-sur-Yon et tout le reste qui estoit en bateau, fors M. le cardinal de Bourbon, M. le prince de Manthoue(2) et M. de Losse qui demeurèrent debout, leurs bonetz sur leurs testes, en ung coing. Et les prières achepvées, mondict sieur le cardinal dict tout bas : Ce sont prières et oraisons ; ilx ne sont pas telx que je cuydois ; ilx croient l'eglise catholique comme nous. Et de là en avant le dict de la Mesière lisoit toujours, l'exortant par intervalle qu'il prenoit de fort bonne part et non d'aucun autre.

« Toutesfois, quatre ou cinq heures avant de mourir, aiant presque perdu la parolle, le cardinal fist venir un Jacopin en habit travestit, qu'on disoit avoir repris l'habit depuis la prinse de Rohan (3), qui l'avait laissé, qui n'avoit point faulte de connaissance de la parole de Dieu, qui commença par ces mots : Sire, aiez sovenance que le livre (4) qu'il avoit faict et intitulé : *Du Péchè contre*

(1) Raphaël de Taillevis de la Mézière, son médecin.

(2) Ludovic de Gonzague, depuis duc de Nevers.

(3) Rouen.

(4) Cette phrase, qui est mal construite, signifie sans doute

Saint-Esprit, avoit esté mis en lumière pour luy, parce que par ce livre là, il taschoit à prouver que le péché contre Saint Esprit est une universelle apostasie par laquelle l'home, d'un propos delibéré, tasche d'esteindre, subvertir, impugner contre sa propre conscience la vérité congreue ; mais que ceux qui s'opposent à la vérité mesmes par quelqu'ambition ou avarice, ne péchoit point et qu'il n'y avoit lieu de penitence. A quoy le dict feu 'sieur Roy ne respondit aucune chose, ains demeura tout pensif. Sur le soir la Roine (1) mère du Roy, qui avoit esté advertie par ledict sieur de la Mezière et autres medecins qui le traitoient, qu'il estoit temps qu'il pensast à sa conscience, et qu'il n'en pouvoit eschaper, le ving veoir, et l'aiaint mis en propos, luy dit : Mon frère, à quoy passés-vous le temps ; vous deussies faire lire. Lors, il respondit : Madame, toutz mes serviteurs, ou la plus grande part de ceux qui sont autour de moy sont huguenots. A quoy ladicte dame respondit : Ils n'en sont pas moingx vox serviteurs. Et après qu'elle fust partie s'estant faict metre en ung petit lict bas, près la cheminée, où il se fesoit transporter quelquefois, quant l'impatience de ses maux le contraignoit sortir de son lict, ledict sieur Roy apela le dict sieur de la Mezières, l'apelant par son nom comme il avoit accoustumé, Raphaël, qui estoit le-seig^r de la Mezières : Prenés la Bible et me lisez l'histoire de Job, ce qu'il oioit patiemment, aprochant les deux mains ensemble, les ellevoit le plus haut qu'il pouvoit au ciel et y ellevoit ses yeux. Lors le dict sieur de La Mezière, délaissant la lecture de Job, luy commence à proposer ses péchés devant les yeux ; combien estoit grande la multitude d'iceux, qui

que c'était le jacobin qui avait fait le livre du *Péché contre Saint-Esprit*. Il est dit, dans l'Histoire ecclésiastique de Bèze (t. II p. 665), que Mézière parla bien au roi de Navarre de ce péché.

(1) Suivant l'Histoire ecclésiastique de Bèze (t. II, p. 665), cette conversation se passa dans Rouen, avant que le roi de Navarre ne fût parti.

justement avoient provoqué l'ire de Dieu sur luy et que l'enfer estoit prest pour l'englotir, sy Dieu, par sa sainte grace et miséricorde ne l'en retiroit ; mais qu'il estoit véritable en ses promesses et miséricordieux à toutz ceux qui d'ung cœur non feint et sans hypocrisie se retiroit à luy pour obtenir de luy pardon et remission de leurs péchés par le mérite de la mort et passion de son fils Jésus-Christ, par le moyen duquel seul Dieu ne nous imputoit nos faultes. — Ha ! Raphaël, je vois bien que je suis mort ! Il y a vingt et sept ans que vous me servez et maintenant vous voiez les jours déplorables de ma vie [il falloit (1) en nombre des années]. Et ce faict, il commença les larmes aux yeux demander pardon à Dieu, et luy faire confession de sa foy selon la fasson de l'église réformée, protestant que sy Dieu luy faisoit la grâce de guérir, qu'il feroit prescher l'Evangile par tout le roïaume de France ; mais qu'il vouloit tenir la confession d'Auguste (2). La nuit assuivant, il se trouva quelque peu mieuz que les autres nuitz ; et pensant estre eschapé, le lendemain dict à ceux qui estoit autour de luy : Acoustés ; je scay bien que vous dirés par tout : Le Roy de Navarre s'est recongneu ; il s'est déclaré huguenot. Ne vous sociés point qui je soye ; je veulx vivre et mourir en l'opinion d'Auguste. Le reste du jour, il se trouva fort mal, fesant toutesfois la pluspart du temps lire la Bible audict Raphaël ; tellement que sur le soir il lui print une fort grande faiblesse, et demeura esvanoy plus de deux heures, pendant lesquelles le dict de La Mézière luy fist pareilles remonstrances. Et l'interrogeant par plusieurs et diverses fois s'il ne croioit pas ainsy, et s'il ne s'apuioit du tout en la miséricorde de Dieu, qu'il espéroit obtenir par le bénéfice de Jésus-Christ, remuant la texte et haussant les mains, fesoit demonstration qu'oy. De là, il alla tousjours de

(1) Il falloit, il se trompait. Il y a *vingt ans*, dans de Bèze.

(2) D'Augsbourg.

pis en pis, avant toutz les jours quatre accessions (1) avecques paroxismes subintrants qui commençoit par rigueur et finissoit par sueur. Et pour ce qu'il avoit heu une pareille maladie à Hortès en Béarn, en laquelle le dict sieur de La Mézière l'avoit secouru, il avoit tous-jours Raphaël en la bouche, disant : Vous m'avez guaray d'une pareille maladie à Hortès, ne vous estonés pas. Mais il ne considéroit pas la blessure, le flux de ventre qui luy survint, l'apostume du bras et encores un autre qui lui survint à un genoil. Perséveroit néanmoins toujours à faire lire la Sainte Escriptrue, nuict et jour, que ledict La Mézière commençoit toujours par l'oraison de Manassé. Et ung soir, entre les autres, lisant le passage de Saint Pol où il y avoit : Fames, obéissés à vous maris ; il dit : Raphaël, vous voies comme Dieu veult que les femes obéissent à leur mari. Il est vray, répondit-il lors ; mais l'Escriptrue dict aussy : Maris, aymés vous fames. Il avoit quelque regret que la Royne sa fame ne sestoit acheminée pour le venir veoir.... Jésus-Christ est mort pour nous. Lors voiant que là n'estoit plus ledict Raphaël qui avoit accoustumé de parler à luy, luy dict : Qui estes-vous qui parlés à moy, je suis chrestien et préparé. Lors ledict Raphaël lui dict : Sire, escoutés-le ; il est homme de bien et crestien. Et de là en avant, le dict Jacopin l'admonesta fort crestiennement et sans capharder. Trois heures avant que de mourir, il dict tout bas au dict La Mézière : Raphaël, donnés moi quelque chose ; j'ai bon cur, je vous promés. Et prenant ung vallet de chambre italien par la barbe, luy dict : Servés bien mon fils et qu'il serve bien le Roy. — De là, ne dis plus mot, sinon *amen* à la fin des propos dudic Jacopin. Et sur ly trois heures et arrivant aux Andelys, et lorsque le paroxisme avoit accoustumé de reprendre, rendit l'âme à Dieu. Son chancelier Dangu l'avoit décidé à faire son testament : entre autres dispositions, il laissait au-

(1) Accès.

sieur de Haraucourt dix mille livres et sa garde-robe, six mille livres à son chirurgien et ses chevaux à MM. de Guise (1). »

Il y avait trente-cinq jours qu'il avait été blessé ; il avait quarante-quatre ans.

Grand, robuste, bien fait, Antoine avait le port imposant, les manières élégantes et majestueuses. Il se montra toujours plein de valeur dans les combats : « De cette race de Bourbon, dit Brantôme, il n'y en a pas de poltrons ; ils sont tous braves et vaillants. » Mais il était plus fait pour le rôle de soldat que pour celui de général. Foncièrement bon, généreux, affable, il poussa ces qualités jusqu'à la faiblesse la plus blâmable. Crédule, léger, inconstant, il devint successivement l'idole et le fléau des partis qu'il adoptait avec une inconcevable mobilité, passant de Calvin à Luther, de Luther au catholicisme romain. On lui donna le surnom mérité d'*Eschangeur*. Sa vie privée fut l'image trop fidèle de ses désordres religieux et politiques ; il sacrifia tout, même son honneur, à un amour effréné du plaisir et de la débauche, et l'Estoile peut dire de lui, sans exagération, « qu'une intrigue d'amour lui faisoit abandonner les plus grandes affaires du royaume. »

Il ne fut pas aimé de ses contemporains, car il n'avait ni dignité, ni force d'âme, ni résolution.

Nous avons vu qu'il avait eu cinq enfants, dont trois moururent au berceau. Il laissa encore de Louise de La Béraudière, sa maîtresse, un fils Charles de Bourbon, évêque de Lectoure et ensuite archevêque de Rouen, qui mourut en 1610 de regret et de douleur de la mort de son frère Henri IV.

(1) Bibliothèque nationale, fonds Dupuy, n° 500 ; et Mémoires de Condé. — Cimber et Danjou. Archives curieuses, t. v.

Cette relation, où il est souvent parlé du sieur de La Mézière, médecin du roi de Navarre, pourrait bien être de lui. Elle est certainement d'un huguenot.

Tandis que le roi de Navarre terminait sa pitoyable carrière, la guerre prenait une nouvelle face. Les catholiques voyaient les principales villes de Normandie leur rouvrir leurs portes et reprenaient courage. Condé crut devoir marcher immédiatement sur Paris pour arrêter cet élan. Il vint, en effet, camper sous les murs de la capitale ; mais sans en imposer aux catholiques, comme il l'espérait. Alors il se remit en campagne, et les deux armées se rencontrèrent aux environs de Dreux, où le choc fut effroyable. Le connétable fut fait prisonnier par les protestants, et le prince de Condé fut fait prisonnier par les catholiques. Le duc de Guise, devenu seul chef du parti catholique, continua la guerre et vint mettre le siège devant Orléans ; il allait bombarder cette ville, lorsque le fanatisme de Poltrot le ravit à son triomphe.

Pendant ce temps, Jehanne d'Albret organisait la régence de Navarre sur des bases solides, et prenait toutes les dispositions commandées par les circonstances. Elle nommait son cousin le vicomte de Rohan (1) lieutenant général de toutes les terres de son obéissance durant la minorité de son fils, et se livrait tout entière au développement de la religion réformée. Les églises catholiques furent dépouillées, et elle créa un conseil ecclésiastique pour administrer les biens provenant de ces confiscations. Enfin, elle fit traduire en langue basque le Nouveau Testament, ainsi que le catéchisme et la liturgie de Genève. Cette traduction, due à Jean de Liçarrague, parut à La Rochelle en 1571.

La reine-mère tenait à ne point se brouiller avec une princesse dont elle avait éprouvé la sagesse et la fidélité, et elle finit par signer le traité d'Amboise, qui consacrait le principe de la liberté de conscience. Ce traité

(1) Le vicomte de Rohan était son cousin-germain, par Elisabeth d'Albret, sa mère, fille de Jean d'Albret et de Catherine de Foix, qui avait épousé le vicomte de Rohan.

donnait enfin un peu de repos à la France, et à Catherine de Médicis une souveraineté sans partage, qu'elle poursuivait depuis si longtemps sans pouvoir l'atteindre. Mais le pape et Philippe II furent très-mécontents en apprenant cette trêve. Le cardinal de Lorraine cherchait à venger la mort de son frère et son échec, et trouva le pontife disposé à servir ses projets. Après avoir vainement tenté de former entre tous les souverains de l'Europe une ligue anti-protestante, il réussit à organiser un vaste complot, dont le but était un immense massacre des réformés, dans lequel étaient enveloppées les maisons d'Albret et de Bourbon, le chancelier de l'Hôpital et le connétable de Montmorency. Jehanne d'Albret découvrit le complot, et s'empressa d'en donner avis à Charles IX et à sa mère, qui accoururent. Leur présence et la fermeté de leur attitude firent avorter les desseins des conjurés, et tout rentra provisoirement dans l'ordre. L'association ne fut pas rompue pour cela ; mais, désespérant de pouvoir agir ouvertement, elle eut recours à la ruse pour arriver plus sûrement à ses fins. Philippe II, le pape et le duc de Savoie envoyèrent à Charles IX un ambassadeur chargé de demander au jeune monarque la mort de tous ceux qui avaient renversé les autels, pillé les églises, acheté les biens ecclésiastiques des complices de l'assassinat du duc de Guise, et enfin la révocation de l'édit de pacification. Ils lui offraient leurs secours en hommes et en argent pour mener à bien cette entreprise.

Charles IX répondit avec beaucoup de dignité qu'il avait autant à cœur que qui que ce fût de rétablir la paix et la concorde dans son royaume, et qu'il ne désespérerait pas d'y arriver par des moyens moins violents. Encore battu de ce côté, le saint-siège résolut de frapper un grand coup ; à la sollicitation de Philippe II, Pie IV donna, par une bulle du 7 avril 1562, l'ordre à ses inquisiteurs d'excommunier tous les hérétiques. Cette bulle visait surtout la reine de Navarre. Toutefois, voulant donner à ses actes une apparence de modéra-

tion, il chargea le cardinal Georges d'Armagnac, archevêque et légat d'Avignon, de tenter un dernier effort pour ramener la reine dans le giron de l'Eglise. Le cardinal lui adressa une lettre, à laquelle Jehanne répondit par une longue et amère diatribe, qu'elle savait devoir être lue par Pie IV, et qu'elle avait écrite dans ce but. L'historien Olhagaray rapporte ces deux lettres tout au long, et nous donnons plus loin (1) celle de Jehanne. Cette lettre est un des monuments les plus curieux de sa vie et les plus propres à faire connaître sa force de caractère et l'étonnante lucidité de son esprit. Cette réponse fut bientôt publiée et lue avec avidité; elle étonna et confondit tous les partis. Toujours opiniâtre dans son projet de réforme, elle fit aussitôt assembler à Pau un synode, dans lequel, après avoir fait lire la lettre du cardinal et sa réponse, elle proposa des règlements sur l'administration civile de l'Eglise et des statuts pour son collège d'Orthez, qui était devenu l'objet particulier de sa sollicitude. La bulle pontificale ne se fit pas attendre. Le 28 septembre 1563, Pie IV cita la reine à comparaître devant le tribunal de l'Inquisition dans le délai de six mois, « déclarant que si elle ne comparaissoit pas, ses terres et ses seigneuries seroient prosrites, et que sa personne auroit encouru toutes les peines portées contre les hérétiques. » Cette citation fut affichée aux portes de Saint-Pierre et à celle de l'Inquisition.

A cette nouvelle, Jehanne écrivit à Catherine de Médicis pour lui demander aide et protection. Elle la supplie, se voyant « si estrangement traitée du pape, à prendre sa cause en main, » et lui promet de se rendre à la cour aussitôt que M. de Grammont sera arrivé à Pau. En effet, elle n'osait quitter ses Etats en laissant derrière elle Blaise de Montluc, dont l'acharnement ne lui laissait ni trêve ni merci; elle s'adressa au connétable

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, pièce CLX, p. 387.

pour le prier d'en parler à la reine (1). Catherine ordonna à Montluc de se réconcilier avec la reine de Navarre, sous peine de déplaire à elle et au roi. Montluc écrivit alors à celle-ci une longue lettre, pleine d'astuce et d'hypocrisie, dans laquelle il lui fait les plus grandes protestations de dévouement. « Il n'a jamais songé à offenser Jehanne ; il est vrai que lorsqu'il s'est agi d'une descente des Anglais en Guyenne, il a dit que s'ils se hazardaient à débarquer, c'est qu'ils devaient trouver dans la reine de Navarre un puissant auxiliaire, et que, le cas échéant, il ferait son devoir en sévissant impitoyablement contre les ennemis du roi de France. Mais, aujourd'hui, il invoque son pardon et offre à Jehanne sa vie, ses biens et ses enfants ; elle peut concourir efficacement à la pacification de la Guyenne. Il la supplie de l'aider dans cette mission, en n'ayant aucune foi dans les propos qu'on lui tient sur son compte (2). »

On comprend que la reine de Navarre n'ajoutait qu'une foi médiocre à ces belles protestations. Sa première démarche près de la reine-mère avait eu un plein succès. Charles IX, inspiré par le chancelier de l'Hôpital, avait envoyé à Rome Clutin d'Oisel, chargé de faire des représentations au souverain Pontife. La protestation de l'ambassadeur français fut si virulente, que l'arrêt du tribunal inquisiteur fut rapporté. Mais les ennemis de la reine de Navarre ne se tinrent pas pour battus, et il fallut à Jehanne toute son énergie pour résister à ces mauvaises influences. Le parlement de Bordeaux et celui de Toulouse, poussés par les émissaires de Madrid et de Rome, lui contestèrent ses droits à la souveraineté du Béarn. Cette grave question avait déjà été décidée sous Louis XII à l'avantage de la maison de Navarre ; mais on avait trouvé de nouveaux ar-

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, N^o CLXIII et CLIX, p. 387.

(2) Cf. Commentaires et Lettres de Blaise de Montluc, publiés par le baron de Ruble, t. IV, p. 267.

guments, et Jehanne résolut de passer en France pour y plaider elle-même sa cause. Une fois Grammont à son poste et toutes ses dispositions prises pour assurer le maintien de l'ordre dans ses Etats, elle partit accompagnée d'habiles jurisconsultes. Elle eut lieu de se féliciter du résultat de son voyage. Charles IX cassa les arrêts des deux cours, et consacra de nouveau le principe de la souveraineté du Béarn. Mais un autre mobile avait engagé Jehanne à venir à la cour : séparée depuis longtemps de son fils, elle vouloit le ramener en Béarn. Vaincu par ses instances, Charles IX consentit à le laisser partir, et la reine, craignant de voir le jeune monarque revenir sur une résolution qui lui tenait tant à cœur, prétexta des troubles qui avaient éclaté dans la Basse-Navarre pour précipiter son départ.

Elle était à peine de retour dans ses États, que l'on surprit le secret d'une conspiration qui avait pour but de l'enlever avec ses enfants, pour la livrer à l'Inquisition d'Espagne. La conduite de Catherine de Médicis dans cette affaire fut assez ambiguë ; on ne poursuivit pas les coupables, et on n'instruisit pas leur procès, parce qu'au dire des historiens du temps on craignait d'en trop apprendre. Charles IX fit du moins témoigner à la reine de Navarre tout le contentement qu'il avait de l'avoir vue échapper aux embûches de ses ennemis, et lui exprima le désir de voir son fils revenir à la cour. Jehanne s'y résigna par politique, et le jeune Henri partit avec son gouverneur et son précepteur, Beauvoir et La Gaucherie ; ils accompagnèrent le roi et la reine-mère, dans le voyage qu'ils avaient entrepris pour visiter les provinces de l'Est et du Midi, et la reine Jehanne les rejoignit à Lyon. C'est à cette époque qu'elle publia son fameux code de procédure connu sous le titre de *Stil de la Reine Jehanne*.

Bientôt après, la cour arriva à Bayonne ; c'était le terme de son voyage : elle devait y rencontrer la princesse Élisabeth, femme de Philippe II d'Espagne. L'entrevue fut des plus cordiales, et on ne peut supposer que

sous ces protestations d'amitiés se cachait un noir complot. Tel était pourtant le véritable motif de cette rencontre des deux cours ; Médicis voulait s'entendre avec l'Espagne sur les moyens les plus efficaces de détruire l'hérésie ; et ce fut grâce à quelques lambeaux de conversation, entendus par le jeune prince de Béarn, que Jehanne fut prévenue de se tenir sur ses gardes.

La reine de Navarre suivit la cour à Paris avec ses deux enfants ; après la tenue de l'assemblée des Notables à Moulins, où elle parut avec la cour, elle alla visiter son duché de Vendôme.

Là, comme ailleurs, la guerre religieuse troublait le pays, et ce n'était partout qu'églises dévastées, monastères incendiés. Catherine de Médicis avait envoyé en Touraine le conseiller en parlement Miron, avec mission d'y faire exécuter l'édit du 19 mai 1563 ; mais ce délégué était bien mal choisi : sa haine contre les protestants ne tarda pas à exciter de nouveaux désordres.

René de Malherbe, seigneur de Marçon, avait quitté le gouvernement de Vendôme, et la reine Jehanne d'Albret avait choisi pour le remplacer le haut-justicier de l'abbaye de Saint-Calais, Joachim Levasseur, seigneur de Cogners, huguenot fanatique, et son bras droit, Filhet de la Curée, seigneur de la Roche-Turpin, avait été nommé lieutenant du roi dans le Bas-Vendômois. Jehanne résolut de faire assembler la noblesse catholique du pays, pour lui recommander l'observation des édits royaux et faire cesser cet état de choses. Elle écrivit aux principaux gentilshommes de se rendre à Vendôme le 12 octobre, leur recommandant « de ne se retarder faute d'équipage, d'autant que cette dépense n'est point nécessaire, ny qu'ils y vinssent en armes (1). » Jean de Vanssay seigneur de la Barre, catholique zélé, fut choisi par le roi Charles IX pour recevoir le serment

(1) Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N^o CLXXXVIII et CLXXXIX, p. 279 et suiv.

des gentilshommes de la province appartenant à la religion réformée.

La noblesse catholique ne se rendit point à cet appel ; la recommandation de venir sans armes, la promesse de s'en retourner librement, ne suffisaient pas pour les rassurer. Les paroles étaient conciliantes, mais les actes ne répondaient pas aux paroles, et les édits de pacification restèrent lettres mortes : trop de haines fomentaient, les cœurs étaient ulcérés, les ressentiments implacables.

Jehanne d'Albret ne tarda pas à retourner à Paris ; mais le séjour de la cour de France n'était pas de son goût. Elle désirait beaucoup enlever son fils à cette école de dépravation dont Catherine de Médicis était la grande maîtresse. Voyant qu'elle aurait de la peine à l'obtenir de bonne volonté, elle eut recours à la ruse pour arriver à ses fins. Elle obtint du roi Charles IX la permission de faire un voyage avec le jeune prince dans ses domaines de Picardie. Arrivée à Marle, elle sollicita une nouvelle autorisation pour se rendre dans le Vendômois. Elle y était au mois de juin (1) ; mais elle n'y resta pas longtemps, et nous la retrouvons au mois de juillet à La Flèche en Anjou (2). Elle y séjourne environ trois mois ; puis elle part à l'improviste, gagne le Poitou, traverse la Gascogne, et arrive heureusement en Béarn. Chemin faisant, elle avait eu soin d'écrire à Charles IX pour justifier son départ, en alléguant les troubles qui agitaient le comté de Foix.

Ce n'était pas, du reste, un vain prétexte : la fermentation des esprits était extrême dans le comté de Foix, dans le Béarn, dans la Basse-Navarre. Catholiques et protestants étaient mécontents de la reine Jehanne ; chacun trouvait qu'elle accordait trop à ses adversaires,

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc.— Correspondance, N° CLXXXXII, p. 283.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc.— Correspondance, N° CLXXXXIII, p. 285.

et la liberté des cultes qu'elle s'efforçait de faire prévaloir servait d'instrument à ses détracteurs. Un complot, dans lequel étaient entrés les chapitres de Lescar et d'Oleron, avait été tramé pour l'enlever avec ses enfants, s'emparer des principales places du Béarn, et tomber sur les protestants au moment où ils célébraient la Cène. Heureusement le baron de Moneins, un des chefs du complot, découvrit tout à la reine, qui, à force de prudence et de fermeté, parvint à rétablir le calme dans son royaume.

En France, la guerre civile était imminente. Charles IX réclamait la présence à la cour de Jehanne d'Albret, ou tout au moins celle de son fils ; il prétendait que la paix ne pouvait se conclure sans qu'ils prissent part aux négociations.

Jehanne résista à ces instances ; mais elle envoya au roi un de ses premiers gentilshommes, nommé de la Vaupillière, porteur d'un traité de paix dont elle avait soigneusement élaboré tous les articles. Charles IX reçut avec bonté l'envoyé de la reine de Navarre, loua beaucoup la sagesse qui avait présidé à la rédaction du traité, et protesta de ses bonnes dispositions (1). Mais, à quelque temps de là, le chancelier de l'Hôpital, qui avait toujours guidé le jeune monarque avec justice et modération, tomba en disgrâce ; aussitôt les choses changèrent complètement d'aspect, et prirent un caractère tout à fait hostile. L'édit de 1563 fut foulé aux pieds, et la guerre recommença acharnée, terrible.

Montluc, qui partageait avec Burie le gouvernement de la Guyenne, avait reçu l'ordre de surveiller les démarches de la reine de Navarre : il la menaça d'envahir ses États au moindre mouvement qu'elle ferait. Mais Jehanne, plus fine que lui, sut lui donner le change, et quitta Nérac, où elle était trop exposée à ses embûches.

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, CLXX et CLXXI, p. 389.

Elle en partit avec cinquante gentilshommes le 6 septembre, et fut rejointe en route par quatre ou cinq mille hommes, commandés par des capitaines qui lui étaient tout dévoués. Elle s'arrêta à Bergerac le 16 septembre. Elle écrivit de là à Charles IX une longue lettre, où elle se plaint amèrement du changement qui s'est opéré dans la manière d'agir du monarque à l'égard de ses sujets Réformés. « L'édit de pacification est si peu observé, « qu'elle a dû offrir un asile à son beau-frère le prince « de Condé. Elle sait bien que tout cela se fait sans l'as- « sentiment du roi et par les ordres du cardinal de Lor- « raine ; aussi elle espère que le roi ne trouvera pas « mauvais qu'elle ait cherché à se soustraire elle et ses « enfants aux embûches de leurs ennemis (1). »

Poursuivie de près par Montluc, Jehanne se dirigea sur Mucidan, et de là elle se rendit à Archiac, où elle devait avoir une entrevue avec le prince de Condé ; elle lui présenta son fils, qu'elle vouait à la défense de la cause protestante, et le 29 septembre elle entra à La Rochelle, rendez-vous général des défenseurs de la Réforme. Aussitôt après son arrivée, elle publia un manifeste pour justifier sa conduite ; et le 15 août elle écrivait à la reine Élisabeth d'Angleterre pour lui demander des secours. Le porteur de sa lettre, le sieur Du Chastellier-Portant, gentilhomme de la maison de la reine et lieutenant général de l'armée navale, fut chargé de ses pleins pouvoirs pour cette négociation.

Henri de Navarre allait avoir quinze ans ; comme premier prince du sang, il devait avoir le commandement de l'armée ; mais Jeanne comprit que l'expérience du prince de Condé, son beau-frère, était précieuse à son parti, et le pria de garder la direction militaire, dont celui-ci voulait se démettre ; néanmoins, le jeune prince partit avec son oncle, et ne tarda pas à recevoir le baptême du feu. Cette séparation était un grand sacrifice

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, CLXXI, p. 389.

que Jehanne faisait à son parti, et on voit dans sa correspondance (1) toutes les angoisses de sa sollicitude maternelle.

Devant ces préparatifs et cette rébellion menaçante, Catherine de Médicis n'hésita plus. Le parlement de Toulouse reçut l'ordre de saisir les domaines de la reine de Navarre; et, sous prétexte que cette princesse était prisonnière avec son fils dans le camp ennemi, et que, pendant sa captivité, le roi, en bon parent, devait veiller à la conservation de ses États, on commanda au baron de Lusse de s'emparer du Béarn. Avant son départ, Jehanne avait chargé les barons d'Arros et de Montamar du gouvernement et de la défense de son royaume; mais le pays était ruiné par la trahison et la révolte, et le Bigorre tomba promptement au pouvoir du baron de Lusse. Montluc surveillait le Béarn, prêt à l'envahir au premier moment favorable.

L'état de la Navarre devenait inquiétant; les protestants éprouvaient tous les jours de nouveaux revers, et il était impossible d'y envoyer du secours.

Après avoir passé le mois de février dans les environs de Niort (2), l'armée réformée tenta de se rapprocher du Périgord; elle rencontra le duc d'Anjou à Jarnac, et les huguenots y furent complètement battus. Ce désastre et la mort du prince de Condé portèrent la consternation dans le camp des protestants. Jehanne était à Pau (3) lorsqu'elle apprit cette nouvelle. Sans perdre courage, elle se rend en toute hâte à La Rochelle (4), y relève par sa fermeté le courage de son parti, et court

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° cxcix et cc, pp. 292, 293.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° 201, 202 pp. 294 et suiv.

(3) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° 203, p. 296.

(4) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° 204, p. 297.

à Tonnay (1), dans la Charente, où les débris de l'armée s'étaient ralliés. Son fils avait sans cesse combattu à côté de son oncle; à la mort de celui-ci, il devenait le chef naturel de son parti, et la direction des opérations militaires lui était acquise. Elle le présenta donc à l'armée; puis, songeant que le trésor est épuisé, elle pare aux premiers besoins en vendant ses riches pierres. Ce ne pouvait être qu'un secours momentané; elle propose donc la vente des biens ecclésiastiques situés dans les provinces conquises, avec garanties aux acquéreurs sur ses propres domaines et sur ceux de ses enfants. Cette proposition est adoptée avec enthousiasme. Jehanne, voyant le moral de l'armée relevé, retourne à La Rochelle, où on l'accueille avec des transports de joie.

Le jeune Henri de Navarre s'engageait avec répugnance dans cette guerre désastreuse; son caractère essentiellement bon et généreux commençait à se faire jour, et on sent combien il répugnait à ces luttes fratricides.

Aussitôt après la bataille de Jarnac, il écrivit au duc d'Anjou, qui campait à Aulnay (2), le priant de bien traiter les prisonniers et les blessés protestants. Dans une autre missive qui suivait de près la première, il lui réclamait le corps de son oncle le prince de Condé. Henri d'Anjou lui répond, sur un ton assez aigre, « qu'il aura pitié des blessés et des prisonniers; que quant au corps du prince de Condé, ses parents l'ont enlevé; que pour lui, il ferait bien mieux de venir trouver le roi, qui, attendu sa bonté et le jeune âge du prince, l'embrassera volontiers (3). »

Cependant le Béarn, sans cesse battu en brèche par

(1) Tonnay-Charente, aujourd'hui chef-lieu de canton de la Charente-Inférieure.

(2) Aulnay, aujourd'hui chef-lieu de canton de la Charente-Inférieure.

(3) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, CLXXIII, p. 290.

les sourdes menées de Médicis, tombait petit à petit au pouvoir des factieux : Pau venait de capituler, et la seule place forte de Navarreins restait aux défenseurs de la maison d'Albret. Les négociations de Du Chastellier près de la reine Élisabeth avaient réussi, et cette princesse avait envoyé à Jehanne des secours en munitions et en argent. Elle leva aussitôt des troupes, dont elle confia le commandement en chef à Montgomery. Ce vaillant capitaine battit Damville et Montluc, et, en moins de deux mois, recouvra le comté de Foix, le Bigorre et le Béarn ; Pau ouvrit ses portes au vainqueur le 23 août, et, de La Rochelle, la reine de Navarre écrivit à Montgomery de rétablir toutes choses dans leur ancien état. Le calme parut naître ; mais ce calme n'était qu'apparent ; la bataille de Montcontour, gagnée par l'armée royale, réveilla les espérances des catholiques béarnais.

Toujours aussi vaillante et courageuse dans le danger, qu'elle était altière et violente dans la défense de ses opinions religieuses, Jehanne, à cette nouvelle, quitte La Rochelle et vole à Parthenay, où les quelques soldats de Coligny échappés de Montcontour se ralliaient avec peine. Elle harangue chefs et soldats, ramène la confiance, encourage son fils, qui présidait avec son cousin Condé les délibérations des chefs ; puis, un nouveau plan de campagne adopté, elle retourne à La Rochelle.

Là aussi sa dévorante activité crée de nouvelles ressources à son parti ; elle arme plusieurs navires, et les riches prises qu'ils ramènent au port viennent augmenter ses moyens de défense. Bientôt les princes reprennent le dessus, et le duc d'Anjou est forcé d'abandonner le Béarn, le Poitou, la Saintonge, avec un grand nombre de villes importantes.

Des deux côtés on désirait la paix, on était las des massacres et des combats ; Charles IX écrivit à Jehanne pour l'inviter à un accommodement ; la reine de Navarre le remercie de ses dispositions pacifiques, mais elle le

supplie de traiter par lui-même les conditions de cette paix qu'elle appelle de tous ses vœux, et de ne pas s'en rapporter à des gens qui seraient enchantés « de faire encore une paix fourrée (1). » En effet, les négociations commencèrent immédiatement, et Charles IX écrivit au comte du Lude, gouverneur et lieutenant général en Poitou, pour le prévenir de ces préliminaires, mais l'avertir aussi de ne pas accorder de trêve en Poitou et en Saintonge que la paix ne soit conclue, et envoyait en même temps les mêmes ordres au maréchal de Cossé (2). En effet, la paix fut signée à Saint-Germain-en-Laye le 8 août 1570, et mit ainsi fin à la troisième guerre entre les catholiques et les protestants. On accordait aux calvinistes une amnistie entière, la liberté de culte dans tout le royaume, excepté à Paris et à la cour, quatre places de sûreté (La Rochelle, Montauban, Cognac et La Charité), et le droit de récuser la juridiction du parlement de Toulouse, six juges dans les parlements de Rouen, Dijon, Aix, Rennes et Grenoble, et huit dans celui de Bordeaux. Le 26 août, l'édit fut solennellement publié à La Rochelle, devant le logis de la reine de Navarre.

Jehanne écrivit aussitôt à Charles IX pour le remercier et lui protester de son dévouement (3); mais, au fond, elle ne partageait pas l'allégresse générale. Sans doute, l'édit de Saint-Germain accordait aux religieux des avantages inespérés; mais Jehanne avait trop l'expérience du passé pour croire à la sincérité de la cour de Médicis. Elle sentait bien que, tant que Catherine gouvernerait l'esprit de son fils, il n'y aurait pas à attendre de paix sérieuse et durable. Aussi, elle persista à rester à La Rochelle avec les principaux chefs

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc.— Correspondance, N° 105. p. 298.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, CLXXIV, p. 390.

(3) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° 207, p. 304.

du parti. Toutes les instances de la reine-mère pour l'attirer à la cour furent vaines. Charles IX résolut alors de tenter un dernier effort. Il lui députa Gonnor, maréchal de Cossé, qui passait pour être huguenot au fond du cœur. Le mariage du prince de Navarre avec Marguerite, sœur du roi, et une déclaration de guerre à l'Espagne au sujet de la Flandre, furent les amorces que le maréchal dut mettre en avant pour vaincre la résistance de la reine et de Coligny. Mais ce fut en vain. Elle écrivit à Catherine pour lui expliquer qu'elle craignait trop l'entourage du roi de France pour se hasarder à la cour :

« Je suis de complexion soupçonneuse comme vous
« savez bien qui me faict avoir crainte grande que non-
« obstant que vos volonteiz soient bonnes comme je
« ne fais nul doupte, que ceux qui jusques icy ont eu
« pouvoir de la altérer en mon endroict et lesquels sont
« en mesme crédit et n'ont point diminué leur malice
« contre moy fissent tousjours de mesme..... mais je
« suis ung petit glorieuse, je désire y estre avec l'hon-
« neur et faveur que je pense mieulx mériter que d'aul-
« tres qui en ont plus que moy, etc...(3). »

Jehanne se tint donc sur la réserve, évitant de se prononcer sur le mariage proposé, et prétextant l'absence de son fils, qui était en Béarn; elle s'appliquait, avant de vouloir donner suite à ce projet, à consolider la paix en faisant respecter l'édit de pacification. Charles IX avait donné l'ordre au marquis de Villars, gouverneur de Guyenne, de faire démanteler les villes de Milhau et de Saint-Anthonin. La reine de Navarre s'opposa à cette mesure, qui était contraire aux conditions (2) du traité, et en écrivit de suite au maréchal de Cossé, qui était retourné à la cour. Grâce à son éner-

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire somm., CLXXVIII, p. 391.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° ccx, p. 309.

gie et à ses soins, l'édit de pacification fut rigoureusement observé, le principe de la liberté de conscience fut appliqué, et les prisonniers faits pendant les troubles religieux relâchés (1).

Cependant on négociait de part et d'autre le mariage du jeune prince de Navarre avec la sœur de Charles IX. Jehanne trainait les choses en longueur, et persistait toujours dans son refus de paraître à la cour. A la fin d'août, elle quitta La Rochelle pour retourner dans son royaume, où elle voulait tenter de cicatriser les plaies causées par les dernières guerres. Charles IX lui écrivait en même temps pour lui demander une entrevue, et s'avancait jusqu'à Bourgueil, aux confins de la Touraine, pour la déterminer à venir ; mais le roi ne trouva au rendez-vous que l'amiral de Coligny. La reine de Navarre s'excusait sur sa santé; elle avait besoin d'une saison des Eaux-Chaudes avant de pouvoir se mettre en route, et n'y faillirait pas aussitôt qu'elle pourrait le faire (2).

Elle resta donc en Béarn jusqu'à la mi-décembre (3), et convoqua à Pau les Etats généraux de son royaume. Elle soumit à leur approbation ses ordonnances ecclésiastiques et civiles, dont la publication eut lieu après leur sanction, le 26 novembre. Ces ordonnances (4), basées sur la morale la plus pure, sont souvent d'un rigorisme exagéré ; néanmoins, on ne peut y méconnaître un caractère élevé et des vues de justice égalitaire, qui devançaient de beaucoup son siècle. C'est ainsi que dans ce code Jehanne proclame l'égalité devant la loi, l'ad-

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° ccx., ccxii, ccxiii et ccxiv, pp. 212 et suiv.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, ccxviii et ccxxxi, pp. 322 et 336.

(3) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° ccxxxi, p. 336 ; et Inventaire sommaire, clxxxiv et clxxxv, p. 392.

(4) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Inventaire sommaire, clxxxv, p. 392.

mission de tous aux emplois, qu'elle défend la vénalité des offices, qu'elle organise l'instruction publique et la rend gratuite pour les enfants pauvres, qu'elle proscriit la mendicité, etc., toutes mesures dont le travail des législations futures devait démontrer l'urgence.

Charles IX envoyait à la reine de Navarre ambassade sur ambassade pour presser le mariage projeté. On lui avait rendu tous ses droits, toutes ses places et ses châteaux du Béarn, du comté de Foix, de Comminges, d'Armagnac et de Bigorre ; on lui laissait la liberté de faire célébrer le mariage selon les rites protestants ; on lui annonçait la disgrâce des Guise et les intentions bien arrêtées du jeune monarque de s'affranchir de la tutelle de sa mère Catherine de Médicis et d'éloigner son frère le duc d'Anjou.

Jehanne ne pouvait plus alléguer aucun motif sérieux pour autoriser la répulsion instinctive que lui inspirait ce voyage. Elle assembla son conseil, et lui soumit la question du mariage. Le chancelier Francour fit prévaloir un avis favorable ; il ne restait donc plus à la reine qu'à suivre sa malheureuse destinée. Elle partit. Toutefois, craignant avant tout pour son fils, elle décida que le jeune prince resterait dans le Béarn jusqu'à ce qu'elle l'appelât auprès d'elle. Ensuite elle écrivit de sa main à tous ceux du parti réformé dont elle avait éprouvé la fidélité, pour leur donner rendez-vous, aux uns à Nérac, aux autres à Vendôme.

Elle quitta Pau après avoir nommé son fils lieutenant général du royaume, en lui adjoignant le fidèle baron d'Arros. Elle était accompagnée de ses deux enfants.

Au moment de franchir la frontière du Béarn, ses larmes coulèrent en abondance, et les noirs pressentiments qui l'avaient portée à tant reculer ce voyage lui revinrent en foule. A Nérac, elle trouva tous ses amis et partisans réunis ; elle y passa un mois occupée à gagner à son fils le cœur de tous les braves gentilshommes qui l'entouraient, et vers la fin de janvier elle poursuivit sa route avec sa fille Catherine. Elle allait à pe-

tites journées, s'arrêtant pour écrire à son fils et lui envoyer ses conseils. De Nérac elle se rend à Biron, dans la Dordogne. Une de ses lettres à Henri de Navarre, probablement la première, est datée de cette résidence : elle l'exhorte à suivre les avis de MM. de Beauvoir et de Francourt (1). De là elle va à Angoulême et à Niort. Elle s'y arrête quelques jours, retardée par sa fille, qui est retenue au lit par une forte toux (2) : « Elle boit du lait d'ânesse et appelle le petit ânon son frère de lait. » Enfin, dans les derniers jours de février, elle arrive à Tours, où elle trouve la famille royale, qui était venue au-devant d'elle.

On l'accable de caresses et de prévenances ; mais tout se borne à de stériles démonstrations. La reine-mère n'assure rien des conditions réclamées par Jehanne pour la conclusion du mariage. Elle ne se laisse pas duper par ces feintes perfides, et écrit à son fils de ne pas bouger du Béarn qu'elle ne lui envoie un deuxième courrier. On la berne à la cour, et son retard à se rendre aux instances de la reine peut seul activer les choses. Elle l'engage donc à prier avec ardeur pour obtenir une solution prochaine (3).

Enfin elle arrive à Blois, où se trouvait la cour ; on était au mois de mars, et rien ne se décidait. On voit dans les lettres qu'elle écrit à Henri et au comte de Beauvoir combien elle est mécontente de la manière dont on la traite. On l'éloigne du roi et de la princesse Marguerite, et on prétend l'obliger à traiter la question du mariage avec la reine-mère, qui se moque d'elle et avec laquelle elle ne peut s'entendre. « Je vous diray encore, écrit-elle, que je m'esbahis comme je peux porter les traverses que j'ay, car l'on me gratte, l'on me pic-

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° 232, p. 337.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° 23L, p. 343.

(3) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° 233, p. 339.

que, l'on me flatte, l'on me brave, l'on me veult tirer les vers du nez.... » On lui rend assez d'honneurs extérieurs, à condition qu'elle se tiendra sur la défensive, mais on met sa patience à l'épreuve. Enfin, on est convenu de part et d'autre de traiter les conditions du mariage par des commissaires choisis et approuvés par les deux partis. Elle prie M. de Beauvoir de lui envoyer son chancelier M. de Francourt, les Sieurs du Lac, Vivier ou Lasnire : il ne manque pas à la cour de gens d'affaire qui lui offrent leurs services, mais elle n'a pas confiance en eux. Elle est bien résolue à ne faire venir son fils que lorsque tout sera bien conclu. Il est même question de faire le mariage par procuration ; alors il ne bougerait de Béarn que pour « faire l'offre qui ne se fait pas par procuration. »

La question de la forme religieuse du mariage est toujours en litige ; si la princesse veut embrasser la religion réformée, tout sera pour le mieux ; mais les choses ne paraissent pas près de s'arranger. Plus elle voit la cour, plus elle en redoute le séjour pour son fils. Le roi « faict l'amour extrêmement, mais c'est d'une façon qu'il cuide que personne n'en sache rien, c'est qu'il a faict loger sa maistresse, mademoiselle Datrie, en une chambre à part où il va de son cabinet, et sur les neuf heures ou dix du soir il feint d'aller escrire en un livre qu'il compose, et va là, où il demeure quelque fois jusques a une heure après minuit. » La princesse Marguerite est belle, écrit-elle encore, mais « elle se serre extrêmement ; quant au visage, c'est avec tant d'aide que cela me fasche, car elle s'en gastera ; mais en ceste cour le fard est presque commun comme en Espagne ; vous ne scauriez croire comme ma fille est jolie parmy ceste cour, car chacun l'assault en sa religion : elle leur faict teste et ne se rend nullement ; tout le monde l'ayme. » Jehanne voudrait (1) que le ma-

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° 236, p. 345 ; et Inventaire sommaire, CLXXXVII, p. 393.

riage se fit promptement, pour qu'Henri et sa femme puissent fuir en toute hâte cette atmosphère pernicieuse.

Peu à peu, cependant, les difficultés s'aplanirent. Médicis accorda que le mariage ne fût pas célébré selon les rites de l'Eglise romaine ; et, de son côté, la reine Jehanne finit par consentir à ce que la cérémonie se fit à Paris. Enfin le mariage fut définitivement arrêté le 4 avril (1) et le contrat signé le 11 du même mois. Mais il s'éleva tout à coup un nouvel obstacle qu'on n'avait pas prévu : Pie V refusait obstinément la dispense nécessaire. La reine-mère trouva un expédient fort commode, mais assez irrévérencieux, pour sortir de ce mauvais pas : elle fit fabriquer une fausse dispense, qu'elle se flattait de faire ratifier plus tard par le pape.

Jehanne fit enfin venir son fils. Elle alla au-devant de lui à Vendôme, où elle séjourna près d'un mois avec ses deux enfants, qui venaient d'être extrêmement malades, Catherine particulièrement, qui avait eu à Blois une pleurésie compliquée d'une rechute (2). Elle se rendit ensuite à Paris, où elle s'installa rue de Grenelle-Saint-Honoré à l'hôtel de Guillart, ancien évêque de Chartres, qui avait embrassé le protestantisme. Elle pressait de tout son pouvoir les préparatifs du mariage, lorsque, le 4 juin, un mercredi soir, elle fut saisie tout à coup d'une fièvre ardente. Son état empira promptement, et, dès le lendemain, elle sentit qu'elle était atteinte mortellement.

Le dimanche matin, se sentant affaiblir d'heure en heure, elle fit appeler deux notaires et leur dicta ses dernières dispositions avec une grande fermeté d'esprit. Le mal continua à faire des progrès rapides ; dès l'après-midi, les accès devinrent si violents que la reine perdit l'usage de la parole ; toutefois, son agonie se prolongea.

(1) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° ccxxxvii, ccxxxviii, pp. 354 et suiv.

(2) Cf. Lettres d'Antoine, etc. — Correspondance, N° ccxxxix, p. 357.

gea jusqu'au lendemain. Elle expira le lundi 9 juin, vers les neuf heures du matin, le cinquième jour de sa maladie. Elle était dans sa quarante-quatrième année, n'ayant pas vécu plus que son mari. Les calvinistes publièrent qu'elle avait été empoisonnée avec une paire de gants que lui avait vendue maître René, marchand parfumeur de Catherine de Médicis, Milanais de naissance et jouissant d'ailleurs d'une assez mauvaise réputation. Pour discréditer ces bruits, le roi ordonna de faire l'autopsie du corps en présence de médecins des deux religions ; on ne trouva aucune trace de poison, mais une tumeur au côté gauche, qui suffisait pour expliquer sa mort.

D'après les dispositions de son testament, son corps devait être porté à Lescar, en Béarn, et déposé près d'Henri II d'Albret, son père ; mais, soit indifférence de la part de ses enfants, soit que les préoccupations du moment ne leur eussent pas permis d'exécuter immédiatement ces ordres suprêmes, les restes de la reine de Navarre furent transportés à Vendôme, près de ceux de son mari (1) et de son fils. Voici les deux épitaphes qu'on lisait dans le caveau du chœur de la collégiale de Saint-Georges, devant le grand autel, du côté de l'épître :

« Cy dessous gît en sépulture Anthoine de Bourbon, roy de Navarre, souverain de Béarn, duc de Vendosme, lieutenant général pour le roi Charles neufviesme de ce nom, lequel seigneur fut fils de très-haut et très-puissant prince monseigneur Charles de Bourbon, premier duc de Vendosme, et de Madame Françoisse d'Alençon, son épouse, et décéda à Andély, le 7 octobre 1562. »

« En ce mesme lieu gist très-haute et très-vertueuse dame

(1) « Pour transporter le corps de la reine de Navarre à Vendôme et pourvoir à ses obsèques, il fallut emprunter 6,000 livres à Jean Viala, conseiller au parlement de Paris. » (Archives des Basses-Pyrénées, B, 35.)

madame Jehanne d'Albret, reine de Navarre, souveraine de Béarn, duchesse de Vendosme, fille unique et seule héritière de Henry d'Albret, roi de Navarre, et de Marguerite de France, sa femme et épouse, sœur de François I^{er} de ce nom, roi de France, laquelle dame décéda à Paris, le 9 juin 1572 (1). »

Ainsi mourut Jehanne d'Albret, remarquable par son mâle courage, la pureté de ses mœurs et sa vigoureuse intelligence, mais redoutable et parfois cruelle par son intolérance en matière de religion. Ses lettres révèlent une singulière énergie, et souvent on y voit l'ironie s'allier à la virilité du langage. A un caractère ferme jusqu'à l'opiniâtreté, elle joignait des talents rares et un esprit très-orné ; elle composa même diverses pièces en vers et en prose. Un de ses historiens, M. Théodore Muret, cite d'elle quatre sonnets qu'elle avait adressés à Joachim Du Bellay et qui ne sont pas dépourvus d'une certaine verve poétique.

Pour ne rien omettre de ce qui regarde cette princesse, nous devons, avant de terminer cette notice biographique, mentionner, pour mémoire, un prétendu mariage que Jehanne d'Albret aurait contracté avec un comte de Goyon dans les derniers temps de sa vie,

On ne retrouve aucune trace de ce mariage dans les nombreux Mémoires et Pamphlets du xvi^e siècle, et ce n'est que cent ans après la mort de Jehanne que Bayle raconte le fait dans le second volume de sa *Réponse aux questions d'un Provincial*. Nous copions textuellement : Jehanne d'Albret épousa en secondes noces, à petit bruit, le comte de Goion, qui fut tué à la Saint-Barthelemy. Elle en eut un fils, qu'un seigneur de la maison d'Albret fit élever incognito sur les frontières d'Espagne. Ce fils étant repassé en Guyenne, se maria avec la fille d'un cabaretier, dont il eut un fils, qui fut ministre à Bordeaux, et qui mourut à Amsterdam, quelques années après la révocation de l'édit de Nantes. »

(1) Bibliothèque nationale. Epitaphier de Clairambault.

Bayle prétend tenir ce récit d'un homme *honnête et de beaucoup d'esprit* ; mais son témoignage isolé ne peut suffire pour autoriser un récit aussi romanesque qu'extraordinaire. Du reste, en cherchant bien dans la généalogie de la famille de Goyon, on ne trouve aucun membre auquel puissent s'appliquer les renseignements de Bayle. Tout en n'ajoutant aucune créance à ce second mariage, les frères Haag (1) rapportent deux consultations données à La Rochelle en 1571, et qui ont été insérées dans les Mémoires de Du Plessis-Mornay, publiés par Auguis. Ces deux notes sont relatives à un mariage ; mais rien n'indique que ce soit celui de Jehanne d'Albret ; bien plus, tout fait présumer que ces pièces qui se trouvent isolées au milieu de Mémoires ayant trait à des affaires d'Etat, ont été intercalées après coup par un éditeur maladroit. Si à la réfutation de ces documents nous joignons l'in vraisemblance qui ressort du caractère et de l'âge mûr de la reine, des soins politiques et des sollicitudes maternelles qui l'absorbaient, il restera bien peu de chose de l'imposture dont un chroniqueur peu digne de foi a voulu charger la mémoire de la reine de Navarre.

Nous ne terminerons pas ce chapitre de cancan historiques, sans en rapporter un dernier, dont l'absurdité dispense de toute réfutation. Les flatteurs qui entouraient Madame de Maintenon, alors qu'elle venait de supplanter la Montespan, imaginèrent, pour grandir son origine, de lui donner, par son grand-père Agrippa d'Aubigné, la reine Jehanne de Navarre pour aïeule. Ici, l'in vraisemblance est tellement flagrante (2), que nous n'essaierons pas une justification superflue.

(1) La France Protestante, par les frères Haag.

(2) D'Aubigné était né en 1531 ; il aurait eu onze ans à l'époque du veuvage de Jehanne.

(Les Pièces justificatives seront insérées au prochain Bulletin.)

DOLMENS

PIERRES LEVÉES & POLISSOIRS

DU VENDOMOIS

Par M. G. LAUNAY.

Messieurs,

En 1868, lors de la réunion annuelle des délégués des Sociétés savantes des départements à la Sorbonne, nous présentâmes, sous les auspices de la Société Archéologique du Vendômois, un travail sur les dolmens, pierres levées et polissoirs du Vendômois, découverts jusqu'à cette époque.

Le Comité des Travaux historiques, jugeant que notre pays pouvait être compté parmi les plus favorisés pour le nombre et l'importance de ces sortes de monuments, nous fit l'honneur de décider l'impression de notre travail, ainsi que la reproduction par la gravure des polissoirs dont le dessin était joint au texte.

Lorsque, pour les lectures du 11 avril dernier, nous présentâmes au Bureau de notre Société la suite du travail sur les Dolmens et Polissoirs découverts dans le Vendômois depuis 1868, ces Messieurs manifestèrent le regret que la première partie n'eût jamais figuré dans le Bulletin. Ils nous engagèrent à réclamer du Comité les planches de cuivre qui avaient servi à l'impression des dessins, dont le format actuel de notre publication permet maintenant l'insertion. Le Comité a gracieusement fait droit à notre demande.

Nous sommes donc en mesure de faire précéder le

travail lu dans la séance d'avril de celui de 1868, ce qui complétera, pour le Bulletin, la série des dolmens, pierres levées et polissoirs découverts jusqu'à présent dans le Vendômois.

Le Vendômois renferme un assez grand nombre de dolmens, polissoirs et gisements de pierres taillées. Nous en donnons ici la description.

Nous diviserons les dolmens par groupes, suivant qu'ils sont placés le long des cours d'eau, ou dans l'intérieur des terres. Les principaux sont ceux qui longent la rivière du Loir et la rivière de la Petite-Cisse, qui se jette dans la Loire au-dessous de Blois. Ces derniers appartiennent à une portion de l'arrondissement de Blois qui dépendait autrefois du Vendômois : c'est à ce titre que nous les faisons figurer ici. Outre ces deux groupes, nous en trouvons quelques-uns le long de petits ruisseaux ou dans l'intérieur des terres.

Nous dirons, avant d'entrer en matière, qu'aucun des dolmens que nous allons citer n'offre de traces des tumulus ou mottes de terre qui recouvrent un grand nombre de ceux dont nous avons lu ailleurs la description, à moins qu'on ne considère comme indice de tumulus le petit exhaussement du terrain sur lequel nos dolmens sont généralement placés. Nous dirons aussi que la plus minutieuse attention ne nous a point fait découvrir ces prétendues rigoles destinées à l'écoulement du sang des victimes. La table offre souvent des cavités qui ont pu prêter à cette interprétation.

I.

DOLMENS DES BORDS DU LOIR

En remontant le Loir, de Vendôme à la limite du département, nous rencontrons cinq dolmens, dont quatre sont situés sur la rive droite du Loir et un sur la rive

gauche. Nous les décrirons suivant l'ordre dans lequel ils se présentent.

Ces dolmens sont en grès poudingue du terrain tertiaire inférieur, et reposent sur les dépôts quaternaires (diluvium) de la vallée du Loir, renfermant des silex taillés non polis. Les pierres, en général, n'ont pas exigé de longs transports, ayant été prises sur les lieux mêmes.

Premier dolmen (Pezou).

Ce premier dolmen est situé à 3 kilomètres au nord-est de Pezou, entre la route nationale et le chemin de fer, et à peu de distance du Loir. Il se compose d'une table de 2^m,60 de long, de 1^m,40 de large et de 1 mètre environ dans sa plus grande épaisseur. Cette table, très-rugueuse en dessus et presque unie en dessous, était montée sur trois supports; les deux supports latéraux sont renversés, et le troisième, encore debout, est appuyé à son extrémité sud-est.

Deuxième dolmen (Fréteval).

Le deuxième dolmen est situé à 2 kilomètres du précédent, entre le chemin de fer et le Loir, sur la commune de Fréteval. La table, de 3 mètres de long sur 2 mètres de large et 0^m,75 d'épaisseur, est renversée depuis plusieurs années auprès de ses deux supports, qui la maintenaient dans une position inclinée, l'une de ses extrémités s'appuyant sur le sol.

Troisième dolmen (Saint-Hilaire-la-Gravelle).

En continuant à remonter le cours du Loir, sur la rive droite, à 300 mètres environ au sud de Saint-Hilaire-la-Gravelle, on rencontre, dans un champ très-caillouteux,

un petit dolmen, du nom de *la Couture*, composé de trois supports, formant une cella de 1 mètre de large sur autant de profondeur et de hauteur, et dont l'ouverture est au midi. La table, de 1^m,50 de long sur 1 mètre de large, est renversée sur le sol, auprès des supports encore debout.

Quatrième dolmen (Saint-Hilaire-la-Gravelle).

Situé à 1 kilomètre au nord de Saint-Hilaire-la-Gravelle, sur le bord d'un chemin, le dolmen du *Langot*, du nom d'un moulin qui l'avoisine, présente une table horizontale, de forme hexagonale irrégulière, mesurant 2^m,70 de long sur 1^m,70 de large et 0^m,80 dans sa plus grande épaisseur, assez unie en dessous et très-accidentée en dessus. Orientée de l'est à l'ouest, dans sa plus grande longueur, cette table est montée sur trois supports de 1^m,15 à 1^m,50 de long et de 0^m,80 de hauteur, avec lesquels elle n'a presque qu'un seul point de contact. Une quatrième pierre est debout, un peu en dehors de la table. La cella, de 1^m,55 de large sur 1^m,70 de profondeur, a son ouverture au midi. Des fouilles faites devant nous à l'intérieur ont démontré que d'autres avaient été pratiquées antérieurement. Les terres, remuées avec soin, ont mis à découvert quelques fragments de briques à rebords, de poteries et d'ossements.

Cinquième dolmen (Brévainville).

A 150 mètres environ à l'est de la rive gauche du Loir, et à 6 kilomètres à l'ouest de Brévainville, au lieu dit *le Breuil*, on trouve le dolmen de ce nom, placé sur un monticule entouré d'un terrain marécageux. Un assez grand nombre de blocs disséminés autour, sans symétrie, ont pu faire croire à la disposition d'un cromlech ; mais la présence, dans le même champ, de plusieurs au-

tres pierres répandues çà et là détruit cette supposition. La table a 3^m,35 de long sur 2^m,30 de large et 0^m,70 d'épaisseur; elle est de forme très-irrégulière et est montée sur trois supports, qui varient de 1^m,20 à 1^m.80 de long sur 0^m,80 de hauteur. Elle n'a qu'un seul point de contact avec deux de ces supports. Le troisième présente une échancrure, dans laquelle vient s'adapter exactement une protubérance de la table. Son orientation dans sa plus grande longueur est du nord au sud, et l'ouverture de la cella est au nord-nord-est; des fouilles pratiquées à l'intérieur n'ont rien fait découvrir.

Une voie romaine passait dans la plaine, à peu de distance de ces cinq dolmens. Le dernier, celui du *Breuil*, était tout voisin d'une construction gallo-romaine, dite le *Château de la Barrière*.

II

DOLMENS DES BORDS DE LA PETITE-CISSE

Les dolmens que nous allons décrire, au nombre de cinq, sont situés sur les bords de la Petite-Cisse, rivière coulant de l'ouest à l'est, entre deux coteaux peu élevés et assez resserrés. Le terrain sur lequel ils reposent est le calcaire de Beauce, et leurs pierres sont empruntées aux roches de ce calcaire, parmi lesquelles se trouvent quelques blocs de silex meulière qui sont de la même formation. On trouve une grande quantité de ces pierres calcaires sur les deux rives de la Petite-Cisse.

Premier dolmen de Landes

Ce dolmen est situé à 1 kilomètre à l'ouest de Landes, canton d'Herbault, et à 100 mètres environ de la rive gauche de la Cisse, sur le revers du coteau. La table, de 4 mètres de long sur 3 mètres de large et 0^m,70 d'é-

paisseur, n'est plus appuyée que sur deux supports peu élevés au-dessus du sol, les autres ayant été renversés. Elle est orientée du nord au sud. Huit pierres, distantes de 1^m 50 à 2 mètres de la table, semblent former autour un cromlech.

Deuxième dolmen de Landes.

Le second dolmen de Landes, situé sur la même rive et à 1,200 mètres environ à l'est du bourg, présente une table de 3^m,60 de long sur 3^m,40 de large et 0^m,60 d'épaisseur, sensiblement inclinée du sud au nord. Cette table, montée autrefois sur sept ou huit supports, ne s'appuie plus maintenant que sur trois, de hauteurs différentes. Les autres gisent renversés sur le sol, et l'on a lieu de s'étonner que l'équilibre puisse encore être maintenu. L'élévation de la table au-dessus du sol est de 1^m30 au sud, et de 0^m60 dans la partie la plus basse au nord. La position de ce dolmen, sur un point élevé ducoteau en partie boisé, non loin d'un moulin sur la Cisse, est des plus pittoresques.

Troisième dolmen de Landes.

Situé sur la rive droite de la Cisse et à peu près en face du précédent, ce dolmen se compose d'une table de 3 mètres sur 2 mètres, qui a dû glisser en dehors de ses supports, restés debout, sauf le principal, qui est renversé. Six blocs de pierre, peu élevés au-dessus du sol, sont rangés à 1 mètre autour, sur un plan elliptique. L'ouverture de la cella au nord est de 2 mètres. L'orientation de la table, dans sa plus grande longueur, est de l'est à l'ouest.

Quatrième dolmen de Landes.

Le quatrième dolmen de Landes, sur la rive gauche de la Cisse, au hameau de Bourges et à 2 kilomètres au

nord-est de Landes, dont ce hameau dépend, offre une particularité assez curieuse. La table, horizontalement placée, mesure 4^m,50 de long sur 3^m,50 de large et environ 1 mètre d'épaisseur. Elle est supportée par six pierres rangées sur un plan elliptique et formant une cella de 4^m10 de profondeur, 3^m,40 dans sa plus grande largeur, et 2^m,10 d'élévation. Cet intérieur, de 12 à 13 mètres de superficie, a été utilisé. Les vides peu sensibles entre les supports ont été remplis par de la maçonnerie. L'ouverture à l'ouest, garnie de deux jambages en pierres de taille, a été fermée par une porte, et un four a été pratiqué au fond de la cella à l'est.

A quelques mètres à l'ouest et au-dessous de ce curieux dolmen, on trouve une belle fontaine, dont la source très-abondante jaillit du milieu de nombreux blocs de pierre de toutes dimensions jetés pêle-mêle sur ses bords.

Dolmen de La Chapelle-Vendômoise.

Nous arrivons au dernier et au plus important dolmen du groupe des bords de la Cisse, dit dolmen de la *Chapelle-Vendômoise*, situé à 2 kilomètres au sud-est de ce bourg, et à 120 mètres environ de la route de Vendôme à Blois.

Ce dolmen se compose de deux énormes pierres ou tables placées horizontalement sur sept supports de longueurs inégales, et formant ensemble une cella de 4^m,60 de long, 3^m,20 de large et 2^m,30 d'élévation du sol au plafond. L'une des tables mesure 5 mètres sur 3^m,70, et l'autre 5 mètres sur 2 mètres. Toutes deux ont de 0^m,60 à 0^m,80 d'épaisseur ; elles sont assez unies en dessous et très-rugueuses en dessus, sans trace apparente de rigoles. La cella est précédée à l'est d'une autre cella plus petite, communiquant avec elle au moyen d'une ouverture de 0^m,60 de large, laissée entre les supports. Deux pierres et une table de 3^m,42 de long sur 1^m,20 de large formaient cette espèce de vestibule ; mais l'un des

supports, engagé peu profondément en terre, ayant perdu son aplomb, s'est renversé à l'intérieur, entraînant la table avec lui. Des fouilles pratiquées avec soin dans l'intérieur n'ont amené aucune découverte, et ont démontré que de semblables essais avaient été faits antérieurement.

Ce monument, d'une longueur d'environ 7 mètres, formé de pierres calcaires, très-abondantes dans cette localité, et placé sur le point culminant d'un coteau boisé autrefois, non loin du confluent des deux Cisses, présente à l'œil une masse imposante. Il indiquait jadis la ligne séparative du Blésois et du Vendômois (1).

III

Outre ces deux groupes de dolmens, situés le long des rivières, nous en trouvons quelques-uns avoisinant de petits ruisseaux ou des étangs, notamment deux à Huisseau-en-Beauce, placés sur la pente d'un terrain marécageux formé de marne lacustre, et au fond duquel coule un ruisseau.

Premier dolmen d'Huisseau.

Le premier de ces dolmens, à 1 kilomètre au nord-est du bourg et à quelques mètres du chemin de fer de

(1) Au ^xⁱ siècle, la guerre s'étant allumée entre les comtes de Blois et de Vendôme pour la démarcation de leurs frontières, les Vendômois réclamèrent constamment le dolmen comme borne de leur territoire, et le firent reconnaître comme tel, après une victoire remportée dans la plaine où il est situé.

En 1862, la Société Archéologique du Vendômois fut informée que ce dolmen était menacé de destruction par le propriétaire, qui en destinait les débris à l'empierrement des routes. La Société mit tout en œuvre pour empêcher cet acte de vandalisme. Grâce à ses démarches, à ses sollicitations, grâce surtout à la générosité du regrettable M. Noël, propriétaire à Saint Bohaire, ce monument celtique, l'un des plus intéressants de nos contrées, est devenu la propriété de la Société Archéologique du Vendômois, qui ne le laissera pas disparaître.

Vendôme à Tours, a eu sa table brisée à la fin du siècle dernier. Des vieillards se rappelaient encore, il y a quelques années, s'être abrités dessous dans leur enfance. La table, d'un grès très-fin, est maintenant divisée en quatre fragments, renversés sur champ, en dehors des supports. Elle mesurait 4 mètres environ de long, 2^m,50 de large et 0^m,60 à 0^m,70 d'épaisseur. Les quatre supports, en poudingue, sont encore debout et forment une cella de 2^m,80 de profondeur sur 1^m,80 de largeur, ouverte à l'est. Plusieurs blocs sont disséminés autour, à des distances inégales. L'un de ces blocs présente une particularité que nous croyons assez rare, c'est d'être à la fois un accompagnement du dolmen et un *polissoir*, dont la description viendra en son temps.

Second dolmen d'Huisseau.

Ce second dolmen est situé sur le revers opposé du coteau, à 300 mètres environ du bourg et sur le bord d'un chemin. Il se compose d'une table de 1^m,80 de long sur 1^m,20 de large et 0^m,80 d'épaisseur, montée sur trois supports, dont l'un ne reçoit pas directement le contact de la table, lequel a lieu au moyen d'une pierre intermédiaire, placée entre le support et la table.

Dolmen de Nourray.

A 2 kilomètres à l'ouest de Nourray, on rencontrait, il y a quelques mois, une pierre presque enfouie dans un monticule, au milieu du plateau de la Petite Beauce, autrefois boisé, et à peu de distance d'un étang. Cette pierre, de 2^m,75 de long sur 2 mètres de large et 0^m,50 d'épaisseur, a été dégagée des terres qui l'obstruaient. Ces fouilles ont mis à découvert deux supports, qui font espérer que l'on en trouvera un troisième au moins, pour les compléter.

Dans le voisinage de ce dolmen, on a trouvé récemment des débris de poteries, une petite pièce de monnaie

et plusieurs squelettes, dont l'un portait des anneaux aux doigts.

On rencontre aussi dans ce lieu un grand nombre de pierres taillées.

Dolmen de Saint-Martin-des-Bois.

Outre les dolmens placés le long des rivières ou ruisseaux, il y en a qui sont situés dans les terres. Nous allons les faire connaître.

Le premier, à Saint-Martin-des-Bois, apparaît sur un monticule, au point culminant d'un plateau, à 1,500 mètres environ au nord-ouest du bourg. Il se compose d'une table de 3^m,70 de long sur 2^m,60 de large et 0^m,80 d'épaisseur moyenne, orientée de l'est à l'ouest dans sa plus grande longueur. Elle est montée sur cinq supports peu élevés, dont deux ou trois n'ont qu'un seul point de contact avec elle. D'autres pierres, sans soutenir précisément la table, viennent s'appuyer sur les supports, pour prévenir en quelque sorte l'écartement.

Le sol, sous la table, est un composé de terres remuées, atteignant presque jusqu'à la table. De nombreuses pierres sont rangées autour, et sont abritées, ainsi que le dolmen, par quelques vieux chênes touffus, formant la limite d'un bouquet de bois.

Nous ne citerons que pour mémoire une autre pierre de grande dimension, qui nous est signalée dans le voisinage de Saint-Martin comme pouvant être la table d'un dolmen. Nous ne nous prononcerons qu'après vérification, ne voulant présenter ici que ce que nous avons vu et dessiné par nous-même.

Dolmen de Vaugouffard, commune de Thoré.

A 3 kilomètres au sud-est de Thoré, sur la pente du coteau, au lieu dit Vaugouffard, on rencontre, au bord d'un chemin, une pierre mesurant 2^m,47 de long et 1^m,50

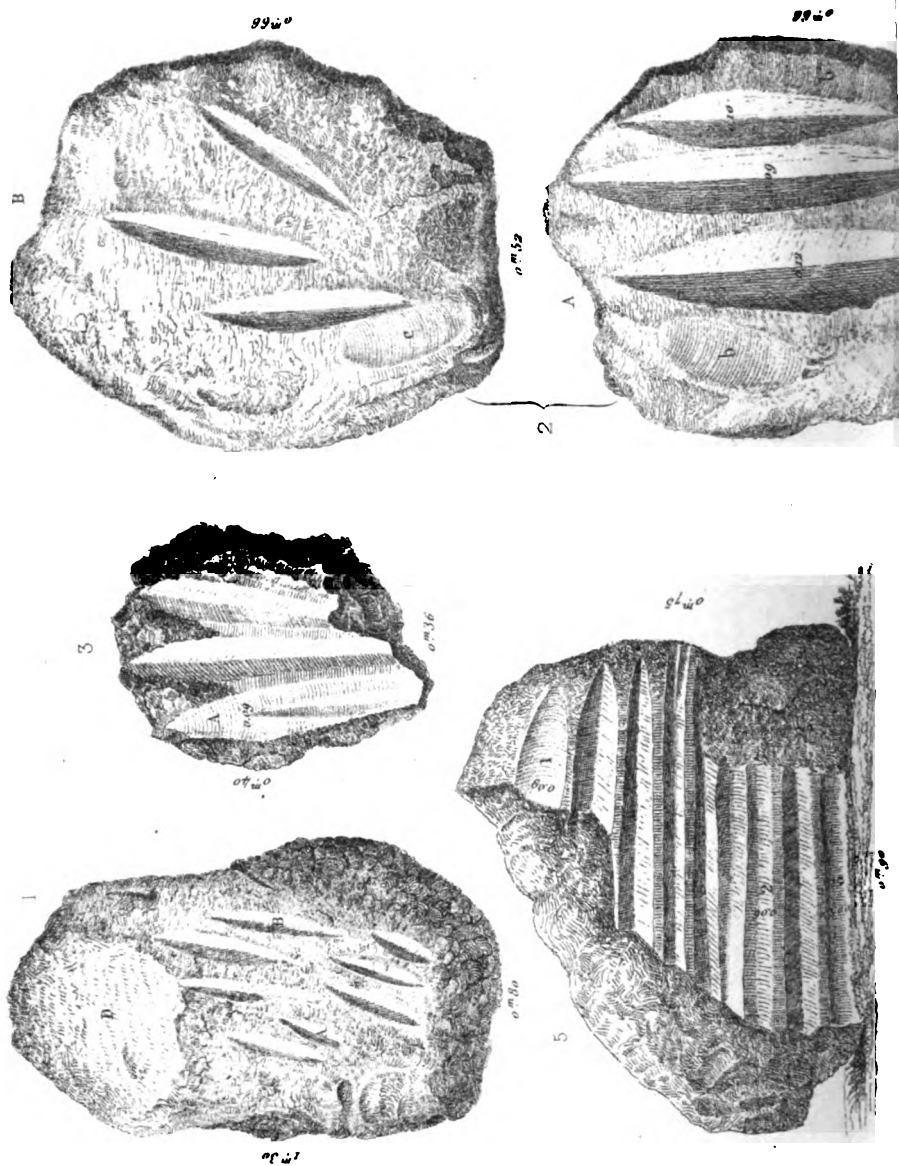
de large sur une épaisseur moyenne de 0^m,70. Tout nous porte à y voir la table d'un dolmen ayant glissé sur ses supports. Cette pierre, orientée de l'est à l'ouest, est très-accidentée en dessus et assez unie en dessous. Elle présente une inclinaison très-prononcée de l'ouest à l'est. A ce point elle est à fleur de terre ; il est par conséquent impossible de reconnaître s'il existe un support au-dessous. A son extrémité nord-ouest, elle s'appuie sur un support, et l'on en voit un autre au sud-ouest, renversé sous elle, ce qui expliquerait sa position inclinée et son glissement en dehors des supports. Cette pierre est un poudingue appartenant au tertiaire inférieur (époque éocène), dont on trouve de nombreux groupes sur le même coteau. On l'appelle, dans le pays, la *pierre Brault*. Une cavité que l'on remarque en avant est le reste d'un fossé creusé il y a environ trente ans, et dans le fond duquel on a trouvé une certaine quantité d'ossements humains. Les terres, rejetées du côté du dolmen, l'ont, dit-on, recouvert en partie. A quelques mètres de là, dans une sorte de ravin formé par les eaux, on voit la base d'un mur en briques cimentées.

Les quinze dolmens que nous venons de décrire ne sont certainement pas les seuls que renferme le Vendômois ; nous sommes sur les traces de plusieurs autres.

Pierre levée de Thoré.

Du milieu de la prairie de Thoré, près du ruisseau coulant dans le bas bourg, sort une pierre verticalement posée. Elle mesure 1^m,30 de hauteur au-dessus du sol, 1^m,35 de largeur et 0^m,67 d'épaisseur. Sa forme est celle d'un trapèze aux deux côtés verticaux. L'épaisseur de la pierre, dans la partie supérieure, est traversée par des cavités sinueuses très-prononcées. Sa nature est celle d'un calcaire renfermant une infinité de petits coquillages.

POLISSOIRS TROUVÉS DANS LE VENDOMOIS.





Pierre levée de Vendôme.

A 1 kilomètre au sud du vieux château de Vendôme, et à quelques mètres de la route de Blois, s'élève, au milieu d'une vigne, une pierre trapézoïdale, en plan, mesurant 2^m,30 au-dessus du sol, 1^m,70 de large et 1^m,05 d'épaisseur moyenne. C'est un poudingue dont les parties siliceuses sont à peine reliées entre elles, et qui repose sur un terrain crétacé, voisin du calcaire de Beauce.

IV

POLISSOIRS DÉCOUVERTS DANS LE VENDOMOIS

Le Vendômois, comme on vient de le voir, possède aussi une grande quantité de pierres taillées et de haches polies et non polies, dont nous avons l'intention de présenter les différents types. Leur description, accompagnée de dessins, fera le sujet d'un autre travail. Craignant déjà la trop grande extension de celui-ci, nous le terminerons par l'examen des *polissoirs* trouvés dans le Vendômois.

Polissoir trouvé à Mondoubleau.

La figure 1 de la planche 1 est le dessin d'un polissoir découvert en 1865, à 500 mètres au nord-ouest de Mondoubleau, sur le bord d'un chemin. Ce polissoir est formé d'une sorte de poudingue quartzeux rougeâtre. Sa longueur est de 1^m,30 ; sa largeur, de 0^m,80, et son épaisseur moyenne, de 0^m,55. Sa forme irrégulièrement convexe, offre, à l'une de ses extrémités D, une partie plane de 0^m,40 sur 0^m,35, produite par le frottement. Sur le reste de la surface sont creusées, dans plusieurs directions, huit entailles ou rainures plus ou moins longues et larges, et de profondeurs différentes, les unes arrondies au fond, comme celles qui sont figurées en A et B,

les autres anguleuses. Leur longueur varie de 0^m,40 à 0^m,20 ; leur largeur, de 0^m,06 à 0^m,03 ; leur profondeur, de 0^m,05 à 0^m,01. La partie polie D est sans doute l'endroit où l'on commençait à dégrossir les haches. Ce polissoir est maintenant au musée de Vendôme.

Polissoir trouvé à Choue.

La figure 2 de la même planche représente un polissoir trouvé dans la commune de Choue, canton de Mondoubleau, et qui fait maintenant partie de la collection de M. le marquis de Vibraye. Ce polissoir offre cette particularité curieuse que des rainures ont été creusées sur ses deux faces. Son poids, de 160 kilogrammes environ, peut le faire considérer, sinon comme un polissoir portatif, au moins comme un objet pouvant être déplacé facilement.

Sa forme est celle d'un ovale irrégulier, mesurant 0^m,66 sur 0^m,52 et 0^m,25 d'épaisseur. La face A présente trois rainures parallèles, dont deux occupent presque toute la longueur de la pierre. Leur largeur est de 0^m,12, 0^m,09, 0^m,10 ; leur cavité anguleuse mesure 0^m,09 de profondeur. Leur régularité est remarquable, et leur poli parfait. Cette même face présente trois dépressions ovales, de 0^m,01 à peine de profondeur et très-polies.

La largeur et la profondeur des rainures sur cette face les ayant fait considérer comme étant hors de service, on aura sans doute usé du procédé de nos ouvriers, qui retournent leur pierre à aiguiser lorsqu'un des côtés est trop endommagé par le frottement. C'est ainsi que la face B offre, à son tour, trois rainures, dont deux parallèles et la troisième inclinée, moins longues, moins larges et moins profondes que celles de la face opposée. Leur coupe est régulière et d'un poli parfait. En c se trouve une dépression oblongue peu sensible, très-unie, ayant dû servir, comme celle de l'autre face, à polir le dessus des haches.

Cette pierre est un poudingue jaunâtre tertiaire, d'une

nature assez commune dans le Perche, où, comme la précédente, elle a été trouvée.

Polissoir d'Huisseau.

Ce fragment de polissoir (1) n'a pas dû avoir des dimensions beaucoup plus grandes que celles que nous lui donnons, à en juger par le rapprochement des rainures et par leur longueur, qui s'est conservée presque entièrement. Il mesure 0^m,40 de hauteur et 0^m,36 de largeur et d'épaisseur. Son poids est d'environ 100 kilogrammes. Il doit donc être aussi considéré comme un polissoir portatif. Sa nature est celle d'un grès très-fin, susceptible d'un très-grand poli.

La partie A, de 0^m,28 de long sur 09 de large, était d'abord une simple dépression peu profonde, destinée à polir les surfaces des haches. Plus tard, on a pratiqué dans l'intérieur une rainure de 0^m,03 de large. Les rainures suivantes, interrompues en bas, sont chacune de 0^m,04 et 0^m,05 de profondeur. Le fond est très-anguleux, et les parois sont d'un poli parfait. On aperçoit seulement la naissance d'une dernière rainure. Ce polissoir fait partie de la collection du frère Narcisse, instituteur à Huisseau.

Second polissoir d'Huisseau.

Ce polissoir (2) offre une particularité assez rare, nous le supposons du moins : il se trouve à fleur de terre, au pied du dolmen d'Huisseau. A-t-il précédé le dolmen, ou en est-il contemporain ? C'est ce que nous n'entreprendrons pas de discuter ici. La partie visible hors de terre mesure 1^m,50 de long et 0^m,90 de large. On remarque à sa surface trois rainures, dont deux parallèles, de 0^m,25 de long sur 0^m,04 de large, et rapprochés l'une de

(1) Voyez planche 1, fig. 3.

(2) Voyez planche 1, fig. 4.

l'autre. Au-dessous se présente une autre rainure de 0^m,20 de long et de même largeur que les précédentes. Dans le voisinage des deux rainures, on aperçoit deux dépressions ovales, d'une profondeur peu prononcée et très-unie.

A quelques mètres de ce polissoir, de grès très-fin, nous avons récemment trouvé un fragment de hache polie de silex blanc.

Dans la commune d'Huisseau, on rencontre une grande quantité de pierres taillées.

Polissoir sur la pierre dite *Sorcière*, à Villiers-Faux.

A 500 mètres au sud de Villiers-Faux, canton de Vendôme, on rencontre, à l'angle de deux chemins, sur un monticule, une pierre énorme (1), de 4^m,20 de long, 3 mètres de large, et saillante de 0^m,80 au-dessus du sol. Sa surface, très-accidentée, laisse voir, à l'une de ses extrémités A, une partie assez plane, sur laquelle ont été pratiquées quatre rainures, dont deux séparées, B, mesurent 0^m,24 de longueur et 0^m,06 de largeur. La cavité en est arrondie. Deux autres en C, primitivement isolées, ont été réunies de manière à n'en faire qu'une seule, peu profonde, de 0^m,09 de large (2).

Nous ne pensons pas que cette pierre, sorte de pou-dingue, puisse être la table d'un dolmen ; ses dimensions en effet auraient nécessité des supports assez élevés, qui, dans l'état actuel, devraient être très-profondément enfouis dans le sol.

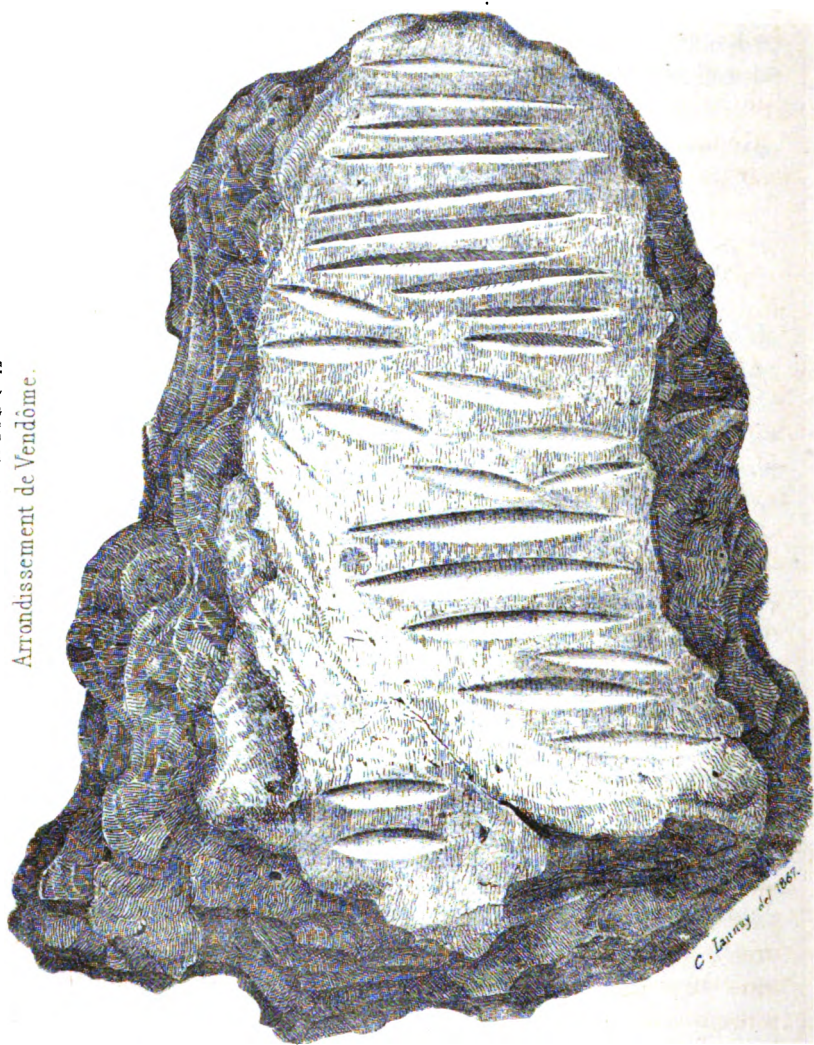
Ce bloc porte dans le pays le nom de *pierre Sorcière*, et donne lieu, comme tant d'autres, à des légendes plus ou moins bizarres.

(1) Voyez planche 1, fig. 6.

(2) Depuis la reproduction par la gravure de cette énorme pierre, on a retrouvé à sa surface d'autres entailles, que l'épaisse couche de mousse qui la couvrait empêchait d'apercevoir.

Leclure, faite à la Sorbonne en 1868.

POLISSOIR DE DROUË
Arrondissement de Vendôme.



Imp. Perthez à Vendôme.

Second polissoir de Villiers-Faux.

A 1,500 mètres environ au sud-est de Villiers-Faux, sur le versant d'un coteau et sur le bord d'un chemin, une pierre debout, en forme de cône tronqué, présente, dans sa partie supérieure, une dépression concave très-unie, ayant dû servir au polissage des haches.

Ce bloc de grès poudingue mesure 0^m,70 de hauteur et 0^m,50 d'épaisseur.

Polissoir du château de la Fosse, commune
de Fontaine-en-Beauce.

Ce polissoir, de poudingue siliceux (1), a été trouvé à 2 kilomètres au nord-ouest des Roches, servant de borne dans la propriété de la Vallée (ancienne abbaye de la Virginité). Il mesure 0^m,90 de long, 0^m,75 de haut et 0^m,30 d'épaisseur. La face renfermant les rainures est sensiblement plane et presque entièrement couverte par ces dernières, au nombre de neuf. Les trois rainures 1, 2, 3, sont arrondies au fond, les six autres sont anguleuses. Quant à leur longueur, il est impossible de la déterminer exactement, la pierre étant en partie brisée.

Polissoir de Droué.

A 1,200 mètres environ à l'est de Droué, on rencontre une enceinte de 20 ares environ, entourée en grande partie d'un fossé rempli d'eaux vives, alimentées par une fontaine voisine. Cet emplacement, de l'aspect le plus sauvage, est parsemé de blocs de grès de toutes dimensions. Entre ces blocs, irrégulièrement placés,

(1) Voyez planche 1, fig. 5.

s'élèvent des chênes magnifiques, qui les couvrent de leur épais feuillage et donnent à ce coin de terre un aspect des plus mystérieux.

A 40 mètres à l'est de cette enceinte, on voit apparaître, dans le voisinage de plusieurs autres, une pierre (1) dépassant le niveau du sol de 0^m,50 à 0^m,60, au point le plus saillant. Orientée de l'est à l'ouest, dans le sens de sa plus grande longueur, elle mesure 2^m,50 sur 1^m,70. La plus grande partie de sa surface, assez unie, présente une série de rainures à peu près perpendiculaires au plus grand axe. Ces rainures, de longueurs différentes, depuis 0^m,65 jusqu'à 0^m,20, offrent des cavités arrondies ou anguleuses au fond, variant de largeur depuis 0^m,09 jusqu'à 0^m,04. La plus grande profondeur est de 0^m,05.

Ce polissoir, que nous croyons être d'une espèce assez rare, tant par ses dimensions que par le nombre de ses rainures, qui atteignent le chiffre 25, est de grès à peu près pur. Il porte dans le pays le nom de *pierre Cochée*.

Un assez grand nombre de haches taillées et polies, trouvées autour de Droué et dans les environs, indiquent que cette pierre devait être le grand polissoir de toute la contrée.

Ici se termine la description des dolmens et des polissoirs du Vendômois, qui devrait mettre fin à mon travail, s'il ne me restait encore à parler d'un monument qui a donné lieu à une controverse.

Pierre à rigole de Danzé (2).

A 1 kilomètre au sud de Danzé (Perche), sur le revers du coteau bordant à l'ouest la petite rivière du bourg, on

(1) Voyez planche II.

(2) Voyez planche I, fig. 7.

rencontre, parmi plusieurs pierres disséminées dans un champ, un bloc de grès poudingue de 2^m,20 de long, 1^m,60 de large et 1 mètre dans sa plus grande épaisseur. Cette pierre, orientée et inclinée de l'est à l'ouest dans le sens de la longueur, présente une surface assez unie.

Au tiers environ de sa largeur est creusée une rigole rectangulaire de 1^m,40 de long, 0^m,10 de large dans le haut, 0^m,18 dans le bas, et 0^m,12 de profondeur. Cette rigole, légèrement sinueuse dans son parcours, offre, à la jonction de ses parois, une netteté assez sensible pour qu'on ne puisse pas la supposer un produit du hasard.

Lorsque cette pierre attira l'attention pour la première fois, sa surface était couverte de mousse et de petites herbes. L'observateur fut frappé en voyant la végétation plus abondante dans une partie longitudinale de la pierre. Désireux d'éclaircir la cause de ce fait, il sonda cette partie, et finit par dégager des herbes et de la terre la rigole, qui n'avait pas vu le jour probablement depuis plusieurs siècles.

Y a-t-il quelque intérêt à ajouter ici que, dans ce lieu sauvage, passait jadis, à quelques mètres de ce champ, une voie romaine, et qu'au-dessous la petite rivière se perd dans un gouffre pour ne reparaitre qu'à 6 kilomètres plus loin ?

Quelle a pu être la destination de cette pierre ainsi travaillée et accompagnée d'une série d'autres pierres, rangées autour ? C'est sur cette question que nous avons cru devoir attirer votre attention.

On a cherché à donner différentes explications. On reconnaît bien la main de l'homme dans cette rigole, mais elle ne pourrait, dit-on, avoir été creusée qu'avec un instrument de métal, vu la grande netteté de la jonction de ses parois, ce qui lui assignerait une date postérieure à celle que l'on serait porté à supposer. On prétend ensuite que, la pierre étant rare dans cette localité, ce sillon a été pratiqué pour la diviser en deux, à

l'aide de coins de bois sec que l'on mouille, afin d'opérer la séparation par l'effet de la dilatation du bois.

Nous répondrons :

1° Que cette sorte de pierre est très-commune dans cette localité, et que le champ en question en était littéralement couvert il y a quinze ans environ, époque où elles ont été brisées pour être employées à l'empierrement des chemins ;

2° Pourquoi, si on voulait séparer la pierre en deux morceaux, ne pas pratiquer la rainure en ligne droite, et ne pas lui donner une égale largeur, au lieu de la faire sinueuse et de largeurs inégales ?

3° Quelle nécessité, pour une telle opération, de rendre aussi nette la jonction de ses parois ?

Jusqu'à plus ample informé, nous n'admettons pas cette explication ; c'est pourquoi nous avons posé cette question, susceptible d'éclairer les archéologues sur la nature de certaines rainures pouvant avoir une origine comparativement récente.

POLISSOIRS & DOLMENS DU VENDOMOIS

DÉCOUVERTS POSTÉRIEUREMENT A 1868

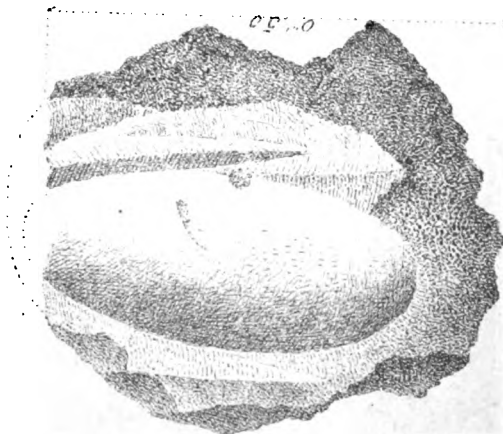
Messieurs,

Depuis la publication que nous venons de vous soumettre sur les Polissoirs et Dolmens découverts jusqu'en 1868 dans le Vendômois, nous n'avons pas discontinué nos recherches, dans la prévision que le der-

POLISSOIRS découverts dans le Vendômois depuis 1868

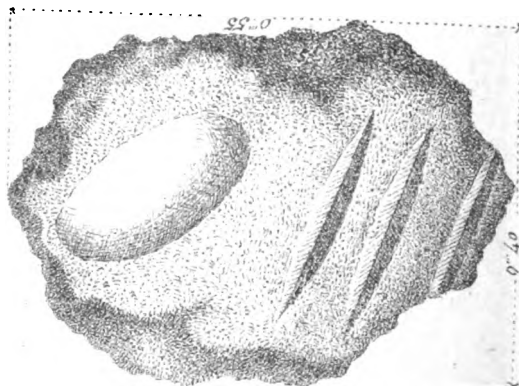
à Pezou

1



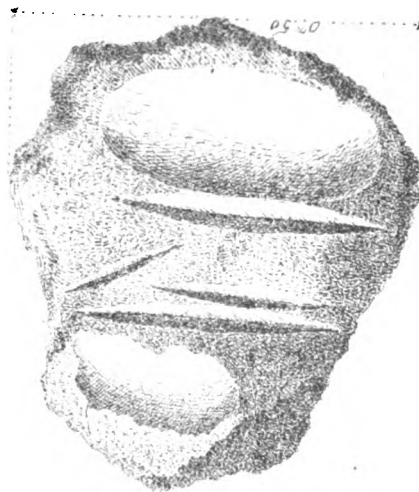
à Chauvigny

2

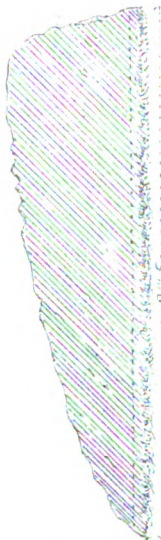
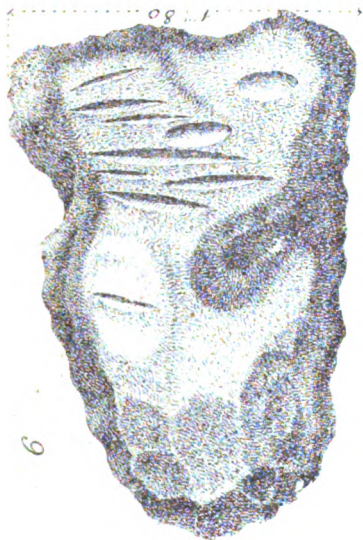


à St.-Avit

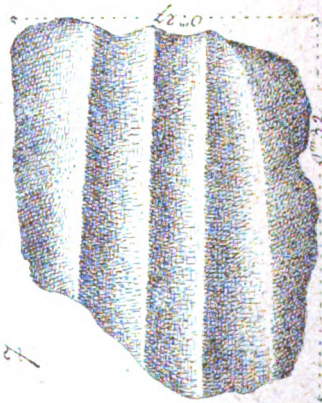
3



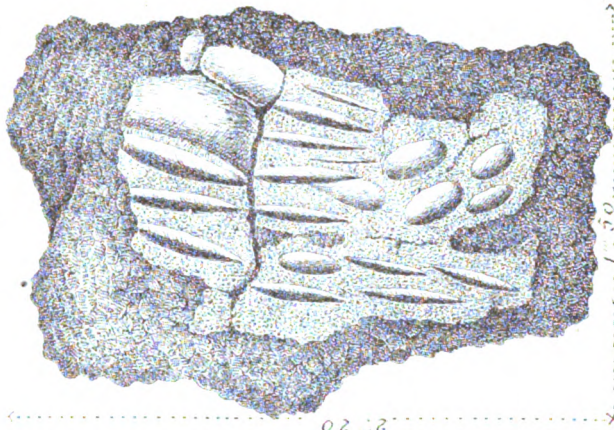
à Villerable



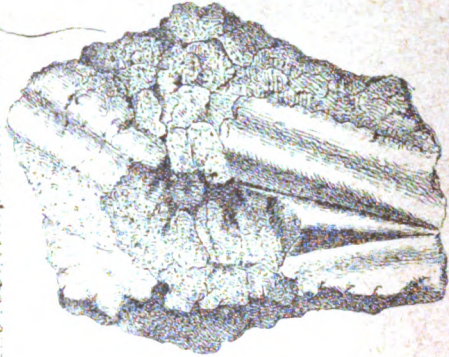
à Pezon



à Villerable



4



à Oigny

nier mot n'était pas dit. Nous venons, en effet, aujourd'hui, dans un second article, vous faire part du résultat que nous avons obtenu, avec l'espoir que le hasard ne cessera pas de nous favoriser.

Nous vous signalerons donc la découverte de sept nouveaux polissoirs, qui, par une coïncidence naturelle, ont été trouvés dans les localités renfermant le plus grand nombre de pierres taillées, véritables ateliers de ces sortes d'instruments alors en usage.

En effet, nous en signalerons deux dans la commune de Villerable, où les haches en pierre sont si abondantes ; un à Chauvigny, au centre de cette importante agglomération de pierres taillées et polies décrite par notre savant collègue M. Nouel, dans le Bulletin de la Société, année 1865, page 26.

Deux autres, l'un à Saint-Avit et l'autre à Oigny, ont été trouvés par M. de Maricourt.

Un sixième a été découvert récemment à Droué par M. Chevé fils, notre collègue, qui en est propriétaire. Bien que ses dimensions soient bien inférieures à celles de son voisin, il n'en est pas moins très-curieux à étudier. Enfin un septième et dernier a été découvert récemment à Pezou.

Nous comptons donc jusqu'à présent 15 polissoirs dans le Vendômois, qui peut être considéré comme un centre de confection de pierres taillées et polies ; ce qui, du reste, s'explique tout naturellement, en raison de l'abondance des matériaux de nature siliceuse propres à cette fabrication.

Après la publication faite en 1869 par le Comité des Travaux historiques sur les Polissoirs du Vendômois, nous reçûmes un rapport sur la découverte de ceux de l'Aube et de l'Yonne. L'auteur, en parlant de l'un d'eux, celui de Cerilly (Yonne), le signalait comme le plus grand qui fût connu jusqu'alors (1866), et lui donnait les proportions suivantes : longueur, 2^m,45 ; largeur, 1^m,40 ; il indiquait onze entailles à sa surface.

Si nous le comparons à notre polissoir de Droué, qui mesure 2^m,50 de long sur 1^m,70 de largeur, et compte vingt-cinq entailles, nous pouvons avancer, sans crainte d'être contredit, que le Vendômois, jusqu'à présent, possède le plus grand polissoir connu et comptant le plus grand nombre d'entailles.

Il existe néanmoins un certain rapport entre celui de Cérilly et la *Pierre cochée* de Droué ; c'est que, dans l'un comme dans l'autre, il n'existe pas de cuvette proprement dite.

L'auteur du rapport de l'Aube, en signalant cette absence de cuvette, dit, non sans raison, qu'il devait exister dans les environs un autre bloc pourvu de cet accessoire indispensable, servant, en quelque sorte, de complément destiné à achever le travail du polissage des haches, commencé dans les entailles de l'autre.

La découverte nouvellement faite à Droué vient confirmer cette opinion, au moins pour ce qui a rapport au polissoir de cette localité. En effet, celui dont nous avons le dessin sous les yeux (Pl. III, fig. 1) ne nous offre, en quelque sorte, qu'une cuvette, mais de dimensions telles qu'une hache taillée pouvait être promenée dans tous les sens. Sa forme est celle d'une ellipse presque mathématique, mesurant, avant la brisure de la pierre à son extrémité, au-dessus de 0^m,40 de longueur sur 0^m,19 de largeur et 0^m04 de profondeur au centre.

Ce bloc est une sorte de grès rougeâtre très-dur et d'un poli parfait.

Trouvé dans la même localité, sinon dans le voisinage immédiat de la *Pierre Cochée*, il est évident pour nous qu'il en était le véritable complément, et que le travail ébauché dans le premier venait se terminer dans celui-ci.

Rien n'empêchait, du reste, qu'en raison de ses dimensions et de son poids (environ 50 kilogrammes), il pût être assez facilement transporté où le besoin s'en faisait sentir.

Dans les nouveaux polissoirs que nous venons de citer, la Fig. 2 vous donne le dessin de celui découvert par notre collègue M. de Maricourt à Saint-Avit, canton de Mondoubleau. Il contient deux cuvettes, dont l'une, très-régulièrement elliptique, comme celle du précédent, mesure 0^m,35 de long sur 0^m,16 de large et 0^m,03 de profondeur. L'autre, de forme assez irrégulière, est accompagnée, ainsi que la première, d'une entaille de même longueur, permettant d'y faire le travail complet. Ce polissoir, de 0^m,60 de longueur sur 0^m,50 de largeur et 0^m,40 d'épaisseur, pourrait aussi être classé dans la catégorie des portatifs, son poids étant de 200 kilogrammes.

Le polissoir (Fig. 3) servant de borne dans le bourg de Chauvigny, et découvert par M. de Bodard, compte aussi une cuvette elliptique d'environ 0^m,24 de long sur 0^m,12 de large. Elle est accompagnée de trois entailles, dont une à moitié brisée.

On peut encore considérer ce bloc comme pouvant être assez facilement déplacé, en raison de ses dimensions, qui sont de 0^m,55 de long sur 0^m,40 de long et 0^m,40 environ d'épaisseur, ce qui constitue un poids de 120 kilogrammes.

Il a dû être fréquemment employé, s'il a servi au polissage des nombreuses pierres taillées trouvées dans les environs.

Le polissoir de la Feuillée, à 2 kilomètres à l'ouest d'Oigny, canton de Mondoubleau (Fig. 4), malheureusement assez maltraité, renferme cuvettes et entailles répétées sur deux faces opposées. Il a été trouvé auprès d'une fontaine, sur le bord du ruisseau le *Coitron*. La pierre est de celles connues dans le pays sous le nom de *grison*. Malgré ses brisures aux deux extrémités, elle mesure encore 0^m,80 de long sur 0^m,62 de large, et 0^m,30 environ d'épaisseur. Son poids serait de 160 kilogrammes.

Des deux polissoirs de Villerable, l'un, découvert

par M. de Maricourt en 1874, a été décrit et reproduit dans le Bulletin de la Société de 1875, t. xiv, p. 20. Nous le faisons figurer ici pour mémoire (Fig. 5).

C'est, après celui de la *Pierre Cochée* de Droué, le plus important par ses dimensions et le nombre de ses entailles et de ses cuvettes. En effet, il mesure 2^m,20 de long sur 1^m,50 de large, et compte 13 entailles et 9 cuvettes de différentes dimensions.

L'autre (Fig. 6) est situé à 1 kilomètre au S.-S.-O. de Villerable, et à 200 mètres du chemin de fer de Vendôme à Tours (rive gauche). Le hasard l'a fait découvrir dans une portion de terrain planté d'ajoncs, entouré de plusieurs blocs de pierres de même nature. Comme son voisin, il est à poste fixe, leurs dimensions et leur poids faisant qu'ils n'ont jamais dû être déplacés.

Ce polissoir, d'un grès dur, mesure 2^m,50 de long, 1^m,80 de large et 0^m,50 d'épaisseur moyenne. Le contour en est irrégulier, et sa surface, semée de cavités et de protubérances, renferme, sur une partie relativement plane, 8 entailles et 3 petites cuvettes elliptiques. La longueur des entailles varie entre 0^m,58 et 0^m,30, la largeur entre 5 et 3, et la profondeur est proportionnelle aux longueurs. Ce polissoir, en partie enterré, doit comme poids être évalué à 5,000 kilogrammes environ.

Nous avons enfin à signaler un fragment (Fig. 7) d'un dernier polissoir découvert récemment à Pezou, mesurant 0^m,32 dans sa plus grande longueur, sur 0^m,25 et 0^m,12 environ d'épaisseur. Il présente sur ses deux faces des entailles dirigées perpendiculairement les unes sur les autres, et pèse environ 18 kilogrammes.

Depuis la publication faite en 1868 par le Comité des Travaux historiques, et dont nous avons parlé en commençant, nous avons à signaler aussi la découverte de plusieurs *dolmens*, faits sur différents points de notre arrondissement.

M. de Maricourt, notre intrépide et heureux explora-

teur, en a relevé un à la Rechignerie, commune du Gault, canton de Mondoubleau. Il se compose d'une table de 2^m,40 de long sur 1^m,95 dans sa plus grande largeur. Cette table, très-inclinée dans le sens de la longueur, est supportée par deux blocs placés sous son extrémité la plus large.

Un autre dolmen est situé à 2 kilomètres à l'O.-S.-O. de Villerable, sur le chemin de ce bourg à Villiers-Faux, à peu de distance des marais de Pouline et du chemin de fer de Vendôme à Tours (rive droite).

La table, de 2^m,80 de long sur 1^m,10 de large, présente la forme d'une pointe de flèche avec contours arrondis. Son épaisseur au nord est de 0^m,80, et de 0^m,50 au sud. Montée sur trois supports placés triangulairement et peu saillants au-dessus du sol, elle est un composé d'un poudingue siliceux très-dur.

Deux autres dolmens sont encore signalés. L'un, situé au Boulay, à 1 kilomètre au nord d'Oigny, était encore debout il y a environ quarante ans. Depuis, ses supports ont été renversés, et même disséminés dans le champ qui le contenait; la table se trouve maintenant presque complètement enterrée.

L'autre subsiste encore à l'Être-Biard, commune d'Oigny, près de l'étang de Boisvinet, et non loin du polissoir de la *Feuillée*, dont nous avons parlé plus haut. Le dolmen présente une table de grande dimension inclinée par suite du renversement de deux de ses supports.

Il existait un cinquième dolmen non loin de Ternay, canton de Montoire, au-dessus d'une ferme appelée *Fins*. On voit encore les supports renversés, ainsi que la table, mesurant 2 mètres de longueur sur 1^m,50 de largeur.

M. de Pétigny, dans son Histoire du Vendômois, a fait mention de ce curieux monument.

En ajoutant les cinq dolmens que nous venons de décrire à la série des quinze que nous avons déjà décrits

et publiés, nous arrivons au chiffre de vingt, disséminés sur différents points du Vendômois.

Nous regrettons de ne donner ici qu'une insuffisante description des dolmens; la plupart d'entre eux présenteraient un plus grand intérêt à être reproduits par la gravure; mais le nombre déjà très-grand des dessins insérés dans ces deux articles nous oblige à nous restreindre, et à renvoyer à plus tard la publication graphique des vingt dolmens que possède le Vendômois.

Quant aux polissoirs connus jusqu'à présent, y compris les huit déjà reproduits par la gravure, nous en comptons quinze, en exceptant ceux qui ont été détruits ou ceux que le hasard fera probablement découvrir. En effet, il n'en est pas des polissoirs comme des dolmens, qui ont, en quelque sorte, pris racine dans le sol, et qui, même en étant renversés, laissent encore leurs lourds débris sur le sol. Les polissoirs, au contraire, ne comprennent qu'un seul bloc, qui, par ses dimensions et son poids, peut souvent être assez facilement déplacé, enterré complètement ou même employé dans les constructions comme pierre ordinaire, ce qui est arrivé pour plusieurs de ceux découverts récemment. Il n'y a donc pas lieu de désespérer d'en voir le nombre s'accroître encore.

Nous ne terminerons pas ces quelques notes sans exprimer ici un regret, celui de voir que, parmi les quinze polissoirs que nous venons de signaler, il ne s'en trouve qu'un seul, et non des plus importants, qui soit possédé par notre Musée.

Dans le rapport déjà cité de l'Aube et de l'Yonne, nous trouvons un exemple que nous serions heureux de voir suivre par quelques-uns des propriétaires de ces instruments.

Un des polissoirs de l'Aube, celui de *Marcilly-le-Hayer*, mesurant 2^m,35 de long, et d'un poids approximatif de 6,000 kilogrammes, avait été reproduit par la

gravure, et mis sous les yeux de la commission de l'Histoire : plusieurs de ses membres exprimèrent alors le désir de voir ce lourd instrument figurer dans les collections du Musée de Saint-Germain.

Le propriétaire, consulté, tenait à le conserver pour son département, et la Société Académique de l'Aube, à laquelle il fut offert, l'a fait transporter, malgré son poids, au Musée de Troyes.

C'est là, nous le répétons, un bon exemple à suivre, tant de la part des propriétaires que de celle des membres de notre Société, qui pourraient alors offrir aux archéologues un type non moins remarquable que celui du Musée de Troyes.

Vendôme, 8 avril 1878.

LA
PRIEURE DE FONTEVRAULT

LÉGENDE

Par M. Paul BLANCHEMAIN

I

Sous le flambolment des cierges,
Amantes du Dieu Jésus,
Votre beauté, jeunes vierges,
A des charmes ingénus.

En vain, dans l'ombre, se voile
L'étincelle de vos yeux,
On aime à chercher l'étoile
Qui se cache au fond des cieux.

Satan pourrait-il à l'ange
Donner l'éclat séducteur ?
Ainsi des saints il se venge,
Si j'en crois un vieil auteur.

II

Comme se plait la colombe
Dans l'obscurité des bois,
Sous le voile, cette tombe,
Vivait Agnès autrefois.

Jamais dans sa créature
L'Ouvrier d'Eternité

Ne réalisa plus pure
L'image de sa beauté.

Une tige délicate
Qui s'incline mollement,
Fleur du Ciel qu'on acclimate,
Voilà son portrait charmant !

Tout semblait en elle un rêve.
Elle avait, dons merveilleux,
Au cœur la divine sève,
La flamme céleste aux yeux.

On eût dit que, par méprise,
Dieu sur la terre avait mis
Cette Vierge.... Il l'a reprise,
Et Jésus est son promis !

La femme aime la parure ;
La sainte la rêve au ciel ;
Agnès a vêtu la bure
Du grand Robert d'Arbrissel.

III

A Fontevrault, sous les chênes,
Ce chef d'un ordre nouveau,
Loin des tourmentes humaines,
Cachait son double troupeau.

Là, point d'enceinte fermée ;
Pour ces foules sous le froc,
L'Eglise, c'est la ramée !
La cellule, c'est le roc.

Or, un jour, forçant la bête,
Un prince avec ses chasseurs
A surpris dans la retraite
Les pénitents et leurs sœurs.

L'airain sonnait la prière
Dans les bois, près des rochers,
Il se révolte, âme altière.
De voir tant de fronts penchés.

Quand soudain au pied d'un chêne
Des Druides respecté,
Sœur Agnès, fille de reine,
Apparaît dans sa beauté.

Il oublie et son escorte,
Et le gibier disparu,
Et son coursier qui l'emporte
Près de Robert accouru.

Fascination étrange
Qui vient enchanter ses yeux,
Il ne voit plus que cet ange
Enfin sous les bois ombreux.

De sa téméraire extase
C'est le saint qui l'éveilla ;
« Prince, quel penser t'écrase ? »
Le Prince balbutia :

« Du Seigneur c'est le domaine !
Eloigne ton destrier. »
Le Prince était sous la chaîne
De l'infernal conseiller.

Il s'éloigne, mais son rêve
Le suit ; au premier détour,
Comme d'un rameau la sève
De son cœur jaillit l'amour :

« Je ne songe qu'à la belle,
Dit-il à son écuyer.

Va me chercher la rebelle
Dont l'œil sut m'émerveiller. »

A ce projet trop docile,
Quoiqu'il sentit sa noirceur,
L'écuyer part vers l'asile
Où Dieu protège la sœur.

— « Quoi ! c'est là votre message ? »
— « Oui, pour vos yeux tous ses biens,
Ses trésors, son apanage... »
La sœur lui répond : « Je viens ! »

— « La pudeur est un fruit rare,
Pensait l'autre triomphant. »
Homme d'un siècle barbare,
Qu'espérais-tu d'un enfant ?

Sur l'heure, avec une lame
Agnès se perce les yeux,
Et, leur ravissant la flamme,
Se les arrache tous deux ;

Puis dans un plateau de terre
Jetant leurs globes meurtris,
A l'écuyer qu'elle atterre
Elle dit : Ai-je compris ?

« Va les porter à ton maître...
Privés d'un éclat fatal
Ils pourront ainsi peut-être
Inspirer l'horreur du mal ! »

IV

Le prince s'impatiente....
Mais son front vient de changer.

Il recule d'épouvante
En face du messager :

Quoi ! d'un seul vœu téméraire
C'est l'œuvre !.... J'ai pour vainqueur
Une enfant !.... » L'homme de guerre
Rugit jusqu'au fond du cœur.

Robert vient. Dieu l'illumine :
« Ces yeux t'ont donc su plier ! »
Dit-il. Le Prince s'incline ;
« Plus bas ! plus bas ! ... meurtrier ! »

V

Depuis, dans le monastère,
Comme un spectre on voit errer
Un moine baisant la terre
Et n'osant plus espérer.

Les siècles et les années
Ont passé. Le moine est mort,
Mais quand les fleurs sont fanées
Sur la terre où tout s'endort,

Il revient au cimetière
Promener son deuil secret,
Cherche dans l'ombre une pierre,
Pleure, prie et disparaît.

Les femmes à la veillée
Disent avec tremblement :
« Quand la terre réveillée
Entendra le jugement,

« Une vierge aveugle et belle
Sous la main du roi des cieux,

Va recouvrer l'étincelle
Ravissante de ses yeux.

« Et, sensible à la souffrance,
Doit par son premier regard
Ressusciter l'espérance
Au cœur d'un triste vieillard.

« C'est Agnès, c'est la prieure
Du couvent de Fontevrault,
L'ombre du moine qui pleure,
C'est le Prince... son bourreau ! »

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DU VENDOMMOIS

17^e ANNÉE — 3^e TRIMESTRE

JUILLET 1878

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois s'est réunie en assemblée générale le jeudi 11 juillet 1878, à deux heures.

Cette séance était publique.

Étaient présents au Bureau :

MM. le marquis de Rochambeau, président ; A. de Trémault, vice-président ; G. de Trémault, trésorier ; Nouel, bibliothécaire-archiviste ; L. Martellière, conservateur ; G. de Lavau ; G. Lannay, membres ;

Et MM. l'abbé Besserer ; Bioret ; l'abbé C. Bourgogne ; Bruneau ; Charles Chautard ; Dunoyer ; l'abbé Haugou ; Henry ; Isnard ; de Laage de Meux ; Lacordaire ; Paul Lemer cier ; Le-

roux ; Malardier ; Martellière-Bourgogne ; de Nadaillac ; Pestrelle ; Rigollot ; l'abbé Roulet ; Simon ; Tremblay ; et de la Vallière ;

M. le Président déclare la séance ouverte.

M. le Secrétaire fait connaître le nom du membre nouveau admis par le Bureau depuis la séance du 11 avril 1878 : M. de Laage de Meux.

M. le Président donne la parole à M. le Conservateur.

DESCRIPTION SOMMAIRE
DES
OBJETS OFFERTS OU ACQUIS
depuis la séance du 11 avril 1878

I. — ART & ANTIQUITÉS

NOUS AVONS REÇU :

De M. l'abbé BOURGEOIS :

Un Lot de SILEX TAILLÉS, provenant des environs de Nourray. Nous y signalons comme pièces remarquables une pointe de flèche barbelée, ainsi qu'une autre dite à tranchant transversal ; plusieurs grattoirs en silex pyromaque ; un autre en silex d'eau douce, etc.

De M. DOUCET, par l'intermédiaire de M. l'Instituteur de Navéil :

Une HACHE POLIE, en silex blanc, trouvée à Tripleville, canton d'Ouzouer-le-Marché. Médiocre conservation.

Par ACQUISITION :

Une autre HACHE presque semblable à la précédente, égale-

ment en silex blanc, trouvée près de Villerable et assez bien conservée.

De M. MARTELLIÈRE, à Pithiviers :

Une PEINTURE sur cuivre représentant un personnage en costume religieux du xviii^e siècle, probablement un Carme. La facture en est ferme et l'expression énergique. Elle paraît avoir été composée pour servir de modèle à la gravure ; la figure est entourée d'un encadrement qui rappelle tout à fait le style de Louis xiv. Au-dessous sont des armoiries assez frustes, surmontées d'un chapeau d'abbé ; de chaque côté de l'écusson, se trouvait une légende dont le seul mot lisible aujourd'hui est *Mechliniæ* (Malines).

II. — NUMISMATIQUE

NOUS AVONS REÇU :

De M. Adrien DE LAVAU, à Meslay :

Un jeton en cuivre de Charles de Bourbon, I^{er} duc de Vendôme. Armes des Bourbon-Vendôme, surmontées de la couronne ducale et embrassées du cordon de Saint-Michel ; CHARLES DVC DE VENDOSMOYS. — R. : Croix formée de 4 balustres fleuronnés, cantonnée de 4 monogrammes composés des lettres F et R ; légende continuant la précédente : PER DE FRANCE COMTE DE MARLE ET DE S(oissons). Conservation médiocre.

Une grande et belle médaille en bronze d'Antoine de Lomenie, ambassadeur et secrétaire d'État sous Henri iv. Buste à droite, en costume du commencement du règne de Louis xiii ; tête coiffée d'une calotte qui lui donne l'apparence d'un homme d'église ; au-dessous se lit la date de 1630 en chiffres romains : ANT. DE LOMENIE, CONSEILLER ET SECRETAIRE D'ESTAT. Le revers représente Apollon parcourant le zodiaque sur un char à 4 chevaux lancés au galop. Autour de lui est figurée l'orbite de Mercure ; le dieu, un pied posé sur sa planète, gravite dans les rayons du soleil. Autour la légende : SIC.TE.REX. MAGNE.SEQVEBAR. Cette jolie médaille, d'une grande finesse de burin, est munie d'une bélière comme si elle eût été

destinée à être suspendue. Outre son mérite intrinsèque, elle a pour nous un intérêt local, car Antoine de Loménie était seigneur de La Ville-aux-Clercs. Elle est parfaitement conservée et sera un des ornements de notre vitrine.

De M. DE SAINT-BAUZILLE, à Vendôme :

Une pièce byzantine en bronze, attribuée à l'empereur Jean Zimiscès. Tête nimbée du Christ, avec son monogramme dans le champ et le mot IMMANOVEL en deux parties. R. : JESVS KRISTVS BASILEVS BASILEON, légende grecque en lettres romaines.

Un jeton de Louis XIV, *Ædificia regia*. Le revers semble représenter l'embellissement des jardins de Versailles, auquel fait allusion la légende : HOC PACES HABVERE BONAE. Sans date.

Un beau jeton de Nuremberg, portant d'un côté le buste de Louis XIV, de l'autre un écusson de fantaisie et le nom du fabricant en guise de légende.

Du MÊME, par un autre don :

Une pièce de Jean Zimiscès, semblable à celle décrite plus haut. La légende du revers est beaucoup mieux conservée.

Une imp. romaine P. B., du règne de Constantin. VRBS ROMA. Tête casquée à gauche. R. : La louve allaitant les gémeaux. Frappée à Constantinople.

Une bulle en plomb du pape Eugène IV, 1431-1447. EVGENIVS. P. P. IIII, en trois lignes. Au revers, têtes assez barbares de saint Pierre et de saint Paul : SPASPE. *Sanctus Paulus, Sanctus Petrus*.

Un jeton de Louise de Vaudémont, femme de Henri III. Ecu couronné parti de France et de Lorraine. LOISE . P . L . G . D . D . R . DE FRAN . ET . POL. — R. : Le motif du revers est impossible à distinguer ; on déchiffre la légende TOTVM . MVNERIS . HOC . TVI . EST. 1583.

En tout sept pièces, généralement intéressantes et bien conservées.

De M. LATOUCHE, à Vendôme :

Une pièce en argent de la principauté de Lucques et de Piom-

bino. Têtes accolées de Félix Bacciochi et Elisa Bonaparte. 1 fr. 1806. Assez bonne conservation.

De M. G. CHARON, à Pezou :

Trois médailles commémoratives, savoir :

Une à l'effigie de Louis-Philippe, roi des Français. Le revers représente le duc d'Orléans à cheval, et porte cette inscription : *L'Armée au duc d'Orléans, prince royal. MDCCXLII. Bronze.*

Une autre, frappée en mémoire de Ferdinand-Philippe, duc d'Orléans. Le revers représente la chapelle Saint-Ferdinand, à Neuilly, bâtie sur la place où mourut le prince en 1842. Sans date. Bronze.

Une dernière de Mgr Affre, archevêque de Paris. — R. : Mort pour l'amour de Dieu et des Français, le 27 juin 1848. Cuivre.

De M. l'abbé HAUGOU, curé de Fontaine-en-Sologne :

Un grand blanc de Charles VII. KAROLVS FRANCORVM REX. Ecu couronné et accosté de 2 couronnes. — R. : SIT NOMEN, etc. Croix pattée et cantonnée de 2 lis et de 2 couronnes.

Un Carolus de Charles VIII. CAROLVS FRANCORVM REX. Grand K couronné et accosté de 2 lis. — R. : SIT, etc. Croix dont les branches sont couronnées et cantonnées de 4 lis.

Un jeton de la maison commune de Bloys. Règne de Louis XIII.

L. M.

III. — BIBLIOGRAPHIE

I. — DONS des Auteurs ou autres :

De M. L. MARTELLIÈRE : *Ordonnances synodales pour le diocèse de Blois*, publiées par Mgr Jean-François-Paul de Caumartin, évêque de Blois, dans son premier synode tenu le 5 septembre 1738. — Blois, imprimerie de P.-J. Masson. Petit in-12. broché. 1730.

De M. l'abbé ROCHETTE, curé du Gault : *Triplex horologium juventutis studiosæ, etc., a R. P. Joanne Dirckinck e societate*

Jesu. Moguntia, anno 1711. Suivi de Sirenes, sive hymnodia sacra, etc. — Deux petits in-12 reliés ensemble en mauvais état.

De M Gustave CHARON, de Pezou : *Convocation des Etats généraux et Législation électorale de 1789. Cahiers, procès-verbaux, opérations électorales des assemblées du clergé, de la noblesse et du tiers état du Nivernois et Donzinois*, par A. Labot. — 1 vol. in-8°. Nevers 1866.

De l'auteur : *Note sur les archives seigneuriales d'Acor et Faiges-en-Septaine*, par M. G. VIGNAT, membre de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais. — Bro. grand in-8°. Paris, 1878.

II. — Par ENVOI du Ministère de l'Instruction publique :

Romania. Avril 1878.

Abonnement au *Journal des Savants* (Suite).

Abonnement aux *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences* (Suite).

Revue des Sociétés savantes des départements. Mai-juin 1877.

Comité des Travaux historiques et des Sociétés savantes. — Liste des membres et des correspondants du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques. — Instructions. — Liste des Sociétés savantes des départements correspondant avec le ministère. — Bro. in-8°. Imprimerie nationale, 1877.

III. — Par ENVOI des Sociétés savantes ou des Revues. — DONS et ÉCHANGES :

Bulletin de la Société des Archives Historiques de la Saintonge et de l'Aunis. Procès-verbaux des séances.

Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France. Séance du 19 juin 1877 au 19 mars 1878 inclus. Toulouse.

Bulletin de la Société de Borda. Dax. 3^e année (1878), 1^{er} et 2^e trimestres.

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest. 1^{er} trimestre de 1878.

Bulletin de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais. 4^e trimestre de 1877.

Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan. 2^e semestre 1877.

Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre. 1875-76, vi^e volume. Bourges, 1877.

Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne. Année 1877.

Bulletin de la Société d'Emulation de l'Allier. Tome xv, 1^{re} et 2^e livraisons. Moulins, 1878.

Bulletin de la Société d'Horticulture et de Viticulture d'Eure-et-Loir. Juillet-août 1877.

Bulletin de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir. Procès-verbaux. 1878.

Bulletin de la Société des Etudes du Lot. Tome III. Cahors, 1878.

Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Limousin. Tome xxv. Limoges, 1877.

VI. — ACQUISITIONS :

Monographie de l'antique ville de Trôo (Loir-et-Cher). etc., par A. de Salies. 1^{re} fascicule. Grand in-8°, avec fig. Mamers, 1878.— (15 exemplaires.)

Histoire Archéologique du Vendômois, par M. J. de Pétigny. — Vendôme. 1849. 1 vol. in-4° cartonné.

V. — ABONNEMENTS :

Polybiblion (Suite).

Matériaux pour l'Histoire de l'Homme (Suite).

E. N.

REMERCIEMENTS sincères à tous les donateurs que nous venons de nommer.

M. le Président donne la parole à M. Nouel, qui s'exprime en ces termes.

Messieurs,

Depuis notre dernière séance, la Société Archéologique du Vendômois a perdu un de ses membres les plus éminents et les plus sympathiques, je veux parler de l'abbé Bourgeois, directeur du collège de Pont-Levoy.

Vous savez déjà tous que, le 20 juin dernier, après une courte maladie, il a été enlevé à l'affection des siens, à celle de ses dévoués collaborateurs et des élèves du collège, qui le considéraient comme un père.

Je n'ai pas le dessein d'entreprendre ici une notice sur cet homme remarquable, qui avait su, par ses seuls efforts, conquérir un rang illustre dans la science géologique et surtout dans la science anthropologique ; qui, par ses hautes qualités de professeur, puis de directeur d'un grand établissement, avait mérité, il y a quelques années, d'être désigné pour représenter l'enseignement libre au Conseil général de l'Instruction publique. Je veux seulement chercher à me faire l'écho des sentiments de regrets douloureux qu'éprouvent certainement tous les membres de notre Société.

Parmi les nombreuses œuvres qu'il a fondées ou auxquelles il a contribué, on peut citer la Société Archéologique du Vendômois. Enfant du pays, il s'inscrivit un des premiers sur la première liste de nos adhérents en 1862, et, malgré son éloignement, malgré le peu de temps dont il pouvait disposer, il a toujours su, par ses bons conseils, par sa correspondance, par sa sollicitude continuelle, nous prêter un appui moral et matériel des plus précieux.

Personne de nous n'a oublié ses apparitions trop rares à nos séances, et les attachantes causeries qu'il savait si bien improviser sur son sujet de prédilection : la période préhistorique.

C'est lui qui, par son zèle communicatif, a fondé et dans notre Musée et dans notre Bulletin cette science nouvelle, et c'est grâce à lui que de bonne heure le Vendômois est devenu

l'un des centres les plus importants de ces nouvelles découvertes.

Mais c'est assez parler du savant ; que dire du prêtre éclairé et de l'homme excellent ? Je n'en dirai qu'un mot. Il avait su résoudre un problème qui a toujours agité beaucoup d'esprits : savoir *l'accord de la science et de la religion*, et cela en réunissant dans la même personne la foi religieuse et la foi scientifique, qui ne se sont jamais heurtées dans cette tête et ce cœur si bien équilibrés.

Me permettez-vous de finir par un souvenir personnel ? J'ai eu le plaisir de revoir l'abbé Bourgeois lors de son dernier voyage à Vendôme au mois d'avril, et, la veille de son départ, il a voulu visiter avec moi notre Musée. La vitrine des silex taillés l'a arrêté longtemps ; il a paru content de nos richesses, et en rentrant chez lui, me montrant la petite récolte de silex taillés qu'il venait de rapporter de Nourray, il m'a fait un lot destiné à nos collections, dont l'annonce figure à la séance d'aujourd'hui.

Nous avons eu, comme vous le voyez, une de ses dernières pensées. Il ne devait plus quitter Pontlevoy !

CHRONIQUE

Les Artistes Vendômois au Salon de 1878.

Nous avons pris la patriotique habitude de signaler ici, tous les ans, ceux de nos compatriotes qui ont eu l'honneur d'être admis à l'Exposition annuelle des Beaux-Arts au palais des Champs-Élysées ; nous allons continuer cette liste.

Nous procéderons par ordre alphabétique.

AGUILAR (M^{me} Berthe d'), née à Vendôme (Loir-et-Cher), a exposé une *Rêverie*, d'après M. Aubert, faïence.

M^{me} d'Aguilar, aujourd'hui inconnue à Vendôme, est fille du capitaine de Marguerit, en garnison à Vendôme vers 1838, et de M^{me} d'Auteroche, dont la famille habitait alors le Vendômois.

Cette faïence est bonne de couleur et de dessin ; nos compliments à notre compatriote. Nous serions heureux de voir dans notre Musée un échantillon de son gracieux talent.

BUSSON (Charles), de Montoire, élève de Rêmond et de Français.

M. Busson est un des peintres les plus estimés et les plus aimés du monde artistique ; son esprit éminemment fin et libéral, son caractère ouvert, juste et loyal, l'ont fait arriver depuis plusieurs années un des premiers sur la liste du jury des récompenses.

Plusieurs de ses travaux représentent avec honneur le paysage français au Champ-de-Mars. Il a eu des médailles en 1855, 1857, 1859, 1863, 1866 et 1867 ; la croix de la Légion d'honneur en 1866. Il est hors concours.

Il avait exposé cette année, dans la salle 21 et sous le n° 375, *Une vieille Ferme normande*. De gros nuages emportés par le

vent sillonnent le ciel, les arbres sont courbés par l'ouragan, et un rayon de soleil illumine la maison. L'Etat vient d'acheter cette belle et bonne peinture; nous sommes donc assurés de la voir rester en France et faire l'ornement d'un de nos musées.

CROSSON (M^{lle} Esther), née à Vendôme (Loir-et-Cher), élève de M^{re} Leguay et de M. P. Flandrin.

Vous souvient-il, mes camarades, de notre brave et digne professeur de philosophie du Lycée de Vendôme, M. Crosson ? Oui. Vous vous souvenez tous de ses bonnes leçons et de son respectable caractère. C'est sa fille qui a exposé ces cinq miniatures :

Portrait de M. *** ;

Portrait de M. R.... ;

Portrait de M^{lle} H.... ;

Vierge d'après le Guide ;

et un émail : *Jésus instituant l'Eucharistie.*

Depuis plusieurs années déjà, les œuvres de M^{lle} Crosson sont très-remarquées au Salon, et elle a de la peine aujourd'hui à suffire aux commandes qui lui sont faites.

IRVOY (Aimé), né à Vendôme (Loir-et-Cher), élève de Ramey et de A. Dumont, l'auteur de notre belle statue de Ronsard, a exposé une statue de plâtre qui représente une *Sentinelle gauloise*.

Superbement campée, la lance dans une main, la corne d'appel dans l'autre, cette sentinelle semble explorer le lointain et prêter l'oreille à ses bruits. L'attitude est mâle et pleine d'énergie ; les détails d'anatomie sont scrupuleusement étudiés.

Le jury a accordé une médaille à ce magnifique guerrier.

Nous avons aussi remarqué du même artiste un buste en marbre de Barnave, commandé pour le Musée de Versailles par le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

M. Irvoy a bien mérité de son pays natal. Vendôme est fier de son pupille.

QUEYROY (Louis-Armand), né à Vendôme (Loir-et-Cher), expose depuis longtemps de bonnes eaux-fortes et des fusains.

Cette année, il a deux eaux-fortes au Salon : le n° 4920, *l'Eglise de Souvigny (Allier)*, et le n° 4921, *le Château de Vendôme*. Ces deux gravures nous font regretter que le burin de M. Quey-

roy ne soit pas plus productif. Cette année, cependant, il nous a donné deux portraits (*Antoine de Bourbon* et *Jehanne d'Albret*), qui font l'ornement de ce Bulletin.

RENOUARD (Eugène-Antony), de Cour-Cheverny, est professeur de dessin à Vendôme, où son talent est fort apprécié. Il est élève de H. Vernet et de Barrias.

Sous le n° 1884 de la salle 16, il a exposé le portrait de M. Michel Yvon. Beaucoup de grâce et de naturel. M. Renouard semble tourner son talent vers la reproduction des figures enfantines ; il y réussit fort bien.

A. DE R.

GONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE FRANCE

(Session de 1878).

LE MANS & LAVAL.

La Société Française d'Archéologie avait, cette année, choisi Le Mans pour y tenir ses séances.

On sait qu'une portion du Vendômois faisait autrefois partie du Maine ; ce congrès était donc tout particulièrement intéressant pour notre région, et le président de notre Société avait été gracieusement invité par le Directeur de la Société Française à faire partie du Bureau.

C'est le lundi 20 mai, vers 2 heures, que la session s'est ouverte à la Préfecture du Mans.

La vaste salle du Conseil général, libéralement mise à la disposition du Congrès, avait été préparée pour recevoir les nombreux membres sociétaires ainsi que les savants étrangers, qui étaient venus de tous les points de la France, de Belgique et d'Angleterre, prendre part à ses lectures, discussions et excursions. Un grand nombre de dames assistaient aux séances.

Une jolie carte d'adhérent nominative avait été distribuée ; elle contenait la carte topographique des départements de la Mayenne

et de la Sarthe, avec les localités visitées par le Congrès, indiquées en rouge, et un plan de la ville du Mans.

Les cartes géographiques de la province du Maine, des plans et dessins, des photographies reproduisant les principaux monuments historiques du département, avaient été exposés dans la salle du Congrès.

Mgr d'Outremont, évêque du Mans, occupait le fauteuil de la présidence, ayant à ses côtés M. Léon Palustre, directeur de la Société Française d'Archéologie, et M. Cordelet, maire du Mans et président du Conseil général.

A l'ouverture de la séance, discours de M. Bellée, archiviste du département et président des Sociétés savantes du Maine; réponse de M. Palustre, qui rappelle que le Maine a produit des érudits de premier ordre, tels que Thomas Cauvin, l'auteur de la *Géographie ancienne du diocèse du Mans*, L. Charles, l'abbé Voisin, et enfin M. Hucher, qui est aujourd'hui le représentant le plus autorisé de la science archéologique dans le département. Mgr d'Outremont résume ces deux importants discours; il montre la science venant joindre son action à celle de la religion, et, par l'étude impartiale du passé, prouvant hautement la vérité et les origines de la foi, faisant revivre les vestiges des siècles, les animant et y trouvant les plus sincères témoignages de nos traditions historiques.

Le Père de la Croix, de Poitiers, lit ensuite un intéressant travail, accompagné de plans et dessins, rendant compte d'une importante découverte qu'il vient de faire, celle des thermes romains de Poitiers.

On donne ensuite lecture d'un travail dans lequel M. d'Espiauay, conseiller à la cour d'Angers, examinant les diverses parties de l'église de la Couture, assigne à chaque siècle la part qui lui revient dans la construction de ce monument. Une étude attentive du plan de l'église lui a permis de reconstituer l'édifice primitif et de démontrer par quelles transformations l'église romane du premier siècle, pourvue de trois nefs et de cinq absidioles, est devenue l'église que nous a léguée le quatrième siècle.

La seconde journée (mardi 21 mai) s'est ouverte par une visite au Musée de la ville; on remarque particulièrement l'émail de Geoffroy Plantagenet, magnifique joyau du *xir* siècle, qui est la pièce la plus belle du Musée du Mans.

A neuf heures, le Congrès se réunit dans la salle de ses séances, sous la présidence de M. Léon Palustre. MM. de Dion, Le Fize-lier et Lagrange de Langre, préfet de la Sarthe, prennent place au bureau.

M. Moreau (Emile), de Laval, donne l'analyse de la carte pré-historique du département de la Mayenne et le résumé des fouilles entreprises depuis quelques années dans le bassin de l'Erve ; puis on entend un travail de l'abbé Maillard sur les fouilles exécutées à Thorigné-en-Charnie, sa paroisse, et un autre de l'abbé Hamard, de Rennes, qui combat la classification de M. de Mortillet. Ces diverses lectures sont l'occasion de discussions animées sur l'âge de pierre, l'âge de bronze, les dolmens, les tumulus et autres monuments de ces temps reculés. A onze heures, la séance est levée.

A deux heures, la seconde séance est ouverte, sous la présidence de M. de Dion. MM. Pointeau et de Vaissière complètent l'histoire de l'âge de pierre dans la Mayenne, et le Congrès passe à l'époque romaine.

Remarquable travail de M. Moulin, qui rattache les Ambilariens au Bas-Maine, et désigne Ambrières pour la capitale de cette peuplade.

L'abbé de Meissas combat l'opinion qui s'attache à placer au premier siècle l'apostolat de saint Julien dans le Maine.

M. de Laurière lit sur la découverte de thermes à Sceaux une intéressante notice de l'abbé Robert Charles, empêché par une sérieuse indisposition.

A quatre heures, le président lève la séance, et l'assemblée se rend à la cathédrale, dont la visite termine cette journée.

Le Congrès a consacré sa troisième journée à l'archéologie romaine. M. de Laurière communique une note sur les fouilles du théâtre romain d'Aubigné. Notice de M. l'abbé Maillard sur le camp des Châteaux à Thorigné-en-Charnie.

En réponse à la question relative aux inscriptions romaines, M. Palustre donne communication d'un mémoire de M. le commandant Mowat sur le seul monument épigraphique de l'époque romaine que possède la Sarthe, qui consiste en une dédicace au dieu Mars par un personnage dont le nom se retrouve sur une inscription du musée de Poitiers. M. Hucher croit que cette inscription vient d'Allonnes. M. Le Fizelier signale l'existence d'un petit nombre d'inscriptions romaines dans la Mayenne.

A onze heures et demie, on commence la série des excursions par une visite à La Ferté-Bernard. On y admire ce bijou de la Renaissance qu'on nomme Notre-Dame-des-Marais, la porte Saint-Julien, transformée en mairie, et la remarquable charpente de la vieille halle. Chacun s'était muni des ouvrages si complets et si savants de notre collègue l'abbé Robert Charles, retenu par la maladie, au grand regret de tous.

La quatrième journée n'a eu qu'une séance, présidée par M. le comte de Marsy. Siégeaient au bureau : MM. Léon Palustre et le marquis de Rochambeau.

Fort intéressant travail de M. de Dion sur la cathédrale du Mans, et discussion de certaines conclusions contestées par M. Palustre. Mémoire de M. Grandmaison sur le séjour de M. de Tocqueville à Tours, très-applaudi ; et, enfin, mémoire de l'abbé Charles sur un Refuge carlovingien à Sillé-le-Guillaume.

A midi départ pour Sablé et Solesmes. Nous ne dirons rien de Sablé ; son château, ancienne demeure de Colbert, est surtout remarquable par sa situation unique comme pittoresque. On avait hâte d'arriver à Solesmes. Les merveilleuses sculptures du xv^e siècle et de la Renaissance qui décorent les deux transsepts de l'église abbatiale sont trop connues pour que nous ayons à en faire une description. Deux Pères bénédictins, dom Rigaud et dom Guépin, nous ont fait, avec une science et une clarté parfaites, l'historique de ces magnifiques œuvres qui s'appellent : l'Ensevelissement du Christ, la Pâmoison de la Vierge et sa Mise au tombeau.

Au retour à Sablé, un banquet, organisé par M. Chevrier, membre du Congrès et conseiller municipal, permit d'attendre patiemment le départ du train pour rentrer au Mans.

Le Congrès Archéologique a consacré la matinée du vendredi 24 mai à la visite du Musée d'antiquités locales, formé et réuni dans les salles basses du théâtre du Mans par le savant M. Hucher. Guidés par ce savant si compétent, les membres du Congrès ont examiné avec fruit les objets de toutes les époques découverts dans le sol de la province. Il serait trop long d'en donner ici l'énumération. Qu'il suffise d'indiquer, parmi les plus curieux, les haches de bronze gauloises, les débris trouvés dans les ruines romaines d'Allonnes, les beaux vases rouges romains retirés du sol du Mans, les agrafes mérovingiennes et les curieux restes céramiques de la même époque, une magnifique épée du xii^e siècle à pommeau damasquiné, les jolies fibules et cuillères du xiv^e siècle, les tombeaux des Beaumont, fondateurs de l'abbaye d'Eteval, des xii^e et xiii^e siècles, la statue en marbre blanc, agenouillée, d'un chanoine de la collégiale de Saint-Georges de Vendôme, et enfin le dessin original du célèbre jubé de Philippe de Luxembourg, qui existait jadis dans la cathédrale du Mans et qui a été si magnifiquement édité par M. Hucher.

A la suite de cette visite, le Congrès s'est réuni dans la salle de ses séances, où, sous la présidence de M. le marquis de Rochambeau, il a émis le vœu que la ville voulût bien abriter dans un

monument plus vaste et plus digne les collections si précieuses pour son histoire réunies dans le musée actuel.

M. Palustre présente quelques observations sur l'opinion émise par M. Cartier dans son mémoire relatif aux célèbres statues de Solesmes. Il ne saurait attribuer à ces monuments l'origine italienne que leur donne cet archéologue. Pour lui, les artistes auteurs de ces groupes si remarquables sont des artistes français. M. Hucher confirme cette appréciation, en rappelant qu'il a découvert jadis sous les draperies d'une des statues une inscription donnant les noms des sculpteurs originaires du pays.

On entend ensuite une bonne notice de M. le curé de Notre-Dame-du-Pré sur son église, et la séance est levée à onze heures.

A une heure, le Congrès visite Notre-Dame-du-Pré, édifice du style roman, dans l'ensemble duquel domine le style de transition du *xii^e* siècle. De Notre-Dame-du-Pré le Congrès s'est transporté dans la vieille ville du Mans pour visiter les antiques murailles du castrum romain.

Une nouvelle séance, ouverte à quatre heures, a suivi cette promenade archéologique. Le Bureau, présidé par M. de la Sicotière, était composé de MM. de Rochambeau, Le Fizelier, Palustre et Ledain.

Une discussion s'ouvre sur la question déjà traitée de l'origine de l'organisation des évêchés dans les Gaules, et en particulier sur l'origine de l'église du Mans et la date de l'arrivée de saint Julien. Ce débat brillant, auquel prennent part MM. les abbés de Meissas et Mottier, de la Sicotière, de Salies, est clos sans apporter plus de lumière dans l'élucidation de cette grave et obscure question.

M. Chardon lit une intéressante dissertation sur les artistes du Mans antérieurs à François I^{er}. Grâce à ses patientes recherches, il est parvenu à découvrir les noms, jusqu'à présent inconnus, de Mathieu Julien, architecte de la cathédrale (1300 à 1320), de Guillaume Le Venier (1274), de Colin de Hurion (1429-1450), de Jean Texier (1481), de Bertrand Pavie (1476-1495), de Jean Papillon, de Bertin Duval, de Simon Esneux (1546), tous artistes dont la ville du Mans doit conserver précieusement la mémoire.

M. Bellée, archiviste du département, lit un mémoire sur les variations du langage dans le Maine. Ce mémoire clôt la première partie du Congrès, qui doit continuer ses travaux le lendemain samedi dans la Mayenne et particulièrement à Laval.

Après le discours de clôture de M. Palustre, qui annonce que le Congrès de 1879 aura lieu à Vienne dans le Dauphiné, M. de Fontenilles, secrétaire, proclame les noms des lauréats aux-

quels la Société Française d'Archéologie décerne diverses médailles :

1^{re} médaille de vermeil, donnée par M^{re} de Caumont à M. d'Espinau d'Angers, pour ses Notices archéologiques sur l'Anjou ;

2^e médaille à M. Bosc, architecte, pour son Dictionnaire d'Architecture ;

1^{re} médaille d'argent, à M. DE SALIES, notre collègue, pour ses divers ouvrages archéologiques et en particulier sa *Monographie de Trébo* ;

2^e médaille, à M. l'abbé Charles, dont les travaux archéologiques sont bien connus dans le Maine ;

1^{re} médaille de la Société, à M. de Montzey, pour son Histoire de La Flèche ;

2^e médaille, à M. l'abbé Tiercelin, de Seine-et-Marne ;

3^e médaille, à M. Paul de Farcy ;

4^e médaille, à M. Fourdriguier, pour ses fouilles dans la Marne ;

5^e médaille, à M. Moreau Emile, de la Mayenne ;

6^e médaille, à M. l'abbé Renové ;

Une médaille de bronze, à M. Chabert, gardien-chef de la prison de Loches, pour ses fouilles dans le célèbre donjon de cette ville ;

Autre médaille de bronze, à M. Gontier, de la Charente, pour ses fouilles du théâtre romain de Saint-Cybordeaux.

Le samedi 25 mai, le Congrès quitte Le Mans, et se dirige vers le département de la Mayenne. Désireux d'abrégier ce compte rendu déjà si chargé, nous passerons rapidement sur les excursions d'Evron, de Sainte-Suzanne, de Thorigné, des grottes de l'Erve et de Saulges, qui ont été pour les membres du Congrès une série de surprises et de jouissances les plus agréables

Le 26 mai, à quatre heures, le Congrès tenait à l'hôtel de ville de Laval une grande séance, présidée par Mgr l'évêque de Laval. Discours du président ; discours du maire ; réponse de M. Palustre et compte rendu des excursions de la veille, tout cela prend une bonne partie de la séance, qui se termine par l'exhibition et l'explication des cartes préhistoriques du département de la Mayenne, dressées par MM. Emile Moreau et Le Fizelier.

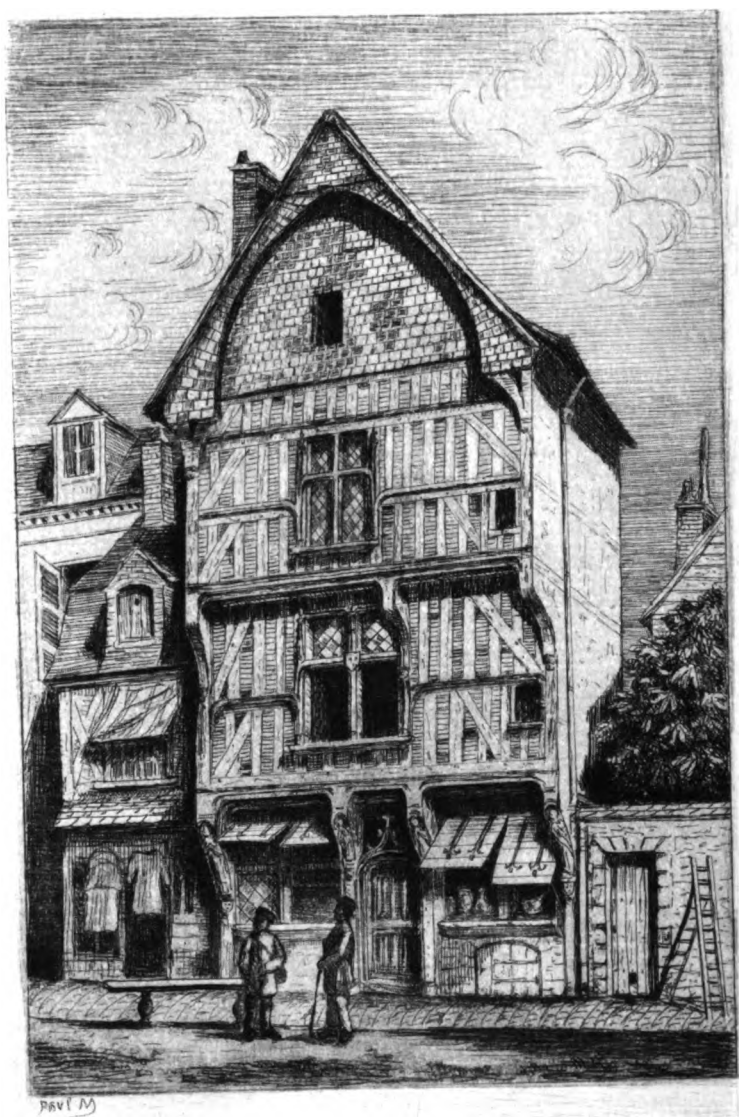
Le 27 mai, Mayenne et Jublains recevaient la visite de nos voyageurs archéologues. A Mayenne, on visite le Musée, qui contient près de 17,000 médailles trouvées au gué Saint-Léonard ; on se rend ensuite à Jublains, où on visite le camp, sous la di-

rection de son savant inventeur et conservateur, M. Barbe. La belle conservation de ce camp, ses enceintes successives, l'appareil de la maçonnerie, l'ornementation des murailles, la disposition symétrique des diverses constructions, l'aménagement des petits bains provoquent les remarques des visiteurs. On examine ensuite le théâtre, le temple de la Fortune, et, après quelques heures consacrées aux toasts et aux adieux, on reprend le chemin de Laval.

La dernière journée du Congrès (28 mai) n'était pas la moins chargée. Une partie des excursionnistes vont visiter l'ancienne abbaye de Clermont, de l'ordre de Cîteaux, et, à une heure, tout le monde se trouvait réuni pour la visite du château de Laval. On parcourt successivement la cour extérieure, le donjon, dont la remarquable charpente excite vivement l'intérêt des visiteurs, les chambres du premier étage et le cachot souterrain.

Après une visite sommaire aux autres curiosités locales, on rentre à l'hôtel de ville pour la séance de clôture définitive du Congrès. On passe en revue les monuments visités dans la journée. L'abbé Pointeau lit un mémoire sur l'abbaye de Clermont. M. L. Garnier et M. Palustre entretiennent le Congrès du château de Laval, et, après quelques dissertations sur l'ancienne géographie locale, la séance est levée à six heures.

Le Congrès se sépare après une campagne de neuf jours, se donnant rendez-vous pour l'année prochaine à Vienne (Isère).



UNE MAISON DU XV^E SIÈCLE

A VENDOME

Par M. L. MARTELLIÈRE.

La petite rue qui longeait la face septentrionale de l'ancienne église Saint-Martin, et qui portait le nom de rue de l'Ecrevisse, ne devait pas être un séjour bien gai ni bien salubre. L'ombre constante des toits élevés du vieil édifice paroissial la rendait en tout temps humide et sombre ; cela n'empêchait pourtant pas nos ancêtres, gens peu difficiles sur le confortable et peu regardants en fait d'hygiène, d'y élever des habitations d'une certaine importance. Nous pouvons en juger par un spécimen encore debout aujourd'hui, et dont l'origine remonte au moins à la fin du xv^e siècle. Cette intéressante construction, un des derniers vestiges de l'architecture civile dans le Vendômois, se trouve à présent en pleine lumière, par suite de la création de la place Saint-Martin sur l'emplacement de la vieille église. Mais les inflexibles alignements de la grande voirie lui interdisent toute réparation, et la condamnent à une mort nécessaire et peut-être peu éloignée. Avant qu'elle ait disparu à son tour, nous avons voulu essayer d'en conserver quelque chose de plus précis que la tradition et de moins périssable que le souvenir.

C'est une maison entièrement construite en bois, élevée sur caves d'un rez-de-chaussée et de deux étages, sans compter les combles. Selon la pratique généralement adoptée dans les villes du moyen âge, où le ter-

rain resserré dans l'enceinte des fortifications était soigneusement ménagé, les étages font saillie les uns sur les autres, afin de gagner un peu d'espace, tout en respectant la largeur de la voie publique. Le tout est surmonté d'un toit aigu couvert en ardoises, même sur la face verticale formant pignon du côté de la rue. L'exécution de cette grande charpente a été très-soignée, ainsi qu'on peut encore s'en assurer ; le choix et l'agencement des matériaux n'ont rien laissé à désirer ; aussi depuis quatre cents ans la vieille bâtisse a pu braver les injures du temps et les fantaisies au moins aussi destructives de ses propriétaires successifs.

Elle n'offre pas, d'ailleurs, comme certaines maisons des anciennes villes de Normandie, une décoration d'une richesse excessive. Sans avoir la prétention de ressembler à ces merveilles de sculpture sur bois, lesquelles ne sont à vrai dire que de gigantesques bahuts, elle présente cependant dans sa composition une sorte de grâce dont la simplicité n'exclut pas l'élégance.

Le rez-de-chaussée, étant seul bien en vue à cause du peu de largeur de la rue, a été seul orné avec une certaine recherche. Les sculptures qui le décoraient et qui viennent d'être réparées et repeintes, avaient été malheureusement très-mutilées à diverses reprises. Autant qu'on en pouvait juger par ce qui restait, elles avaient été l'œuvre d'un *tailleur d'images* habile, d'un véritable artiste. On y distinguait, à droite en regardant la façade, un saint Louis abrité sous un dais à lambrequin ; à gauche, un évêque nimbé passait pour représenter saint Martin. Ces deux statues sont taillées en plein bois dans les puissantes consoles qui supportent la saillie du premier étage ; au-dessous se voient, en guise de culs-de-lampe, des anges portant des écussons fleurdelisés. D'autres petites têtes d'ange servent d'amortissement entre le poitrail mouluré et les sculptures des consoles. De chaque côté de la porte d'entrée, deux statuettes de moindre dimension et fort endommagées représentaient saint Jacques et saint Jean-Baptiste. Au-

dessous de l'encorbellement du second étage, se trouvent de simples fleurons de peu d'importance. Dans la gravure ci-jointe, les meneaux des croisées et leurs châssis à petits plombs ont été figurés à la place des fenêtres modernes ; les traces en étaient assez distinctes pour que le dessinateur ait pu se permettre cette légère infidélité. Les boutiques du rez-de chaussée et la porte d'entrée sont aussi, est-il besoin de le dire ? des tentatives de restauration.

A l'intérieur, la pauvre habitation a subi de plus sérieuses mutilations. C'est à peine si l'on peut retrouver çà et là quelque porte, quelque boiserie ayant encore conservé ses panneaux au ruban caractéristique. L'escalier à vis, avec son noyau hélicoïdal qui reçoit l'encastrement des marches, et dont les profondes moulures servent de main-courante, dénote de la part du constructeur une remarquable pratique de l'art du *trait*. Il n'y a pas très-longtemps que, pour placer quelques sièges de plus dans la salle du bas qui servait alors de café, on eut la malencontreuse idée de supprimer la partie de cet escalier montant au premier étage. Il fallut couper par le pied le bel arbre central qui montait du fond du rez-de-chaussée aux combles, et cela au grand détriment de la solidité de l'édifice, dont toutes les parties sont solidaires, et à la grande gêne des habitants, obligés, pour monter au premier étage, d'emprunter l'escalier d'une maison voisine.

Au fond de la cour, un petit corps de bâtiment est la dernière trace de dépendances importantes jadis et successivement aliénées. Il n'en reste guère que le souvenir relaté dans les titres modernes ; les titres anciens qui auraient pu nous renseigner sur l'origine et les vicissitudes de la vieille demeure vendômoise ont complètement disparu.

Mais la principale curiosité de la maison consiste dans une cachette qui remonte certainement à l'époque de la construction primitive, et qu'on peut voir dans la chambre située au second étage sur la rue. Lorsqu'on

entre dans cette pièce, qui occupe toute la largeur de la façade, on n'aperçoit tout autour de soi que la construction très-simple des pans de bois, composés uniformément de montants divisés sur le milieu de leur hauteur par une traverse horizontale ; les intervalles sont remplis avec des briques recouvertes de colombage : le tout est blanchi à la chaux. Rien de plus uni, de plus droit ; pas un angle rentrant ni sortant ; il semble que d'aucun côté il ne puisse y avoir place à la surprise, à l'inconnu. Cependant, lorsqu'on est prévenu, on ne tarde pas à remarquer que de chaque côté de la vaste cheminée de pierre, les tuyaux en maçonnerie montant des étages inférieurs ne forment pas une saillie égale. C'est qu'en effet, sur la gauche, entre la façade et le foyer, cette saillie a été dissimulée au moyen d'un second pan de bois, répétant absolument la disposition du pan de bois extérieur, de sorte qu'entre les deux il reste un espace vide de 1^m,33 de long sur 0^m,33 de large et de toute la hauteur de l'étage. Depuis le niveau du sol jusqu'à la traverse intermédiaire, qui règne à une hauteur de 1^m20, l'un des montants est mobile et tourne sur des pivots, entraînant avec lui l'entre-colombage et laissant, en s'ouvrant, une étroite ouverture, par laquelle on peut se glisser dans le réduit.

Il ne s'agit pas là d'un simple placard, d'une armoire intérieure plus ou moins dissimulée, destinée seulement à mettre des objets précieux ou des provisions à l'abri de recherches indiscretes. Il faut avouer que ce but, s'il avait jamais été dans l'idée des constructeurs primitifs, serait rempli d'une façon fort incommode, et que la plus grande partie de l'espace disponible serait entièrement perdu : or, au xv^e siècle, on ne prodiguait pas inutilement le bois et le terrain. Le mode de construction fait bien plutôt croire à l'intention formelle, de la part des propriétaires, de se ménager une retraite sûre où une ou plusieurs personnes pussent, en cas de besoin, trouver un asile momentané. D'ailleurs, à l'époque où la maison fut élevée, le Vendômois venait de traver-

ser des périodes de guerres ruineuses et de désastreuses invasions, qui rendaient l'établissement d'une pareille précaution assez vraisemblable. De plus, le panneau mobile est muni à l'intérieur d'un loquet à coquille qui permet à une personne cachée de s'enfermer sans le secours du dehors et d'ouvrir elle-même une fois le péril éloigné. Il est extrêmement probable qu'outre ce mode de fermeture uniquement à l'usage du prisonnier, il en existait un autre destiné aux gens du dehors, et qu'au moyen de quelque pédale cachée, de quelque ressort caché, de quelque *truc*, comme on dit aujourd'hui, on pouvait ouvrir et fermer à volonté la petite porte du réduit. Mais des recherches minutieuses ne nous ont rien fait découvrir de positif à cet égard. .

Dans tous les cas, la retraite a dû être plus d'une fois utilisée. Sans remonter aux guerres de religion et à la prise de Vendôme par les soldats d'Henri iv, la mémoire populaire se souvient d'époques moins lointaines où la vieille maison de la rue de l'Ecrevisse offrit au dernier curé de Saint-Martin une protection efficace. L'abbé Thoinier y aurait, dit-on, bravé plus d'une fois les visites domiciliaires, et aurait pu, grâce à cet asile, traverser sans être découvert les mauvais jours de la Révolution ; aussi, dans les traditions du quartier, le nom s'est conservé de *cacheette du curé de Saint-Martin*.

Une simple remarque pour terminer : le curé Thoinier, 'que quelques personnes se souviennent encore d'avoir connu, était, paraît-il, un homme grand et d'une certaine corpulence. Il devait avoir de la peine à pénétrer dans le réduit : l'entrée n'en est pas large, et l'intervalle entre les deux parois (*33 centimètres*, un pied) ne permet pas à la personne une fois entrée de songer à se retourner. Tout au plus le prisonnier ne court-il pas le risque d'étouffer ; mais quelles souffrances ne peut faire braver l'amour de la vie et de la liberté !

CHRONIQUE DE MICHEL GARAULT

CHANOINE DE TROO (1543-1598)

Accompagnée de Notes, par M. E. NOUEL,

Bibliothécaire de la Société Archéologique (1).

INTRODUCTION

On peut trouver, dans le Bas-Vendômois principalement, un assez grand nombre de copies à peu près identiques d'une vieille chronique du *xvi^e* siècle, qui commence ainsi : *Ceci est tiré d'un ancien manuscrit de Monsieur Garault chanoine à Trôo, né vers l'an 1521* (2).

Le texte se compose de notes prises à Trôo par le chanoine Garault depuis 1543 jusqu'à 1593, et relatives aux accidents des saisons, à l'état des récoltes, aux prix des denrées, aux épidémies et enfin aux faits principaux de la vie publique qui ont troublé le calme habituel de cette localité.

Malheureusement des lacunes considérables, s'élevant au total à trente ans, réduisent à vingt-cinq le nombre des années de 1543 à 1598 sur lesquelles notre chroniqueur nous fournit

(1) Trôo est une commune de l'arrondissement de Vendôme, bien connue de la plupart des lecteurs de notre Bulletin. Ceux qui désireraient faire plus ample connaissance avec la patrie de notre chroniqueur n'auront qu'à consulter la savante *Monographie de l'antique ville de Trôo*, par M. A. de Salies, qui s'imprime en ce moment et qui renferme sur cette curieuse localité tous les détails historiques et archéologiques désirables.

(2) L'original, dont personne ne paraît avoir eu connaissance, a été probablement détruit. V. une note à la suite de la Chronique.

des renseignements. Néanmoins ces notes présentent un grand intérêt, surtout pour Trôo et les localités qui l'avoisinent, intérêt qui augmente à mesure que les événements s'éloignent de nous ; ce qui explique le grand nombre de copies qui paraissent en avoir été faites principalement dans le siècle présent, et que leurs possesseurs conservent avec un soin jaloux.

Cette Chronique n'est pas entièrement inédite ; des extraits en ont été publiés dans les ouvrages suivants :

1^o M. de Pétigny, dans son *Histoire du Vendômois*, en faisant l'histoire particulière de Trôo, a fait plusieurs emprunts au manuscrit en question (1).

2^o Ces citations ont été reproduites textuellement par M. A. de Salies dans son Rapport si intéressant sur l'excursion faite aux Roches, à Montoire, Trôo et Lavardin, le 21 juin 1872, par plusieurs membres du Congrès Archéologique de France, qui se tenait alors à Vendôme. Ce rapport se trouve imprimé dans le volume du Congrès Archéologique de France qui rend compte de la xxxix^e session, tenue à Vendôme en 1872, p. 459 (2).

3^o M. E. Renou a publié dans l'Annuaire de la Société Météorologique de France, tome x (1862), p. 158, sous le titre : *Notes météorologiques sur le Bas-Vendômois au xvi^e siècle*, tout ce qui dans notre manuscrit a trait directement ou indirectement à la météorologie (3).

4^o Enfin M. Duchemin de la Chenaye dans ses *Mémoires historiques et chronologiques sur la ville de Vendôme et sur l'ancien pays vendômois*, manuscrit appartenant à la bibliothèque de la ville (4), dans un article sur Trôo, tome II, p. 145 et seq., a paraphrasé quelques passages de la Chronique Garault, sans la citer. Il s'agit, d'ailleurs, des faits rapportés, d'après la même source, par M. de Pétigny, p. 353.

(1) Voir p. 444, note ; p. 353, où il y a des passages textuels assez longs ; p. 355, note. J'aurai à revenir sur ces citations dans le courant de la publication du texte lui-même.

(2) Cf. p. 477, 478, 479.

(3) Ces extraits sont accompagnés de notes précieuses dont je compte bien faire profiter notre Bulletin.

(4) Ce manuscrit paraît avoir été rédigé de 1815 à 1820.

Le texte complet de cette Chronique restait donc à publier, et ce travail revenait de droit au Bulletin de la Société Archéologique du Vendômois. Il était temps d'arrêter, par la publication d'un texte aussi conforme que possible à l'original disparu, les altérations qui s'accumulent sans cesse dans les copies successives, faites souvent par une plume ignorante.

Le Bureau de la Société m'ayant chargé de ce travail délicat, je m'occupai immédiatement de réunir le plus grand nombre possible des meilleurs textes, afin d'en tirer une édition aussi exacte que possible. Ma base d'opération a été une copie du XVIII^e siècle qui appartient à la bibliothèque de Vendôme, et qui lui a été léguée par M. de Pétigny (avril 1858). Cette copie offre tous les caractères de la fidélité la plus scrupuleuse : absence d'orthographe, de ponctuation, mots archaïques, vieilles tournures aujourd'hui difficiles à comprendre, en un mot tous les *défauts* (pour un lecteur du XIX^e siècle) que devait présenter l'original. Toutes les autres copies, plus modernes, qu'il nous a été donné de compulsuer présentent des *corrections* destinées à rajeunir le vieux texte du XVI^e siècle, et qui quelquefois en altèrent le sens; de sorte que nous répéterons, après M. Bouchet, le savant bibliothécaire de la ville de Vendôme (1), que *la copie du XVIII^e siècle peut être considérée aujourd'hui comme la seule originale*. Tel est également l'avis de M. Huron de Montoire, dont les connaissances spéciales en ces matières font autorité, et qui ne connaît aucune copie plus ancienne que celle de la bibliothèque de Vendôme, qu'il regarde comme la meilleure (2).

La même bibliothèque possède une deuxième copie plus moderne, dont les premières pages sont une reproduction textuelle de celle plus ancienne; une feuille manque à la suite et constitue une lacune grave; enfin, les dernières pages ne sont qu'une paraphrase abrégée du texte primitif.

Après de longues et infructueuses démarches, courant après

(1) Cf. Préface écrite par M. Bouchet en tête du manuscrit de la bibliothèque.

(2) Ce renseignement précieux m'a été fourni par M. C^t Bourgogne, curé de Villavard, qui a bien voulu s'occuper, à ma demande, de rechercher des copies de la Chronique Garault à Montoire et aux environs.

des manuscrits que l'on m'indiquait, et qui s'évanouissaient lorsque je croyais les atteindre, je pus enfin mettre la main sur trois de ces copies, mais toutes modernes. L'une m'a été fournie par M. E. Renou : c'est le texte qui lui a servi pour la publication des *Notes météorologiques* dont j'ai parlé plus haut. Je dois l'autre à l'obligeance de M. Bordier, notaire à Amiens et natif des environs de Montoire, qui m'a fait recopier le manuscrit qui lui vient de son grand-père, et qui a été écrit à Trôo en 1821. Enfin M. Neilz, de Lubidé, m'a permis de collationner mon texte avec la copie qu'il a faite lui-même autrefois.

De la comparaison minutieuse de tous ces textes, il est résulté pour moi la conviction qu'ils descendent tous, par voie de copies successives, d'un seul et même original, dont le manuscrit de la bibliothèque de Vendôme paraît la reproduction fidèle ; les variantes légères que présentent les autres étant évidemment des altérations du texte primitif. J'ai cru dès lors pouvoir cesser la poursuite d'autres copies qui m'étaient indiquées, sans avoir à craindre de tomber dans le cas de l'abbé Vertot, qui refusa des documents nouveaux, sous prétexte que *son siège était fait*.

Par toutes ces raisons, je me suis enfin décidé à publier, comme texte définitif, le manuscrit de la bibliothèque de Vendôme, *sans y rien changer* (1). j'indiquerai, chemin faisant, les variantes légères que m'ont offertes les autres manuscrits, et je les discuterai. Quelques notes au bas des pages m'ont paru nécessaires à l'intelligence du texte ; mais j'ai dû rejeter à la suite quelques réflexions ou discussions trop longues pour trouver leur place dans le courant du journal.

Les copies modernes ont presque toutes un titre, qui varie d'ailleurs et a été ajouté évidemment à l'original, comme : *Observations historiques du temps passé* (cité par M. de Pétigny, p. 353) ; *Observations d'histoires du temps passé* (Ms. Bordier) : *Aventures du temps passé* (2^e copie de la bibliothèque). Le manuscrit type que je publie ne porte aucun titre, et est en cela certainement conforme à l'original. Il m'a paru indispensable

(1) J'ai cru cependant devoir *ajouter* une ponctuation, dont l'absence rend quelquefois très-obscur le sens du manuscrit.

de lui en donner un, afin qu'on puisse le citer à l'occasion et y renvoyer, et j'ai adopté celui que M. Bouchet a fait inscrire sur la couverture de l'exemplaire de la bibliothèque.

CHRONIQUE DE MICHEL GARAUT

Chanoine de Trôo (1543-1598).

Reproduction exacte du manuscrit de la Bibliothèque
de Vendôme.

Cecy est tiré d'un ancien manuscrit de monsieur Garaut, chanoine à Trôo, né vers l'an 1521. Il s'apeloit Michel Garaut ; il a célébré sa première messe l'onzième jour de novembre, jour du glorieux Saint Martin, l'an 1543 (1).

1543. — Le seiziesme jour de septembre 1543 fut trouvée la S^{te} hostie en la paroisse de Troo, et ce fut en la cour de Guillaume Bataille (2).

L'an mil cinq cent quarente trois, environ le mois d'aoust la busse de vin valoit à Troo neuf francs et huit livres dix sols.

(1) Notre chroniqueur était chanoine de la collégiale de Saint-Martin à Trôo, servant aujourd'hui d'église paroissiale. Cette collégiale fut fondée par Geoffroy Martel au milieu du x^e siècle. V. *Monographie de Trôo*, par M. de Salies, p. 94 et seq. On comprend pourquoi le nouveau chanoine a choisi le jour de la fête de Saint-Martin pour célébrer sa première messe.

(2) Ce début nous reporte immédiatement à l'époque des luttes entre catholiques et hérétiques, déjà dans toute leur force.

1544. — L'an 1544 le vin valoit à Troo 22 l. la char-tée, qui est sept livres six sous 8 deniers le poinçon (1).

1545. — L'an 1545 au mois de may, le bled froment mesure de Montoire valoit 9^s, le méteil 8^s, l'orge quatre sous, l'avoine deux sous six deniers (2). En la ditte année 1545 fut grande année de vins et très bons et naturels à l'homme et fut grande sécheresse; il fut près de sept mois sans pleuvoir.

1546. — L'an 1546, le boisseau de bled mesure de Montoire valoit 16^s et le mesteil 13^s et l'avoine quatre sous; en laquelle année fut une telle grande pitié des pauvres gens, lesquels mouroient presque de faim; mais en la ditte année homme vivant comme ils disoient que de leur vie ne fut une année plus fertile que fut la ditte année et de toute chose et autant de bleds et de bon, et l'année fut très seiche, mais toutes choses ne laissoient point de profiter et pareillement les vignes par le regnes (3) des vieilles gens ne furent jamais de leur connaissance sy belles — et cette année la feste de Dieu estoit le jour de S^t Jean (4).

L'an 1546, au mois d'aoust le boisseau de froment valoit 4^s 6^d et le mesteil 3^s 2^d, l'orge deux treizains ou

(1) On voit par là que la charretée de vins se composait de trois poinçons. Quant à la busse ou poinçon, il est à présumer que sa capacité n'a pas plus varié que son nom, et était à cette époque, comme aujourd'hui, de 228 litres.

(2) D'après tout ce qui va suivre, ces prix paraissent représenter ceux d'une année moyenne. Quant à la mesure de Montoire, ce devait être le boisseau de 25 livres, c'est-à-dire contenant 25 livres de blé, et usité avant l'introduction des nouvelles mesures. La capacité de ce boisseau était de 17 litres. A Vendôme, on se servait pour les grains du boisseau de 18 livres, dont la capacité était d'un peu plus de 12 litres.

(3) *Par le règne des vieilles gens* signifie: *du vivant* des vieilles gens.

(4) La Fête-Dieu le 24 juin suppose Pâques le 25 avril, limite la plus reculée que puisse atteindre cette fête.

deux carolus et l'avoine un treizain ou bien un sou et la busse de vin blanc 5 l. qui estoit la chartée 15 l.

Le 26 aoust 1546 fut crié à son de trompe que un chacun n'eust à non porter pistolet ny cotte de maille, ny arquebuse sur peine de punition.

Au dit an, au mois de novembre 1546 la chartée de bon vin valoit 8 l. 10^s et le bled froment 4^s le boisseau, le méteil 2^s 6^d, l'orge 2^s, l'avoine 16^d le boisseau (1).

L'an 1546 au mois d'octobre fut joué: Les Blasphémateurs du nom de Dieu à Sougé assez bien, à telle enseigne que leur paradys fondit (2).

1547. — L'an 1547 la chartée de vin bon et marchand valoit six frans et le froment ne valoit au mois d'aoust que trois sols six deniers, le meteil bien bon deux sols et l'autre grain à vil prix. — Et en la dite année, homme vivant au dit an disoit que de leur vie ne fit telle ny sy véhémence chaleur qu'en cette ditte année, et on ne vit de longtemps tant de bleds et ne venoit presque point d'eau et les mars depuis qu'ils furent semez n'eurent point d'eau sinon un peu à la fin et n'en fut pas beaucoup mais des bleds abondamment.

(1) On remarquera ces variations brusques du prix des denrées dans le cours d'une même année. Ainsi, jusqu'à la récolte de 1546, c'est la disette: le blé à 16 sous. Les pauvres gens mouraient presque de faim. Dès le mois d'août, l'abondance règne; le blé est à 4 sous et demi, c'est-à-dire à environ le quart du prix précédent.

L'absence de routes, de commerce et de moyens d'échange, faisait de la société d'alors comme une machine *sans volant*, subordonnée à toutes les variations brusques des circonstances atmosphériques dans un même lieu. C'est l'état actuel des populations demi-civilisées, comme les Arabes, les Indiens ou les Chinois.

(2) Fondit signifie: *s'écroula*. Ce mot se retrouve plus loin à l'hiver 1555-56: par suite de crues du Loir, les ponts d'Artins *fondirent*. Le bon chanoine a voulu rappeler sur son journal un incident plus ou moins grotesque qui égaya la représentation. Ce paradis qui s'écroula devait être un décor probablement d'une grande naïveté. (V. Note A sur la pièce elle-même.)

L'an cy dessus (1547), le vin valoit 8 l. la chartée; le bled quatre sols, le meteil 2^s, l'avoine 22 deniers; il faisait bon vivre en la ditte année (1).

L'an 1547, le 29 d'octobre, Monsieur de Vendôme (2) arriva en la ville de Trou (3) et pris son logis en la maison de la Voute (4).

1548. — Le 4 janvier, audit an (5) fut brulé un hérétique au marché de Montoire à petit feu, qui avait nom le grand amy qui estoit de la paroisse de Vancé (6). [V. note B.]

En la ditte année cy-dessus (7) fut une grande cherté de foins que jamais homme congnu disoit avoir veu et les bestiaux se mouroient fort. En la dite année la chartée de foin valait 7 l., la somme (8) quinze sols et encore on n'en pouvoit trouver pour son argent. La chair estoit fort chère.

(1) Cette insistance à rappeler l'abondance du blé et du vin en 1547, ainsi que le soupir de satisfaction qui échappe à notre chroniqueur, « Il faisait bon vivre en ladite année, » ne font-ils pas connaître d'une manière saisissante l'état précaire habituel de la vie du peuple d'alors ? Aujourd'hui, ce ne sont plus les bonnes années que l'on note, ce sont les mauvaises.

(2) Ce Monsieur de Vendôme n'était autre qu'Antoine de Bourbon, deuxième duc de Vendôme, dont M. de Rochambeau vient de retracer la biographie d'une manière si complète et si intéressante. V. au Bulletin 1878, pp. 24 et 100.

(3) Le manuscrit écrit en plusieurs endroits *Trou* au lieu de *Trôo*. *Trou* est une forme très-ancienne du nom de cette localité. Cf. *Monographie de Trôo*, par M. de Salies, p. 55.

(4) Cf. *Monographie de Trôo*, introduction, p. 14.

(5) A cette époque, l'année comptait de Pâques, de sorte que le 4 janvier au dit an (1547) est bien le 4 janvier 1548 dans notre manière actuelle de compter.

(6) Vancé est une commune du canton de Saint-Calais (Sarthe), située à quelques lieues de Trôo.

(7) Il s'agit de l'année 1547, mais s'étendant jusqu'à Pâques de l'année suivante, c'est-à-dire jusqu'au 1^{er} avril 1548.

(8) Somme : charge d'un cheval, d'un âne ou d'un mulet.

L'an 1548 au mois de may, le boisseau de chenevis valoit douze sols qui estoit une grande cherté.

Le vingt trois de juin audit an 1548 (1), il vint une nuée d'eau la plus horrible et impétueuse que homme vivant ne vit jamais en telle sorte venir, et ne dura pas demie heure du fort, laquelle eau fit beaucoup de mal aux biens de dessus la terre et aux vignes des coustières et emmensit les seps des vignes des coustières et emmenoit des buches par sur les haies et rompit les murs de Louis Bougreau et plusieurs autres maux qu'il m'est impossible de raconter. Et à trois semaines de là vint une tempeste de grelle fort horrible en la paroisse de Sargé.

Au mois de septembre au dit an, le feu prit et brula le marchais (2). Au dit an il y avoit des lansquenoit (*sic*) logés à Montoire (3).

Cette année les raisins gelèrent dans les vignes huit jours avant la vendange et cependant le vin fut bon.

1549. — L'an 1549 il a été cuilly force bleds, mais ils estoient demy noirs et l'orge complètement. Les vins de la dite année furent passablement bons et valoient sept livres le poinsson.

En la dite année, il vint la plus grande infection et vilannie sur les arbres que jamais homme vivant de ce

(1) 3 juillet, nouveau style.

(2) Il s'agit du prieuré des Marchais ou du Marchais, fondé en 1124 par Foulques-le-Jeune sur la plateforme de Trôo. L'église, dédiée à Notre-Dame, paraît avoir échappé au désastre de l'incendie de 1548. Il en reste encore quelques débris aujourd'hui. — On trouvera l'histoire de la fondation de ce prieuré à la *Monographie de Trôo*, par M. de Salies, p. 104 et suiv. V. aussi l'introduction, pp. 17-18.

(3) Il s'agit évidemment de *lansquenets*, soldats fantassins allemands qui se mettaient au service de ceux qui les payaient; les *reitres* étaient les cavaliers allemands servant dans les mêmes conditions. Lansquenets et reitres ont joué un grand rôle dans les guerres de religion au xvi^e siècle, à la solde de l'un et l'autre parti.

règne là ne vit, et tatout [*sic*] (1) les arbres perdirent leurs feuilles et les chenilles sy accueillirent [*amassèrent* *] si bien que les pauvres arbres estoient les [*des*] chenilles coiffez gros comme chopines; et ne fut point de fruits comme pommes et poires. (V. Note C.)

Au mois de septembre de la ditte année le bled étoit cher, le froment valoit six sols trois deniers, le mesteil 4^s 6^d, l'orge 3^s 3^d, l'avoine deux sous. — Monsieur de Vendôme étoit à Montoire et il y fut environ de trois mois et madame sa femme (2); et au mois de décembre mourut la reine de Navarre [*mère de*] madame la femme de mondit seigneur de Vendôme (3).

1550. — Le dernier jour de janvier 1549 [1550 *nouveau style*] toutes monnoies rongnées (4) furent décriées

* Les mots entre parenthèses et en italique sont ajoutés pour la clarté du texte.

(1) Sur une autre copie je trouve : « et *partout* les arbres...., » ce qui offre un sens probable. Il y a bien le mot *trétout* ou *tertout* superlatif de tout, encore usité dans le langage vulgaire, et dont *tatout* se rapproche assez pour qu'on puisse n'y voir qu'une altération de copiste.

(2) Il s'agit toujours d'Antoine de Bourbon (V. Note 2, p. 229); Madame sa femme est la célèbre Jehanne d'Albret, qu'il avait épousée le 28 octobre 1548, et à laquelle il se plaisait à faire les honneurs de son joli duché de Vendôme.

(3) Par une singulière inadvertance, les deux mots entre parenthèses manquent à notre manuscrit et à toutes les copies que j'ai lues, ce qui ferait croire qu'ils manquaient dans l'original. Sans eux la phrase ne présente pas de sens ou un sens complètement absurde, puisqu'elle ferait mourir en décembre 1549 la femme du seigneur de Vendôme, c'est-à-dire Jehanne d'Albret, qui décéda en 1572. La reine de Navarre était bien alors Marguerite de Navarre, sœur de François I^{er} et mère de Jehanne d'Albret, qui mourut le 21 décembre 1549, à Odos en Bigorre. Après avoir passé environ trois mois à Montoire, Antoine de Bourbon et sa femme étaient allés en Béarn précisément au mois de décembre 1549. (V. au Bulletin 1878, p. 44-45.)

(4) Cette épithète de *rongnées* manque sur d'autres copies; elle est peu compréhensible ici, l'édit du roi Henri II n'ayant pas pour

de par le roy Henry et estoient baillées les douzains, treizains et dizains à l'onze pour le premier, les douzains vieux à douze sols trois deniers; les longe (1) et ecu de la croissette à dix sous six deniers et les écus à quarente six sous, pistolles à 44 sols, le double ducas à 4 l. 10 s et les autres monnoies pour leur prix. — Et étoit la plus grande pitié et pauvreté envers le commun peuple [*qui*] ne pouvoit rien avoir pour son argent à cause du décriement. Le teston à 11 sols.

L'an 1550 au mois de juin et juillet le bled se ven-
doit le prix de 6 s 6 d, le mesteil 4 s 8 d; l'avoine étoit
fort chère le boisseau, es dits mois, à cause de la sèche-
resse, car il fut deux mois sans pleuvir, et les chene-
vières ne valoient [*rien*] au dit an. — De dix ans on ne
vit les bleds plus beaux qu'ils furent, mais l'orge et
avoine ne valoient rien. De fruit il n'en fut point à cause
des infections des chenilles qui furent en la ditte année.

1551. — L'an mil cinq cent cinquante je passy sur la
glace en venant de dire ma messe de la l'eau (2).

Le troisième jour de mars 1550 [1551], le roi Henry et
la reine et madame Marquirette [*sic*] couchèrent à Mon-
toire (3).

L'an 1550 es mois d'aoust, septembre jusqu'à l'an 1551

but de retirer de la circulation les pièces usées ou défectueuses,
comme on le fait aujourd'hui, mais bien de changer, à l'avantage
du trésor, la valeur des monnaies existant alors.

(1) Longe ou louge? Une autre copie a écrit les *lange*. Je
n'ai trouvé ce mot dans aucun dictionnaire.

(2) C'est pendant l'hiver 1550-1551, l'année 1550 finissant alors
à Pâques, qui fut le 9 avril 1551. Il s'agit évidemment du Loir, qui
passe au pied de la colline de Trôo et sépare cette paroisse de
Saint-Jacques-des-Guérets, dont l'église est presque sur le bord
de la rivière. (V. Note D.)

(3) Le roi Henry est Henri II, monté sur le trône en 1547; la
Reine était Catherine de Médicis, et Madame Marguerite était
la sœur du roi, Marguerite de France, duchesse de Berry, née en
1523, et qui épousa en 1559 Philibert-Emmanuel duc de Savoie.
(V. Note E.)

au mois d'avril l'année estoit fort chère à cause qu'il n'estoit pas de fruits et aussi la pitié des monnoies. Le froment valoit six sous et dix sous le plus cher ; le mes-teil fut vendu six sous, l'orge 5^s 4^d ; le vin 15 l. à 16 l. la chartée.

L'an 1551 au mois de juillet, M^e Jean Cochon Lesné curé de Trou trépassa. L'an 1551 maître Guillaume Viet chanoinne s'en alla demeurer au Mans et fit désygnation de sa prépande [*prébende*] à M^e Jean Coulmout lequel fut receu chanoinne le treize décembre et M^e René Bontemps fut doien et chapelain de la chapelle de nostre dame, tous deux au dit jour et an que dessus. *Requiescant in pace amen* (1).

1552. — L'an 1552 le huit de juin, jour de S^t Médard, mon oncle le chevecier trépassa (2).

1553. — Le premier février 1552 (1553) maitre Jacques d'Anezan chanoinne trépassa à Poitiers. Le 30 de mars 1553 fut receu Pierre d'Anezan son frère chanoinne. Le 8^e jour d'avril qui étoit le jour de Quasimodo 1553 (3), maitre Jean Rousseau chanoinne de Trou trépassa.

(1) Cet adieu funèbre, que l'on retrouve sur toutes les copies, a été sans doute rajouté postérieurement par l'auteur.

(2) On trouvera à la *Monographie de Trôo*, loc. cit., p. 97, des détails intéressants sur le chevecier de la collégiale Saint-Martin ; on y verra que ce grade avait une importance que ne laisserait pas soupçonner la façon légère ou plaisante dont en parle Boileau dans son *Lutrin*, chant I^{er} :

Quand Sidrac, à qui l'âge allonge le chemin,
Arrive dans la chambre un bâton à la main.
Ce vieillard dans le chœur a déjà vu quatre âges :
Il sait de tous les temps les différents usages :
Et son rare savoir, de simple marguillier,
L'éleva par degrés au rang de chevecier.

(3) Notre chroniqueur a commis là une erreur de chronologie. D'après l'*Art de vérifier les dates*, Pâques 1553 est le 2 avril, et par suite, c'est le 9 avril qui fut le jour de la Quasimodo.

Au mois de may, juin et juillet 1553 le boisseau de froment valoit 7^s, le mesteil 5^s 5^d, l'orge 4^s; la chartée de vin valoit 10 à 11 l. La même année 1553 l'année fut très fertile en toute chose et ne fut une telle année depuis dix ans. La chartée de vin valait 7 l. le meilleur, le bled 5^s le boisseau, le méteil 3^s, l'orge 2^s, l'avoine 18^d.

Le huit juillet 1553 je tombit malade qui me dura jusqu'à la Toussaint.

1554. — Au mois de février 1552 (1) je vingt [*sic*] demeurer en la maison du grand autel.

L'an 1554 l'année étoit fort fertile, les vins fort bons et furent nouris en chaleurs; mais de vingt ans on ne vit la cherté sur les foins telle qu'il fut en la ditte année (2) tant que les pauvres bestes et principalement les bergeaux (3) moururent presque toutes. La somme de foin valoit 25^s.

1555. — Le deux de février qui est le jour de la purification de notre dame ainsy (*aussi*) nommé chandeleur, mon père, que devant Dieu son âme soit en repos, trépassa en l'autre monde.

L'an 1555 au mois de juillet i fist la plus grande tempeste la nuit que homme ne vit jamais faire de règne (4) et fist qu'en la tempeste brula la grange de la Salle que tout fut perdu et la ditte tempeste tomba en plusieurs lieux (5). Nous eusmes en la ditte année les plus grandes

(1) D'après la suite du texte, on peut penser qu'il s'agit de février 1553 (1554), c'est-à-dire du commencement de l'année 1554, comptée de janvier. Il y aurait eu une erreur de chiffre au manuscrit primitif.

(2) Voir Note F.

(3) Les *bergeaux* pour les moutons. On dit encore dans le pays : les bergats. Le mot dérive évidemment de *berbix*, qui a donné, outre brebis, berger, bergerie.

(4) *Règne* a toujours le sens de *vie*. Cf note 3, p. 227.

(5) On voit que le mot tempête a ici le sens d'*orage* et de *foudre*. Aujourd'hui, on emploie au contraire le mot foudre pour tempête : on dit : il s'éleva une foudre de vent.

eaux que de vingt cinq ans n'en fut pareilles (1). Nous eusme six crues au dithiver, tant qu'il tomba beaucoup de caveaux (2). Il fut noié quatre hommes qui étoient d'Artins et furent noiez au dit pont et les dits ponts fondirent [*s'écroulèrent*] et ceux de Braie.

1556. — L'an 1556 le vin vieu valoit à Pasque et à la Pentecoste quinze livres et le nouveau tout vert qu'il fut 8 l. le dit vin blanc. Le bled fut cher ; le boisseau de froment fut vendu en caresme de l'an 1555 [*1556 actuel*] 7^s 6^d ; le méteil 6^s 4^d, l'orge 4^s, l'avoine 2^s 4^d. Il ne fut point de poires ; tous les fruits n'étoient naturels à la personne, car il pleuvoit toujours (3).

L'an 1556 au mois d'avril après Pâques qui étoit le 5 du dit mois, il fit une grande chaleur. A la my avril les bleds estoient en fleur, on vit de la vigne florie. Les roses estoient florie le vingt du dit mois d'avril, les feuilles en gosse et faisoit grande sécheresse (4). On ne vit de longtemps ny de vie d'homme les biens croistre plus en bref qu'ils firent au dit mois et aiant signe de profiter. Il ne pleut point depuis Pâque jusque au jour de la feste de Dieu qui étoit le quatrième jour de juin et le

(1) Voir Note F.

(2) Il s'agit de caves creusées dans le roc, au niveau du Loir. Il ne faut pas oublier que les habitations de Trôo sont au pied d'un coteau calcaire que le Loir peut atteindre dans ses crues.

(3) Cette phrase demande quelques explications. On doit comprendre la première partie ainsi : Aucun fruit n'était de bonne nature pour l'alimentation des personnes. Quant à la réflexion « car il pleuvoit toujours, » il faut l'appliquer à l'automne 1555, qui fut évidemment froid et pluvieux (fruits pas mûrs, vin vert), à l'hiver 1555-56 (crues nombreuses) et peut-être jusqu'au mois d'avril 1556.

(4) Il est utile de remarquer que les dates citées au manuscrit sont du calendrier *Julien*, et qu'il faut y ajouter 10 jours pour correspondre au calendrier *Grégorien*. Ainsi le 20 avril est le 30 avril actuel. Cela rend l'année moins hâtive de 10 jours ; néanmoins, elle demeure tout à fait exceptionnelle. De la vigne fleurie fin avril est un fait inouï pour nos pays, même à Trôo.

mois de may fut tout sec avecq grande chaleur et par le rapport des gens n'avoient jamais veu l'année plus avancée.

Jamais on ne vit telle chaleur et seicheresse, tant [tellement] que au mois de juillet la terre brulloit les pieds de ceux qui alloient pied nud et fit très grande chaleur depuis la Madelaine jusque à la S^{te} Anne (1) tant que le monde pensoit mourir de chault; et aussy les landes de brette brullèrent et on ne savoit comment et la terre brulloit et les eufs cuisoient au soleil (2).

Il ne fut point de potage (3) ni porée ny naveaux ny oignon et rien es jardins que tout ne fut brulé. L'année étoit si aeure (4) que à la S^t Jean on vit des raisins verdellez en plusieurs lieux. Les nouez (noix) étaient déjà bonnes à manger à la ditte S^t Jean bastiste. Il ne fut de vingt cinq ans si peu de bled, orge et avoine ny feuve ni pois que en la dite année.

Le boisseau de bled froment valoit à la S^t Laurent [10 août] 6^s 8^d, le mesteil 5^s 5^d, l'orge 3^s 8^d, l'avoine 8^d; elle n'estoit pas demy a[?]laisennée (5).

(1) La Madeleine correspond au 22 juillet; quant à la Sainte-Anne, sur les almanachs actuels, elle est le 26 juillet; mais autrefois elle était fixée au 18 (Cf. Almanach de 1671 donné à la Société Archéologique par M. A. de Trémault). Les 22 et 28 juillet de 1556 correspondent aux 1^{er} et 7 août de l'almanach grégorien.

(2) M. E. Renou (Annuaire de la Société Météorologique, p. 461, en note) regarde cette assertion comme une exagération légendaire qui se trouve reproduite dans plusieurs autres chroniques; il nie formellement la possibilité du phénomène (V. discussion Note G).

(3) Jaubert, Glossaire du Centre de la France: *Potages*, légumes à mettre au pot; d'où *potager*, jardin potager.

(4) *Aeure* pour *à heure*, expression locale qui signifie *avancé* ou *hâtif*. On dit encore à Vendôme: Ce cerisier est à heure, pour *hâtif*. Je n'ai pas trouvé cette expression dans le Glossaire de Jaubert, ni dans le Dictionnaire du vieux langage, par Lacombe.

(5) *Aslaisennée*? Ce mot est en partie illisible, et il m'est im-

L'an 1556 au mois d'août on commença à vendanger les auvernats tout à main ; je vendangy mes gois le lendemain de nostre dame mi-oust et mes pinaux à la fin du dit mois ; il n'y avoit plus à vendanger le 4 septembre. Les vins étoient si bons et bieu ? (1), qu'on n'en osoit boire et en fut bien peu et il en brulit très bien (2) ; Et s'il eut pleut on aurait vendangé dès la Madeleine.

La terre ne fut (*point*) trempée depuis Pâque jusque à la Toussaint, tant qu'il n'étoit ni chou ny porée ny autre herbes à mettre au pot. La chartée de vin valoit 22 l. Le bled valoit au mois de septembre 7^s le boisseau, le mesteil 6^s. [*Après la Toussaint ?*] (3) on ne vit jamais les biens plus beaux qu'ils étoient.

Vous avertissant que le commun peuple ahannoit beaucoup à vivre autant que il n'avoit fait de vingt ans passez (V. Note F). Le vin ne bouget du prix de douze frans la chartée.

1557. — L'an 1557 le 5^e jour de may furent fondues nos deux grosses cloches nommées Urbain et Martin les quelles pèsent deux mille livres et furent fondue toutes deux ensemble (4) ; et le quinzième jour de may fut

possible de lui attribuer un sens. Toutes les copies que j'ai vues ont omis ce passage, vraisemblablement faute d'avoir pu le déchiffrer.

(1) *Bieurs* ? mot encore illisible. On trouve *capiteux* sur une copie, *furieux* sur une autre, et le mot est passé sur une troisième.

(2) *Très-bien* pour beaucoup. *Trèben* est encore employé dans ce sens à la campagne. Quant à *brulit* pour brula, il s'agit du raisin qui fut grillé ou rôti, comme on dirait aujourd'hui, c'est-à-dire desséché.

(3) Le passage ; « Après la Toussaint.... » manque à notre manuscrit et à d'autres copies. Je l'ai trouvé à la copie de M. Renou. Il donne un sens au reste de la phrase, qui, sans ce complément, se trouve en contradiction avec ce qui précède.

(4) Pour être complet, je dois noter qu'à la seconde copie de la bibliothèque (V. Introduction), on trouve, après ce qui précède :

fondue et faite toute neuve la plus grosse des deux petites la quelle pèse trois cent cinquante livres laquelle fut nommée Marie dont suis parein et mon nom écrit dessus.

1558. — L'an 1557 au mois d'avril (1), i fut deffendu de par le roy de non plus boire es tavernes à quelque personne que ce soit sinon au passant paiis [*aux voyageurs*] (2).

L'an 1558 vous assurant que nostre Seigneur mit sa puissance et miracle parmy son peuple que de lon temps on ne vit le bled et le vin de sy grande vité [*abondance*] (3) que il fut. La chartée de vin six livres le plus cher ; le boisseau de froment 5^s, le mesteil 3^s et bleds et vins étoient fort bons. Veu [*vu*] que nous avions grande abondance de tous biens remerciant le Seigneur que sa grace et miséricorde puisse estre étendue sur nous.

1559. — L'an 1559 le 21 juin René Morice fut rompu sur la roue à Montoire, lequel je confessy et son compagnon nommé Julien Hazon fut pendu sur la grosse motte de Troo pour raison qu'ils avoient volé l'église du dit Troo.

Cette année pour vous faire remarquer l'année, elle

« *Elles furent vendues 33 l. 6 deniers.* » Ce passage manque à notre manuscrit et aux autres copies que j'ai consultées. En le supposant exact, il ne pourrait s'appliquer qu'au prix de la fonte des deux cloches (?).

(1) Le commencement de l'année 1558 étant Pâques, qui, cette année, tombait le 18 avril, il est très-probable que l'an 1557 au mois d'avril signifie, dans notre manière actuelle de compter, avril 1858.

(2) On voit que l'existence des cabarets et leur fermeture pour causes politiques ne date pas d'aujourd'hui.

(3) Sur toutes les autres copies, on a écrit : *de si grande abondance*. Ce mot *vité*, qui vient évidemment de *vita*, employé dans le sens de vie, subsistance, ne se trouve dans aucun des dictionnaires que j'ai pu consulter, et ne paraît plus connu dans le Vendômois comme mot vulgaire.

fut autant infertile que homme n'en sauroit raconter, tant que il ne fut guères de bleds mais ils étoient fort bons.

1560. — Le boisseau de froment valoit au mois de janvier, février et mars [1560 *actuel*] 6^s 8^d, le méteil 5^s 5^d, l'orge 4^s 8^d, l'avoine 2^s 4^d. Les vins étoient fort bons (1) et de trente ans les vins ne furent sy tost vendus que ils furent en la ditte année. A la my mars [1560] il n'y avoit plus de vins en plusieurs paroisses. La char-tée valoit à la my mars 12 l. Il ne fit point d'hiver, tant qu'il ne fut mention d'avoir veu de l'eau glacée cet hiver (2).

L'an 1559 au commencement du mois de mars [1560 *actuel*], les testons furent mis à douze sous, les réalles [royales] à quatre sous deux deniers de par le roy François segond (*sic*) de ce nom (3).

Le 18 février [1560] ma sœur Françoise fut mariée à Mathurin Granger demeurant à la Roiserie.

L'an 1560 l'année vers le mois d'avril fut fort tendre et pluvieuse, et on ne vit jamais sy belle apparence de tous biens que en la ditte année; mais pour raison des pluies il y eut beaucoup de biens perdus et on n'avoit pas encore tout scié à la S^t Barthélemy [24 août ou 3 septembre *grégorien*] (4) et pour vous réduire en mé-

(1) La disette du blé et sa bonne qualité, ainsi que celle du vin, indique pour 1559 une année chaude et sèche, comme 1846, par exemple.

(2) Il s'agit de l'hiver 1559-1560 dans la Chronologie actuelle.

(3) François II, né le 19 janvier 1543, succéda à Henri II le 10 juillet 1559 à l'âge de seize ans et demi. Il mourut à Orléans le 5 décembre 1560.

(4) Il est curieux de remarquer que les deux années 1559 et 1560, la première chaude et sèche, la deuxième froide et humide, se sont trouvées reproduites en 1859 et 1860, précisément à trois siècles d'intervalle, avec les mêmes caractères. En 1860, la récolte des grains n'était pas terminée au 15 septembre, et les vins furent détestables, comme en 1560.

moire des mois suivant de la ditte année comme au mois d'avril, may, juin, juillet et aoust le bled valoit 6^s 6^d, le mesteil 4^s 6^d, l'avoine 2^s 6^d. Le vin valoit au mois d'avril 13 l. la chartée; au mois de may 14 l., juin 15 l. 10^s, juillet 20 l. et au mois d'aoust 25 l.; on n'en pouvoit plus trouver et au mois de septembre la chartée de vin viel valoit 20 l., et au mois d'octobre 33 l. et au mois d'octobre 33 l., novembre 36 l.; je parle du vin vieu; à telle enseigne que le jour de S^t Nicolas [6 décembre] j'en vendy un poinsson à Pasquier Mauduit 11 l. qui estoit roux [?] (1).

Les vins de l'an 1560 étoient sy vers que on n'en pouvoit boire et n'estoient de grande bonté, mais le prix étoit hault. La chartée de vin blanc au bouillon (2) et au mois de novembre et décembre valoit 18 l. le plus grand marché qui étoit le plus cher que homme regnant [*vivant*] alors ne congneu [*connut*] (3).

..... (4)

1564. — L'an 1564 le jour de Nostre Dame mioust le fils de deffund Pierre Pillette aporta la peste de Vendôme de chez son maître où il demouroit, et il mourut le lendemain de la ditte myoust au fourny (5) de son dit

(1) Le mot *roux* est douteux au manuscrit; l'*o* est effacé. Cependant la copie de M. Renou porte: roux. Deux autres copies ont écrit: *vieux*. Je crois roux plus probable. M. Neilz croit qu'il s'agit de vin blanc, devenu roux, ce qui lui ôte de la valeur et par là même fait d'autant mieux ressortir la cherté excessive du vin vieux à ce moment.

(2) On dit encore aujourd'hui: acheter du vin au *bouillon*, pour du vin au sortir de la cuve.

(3) Il s'agit de vin nouveau, puisque le vin vieux valait le double au même mois.

(4) Ici les lacunes commencent. Il n'y a aucune note sur les années 1561, 1562, 1563 et 1564 en partie.

(5) Fournil, pièce attenant au four, où l'on fait le pain, où on chauffe les lessives dans les campagnes. On avait essayé d'isoler le malheureux pestiféré, mais sans succès.

père et le 28^e jour du dit mois d'aoust la peste commença chez la fille de deffunt Pierre Pillette nommée Julianne et mourut deux iours après et le dit Pillette mourut le troisième jour de septembre, ensemble [*ainsi que*] sa femme et cinq enfans de la dite peste et il en mourut vingt de cette fois et je m'en ally demeurer en ma maison où je fit mes vendanges et maistre Julien Piedallu vint demeurer avec moy en ma dite maison.

..... (1).

1575. — L'an 1575 il ne pleut point depuis la S^t Jean baptiste jusque à la Toussaint et fit toujours chault. Les vendanges ne furent point mouillées, ny le raisin point gros que ce soit (2); il fut cuilly du vin plus la moitié que l'on estimoit (3) et fort bons pour raison de la seicheresse que il fit es dits mois et homme vivant ne vit le temps sy longuement sans pluie et toujours chaleur et on ne changea point d'habits es dits mois (4).

L'an 1575 au mois de novembre nous fismes réparer les fossez et murailles et faire [*fait*] faire une porte au lieu appellé la vieille porte et nous fisme réparer la cave (5), fort tant que nous tenions fort contre les gens

(1) Lacune regrettable de dix ans. Sauf le fait signalé de la peste en 1564, on peut dire que le journal est interrompu de la fin de 1560 à 1575 au mois de juin, c'est-à-dire pendant quatorze ans et demi. Toutes les copies, d'ailleurs, présentent les mêmes lacunes. (V. à la fin Discussion sur les lacunes du Journal.)

(2) Le raisin ne fut pas du tout gros.

(3) La quantité de vin se trouva d'au moins moitié plus grande qu'on ne l'avait estimée.

(4) C'est-à-dire que du 24 juin au 1^{er} novembre on resta vêtu de même à cause de la constance de la chaleur.

(5) Il ne s'agit pas ici d'une cave à mettre le vin, mais d'un *grand souterrain* qui existe encore aujourd'hui sous le nom de la *Cafort* (la cave forte), et auquel aboutissent un grand nombre d'autres cavernes qui, de temps immémorial, ont certainement servi de lieu de refuge dans les moments de troubles. Voir la *Monographie de Trôo* par M. de Salies, p. 49. M. de Pétigny

d'armes au dit lieu. Aus dits mois furent faittes les tranchées et murailles et portes de la ditte ville et pour mémoire le jour de S^t Martin fut dit une messe à diacre et soudiacre donc [où] il y avoit une solemnité représentant que nous étions en guerre, donc [où] il y avoit environ de quarente enfans de la ville tous en armes et vinrent à l'offrande de la dite messe tous l'arquebuse au col et la chandelle à la main par oblation; donc (1) j'ai réduit par mémoire tel qu'il a esté fait vous assurant que tous les jours nous avions gens d'armes pour raison des différends du roi et monsieur son frère (2) donc [dont] fut donnée trêves es dits mois.

L'an 1576 au mois de janvier, pour réduire le commencement de l'année qui est le 15^e jour du dit mois (3), un nommé Julien Picquet décéda lequel fut enterré à solemnité des soldats dudit Trôo qui étoit [étaient] avec le son du tambour en deuil couvert de noir accompagné (s) de cinquante arquebussiers enfans de la ville donc fut tiré en metant le dit Piquet en terre tous de leur arquebuse

(loc. cit., p. 353), en citant cette page du chanoine Garault, a mis : nous fîmes réparer la *cure*, au lieu de la cave, croyant sans doute corriger une erreur du vieux texte, tandis qu'il en introduisait lui-même une très-grave. Il y aurait à relever plusieurs autres altérations du texte original; mais chacun pourra le faire lui-même en comparant la publication ci-jointe avec la page 353 de l'*Histoire du Vendômois*.

(1) On admirera la souplesse merveilleuse de ce mot *donc* ou *dont*, qui aujourd'hui encore, dans le langage populaire, sert de liaison universelle entre tous les passages d'un récit.

(2) Le roi Henri III et son frère le duc d'Alençon. Ce dernier représentait le parti dit *politique*, qui proposait un compromis entre les deux partis, huguenots et catholiques.

(3) Cette phrase ne peut se comprendre telle qu'elle est. Une ordonnance de Charles IX décida que l'on commencerait à compter l'année du 1^{er} janvier, à partir de 1567, et non plus de Pâques, comme c'était l'usage; mais jamais l'année n'a commencé le 15 janvier. Il faut donc nécessairement admettre une faute au manuscrit original ou aux premières copies, qui auront écrit : 15^e jour au lieu de 1^{er} jour.

en rememorant le[s] bon[s] services de bon soldat et vaillant que le dit Piquet estoit.

Le jour de S^t Vincent qui est le 22 janvier il fit une tempetuosité de sy grand vent que on ne sauroit raconter; homme vivant ne vit une sy grande tempeste et le dit jour les eaux crurent et furent si grandes que par le récit d'homme[on] ne les vit sy grande[s] de plus de trente ans.

Le vingt six^e jour du dit mois nous fismes flanquer et murailier nostre église pour nous conserver sy ce nous étoit possible des gens d'armes. Et la porte fut pendue et faite toute neuve au portail de la porte vieille (1) du chateau.

Le 6^e jour de février 1576 fut le jour que le capitaine la Chesnaies et les soldats de Trôo fire la guerre tant que il y en eut de tuez trois d'un costé et trois de l'autre.

Es mois de mars, avril et may je fus contraint d'abandonner mes biens et logis et toutes personnes estoient en fuite pour raison des grandes pilleries qui regnoient en la France. Le roi de Navarre(2) estoit le dixième jour de may en son can; il étoit logé aux Augustins à Montoire (3). La paix fut publiée pendant qu'il étoit au dit

(1) Plusieurs copies ont écrit : De la porte *de ville* du chateau, ce qui change tout à fait le lieu occupé par cette porte. Une autre copie et celle qui a servi à M. de Pétigny, p. 353, ont altéré encore davantage ce passage en écrivant : « Et la porte fut pendue et faite toute neuve *au modèle* de la porte de ville du chateau. »

(2) Le roi de Navarre, depuis Henri iv, s'était échappé de la cour en février 1576.

(3) Au Congrès Archéologique de France, 39^e session, à Vendôme, 1872, p. 487, on lit, au rapport de M. de Salies sur l'excursion à Montoire..., à propos de la caserne actuelle de Montoire : « Cette caserne est établie dans un ancien couvent d'Augustins... Dans les autres bâtiments anciens, on montre le pavillon *d'Henri IV*. C'est là, *dit-on*, que logea le roi de Navarre, pendant les conférences qui amenèrent l'édit de pacification du 9 mai 1576. »

On voit que la tradition est bien d'accord avec le dire du chanoine de Trôo, témoin du temps.

lieu de Montoire qui fut le 24^e dudit mois (1) à grande joie et soulagement du peuple. Dieu veille par sa grace nous la donner bonne et longue (2).

Cette année au mois de may et juin le froment valoit 12^s, le mesteil 8^s, l'avoine 6^s. En la ditte année il ne fut guerre cuilly de vin et étoient fort verts; trois quartiers ne raportoient pas une busse de vin.

Au mois de juillet, ditte année, nous : maitre Jacques Garault, maitre Michel Renvoisé, Denis Guettier, Urbain Garault, René Martin et moi, nous fusme députez des mannans de la ville de Trôo pour faire réparer la ditte ville et au dit mois nous commensames à y faire travailler et bâtir pour la conservation de nos personnes et biens.

A la S^t Martin d'hivert il fit un sy véhément froid qui dura douze jours aveq grandes neiges tant que le loir portait presque les hommes et le pauvre peuple avoit peur que les bleds fussent gelez sy que grace à Dieu il n'en nest fait mention.

1577. — L'an 1577 le dixième jour d'avril le roi henry vint en poste estant en un coche avec cinq homme seulement voir monsieur de Souvray qui étoit malade à Courtanvau et y coucha une nuit (3). L'an 1577, la paix

(1) La paix fut signée le 9 mai, mais ne fut publiée à Montoire et Trôo que le 24 du même mois.

(2) Cette paix dite *paix de Monsieur*, était surtout à l'avantage des huguenots. Aussi excita-t-elle dans le parti catholique une indignation générale. N'est-il pas remarquable que le chanoine de Trôo ne fasse aucune réflexion à cet égard, et invoque la *grâce de Dieu* pour la conservation d'une paix qui accordait aux protestants le libre exercice de leur culte et d'autres avantages ? Cette *grande joie du peuple* ne montre-t-elle pas encore que les guerres de religion, si terribles au xvi^e siècle, intéressaient surtout l'ambition des chefs de parti, qui se disputaient le pouvoir en écrasant sous leurs pieds les malheureuses populations, victimes des fureurs de l'un et l'autre camp.

(3) Le roi Henri doit être Henri III, alors à Blois (?) Courtenvaux est un château de la commune de Bessé (Sarthe), situé à en-

fut faite à Poitiers où étoit le roy. En ce temps là La Rochelle fut prise.

La chartée de vin blanc valoit 52 l. ; le poix [*poids*] de chanvre valoit 3 l., le boisseau de nouez 12^s. Au dit an 1577 au mois de novembre la chartée de vin fut vendue 70 l. pour raison que l'on graingnoit [*craignait*] un édit (1). On vendoit le boisseau de froment 26^s, le méteil 20^s, l'avoine 7^s 6^s et à la fin du dit mois l'édit des monnoies fut publié, l'écu à 3 l. 6^s, le teston à 15^s 6^d et huit jours après tout rabaissa de prix ; le froment à 16^s, le méteil à 13^s l'avoine à 4^s 6^d.

1578. — L'an 1578, le bled estoit à vil prix ; le froment à 8^d le boisseau quelque temps, le mesteil à 5^s. Le vin vieu se vendoit 50 l. la chartée.

.....

1581. — L'an 1581 le premier jour de juin, la peste commença à Montoire qui fut et dura jusqu'au premier jour de l'an 1582 donc [*dont*] on mourut de conte [*compte*] fait par gens qui les ont mis en mémoire au nombre de cinq cent personnes [*à Montoire*], à Lunay 400, à Lavardin 300, à S^t Arnoux et les Hermitte 200 ; et à Trôo neuf personnes, donc y fut remédié au dit lieu de Trôo (1).

Au mois de novembre au dit an César de Chandebert-gai, seigneur de la Chauvalinière fut tué d'un coup d'ar-

viron deux lieues de Trôo. Toutes les copies que j'ai comparées au manuscrit type ont estropié le nom de Souvray ; l'une écrit : *de Senceray*, une autre : *de Launay*, une troisième : *de l'Aumay*. La famille *de Souvré* est cependant un nom historique, bien connu dans le pays. On trouve dans les biographies : Gilles de Souvré, marquis de Courtenvaux, né vers 1542, qui fut très-attaché au roi Henri III, etc. — C'est de lui qu'il s'agit ici.

(1) Il s'agit d'un édit sur les monnaies ; chacun, craignant de voir la valeur de l'argent diminuer, s'empressait de convertir celui qu'il possédait en marchandises.

(2) Le fameux *donc* signifie ici : *parcequ'il fut remédié à l'épidémie à Trôo*. V. Note H.

quebûse de son fils, lequel fils fut rompu sur la roue pour ce mal fait.

..... (1)

L'an 1597 le [au] commencement de l'année le froid commença le 3 de janvier qui estoit fort nécessaire pour raison que il n'avoit fait aucun froid l'année précédente et les bleds commençoient à monter ; à Noel les violettes de mars et autres fleurs estoient flories [ce] qui étoit un mauvais présage. Je feray récit en la ditte année comme tout se comportera (2).

1598. — L'an 1598 il y eut une pancarte de par le roy [Henri IV]. Il vint des commissaires faire visitation des caves et celiers pour paier au roy par chaque poinson de vin 6^s 8^d ; par mouton et brebis 3^s et autres bestial aiant pied fourchu.

L'an 1598 au [le] mois de mars fut fort beau et chault et sans pluie jusque à la my avril et tous les bourgeons étoient du dit mois de mars qui estoit une chose fort belle à voir faire, mais en la semaine d'avril dixhuitiesme jusque à la S^t Marc [25 avril] toutes nos vignes furent gelées et gastées.

..... (3)

Vers l'an 1550, devant et après, on prenoit deux pareins et une mareine pour tenir un enfant mâle sur les fons batismaux et un parein et deux mareines pour une fille (4).

(1) Cette grande lacune de quinze ans se retrouve à toutes les copies.

(2) C'est ce qu'on ne trouve pas au manuscrit ni dans aucune autre copie.

(3) La chronique s'arrête là brusquement, sans aucune explication. Le chanoine Garault, né vers 1521, avait en 1598 près de 77 ans ; on peut donc supposer qu'il n'a pas vu la fin de cette année. Il est singulier que celui ou ceux qui ont inscrit en tête du manuscrit l'époque de la naissance de l'auteur, aient omis d'ajouter à la fin l'époque de sa mort.

(4) Cette addition curieuse se retrouve sur toutes les copies ; sa place en cet endroit est difficile à expliquer.

DISSERTATION

SUR LE TEXTE ORIGINAL & LES LACUNES

Arrivé au terme de ma tâche, il me reste encore une question à discuter, sinon à résoudre. Que peut-on savoir sur le texte original du chanoine Garault ? Comme je l'ai dit dans l'Introduction, personne n'a jamais eu connaissance du texte même de l'auteur, et toutes les copies sont identiques pour le fond, et conformes, à quelques variantes près, au texte que nous publions. L'en-tête : « Ceci est tiré d'un ancien manuscrit de Monsieur Garault chanoine à Trôo, né vers l'an 1521.... » annonce de suite qu'une main étrangère est intervenue dans la confection de la copie que j'appellerai *primitive*. — *Ceci est tiré* semble indiquer qu'on ne livre pas tout au public, et que ce ne sont que des extraits. — *D'un ancien manuscrit* suppose que ledit manuscrit, que l'on regrettera toujours de ne pas posséder, a dormi longtemps dans le silence de l'oubli, et n'en a été tiré peut-être qu'au XVIII^e siècle ? — *Né vers l'an 1521* confirme cette hypothèse. Un contemporain du chanoine n'aurait certainement pas écrit de lui : *né vers l'an 1521*. On remarquera que l'année de sa mort n'est pas indiquée.

Ce qui frappe le plus en lisant ces mémoires, ce sont les *lacunes* considérables, qui s'élèvent à 30 ans sur une période totale de 55 ans. Quelle est la raison de ce silence si regrettable sur les phases les plus intéressantes de l'histoire locale ? Deux hypothèses se présentent ; ou bien le journal lui-même a été muet sur ces époques, ou bien celui qui a *tiré ceci* de l'ancien manuscrit a supprimé complètement ce qui s'y rapportait. Dans l'un et l'autre cas, il faut trouver une raison à ces lacunes. Or, en rapprochant leur date des événements connus qui se sont passés dans le Vendômois, on constate qu'elles correspondent précisément aux périodes les plus agitées par les questions religieuses, et les plus troublées par la guerre civile de la seconde moitié du XVI^e siècle. Ainsi, sur l'intervalle de 14 ans s'étendant de 1561 à 1575, le journal ne mentionne qu'un fait isolé : la peste de 1564, qui commença à Trôo le 15 août. Or,

si on se reporte à l'*Histoire du Vendômois*, par M. de Pétigny, p. 344 et seq., on voit que cette période coïncide avec la domination des protestants dans le Vendômois, sous le règne de Jeanne d'Albret, qui, en 1562, fait dévaster la collégiale de Saint-Georges et la transforme en prêche protestant ; à ce moment, le pillage des églises fut général dans le pays. M. Duchemin de la Chenaye, dans son manuscrit sur le Vendômois, conservé à la bibliothèque de la ville, écrit, tome II, p. 146 : « En 1562, les huguenots pillèrent l'église de Trôo. » Notons encore le massacre des moines de Saint-Calais par les huguenots. Jeanne d'Albret mourut à Paris en 1572 ; mais, malgré sa mort et malgré la Saint-Barthélemy, ce n'est qu'en 1575 que les échevins et bourgeois de la ville de Vendôme purent se débarrasser de la garnison protestante et reprendre la direction des intérêts de leur cité, et le Bas-Vendômois resta attaché à son duc protestant Henri roi de Navarre. Le journal reparait précisément en 1572, et signale les préparatifs de défense faits à Trôo, pour *se garder des gens d'armes*, et non pour prendre parti soit pour la ligue, soit pour le roi, préparatifs qui aboutissent piteusement à la fuite générale des habitants, suivis ou précédés du chanoine, *pour raison des grandes pilleries*. Notre héros rentre après la paix publiée à Montoire le 24 mai 1576, paix qu'il souhaite *bonne et longue*. De tous ces indices faut-il conclure à l'éclipse totale ou partielle du chanoine Garault pendant cette longue durée de 14 ans ? Les chanoines de la collégiale de Trôo furent-ils dispersés sous la domination des protestants ? Cependant nous constatons par son journal la présence de Garault à Trôo en 1564 ; nous le voyons se retirer dans sa maison, et y faire ses vendanges, en donnant l'hospitalité à un de ses confrères à cause de la peste.

La même question se pose pour la seconde série de lacunes s'étendant de 1578 à 1597, sur une période de 18 ans, pendant laquelle le journal ne mentionne que la peste de 1581, qui dura sept mois, et un fait d'assassinat. Était-il même à Trôo pendant cette peste ? On peut en douter d'après les chiffres de mortalité qu'il indique pour Montoire, Lavardin, etc., *de compte fait par gens qui les ont mis en mémoire*. (V. Note H.) On peut croire qu'il inscrit des renseignements qui lui ont été fournis plus tard. Cette période de 18 ans est occupée par la guerre civile en France, et par les luttes de Henri IV pour conquérir son royaume ; elle se termine précisément en 1598 par la fin de la guerre civile et étrangère (Edit de Nantes, — Paix de Ver-

vins). C'est en 1597 que notre chroniqueur redonne un dernier signe de vie, qui s'éteint bientôt au commencement de 1598. Le Vendômois fut très-éprouvé pendant ce laps de temps. En 1589, Maillé-Benehart, gouverneur de Vendôme, se prononce pour la Ligue; de Pétigny, p. 355: « Cette résolution eut des conséquences désastreuses pour le pays, qu'elle livra aux horreurs de la guerre. » Nous voyons successivement la défense de Villedieu contre Maillé, la prise de Vendôme (20 novembre 1589) par Henri de Navarre, prise suivie de persécutions contre les chanoines de Vendôme (Ceux de Trôo furent-ils mieux traités?), le siège de Lavardin en 1590 par le prince de Condé au compte d'Henri iv; le siège et la reprise du château de Montoire sur un lieutenant d'Henri iv le 12 septembre 1590, etc. Faut-il supposer que notre chroniqueur a passé cette longue et terrible période loin de son clocher natal? Cette question ne pourrait être tranchée que par la possession du manuscrit original.

Une deuxième hypothèse est celle où, les papiers du chanoine Garault ayant été compulsés plus tard soit par des personnes de sa famille, soit par des chanoines du lieu, on aurait jugé convenable de faire disparaître tout ce qui avait rapport à ces époques troublées, pour ne pas ranimer des souvenirs de guerre civile encore mal éteints dans le pays? J'avoue cependant que cette supposition ne me séduit pas, par la raison qu'on aurait pu conserver de ces trente années de lacune les notes météorologiques et le prix des denrées, renseignements qui abondent dans les années qui sont au manuscrit actuel.

Quoi qu'il en soit, contentons-nous de ce que le temps et les hommes ont respecté, et souhaitons que l'on retrouve quelque autre manuscrit du même genre sur les époques anciennes de l'histoire de notre pays.

NOTES

NOTE A. — « L'an 1546, au mois d'octobre, fut joué : Les blasphémateurs du nom de Dieu, à Sougé..... » Je trouve dans un volume intitulé *La Piété au Moyen Age*, par M. de Martonne (Imprim. Lemercier, à Vendôme), p. 95, des détails intéressants sur cette pièce. L'auteur parle des pièces qui se jouaient au moyen âge sous le nom de *Moralités*, et il met en note : « La plus extraordinaire des *Moralités* est peut-être celle qui est connue sous le nom des *Blasphémateurs du nom de Dieu*, où se trouvent des scènes effroyables d'impiété, des blasphèmes horribles. Tel est le récit dialogué où tous les personnages, pris de vin, défient l'Eglise humiliée et suppliante, et surtout le tableau dans lequel les acteurs, agités de transports frénétiques et bachiques, profèrent des injures de Démon contre le Ciel ; le Christ est, par leurs mains, coupé, taillé, haché en pièces. On frémit à cette lecture ; jamais la liberté du moyen âge n'a poussé plus loin l'audace. » Voy. 1^{er} volume des *Mélanges de la Soc. des Bibliophiles français*, 1820, in-8°.

NOTE B. — « Le 4 janvier 1548, fut brûlé un hérétique au marché de Montoire.... » Dans l'*Hist. du Vendômois*, par M. de Pétigny, p. 344, on trouve en note : « Pendant tout le règne de Henri II, les hérétiques avaient été rigoureusement poursuivis dans le Vendômois. Les Notes manuscrites d'un chanoine de Trôo nous apprennent que, le 4 janvier 1548, un hérétique, nommé le Grand ami, fut brûlé à petit feu sur la Grosse-Motte de Trôo. Dans l'automne de la même année, Jean Leclair, cardeur de laine, eut le fouet et la fleur de lis, et fut pendu sur la Grosse-Motte, pour avoir dit que le pape était l'Antechrist. »

Comme on le voit, cette citation faite par M. de Pétigny, d'après les notes manuscrites du chanoine de Trôo, diffère considérablement de notre copie 1° Il place l'exécution du Grand ami sur la Grosse-Motte de Trôo, tandis que, d'après notre texte, elle a eu lieu au marché de Montoire ; 2° il mentionne une seconde exécution, celle de Jean Leclair, dont notre manuscrit ne contient pas la trace. Je dois ajouter que toutes les autres copies que j'ai pu consulter, au nombre de quatre, reproduisent le passage relatif à l'exécution du Grand ami dans des termes identiques à ceux de notre manuscrit type, et qu'aucune ne parle de J. Leclair.

Où donc l'auteur de l'Histoire du Vendômois a-t-il pris sa citation ? Il était naturel de penser que c'était sur le manuscrit qu'il a légué lui-même à la Bibliothèque de Vendôme et que nous publions. Aussi comprend-on que M. Bouchet, en le recevant, ait pu écrire en préface du vieux cahier : « *M. de Pétigny s'est plus d'une fois servi de ce manuscrit pour son Histoire du Vendômois*. C'est lui qui l'a légué à la Bibliothèque de cette ville, avec plusieurs autres pièces. (Avril 1858.) » Mais la confrontation du texte de ce manuscrit avec les citations faites par M. de Pétigny (pp. 344 et 353) démontre clairement que ce n'est pas cette copie qu'il a consultée au moment de la rédaction de son travail. En outre, p. 353, après la copie d'un long passage de la chronique, il renvoie à : *Observations historiques du temps passé*, par Michel Garault, chanoine de Trôo (M. S.). Or, d'une part, le manuscrit que nous publions n'a pas de titre ! Et d'autre part, si l'éminent historien du Vendômois avait voulu lui en donner un, il n'aurait pas imaginé celui qu'il cite, et qui se retrouve d'ailleurs sur plusieurs copies modernes.

Il faut donc admettre de toute évidence que M. de Pétigny ne possédait pas le manuscrit qu'il nous a légué, au moment où il a composé son Histoire du Vendômois ; il a dû le recevoir après l'impression de cet ouvrage, trop tard pour s'en servir. Il resterait à savoir quelle autre copie il a consultée pour la rédaction de son travail. Désespérant de résoudre ce problème, je me contenterai de remarquer combien il est piquant de voir que l'auteur du Vendômois se soit précisément servi, pour son Histoire, du manuscrit qui paraît le plus s'éloigner du texte original, pour nous léguer ensuite celui qui paraît s'en éloigner le moins.

Comme une erreur en entraîne toujours d'autres, M. de Salies, dans son *Rapport sur l'excursion à Trôo*, etc. (1), a reproduit *textuellement*, comme je l'ai dit à l'introduction, les citations du manuscrit Garault faites par M. de Pétigny, pensant qu'il ne pouvait mieux faire que de s'en rapporter, pour l'exactitude, à l'illustre auteur de l'Histoire du Vendômois ; et sachant en outre que la Bibliothèque de Vendôme possédait une copie de cette chronique laissée par M. de Pétigny, il a pu renvoyer en note, sans croire engager sa conscience, à : *Observations historiques du temps passé*, par Michel Garrault, chanoine de Trôo, ms. du temps (Bibl. de Vendôme). Or il est prouvé maintenant que la Bibliothèque de Vendôme possède un manuscrit *sans titre*, qui *n'est pas du temps*, et dont n'ont pas été extraits les passages rapportés par celui qui le cite.... *Et nunc erudimini*....

(1) *Congrès Archéologique de France*, xxxix^e session à Vendôme, p. 477 et suiv.

NOTE C. Sur les Chenilles. — Le même phénomène s'est reproduit sur les pommiers en 1860; ils ne présentaient plus alors, au mois de juillet, la moindre apparence de végétation; ils ont très-peu produit en 1861, mais en 1862 ils avaient une abondance extrême de fruits. La petite chenille grise longue de 2 centimètres qui produit ces dégâts est l'*Yponomeuta Padella* des entomologistes (Note de M. E. Renou, *Annuaire de la Société Météorologique de France*, tome x, p. 160).

Je trouve dans l'*Entomologie Horticole* du D^r Boisduval, Paris, 1867, p. 575, la description de l'*Yponomeuta cognatella*, Treitsch., espèce voisine de l'*Y. Padella*, Linné, petit papillon dont la chenille est un terrible fléau pour les pommiers. L'*Y. Padella* n'attaque que les diverses espèces de cerisiers.

NOTE D. — « L'an mil cinq cent cinquante, je passy sur la glace en venant dire ma messe de là l'eau. » Le chanoine signale ici un fait sans date précise; il s'agit de l'hiver de 1550-1551 dans la chronologie actuelle. On peut supposer que le Loir fut pris en janvier 1551, d'après la marche ordinaire de la température dans nos pays. En 1871, le Loir portait au commencement de janvier.

La copie de M. Renou porte: « L'an 1550 je passy sur la glace en venant de dire ma messe de l'autre côté de l'eau le troisième jour de mars *et le dit jour* le roi Henry et la reine et madame Marguerite couchèrent à Montoire. » L'addition des trois mots: *et le dit jour*, faite par un copiste maladroit, addition qui manque à toutes les autres copies, dénature complètement le fait de la congélation du Loir en le reportant à une époque tout à fait extraordinaire. En supprimant *et le dit jour*, on voit clairement, *malgré l'absence de ponctuation* au manuscrit type, que *le troisième jour de mars* se rapporte au passage à Montoire du roi Henri, et non à la congélation du Loir. Toujours est-il que, trompé par son manuscrit infidèle, M. Renou a publié ce passage erroné à l'*Annuaire de la Société Météorologique de France*, tome x, p. 160, en l'accompagnant de la note suivante, qui ne fait qu'aggraver l'erreur: « Il faut faire attention que l'année ne commençait alors qu'à Pâques; c'est donc 1551 qu'il faut lire, et la date du 3 correspond au 13 de notre calendrier. Le Loir gelé à pareille époque est un fait extrêmement rare; en 1847, après des froids de 14° et 18°, qui eurent lieu les 11 et 12 mars à Vendôme, le Loir n'a pas offert la moindre apparence de glace. » La note même prouve que la congélation du Loir jusqu'à porter des hommes est non-seulement *très-rare* le 13 mars, mais même *impossible* et n'a jamais pu être observée. La publication du texte exact fait donc disparaître une erreur, et, sous ce rapport, *enrichit* réellement la science météorologique.

NOTE E. — Plusieurs copies portent, au lieu de Madame Marguerite, *Madame la Marquise*, altération évidente du texte. C'est à une de ces copies défectueuses que M. de Pétigny a emprunté la citation suivante (p. 344, en note): En 1550, le roi Henri II, la reine et Madame la Marquise (Diane de Poitiers) couchèrent à Montoire. » Mais il a renchéri sur l'erreur du copiste en ajoutant le commentaire: *Diane de Poitiers*. La maîtresse de Henri II ne porta jamais le titre de marquise; en 1548, le roi la créa *Duchesse de Valentinois*. Enfin, ce n'est pas en 1550 (chronologie actuelle) que cette visite eut lieu, mais en mars 1551.

NOTE F. — 1554. « Mais de *vingt ans* on ne vit la cherté sur les foins telle qu'elle fut en la dite année... » Le bon chanoine a oublié ce qu'il a écrit en 1548, c'est-à-dire six ans auparavant: « En 1548, il fut une grande cherté de foins que jamais homme connu disait avoir vue. » Or, en 1548, la somme de foin valait 15 sous, et en 1554 25 sous; par conséquent c'est 1554 qui offrirait la plus grande cherté connue *de mémoire d'homme*, et non de vingt ans seulement.

Cette discussion mathématique a pour but d'avertir une fois pour toutes ceux qui liront cette chronique de n'attacher aucun sens précis à toutes ces formules; de mémoire d'homme, de vie ou règne, de 20 ans, de 25 ans, de 30 ans, etc., dans lesquelles il ne faut voir que ces exagérations banales dont on se sert encore aujourd'hui pour accompagner la description de faits qui sortent de l'ordinaire. On a généralement la mémoire courte; mais notre chroniqueur, qui écrivait des notes, aurait pu s'y reporter et mettre de la précision dans ces rapprochements de date. Il paraît que l'exactitude scientifique qui caractérise notre époque n'était pas encore inventée.

NOTE G. — **Sur le grand été de 1556.** — Voici la Note que M. E. Renou a ajoutée à la publication des détails que donne le chanoine Garault sur l'année 1556, dans l'*Annuaire de la Société Météorologique de France*, tome x, p. 161 :

« Les détails si précis donnés par Garault sur l'année 1555 et 1556 m'ont paru si intéressants que je les ai transcrits en entier. On voit, après un été très-pluvieux (1555), un hiver si pluvieux lui succéder, qu'on a six crues en quelques mois, ensuite une sécheresse telle (1556) que tous les produits de la terre furent détruits. On savait seulement que l'année 1556 avait été désastreuse par la chaleur et la sécheresse en France et en Italie. *L'été de 1556 est donc un des plus grands qu'on ait jamais eus, et*

il doit prendre place à côté de ceux de 1473 et 1540. Le xvi^e siècle a été remarquable par des irrégularités excessives dans le régime des pluies, ce qui a produit des inondations et des sécheresses exceptionnelles.

« L'assertion de l'auteur, que les œufs cuisaient au soleil, a été reproduite quelquefois en pareille occasion, notamment dans l'été de 1705 (Arago, t. v. p. 425 *). On sait aujourd'hui que ce fait est impossible, même dans les parties les plus brûlantes du Sahara **. Cela veut dire seulement que la chaleur était exceptionnelle, et qu'elle atteignait sans doute 38° comme en 1793. »

* C'est par erreur qu'Arago a noté les grandes chaleurs de 1705; c'est en juillet 1707 qu'il y a eu dans nos pays plusieurs jours de chaleur telle, que les moissonneurs tombaient frappés d'insolation dans les plaines de la Beauce et les chevaux foudroyés par la chaleur sur les grandes routes (V. détails curieux à l'*Inventaire sommaire des Archives d'Eure-et-Loir*, tome III, pp. 406, 456 et 500. — Cf. *Inventaire des Archives de Loir-et-Cher*, p. 79, sur la chaleur surprenante du 19 juillet 1707 à Villerbon.

** Cette impossibilité est-elle aussi absolue que M. Renou veut bien le dire? Je tiens de lui-même qu'il a souvent observé 70° sur le sable du Sahara au soleil, et ce chiffre doit être dépassé dans des journées exceptionnelles. Or je lis dans les *Leçons de chimie* de Malaguti, 2^e édition, 2^e partie, p. 616 : « L'albumine se présente sous deux états distincts : l'*albumine soluble* et l'*albumine insoluble* ou *coagulée*. On obtient cette dernière en exposant l'albumine soluble à une température qui peut osciller entre 60° et 70°. » Regnault, dans sa Chimie, dit : L'albumine du blanc d'œuf commence à se coaguler vers 60°. » Il résulterait de ces chiffres qu'il serait possible d'observer la coagulation de l'albumine sur le sable du Sahara, c'est-à-dire de *faire cuire des œufs au soleil* ! L'expérience mériterait d'être tentée en Algérie. Dans nos pays, peut-on admettre la possibilité du même fait? J'ai fait à Vendôme de nombreuses observations sur la température que peut prendre la surface du sol au pied d'un grand mur exposé au midi, et j'ai constaté jusqu'à 44° d'écart entre le thermomètre au soleil et un autre à l'ombre dans le voisinage. Voici quelques chiffres de l'année 1863 : le 4 mai, le thermomètre à l'ombre marquant 20°, le thermomètre au soleil a atteint 64°; le 1^{er} juillet, la température de l'air étant 25°, le thermomètre sur le sol s'est élevé à 69°; et enfin le 9 août, par 36° à l'ombre, mon thermomètre à maxima

au soleil a dépassé 70°, limite de sa course, l'index de mercure s'étant trouvé dans la chambre supérieure. Nous voici donc aux chiffres du Sahara quant à la température du sol. Le 24 juillet 1870, le thermomètre à l'ombre a atteint 40° à Poitiers, et l'insolation avait une intensité des plus remarquables, qui devait rappeler celle du 19 juillet 1707 et du 1^{er} au 7 août 1556 de notre chronique. On aurait certainement pu observer plus de 70° au soleil dans ces jours-là. Si un œuf peut cuire entre 60° et 70°, on aurait donc pu, dans les rochers exposés au midi de la côte de Trôo, faire cuire des œufs au soleil ! Il manque à ma dissertation la grande sanction expérimentale, qui, en physique, est appelée à clore toutes les discussions. Il faudrait d'abord s'assurer si un œuf cuit entre 60° et 70° ; puis, enfin, faire cuire un œuf au soleil, en Algérie, par exemple, où les occasions favorables sont fréquentes.

NOTE H. — Sur l'épidémie de 1581. — Les chiffres de la mortalité à Montoire, Lavardin, etc., demandent à être discutés. M. de Pétigny les a reproduits sans observation, note de la page 355. « En cette même année 1581, une maladie épidémique ravagea le Bas-Vendômois ; il mourut 500 personnes à Montoire, 400 à Lunay, 300 à Lavardin et 9 seulement à Trôo, *que sa position élevée rend très-salubre.* » La différence frappante du nombre des victimes à Trôo et aux environs appelle en effet une explication. M. de Pétigny a imaginé celle de la salubrité de Trôo. M. Renou, *Annuaire de la Société Météorologique de France*, tome x, p. 162, note 5, en donne une autre plus radicale. « Il est probable qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce nombre de victimes ; le petit nombre de personnes mortes à Trôo le donnerait à penser ; le nombre ne serait là si faible que parce que l'auteur y habitant était, d'ailleurs, par sa profession mieux que personne en position d'être exactement renseigné là-dessus. » Comment se fait-il que ni l'un ni l'autre ne citent l'explication donnée par le chanoine lui-même : « et à Trôo neuf personnes dont [*parce qu'il*] y fut remédié audit lieu de Trôo. » Pourquoi enlever à la médecine de ce temps-là un pareil succès, qui devait être bien rare ? Cependant, malgré ou plutôt à cause de la précaution du chroniqueur de faire précéder les chiffres énormes qu'il inscrit de la mention : « ... *il en mourut de compte fait par gens qui les ont mis en mémoire...*, » comme pour laisser à d'autres la responsabilité de ces nombres effrayants, je me range à l'avis de M. Renou, qui n'admet pas une pareille mortalité autour de Trôo. J'ajouterai à l'appui de cette opinion que la commune de Lavar-

din ne compte aujourd'hui que 433 habitants (recensement de 1861); en comptait-elle 300 en 1581 ? C'est là ce que le chanoine aurait pu savoir. Toujours est-il que personne n'admettra que la paroisse de Lavardin ait pu perdre à cette époque, dans un espace de sept mois, *trois cents* de ses habitants, nombre *égalant* ou *dépassant* peut-être le nombre total des paroissiens ! Nous retrouvons ici l'absence de critique historique signalée plus haut.

V. Note F.

N

D

d
sé
lu
e

N
ns
6
10
ar
es

RB
I
3
m
m
v

n

r

m

al
t
l

o
e
e
tu

ANTOINE DE BOURBON
II^e DUC DE VENDOME & ROI DE NAVARRE
ET
JEHANNE D'ALBRET

Par M. A. DE ROCHAMBEAU,
Président de la Société,
Correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

PIÈCES JUSTIFICATIVES (1)

LETTRE DU ROY A M. DE VENDOSME (2)

François I^{er} se préparait à faire une descente en Angleterre. Il avait réuni sur les côtes de Normandie une flotte formidable et devant Boulogne une redoutable armée de débarquement. Il est fort mécontent du peu d'empressement que mettent les capitaines à réunir leurs hommes, et engage Antoine à leur transmettre son ordre formel d'aller se ranger devant Boulogne, sous les ordres du maréchal de Biez.

2 juillet 1545.

Mon Cousin, estant adverty que, de toute la Gendarmerie que j'avoys ordonné pour la Picardie, il ne s'y retrouve pas à ceste heure cent hommes à cheval, de quoy j'ai merveilleusement grant occasion d'estre mal content des chefs et cappitaines d'autant qu'estant l'heure venue qu'il fault commencer à frapper à l'œuvre

(1) Ces documents n'ont pas été publiés dans notre volume de la *Société de l'Histoire de France*.

(2) Copie.

du fort que je veulx faire faire devant Bouloigne une des principales choses pour tenir en seureté ceulx qui y besoingneront et rendre la commodité à la conduite des vivres, est la force des gens à cheval ; à ceste cause, je vous prie despescher, incontinent la présente receue, quelques Gentils hommes des vostres pour aller vers les dits chefs qui sont au dit pais de Picardie leur faire entendre le malcontentement que j'en ay et leur ordonner très-expressément, sur tant qu'ils craignent d'encourir mon indignation, qu'ils ayent en toute diligence à rassembler leurs gens et eux retirer la part que sera mon cousin le Mareschal Du Biez (1) le plus tost que faire se pourra et qu'ils fassent ung Roolle de ceulx qu'ils trouveront refusans d'y aller pour le m'envoyer incontinent sans en espargner un seul, car je suis débilité de despescher Gentilz hommes expres pour aller voir et me rapporter au vray ce qui sera en chacune bande et de la faute qui se trouvera je ne m'en prendray qu'aux ditz chefz et cappitaines dont je feray faire tel exemple que en sera mémoire d'icy à cent ans ; m'advertissant de l'ordre que vous y aurez donné et des autres choses de delà que entendrez concernant mon service.

Priant Dieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa sainte garde.

De Touques (2), le 11^e de juillet m^{ve} xlv

Signé: FRANCOYS.

Et plus bas : DE LAUBESPINE.

(Bibl. Nation. Fontan. 254, Beth. 8535, f° 110.)

II.

CONTRAT DE MARIAGE *entre Monseigneur Anthoine de Bourbon, duc de Vendosmois, d'une part ; et Madame Jehanne princesse de Navarre ; fait en présence de Henry, Roy de France, qui reconnoit le dit Seigneur Duc de Vendosme estre le plus proche de la couronne de France après Monseigneur le Dauphin son Filz. — Du 20 octobre 1548.*

HENRY par la grace de Dieu Roy de France a Tous presens et advenir salut comme un de nos plus grands et singuliers desirs soit de voir les princes de nostre royaume et mesmement ceux

(1) Le maréchal du Biez commandait l'armée française devant Boulogne.

(2) Touques, village situé dans le Calvados, à l'embouchure dans la mer de la petite rivière de Touques.

quy de plus près nous actiennent de sang et de lignage jointcs et unis soubz nostre couronne, et vivre ensemble pacifiquement en bonne paix, amitié, et union cognoissant que de la ditte union et de l'obéissance, et fidélité quil nous portent nostre Royaume en demeure plus grandement asseuré et estably, et la grandeur de nostre couronne plus honorée soustenue, et deffendue ; sachant aussy que le plus ferme lien pour conioindre et asseurer les amitiés est celluy de mariage desirant singulierement pour ces causes approcher la maison de nostre tres cher et tres amé cousin le duc de vendosmois quy après nostre fils le daulphin est le plus prochain de nostre couronne, avecques celle cy de nostres chers et très amés, oncle et tante les Roy et Royne de Navarre; et de nostre tres chere et tres amée cousine Jehanne princesse de Navarre est grandement sortable, et suivant nostre vouloir desiré d'une part et d'autre SÇAVOIR FAISONS que nous considerans ce que dessus et apres avoir entendu le commun consentement des parties lesquelles en la presence de nous et de nos amez et feaulx nottaires et secrettaires et de la maison de france cy dessous signés. feurent presens en leurs personnes Assavoir nostre dit cousin le duc de vendosmoys et nostre tres cher et tres amé cousin le cardinal de Bourbon son oncle d'une part, et nos dits oncle et tante les Roy et Royne de Navarre, et nostre ditte cousine la princesse de Navarre leur fille d'autre part, entre lesquelles parties a esté accordé le mariage futur quy au plaisir de Dieu se faira en face de Sainte Eglise Entre nostre dit cousin Anthoine duc de vendosmoys, et nostre ditte cousine Jehanne princesse de Navarre selon la forme et theneur de certains artigles lesquels de lacord et consentement des dittes parties ont esté passés et acordés en nostre presence en la forme que sen suit CE SONT LES ARTICLES du pourparlé du mariage d'entre tres hauts et tres excellans prince et princesse Monseigneur Anthoine duc de Vendosmois etc. et dame Jehanne princesse de Navarre fille unique de tres hauts et très-excellans Henry par la grace de Dieu Roy de Navarre etc. et en la presence et du bon plaisir et vouloir du Roy. Premièrement que le dit seigneur duc de vendosmoys dispensation apostolique premièrement obtenue et impettrée prendra la ditte dame princesse de Navarre avec le vouloir et consentement de ses dits pere et mere a femme et espouse, et la ditte dame princesse prendra le dit Seigneur duc de Vendosmoys a mary et espous ; en faveur et contemplation duquel mariage les dits Roy et Royne de Navarre pere et mere de la ditte dame princesse Constitueront et assigneront en dot et mariage pour leur ditte fille la somme de cent mille escus d'or soleil, quy seront payés en ceste maniere, c'est assavoir par chascun an la somme de vingt et cinq mil livres Tournaises desquelles les dix mil livres seront au lieu d'interest pour l'entretenement de la ditte dame princesse Et les

quinze mil restans des dittes vingt cinq mil livres seront des-
duitz et comptez en sort et payement de la ditte somme de cent
mil escus jusques au parfaict et entier payement d'icelle de la-
quelle somme de cent mil escus les deux tiers sortiront nature de
meubles, et l'autre tiers le dit seigneur duc sera tenu employer
en héritages sortissans nature de propre du costé et de ligne de
la ditte dame princesse et des siens, sy autrement par elle nen
est disposé ou bien rendre la ditte somme jusques au dit tiers,
aussy a esté accordé que la ou par cy après la ditte dame Royne
de Navarre son mary, et que depuis le dit Roy de Navarre con-
volast a secondes nopces, et que du dit mariage y eust enfant
masle un ou plusieurs que pour l'assignation ou payement de la
ditte somme de cent mille escus, la ditte dame ne demeurera ex-
cluse quelle ne puisse audit cas avoir son droict de legitime et
biens et succession de son dit pere selon la qualité de ses may-
sons et coutumes des lieux ou les dicts biens sont scitués et as-
sis, en rapportant la moytié de ce qui se trouvera avoir esté payé
de la ditte somme de cent mille escus durant et constant le ma-
riage des dits Roy et Royne de Navarre, et le total de ce que le
dit Roy et Royne navarre luy pourroit avoir payé sur icelle
somme après le trespas de la ditte Royne sa femme; Et moyen-
nant ce que dessus le dit seigneur duc de vendosmoys a doué et
doüe la ditte dame princesse de douaire prefix à icelluy prendre
sy tost que douaire aura lieu est assavoir de la somme de douze
mil livres de rente ou revenu par chascun an la vie durant de la
ditte dame princesse, soit qu'elle demeurast en viduité ou quelle
convoslast en secondes nopces et lequel douaire le dit seigneur
duc de vendosmoys sera tenu asseoir et assigner et des a present
assignera sur le comté de Marle terres et seigneuries de Ven-
dueil et Han, jusques à la concurrence de la somme de douze mil
livres par chascun an, Et au cas que les dittes terres ne valeus-
sent de revenu par chascun an le dit douaire le surplus sera four-
ny et delivré de proche en proche jusques à lentiére assiette et
parfournissement dicelluy, et aura la ditte dame pour son habi-
tation la maison de Marle ou la maison de La Fere telle des deux
que la ditte dame voudra choisir et eslire, meubles, et ustencilles
selon son estat et qualitté jusques à la valeur de dix mil livres, et
sans que la ditte habittation puisse estre comptee sur le dit
douaire de douze mil livres Tournoises de revenu dessus assi-
gné; aussy a esté convenu et accordé pour la conservation et
perpetuation des dittes hautes maisons, que le premier masle quy
sortira du d. mariage succedera en tous et chascuns les biens
des dits futurs mariez quils ont de present ou quy leur pourroit
escheoir cy après par succession directe ou collaterale, et adve-
nant le cas des dittes successions escheues a la ditte Dame prin-
cesse apres son trespas, le d. masle portera les armes escartel-

lées de Navarre et de France, le quartier de France, tel que ceux de la maison de Bourbon le portent a la charge de pourvoir aux puisnez selon leur estat et coustume des maisons et de dotter et marier les filles en argent ainsy qu'il sera advisé selon leurs qualitez ; sera tenu le d. duc de Vendosmoys enjoialler laditte dame princesse sa future espouse de bagues et joyaux a elle convenablement appartenans, et selon son estat et qualité ; a esté accordé que les ditz mariez seront uns et communs ensemble en tous meubles et conquetz qui se feront durant et constant le dit mariage si le d. mariage est dissolu par le trespas dudit duc de Vendosmoys soit qu'il y ait enfans ou non enfans, la ditte dame princesse survivant pourra prendre et choisir la ditte communauté ou bien renoncer a icelle sy bon luy semble, auquel cas, demeurera franche et quitte de toutes debtes et hipotecques et pourra neantmoins la ditte dame retenir franchement et quittement tous ses habillemens bagues et joyaux servans a sa personne jusques à la valeur de dix mil escus dor soleil ensemble les bagues et joyaux quelle aura aporté avec le d. Sgneur duc de Vendosmoys selon qu'ils auront esté baillez par Inventaire si diceux autrement la dicte dame n'en avoit disposé et encores prendra son douaire et propre tel que dessus sy du dit mariage y a enfans et que le dit duc de Vendosmoys allast le premier de vie a trespas, la ditte Dame princesse sera usufruituaire et administreresse de tous et chacuns les biens de ses dits enfans, et aura leur gouvernement et administration durant le temps qu'elle sera en viduité jusques à ce que les enfans masles ayant laage de dix huict ans, et les femoles laage de quinze ans completz sans quelle soit tenue de rendre compte et reliqua en portant les charges ordinaires de la ditte mayson, et entretenant les dits enfans selon leur estat et qualité, et gardant les droicts des dittes maysons ; à ce faire a esté present Monseigneur le reverendissime Cardinal de Bourbon oncle du dit seigneur duc de Vendosmoys lequel a eu pour agreable tout le contenu en ces presents articles et pourparlé de mariage et en faveur dicelluy a déclaré avoir fait par cy devant donation au dit duc de Vendosmoys son nepveu des terres de Condé et La Ferté en Brie appartenans dependans a luy escheus par le partage des maysons de Vendosme, et de Luxembourg receu par
en datte du
laquelle donation en tant que besoning seroit le dit Seigneur reverendissime a rattifié loué, et approuvé en faveur et contemplation de ce present mariage et lequel autrement neust esté fait, et outre a le dit Seigneur reverendissime cardinal dit et déclaré que haute et puissante dame françoise d'Allençon Duchesse de Beaumont douariere de Vendosmoys mere du dit seigneur duc la recogneu et declare en faveur de ce present mariage son fils aîné ; et principal herittier et comme tel luy a donné cédé et transporté

tous et chascun les droicts quy lui peuvent competter et appartenir en la succession des duchés d'Allençon comté du Perche et d'Armagnac Baronnies Terres Seigneuries de la ditte succession aux conditions et modifications contenues audit contract de donation receu le quatorziesme jour de may lan mil cinq cens quarante huit par devant Lepaige tabellion de la Fleche, et a promis ledit seigneur reverendissime dedans six mois prochainement venant faire rattifier par la ditte dame tous le contenu en ces presents articles et pourparlé de mariage fait a Moulins le vingtiesme iour doctobre l'an mil cinq cens quarante huit ainsy signé Bochetel, Clausse et du Thier, lesquels traicté accord promesses obligations cessions transports et toutes autres choses en ces presentes lettres contenues et escriptes les dittes parties et chascune d'icelles en droict soy et en tout ce quyleur touche et peut toucher ont promis et promettent par leur foy et serment de leurs corps, et en parolles de princes baillé es mains des dits Nottaires et secrettaires et soubz la soubsmisssion hipotecque et obligation de tous et chascuns leurs biens et ceux de leurs hoirs et ayans cause, meubles et immeubles presens et advenir, lesquels ils ont soubsmis et soubsmettent a toutes cours et juridictions de inviolablement entretenir, observer, et accomplir de point en point et avoir agréable ferme et estable, tout le contenu en ces dittes presentes sans aller ne venir, ne faire aller ne venir par eux ou par autres au contraire directement ou Indirectement en quelque sorte et maniere que ce soit, et ence faisant ont renoncé et renoncent les dittes parties et chascune dicelles par leurs dittes foy et serment a tout droit escript canon et civil, uz, stille coustumes et usances de Pays a ce desrogans et contraires et outres ce ont voulu et accordé les dittes parties que toutes clauses et autres choses servans a lefficace de ce present traicté sy puissent cy après ettre et apposer au dict des sages, la substance dicelluy non muee toutes lesquelles choses ont esté faittes passees et accordées par les personnes et en la forme que dessus en la presence de l'exprès vouloir et acord et consentement de nous autorisés et approuvans tout le contenu au dit contrat en tous ces points et articles entierement et selon leur forme et theneur condamnant les dittes parties respectivement a lentiere observation entrenement et accomplissement dicelluy traicté en tesmoing et approbation de quoy nous avons fait nostre scel a ces dittes presentes donné a Moulins le vingtiesme iour doctobre lan de grace mil cinq cens quarante huit et de nostre regne le deuxiesme.

Par le Roy S^r Bachetel et Duthier Et scellé du grand sceau de cire verte sur lacs de soye verte et rouge.

Le dix huit avril xv^{ie} soixante cinq la presente copie a esté bien et deuément vidimée et collationnée a l'original escript en par-

chemin et signé et scellé ainsi quil est dit cy dessus qui est au tresor du Roy a Pau Inventaire de Bearn Rubrique d'Albret, chapitre d'alliances, mariages et testamens, coté nombre xxxii, sur un coffret de noyer Par moy cons' et secret" de sa maistre en la chambre de comptes, de Navarre, de lordonnance de la ditte chambre les d. an et jour.

Signé:

DUBON

(Rec. de titres, t. 73, f° 51.)

III.

PASSAGE DU ROYAUME DE NAVARRE DANS LA MAISON DE BOURBON.

Le Royaume de Navarre étoit tombé dans la maison d'Albret en 1484 par le mariage de Catherine de Foix heritiere de cette couronne avec Jean chef de l'illustre maison d'Albret ils eurent pour successeur Henry leur fils qui en 1526 épousa la princesse Margueritte sœur de François 1^{er} et veuve du Duc D'Alençon, et de ce mariage il ne vint qu'une fille Jeanne Princesse de Navarre que dans sa jeunesse on appela la mignonne des Roys a cause de l'amitié que Henry son père et François 1^{er} son oncle témoignèrent pour elle.

Jeanne donnoit un Royaume par son mariage: il est vray que ce royaume étoit déjà démembré de sa plus grande partie par l'usurpation qu'en avoient faite les Espagnols sous le regne de Louis 12 sur Jean d'Albret ayeul de Jeanne sous le prétexte que le Pape avoit excommunié ce prince et déclaré ses états vacquans; mais ce qui en restoit tenta encore l'ambition de Charles-Quint. En passant par la France en 1539 il avoit veu le Roy Henry d'Albret

et en avait conçu une haute estime, il luy fit demander sa fille pour Philippe II son fils, et appuya sa demande de l'objet politique de faire cesser pour toujours les prétentions des Roys de Navarre sur la partie usurpée de leurs Etats, prétentions que les Roys Louis XII et François I^{er} avoient soutenues plusieurs fois inutilement par leurs armes, et qui sans le mariage proposé laisseroient subsister un motif de guerre.

Si aux raisons d'ambition qui determinoient Charles Quint dans la demande de Jeanne pour femme de son fils, il étoit nécessaire d'en joindre d'autres, on pourroit dire que Charles étoit agité de remords de l'injustice de l'usurpation de la Navarre par Ferdinand Roy d'Espagne son ayeul, et qu'il en conserva le scrupule jusqu'au tombeau dans lequel il ne descendit qu'après avoir recommandé à Philippe son fils de réparer cette injustice.

Mais quoi qu'il en soit, la proposition de l'Empereur ne fut point écoutée par l'opposition qu'y apporta François I^{er} : ce monarque regarda comme un grand danger pour luy même de laisser introduire un allié si redoutable dans le cœur de la France, où indépendamment de la Navarre Henry d'Albret possédoit des terres considerables qui sans cesse eussent été prêtes à se revolter. François I^{er} ne s'occupa au contraire que du projet de se faire un puissant allié contre l'Empereur même par le mariage de la Princesse de Navarre. Pour y parvenir il jeta les yeux sur Guillaume Duc de Clèves, et quoique ce projet ne plut pas à la Reyne Marguerite sa sœur, il fut cependant porté au point que les ceremonies en furent faites à Chastelleraud le 15 juillet 1540 Jeanne ne pouvant alors êtreagée que de douze ans.

Le mariage ne fut pas couronné peut-être par la raison de la trop grande jeunesse de la princesse, Charles Quint profita du delay pour regagner le Duc de Clèves, et pour lors tous engagements furent rompus. La princesse devenue libre et parvenue à 16 ou 17 ans epousa enfin à Moulins en Bourbonnois Antoine de Bourbon Duc de Vendôme duquel elle eut Henry IV qui en montant sur le trône unit le royaume de Navarre à la monarchie française.

(F. Font. 259. — Extrait de la Chronologie
novennaire de Victor Cayet.)

IV.

LETTRES du Roy Henry 2^e par lesquelles il donne à la princesse de Navarre, le pouvoir de disposer d'un maistre de chacun mestier qu'il aroit estably en toutes les villes de son royaume: du 2^e novembre 1548.

Henry par la grace de Dieu, roy de France, a tous ceulx qui ces presentes lettres verront salut Comme puis naguères le mariage d'entre nostre tres cher, et très amé cousin Anthoine duc de Vendosme gouverneur et nostre lieutenant general en nostre pays de Picardie; Et nostre très chère et très amée cousine la princesse de Navarre, ait esté faict traicté cellebré solempnisé et consommé en nostre ville de Moulins, en mémoire duquel, et aussy pour ne moins faire en cest endroit en faveur de nostre ditte cousine pour la tres grande proximité de sang et linage, dont elle nous actient, et aussy pour la parfaicte amitié que luy avons tousjours portée et portons, qu'il a esté faict cy devant en contemplation des mariages des princesses de sa qualité, pour des causes et autres grandes et justes et raisonnables considerations a ce nous mouvans, avons de notre grace spécial plaine puissance et auctorité royal, faict, créé statué et estably, faisons, créons, statuons et établissons par ces presentes en chascune ville de nostre Royaulme pais terres et seigneuries, un maistre de chaque mestier, voulons, et nous plaist, que desdittes maistrises de chascun desdits mestiers, soient par nostre ditte cousine pourvus tels persounaiges qu'elle advisera et bon luy fera expedier ses lettres patentes et provisions scellées de son scel et signées de sa main ou de l'un de ses secretaires En vertu desquelles, ceulx qui ainsy seront par elle pourvus des dites Maistrises, seront et voulons y estre receus, mis et institués par les juges qu'il appartiendra; et auxquels les dittes lettres patentes de nostre ditte cousine seront pour cest effect adressées sans qu'ils soient tenus faire aucun chef d'œuvre, payer disner ny faire autres frais despendans de chascun desdits mestiers, s'y donnons en mandement par ces mesmes presentes a noz amez et feaulx les gens de nos cours de Parlement, et à tous nos baillis, seneschaux prevost et autres justiciers et officiers, ou leurs lieutenans, et a chascun d'eulx en droit soy, et comme a luy appartiendra Que nos presens statuts, creations et établissements dessus dittes mestrisés d'iceulx mestiers ils entretiennent guardent et observent; facent entretenir garder et observer, lire, publier et enregistrer en leurs cours, jurisdictions et

auditoires, et de l'effect d'iceux facent, souffrent et laissent nostre dite cousine, et ceulx qui par elle seront ainsi que dit est pourveus des dites maistrises, jouir et user plainnement et paisiblement sans en ce leur faire mettre ou donner ny souffrir leur estre faict mis ou donné aucun trouble ny empeschement en quelque manière que ce soit lequel si faict mis ou donné leur estoit, les reparent et mettent ou facent reparer, et mettre à plaine et entière delivrance et au premier estat et deu, car tel est nostre plaisir nonobstant quelsconques edits, ordonnances restrictions mandemens ou desfences a ce contraires, et pour ce que de ces dites presentes l'on pourra avoir asfaire en plusieurs lieux, nous voulons que au vidimus d'icelles, collationné par l'un de nos amez et feaulx notaires et secrettaires ou faict sous scel Royal foy, soit adjoustée comme à ce present original auquel en tesmoing de ce, nous avons faict mettre nostre scel. Donné à Agen le deulxiesme jour de novembre lan de grace mll cinq cens quarante huit, et de nostre Regne le deulxiesme, et sur le scel, par le Roy, Monsieur le cardinal de Guise, vous les seigneurs de Sedan et de Saint André mareschaulx de France et autres presens, signé Clausse, et scellée à double queue du grand sceau de cire jaune.

Collation faicte à l'original par moy notaire et secrettaire du Roy le quinsiesme jour de décembre mille cinq cens quarante huit ainsy signé Rabier.

(*D'une autre main.*) Le vingt huitiesme juin mil six cens soixante six, la presente copie a esté bien et dument vidimée et collationnée sur autre copie escripte en parchemin qui estoit au tresor des archives du Roy au chasteau de Nerac qui a esté portée en icelluy du chasteau de Pau et qui est inventoriée au vieux invantaire d'Albret chapitre des dons privilèges et autoritez coté H, par moy conseiller et secretaire de Sa Majesté en la chambre des comptes de Navarre sous signé de l'ordonnance de ladite Chambre.

DUSPONT.

(F. Doat, 237, f° 57. — F. Brien. 73.)

V.

12 juillet 1549. — ESTAT *des personnes ordonnez par Mgr le duc de Vendosmoys à manger à son ordinaire ainsi que cy après s'ensuit :*

PREMIER :

Douze gentilshommes ordinaires.

Trois valletz, sçavoir: ung pour Mgr de Ronnay, un pour Mgr de Gennes et ung aultre pour le maltre d'hostel servant.

Treze paiges de present s'il ne s'en met de hors.

Douze valletz aus dictz paiges et M^e Estienne qui est avec Bugneur (?).

Le trésorier Bouchet.

Ung secretaire.

L'argentier.

Le controlleur.

Le médecin.

Ung aulmosnier et son vallet.

L'appoticaire.

Thomas le faulconnier.

Bon aussy faulconnier.

Trois valletz de chambres et ung barbier qui feront quartier.

Deux valletz aus ditz valletz de chambres.

Ung huissier.

Ung tapissier.

Ung vallet de garde-robe.

Deux fourriers, ung vallet.

EN PANNETERIE, PAR QUARTIER.

Ung chef d'office.

Ung aide à cheval.

Ung aide à pied.

Ung vallet.

EN ESCHANSONNERIE.

Ung chef d'office.

Ung aide à cheval.

Ung porte barrot.

Vallentin.

Ung vallet.

CUISINE.

Ung escuier.
Ung m^e queux.
Ung garde vaisselle.
Trois garçons de cuisine, scavoir : Guillot Collas et le petit
vieulx.
Ung porteur.
Ung portier.
Ung vallet de fourrière.
Ung portebois.
Ung barbier de commun.
Deux chevaucheurs d'escurie.
Messire Jehan, clerc de chapelle.

NOMBRE LXXVII personnes
estimez à dix solz par jour, xxxviii^l x^s.

Pour bois, charbon, balletz, logis, par estimation par jour,
vi^l xv s.

Chantres, au nombre de neuf, comprins trois petitz garçons à
dix solz par jour, comprins leurs chevaux, iv^s x^s.

Deux valletz à l'argent aux dictz chantres, vi^s.

Cinq lacquais à l'argent, à cinq solz par jour. xxv^s.

Nicollas, faulconnier, pour lui et son cheval, x^s.

Trois valletz de chiens estans avec Madame, pour leur despense
par jour, xii^s.

Pour les chiens qu'ilz ont en garde, pour leur despence par
jour, xv^s.

Ung vallet au tresaurier Bouchet, pour sa despence par jour,
iv^s.

Ung vallet au secretaire, iv^s.

Ung vallet à l'argentier, iv^s.

Ung vallet au médecin, iv^s.

Celui qui menne la malle des barrotz, iv^s (1).

Pour vingt chevaux en la petite escurie, à v^s par jour, c^s.

A ung mareschal, tant pour despense que pour gaiges, vii^s
vi^d.

Pour despense de cinq pallefreniers aus chevaux, xx^s.

Pour dix mulletz, par jour, iv^l.

Pour huict chevaux de churette, iv^l (2).

(1) En marge de cet article est inscrite la somme de cclm l. ii s.

(2) En marge on lit le chiffre cxm l. vii s. vii d.

Pour vingt grands chevaulx estans à la Fère et aultres lieux,
à v^s par chacun jour, c^s (1).

A Charles, pour sa despence, xv^s.

A dix sept paiges, comprins le petit balladin, comptes à chacun
vi^s par jour, cii^s.

Ung vallet aux dictz paiges, iv^s.

Six pallefreniers aux ditz grands chevaulx, à chacun quatre
solz par jour, xxiiii^s.

A ung aide aus dictz chevaulx, par jour, iii^s.

Ung mareschal aux dictz grands chevaulx, par jour, viii^s.

Lun des paiges, par estimation par jour, vi^s.

Pour sept chevaulx à Nerac à v^s par jour, xxxv^s.

Pour quatre paiges, à v^s par jour, xx^s.

Ung vallet aus dictz quatre paiges, iii^s.

Pour la despence de Guillaume et le basque qui sont avecques
les grands chevaulx, à chacun quatre solz, viii^s.

Deux valletz de lymiers, pour despence d'eulx. leurs chiens et
gistes, par jour xii^s (2).

HARATZ.

A Gabriel, par jour, viii^s.

A Gratien, pallefrenier des estallons, par jour, iiiii^s.

A deux pallefreniers aux poulains, à chacun iii^s vi^s t. viii^s.

A Jehan des Essartz et ung aide qui pensent les jumens du dit
haratz, vii^s vi^s.

Monseigneur n'entend estre baillé collations, torches ni chan-
delles à aucuns de ses gens, fors et excepté à M. de Ronnay, au-
quel il entend être baillé son ordinaire acoustumé (3).

LIVREY.

Au pourvoieur, par jour, par sa livrée, xv^s.

Au boullanger aussy, xii^s.

Au lavandier, x^s.

Le concierge aura, Monseigneur estant à La Fère, sa livrée.

Le portier semblablement.

Le petit Hazard.

Fayot, iii^s vi^s.

(1) On lit en marge : « Monseigneur entend, estant à La Fère, qu'ils ayent plus de
cinq solz. »

(2) En marge on lit : CLXVI s. — Liénard sera baillé à Mons^r le cardinal de Ven-
dosme. — C par Soy?

(3) En marge : CXXVIs. vi d.

Pour la nourriture du cheval des bouteilles, ung des broches et ung des garde-manger, estimez à v^s par jour, pris de l'escurie cy par jour, xv^s.

Somme totale, miii v^s x l. t.

Les parties cy dessus transcriptes, ainsi qu'elles sont couchées, se montent à la somme de quatre vingtz dix livres tournoys par jour, qui font trente deux mil quatre cens livres par an, laquelle somme nous avons ordonné et ordonnons estre païée par Jehan Le Moisne, notre argentier, aux personnes et ainsy qu'il est déclaré cy dessus.

Faict en nostre chastel de La Fère le douzième jour de juillet mille cinq cens quarante neuf.

(Chambre des Comptes de La Fère, Archives de l'Aisne.)

VI.

LETTRES du Seneschal et Gouverneur de Ponthieu pour l'exécution du don fait par le Roy Henry second, au duc de Vendosme de la comté de Charolois et de la Principauté d'Orange et autres terres, en recompense des terres qu'il avoit au pais de l'Empereur.

A tous ceulx qui ces presentes lettres verront, Anthoyne Blondel, chevalier, baron de Bellebroune seigneur de Tubinghen, Estrées et Marles, Conseiller du Roy nostre Sire, son Seneschal, gouverneur de Ponthieu, et commissaire d'Icelluy Seigneur en ceste partie, Salut, Scavoir faisons que veües les lettres patentes du Roy nostre Sire, données à Joynville, le neufviesme jour d'Avril, L'an mil cinq cens cinquante et un, par lesquelles le Roy nostre dit Seigneur, pour recompenser, hault et puissant Prince Monseigneur le Duc de Vendosmois, et de Beaumont, gouverneur, et Lieutenant general pour le Roy nostre dit

Seigneur en ses pays de Picardie, Boullonois, et Arthois, de la perte qu'il a fait durant la guerre, des terres qu'il a aux païs de l'Empereur a baillé à Mondit le duc de Vendosmois, les terres qui s'en suivent, c'est assavoir le Comté de Charoloys et principauté d'Oranges, leurs appartenances et appendences, de Bausseiguis, près la Comté de Marle, de Auxj le chasteau avec les terres de Fontaines, Nostre dame sur Somme de Fiennes, et autres terres, que Dame Françoisse de Luxembourg, comtesse de Gaures a en Boullenois de Flany, le Martel des terres de Long Longuet, Long pré, Haugest, Castellet, Niry Dondelainville, et Vergenille, Oissy, Mitigny, Arrest, Folemprinse. appartenans à Adrian de Croy, comte du Roeux, des terres de Yencourt, Noully, Quierrin, Moyenneville, et Humhercourt, appartenant à George de Brimen, des terres de Maisicourt, Tamesson, et Aillyhault Clocher, appartenans à Anthoine de Bailloeril, de la terre de Bonberch en Vimeu, appartenans au prince Despivry, des terres de Brimen, Donval de Frencq, de Baillœuil, Achen, et autres terres appartenans à Maximilian de Melum, Vicomte de Gaud de Bercq, Hollnville, Francqueville, Thoenfle, et Mail, fens sequehart, du villaige de Deramecourt, appartenant au Seigneur de Humbercourt, de la terre de Plonvyon, de la terre de Montecourt, Revenant le tout à la somme de dix neuf ou vingt mil livres de Rente, pour en jouir par mondit Seigneur le Duc de Vendosmois par maniere de provision jusques a ce que autrement ayt été pourvu, sur le fait de la recompense prétendue par mondit Seigneur le Duc de Vendosmois, par les commissaires, a ce députez par le Roy nostre dit Seigneur, tant que la guerre durera, et jusques a ce que les terres, seigneuries, et autres choses, quy luy sont occupées, et détenues sous l'obeissance de l'Empereur, luy soient entierement rendues et restablies en faisant par nous bailler, et delivrer, a mondit seigneur le Duc ou a ses procureurs, et receveur tout le revenu, proffit, et esmolumens d'icelles terres par les receveurs, fermiers ou censiers desdits comté, principauté, terres et seigneuries, cy dessus déclarées, à commencer du jour du saisissement, qui en a esté fait ez mains du Roy Nostre dit Seigneur, veüe, aussy la requeste à nous présentée par Jean Alespee Secrétaire des finances de Madame la Princesse de Navarre, duchesse de Vendosmois, au nom, et comme procureur de mondit seigneur le Duc de Vendosmois, afin d'avoir mainlevée desdittes terres, et Seigneuries de Long, Longuet, Longpré, Castellet, Fontaine sur Somme, Dondelainville en partie, Arrest, Nolly, Maizicourt, Famesson, lez alli le haut clocher, Bonberch en Vimeu, et ses appartenances, et dependances Dompvast, Berch Hellicourt, et autres scittuées es fins, et Mectes de ceste Senneschaulcée, et ordonner que les Receveurs, fermiers, ou commissaires establis esdites terres, se-

roient contrainsts par toutes voyes, deües et raisonnables comme pour les propres deniers et affaires du Roy, à luy en rendre compte et relicqua suivant la teneur desdites lettres patentes avec la responce du procureur du Roy nostre Sire en cested. Seneschaucée, auquel lesdites lettres et requeste ont esté communiquées, et le tout considéré, Nous suivant les dites lettres patentes avons ordonné et ordonnons, que a mondit Seigneur le Duc de Vendosmois sera faicte, et luy adjugeons mainlevée desdits fiefs, terres et seigneuries, estans es mectes de ceste seneschaucée, cy dessus déclarés, ensemble des fruits, proffitz, revenus, esmolumens, et arrérages escheux par l'ouverture de la guerre, a commencer du jour du saisissement, qui en a esté fait, pour de tout en jouir, et posséder par mondit Seigneur le Duc de Vendosmois par provision, et tant que autrement en sera ordonné, et que les fermiers, receveurs, ou commissaires establis esdites terres, seront contrainsts par toutes voyes, et manieres deues et raisoneables, et comme pour les propres deniers et affaires du Roy à luy en rendre compte, et relicqua, le tout suivant la teneur desdites lettres patentes, Et pour ce faire avons commis, et commettons le premier Sergent royal sur ce requis, auquel en donnons pouvoir, et commission par ces présentes auxquelles en tesmoing de ce, nous avons fait mettre le scel d'icelle seneschaucée, faictes et expédiées a Abbe par devant Maistre Jacques Bernard, Licencié des lois, Conseiller du Roy nostre Sire, Lieutenant en la dite Seneschaucée, Le pénultième jour de May, l'an mil cinq cens cinquante et deux, ainsi signé de Ponthieu.

Le vingthuitiesme Juin mil six cens soixante six la presante copie a esté bien et duement vidimée et collationnée à l'original escript en parchemin qui estoit au trésor et archifs du Roy au chasteau de Nérac qui a esté porté en celluy du chasteau de Pau et qui est inventorié au vieux inventaire d'Albret chapitre des dons, privilèges et autorités coté S par moy cons' secrétaire de sa Majesté en la chambre de comptes de Navarre soubz signé de l'ordonnance de lad^e chambre.

(F. Doat, 237, f° 152.)

VII.

MÉMOIRE SUR L'ASSAUT DE THÉROUANNE,
DÉFENDUE PAR M. DE VENDOME.

Depuis l'assault donné à Thérouenne, Monsieur de Vendosme se delibera envoyer dans ladite ville quelque renfort de gens, et pour estre la chose dont il estimoit qu'ils avoient plus de besoin et pour ceste cause despescha les cappitaines Le Breuil et Saint-Azoman avecques 200 harquebusiers et cinquante corsellects de leurs plus braves soldats choisis parmi leurs deux troupes pour s'aller jecter dedans ce qu'ils ont faict sy dextrement avec de trente a quarante gentilshommes qui y sont allés quant et eux; et y ont tous esté sy bien guydés par leurs guydes qu'ils sont entrés dans ladite ville la nuict d'entre le 16 et le 17 de ce moys sans avoir faict perte d'ung seul homme ny avoir faict rencontre que de vingt ou vingt cinq ennemys faisant les sentinelles qu'ils ont tous tués. Les gens de cheval qui les ont accompagnés sont retournez le mesme chemin qu'ils y estoient allez sans fortune ny avoir rencontre que de quelques chevaulx espaignols qu'ils mirent en rourt en ayant tué une partye.

Les gentilshommes qui sont entrés en la dite ville de The-roüenne oultre les 300 hommes susdits sont le marquis de Baugé avec deux gentilshommes des siens, le sieur de Dampierre et deux gentilshommes des siens, de la Noues, et un gentilhomme des siens et un gentilhomme de Baillet et deux gentilshommes de vieuxx maisons, Dampierre fils du sieur de Rambure et ung gentilhomme le frere du Baron de Ferny que le roy a nourri paige et 12 ou 15 gentilshommes.

Les ennemys depuis l'assault donné nont point faict de batterye, cependant et des le jour mesme dudit assault Monsieur de Montmorency a faict faire si bonne diligence a reparer la bresche que aujourd'huy elle ne s'estime moins forte qu'elle estoit lors du commencement de la batterye.

Il est bruict qu'ils veulent remuer leur batterye pour aller battre la ville en ung autre endroit mais s'ils ne l'ont peu forcer au

plus foible il est bien aysé à croire que moins feront ils aux autres endroicts qui beaucoup plus forts.

(Anjou et Touraine, t. 10, Chartes 1548, 1575, N° 4287.
Archives du comte du Lude.)

VIII.

MÉMOIRES POUR LA ROYNE JEANNE DE NAVARRE
CONTRE LES PRÉTENTIONS DU DUC DE VENDOME ET DE
FRANÇOISE D'ALENÇON SA FEMME
SUR LES BIENS DE LA MAISON D'ARMAIGNAC.

*Instructions pour très-haute, très-puissante, et très-excellente
Princesse la Royné de Navarre, comtesse d'Armaignac, contre
le Duc de Vendosmois et Madame Françoise d'Alençon son
espouse.*

PREMIEREMENT

Fait a presupposer que le Roy estant possesseur des comtés, vicomtés, terres, seigneuries, biens et possessions de la maison d'Armaignac, tant à droits de confiscations à cause du crime de Leze Majesté pretendu avoir esté commis par Jean Quint, comte d'Armaignac, duquel la prétendüe innocence n'avoit esté purgée dedans le terme prefix, ne longtemps après que à tiltre de donation feu Monseigneur Charles Duc d'Alençon ou ses curateurs, le Seigneur d'Albret et plusieurs autres querellans ladite succession de ladite maison d'Armaignac, intenterent procès en la cour de Parlement à Paris les uns contre les autres, et tous ensemble contre le Procureur general du Roy.

Item auquel procès fut tellement procédé que par arrest fut dit que le dit feu Duc d'Alençon le Seigneur d'Albret et autres pretendans droit en la dite succession et maison d'Armaignac seroient admis et receus a purger l'innocence du dit Jean Quint

dedans certain temps et cependant que la possession et jouissance des dites comtés, vicomtés terres et seigneuries de la dite maison d'Armaignac demeureroit au Roy.

Item que depuis ledit Seigneur Duc d'Alençon apres l'advenement du Roy a la couronne a sa priere, et requeste transigea et appointa avec le Roy pour raison du différent de ladite succession, et par ladite transaction pleust au Roy céder et transporter à mon dit Seigneur le Duc d'Alençon mais Dame Marguerite de France, sa femme tous les droits noms raisons et actions par luy prétendus en la dite maison, et succession d'Armaignac pour en jouyr par luy, et les hoirs qui descendroient du corps de luy, et de madite Dame Marguerite de France fors son espouse, et a present Royne de Navarre, et au cas que dudit mariage ny eut enfans, et madite Dame fut survivant. Le Roy donna ceda et transporta tous les dits droits etc. à madite Dame Marguerite de France pour en jouir par elle, et les hoirs qui descendroient de son corps soit du dit mariage ou autrement.

Item et feu mon dit Seigneur Duc d'Alençon de sa part ceda et transporta au Roy tous les droicts a luy appartenans es dites comtés vicomtés terres et seigneuries de ladite maison d'Armaignac *In cœsum differentium liberorum*. Et fut ladite transaction vérifiée et homologuée au grand conseil du Roy ou tous les differens de ladite succession et maison d'Armaignac avoient esté evocqués et depuis exécutée par feu Monsieur Sallac, conseiller et maistre des requestes ordinaires du dit Roy et en vertu d'icelle mondit Seigneur Duc d'Alençon, mis en possession réelle et actuelle de toutes les comtez, vicomtés, terres, et seigneuries de ladite maison et succession d'Armaignac.

Item desquelles icelluy Seigneur Duc a jouy a ce tiltre sa vie durant, et après son trespas madite Dame Marguerite de France a présent Royne de Navarre en est entrée en jouyssance, et en a paisiblement jouy par l'espace de deux ans et demy.

Item semblablement a esté faite certaine autre transaction entre la Royne Dors Duchesse d'Alençon d'une part, et mondit Seigneur le Duc de Vendosmois sa femme et les procureurs pectialement fondés de Madame la Marquise de Montferrat d'une part, Par laquelle fut entre autres choses convenu que ladite Dame a present Royne de Navarre seroit et demeureroit posseseresse, et jouissante des dites comtés, vicomtés, terres et seigneuries de ladite maison d'Armaignac qui est, probation claire, que les dites comtés vicomtés et terres de ladite maison d'Armaignac ne peuvent estre querelées par ledit Seigneur Duc de Vendosmois, comme estans de la succession de feu mondit Seigneur le Duc d'Alençon autrement il eut pretendu en estre saisi

en vertu de la coustume generale du royaume de France, pour laquelle le mort saisit le vif.

Item ce nonobstant le dit Seigneur duc de Vendosmois en vertu de certaines lettres Royaux a luy octroyées sous son faux donne à entendre a fait donner assignation aux dits Roy et Roïne de Navarre pour voir inventorier les lettres et tiltres estans en la ville de Tholoze ès archies de Roddes et autres lieux, Et pour voir procéder au fait dudit inventaire faut donner assignation au premier jour d'octobre prochain par devant les Président Robin et Suculer de Tholoze.

Si comparoistront le dit Berthonner, et autres tels que le conseil de Tholoze advisera par devant lesdits commissaires, et remontreront que vouloir procéder a la confection du dit inventaire a la requeste du dit de Vendosmois ny a propos ny apparences pour plusieurs raisons.

Car par la dite transaction premiere qui est une exception de cause feu Monseigneur le Duc d'Alençon avoit transigé et accordé de tous les droits et actions par luy pretendues en la dite maison d'Armaignac, et les avoit, et a cedés et transportés au Roy et à ma dite Dame sa sœur selon la teneur et paige de la dite transaction de laquelle il appert Impromptu, au préjudice de laquelle aucune chose ne peut ny doit estre innovée ce qu'il se feroit si on procédoit à l'inventaire des dits Tiltres de la dite maison d'Armaignac comme estans de la dite succession, car veu que le corps, et bien de ladite maison et succession de Armaignac en tous cas par la dite transaction appartiennent au Roy aussi sont les dils tiltres reulgavi b. 1 cod. de donat. (1 cod. de condit., l. 1.)

Cod. de pactis, et consimilibus veu mesmement la possession en laquelle a tousjours esté le dit feu Seigneur Duc d'Alençon desdites comtés, vicomtés, terres, et seigneuries de la dite maison d'Armaignac estoit, et a tousjours esté en vertu de ladite transaction qui a esté vérifiée par le grand conseil et exécutée a la requeste du dit feu Seigneur Duc contre laquelle transaction effect et execution d'icelle mon dit Seigneur Duc de Vendosme qui se dit héritier et est tenu des faits promesses et obligations du dict deffunct ne peut aucune chose faire ni atenter soit quand au principal ou quand aux tiltres qui sont accessoires.

Item et si on ne peut ledit de Vendosme intervertir ladite possession de feu mon dit Seigneur le Duc acquise en vertu de ladite transaction parce qu'il s'est porté et porte héritier, comme dit est d'iceluy deffunct ce qui ne fairoit par voye indirecte si le dit Seigneur duc de Vendosme parvenoit a ces fins.

Item pour la transaction dernière faite puis le trespas du dit feu Seigneur Duc d'Alençon a esté accordé que la possession et jouissance paisible desdites comtés vicomtés etc. competeroit et appartiendroit à la dite Royne de Navarre, laquelle en vertu de la dite transaction comme dit est en a paisiblement joüy par l'espace de plus de deux ans de vouloir donc pour inquiéter et molester la dite Dame Royne l'a contraindre a faire exhiber les tiltres et enseignemens estans es dites seigneuries de la dite maison d'Armaignac ny auroit propoz en aparence, et seroit en ce faisant par voye indirecte contraindre la dite Dame Royne *parare arma contra se*. Et bailler au dit Seigneur Duc les pièces et enseignemens pour la molester par procès et fonder l'intention du dit Seigneur Duc de Vendosme demandant comme dit est chose contraire à toute disposition de droit.

Item certain est que les Inventaires de biens ou lettres ne peuvent estre, requis ni doivent estre faits sinon à l'instance de héritier es biens et choses dont deppendent les dites lettres et tiltres or est-il indubitable que le dit Seigneur Duc de Vendosme et madame sa femme ne se peuvent dire héritiers de la dite maison ni testamentaires Ne ab intestat mesmement veu que *Inpromptu constat de non jure* par la dite transaction faite par ceuy duquel il vient représenter la dite somme, pour ce de travailler à faire le dit inventaire et chose comme raison et ny a tant soit peu d'apparence.

Item joint que le procureur du Roy qui a interest a cause de la propriété des dites Terres *In casum deficientium liberorum* de la dite Dame, et par le moyen du transport retour et reservation contenus en la dite transaction *omni jure* nest tenu ne doit faire ne souffrir ledicion et exhibition des Lettres et enseignemens dont lon se peut aider a lencontre de luy et par privilège spécial octroyé de droit peut au contraire demander ledicion et exhibition de tous tiltres et instrumens a fonder son intention contre lequel privilege les dits demandeurs requièrent la confection du dit inventaire qui emporte l'exhibition des tiltres car il n'y a autres biens audit pais d'Armaignac que lon puisse inventoirier fors les dit tiltres, et enseignemens.

Item et sont notoirement les lettres par luy obtenues surreptices, car pour icelles, il donne à entendre que les dits tiltres sont de la succession de la dite maison d'Alençon *quod falsum est* veu donc que la cause sur laquelle la commission des dits commissaires commis à faire ledit inventaire et fausse, certain est que quand a la dite confection d'inventaire ils n'ont aucun pouvoir *ne* juridiction. *Et quando causa requiritur tanquam fundamentum jurisdictionis non substitente causa cessat Juridictio.*

Item et telles confections d'inventaires par lesquelles les secrets se manifestent sont odieuses s'il n'y a cause raisonnable pour les faire argumenter. L. 2 (Quando et quibus.)

Le vingt et neufviesme janvier mil six cens soixante six la presente copie a esté bien et duement vidimée et collationnée sur autre copie escrites en papier qui est au trésor des Archifs du Roy au chasteau de Pau Inventoriees en l'Inventaire, de Titre darmaignac chapitre darrets, Sentences, Transactions et autres pieces concernans procès quatriesme Liasse au paquet coté XLIX par moy cons^{re} et secrétaire de sa Majesté en la chambre des comptes de Navarre soubz signé de l'ordonnance de lad chambre.

DUPONT.

(F. Doat, 237, f° 189.)

(La fin au prochain Bulletin.)

UNE VIEILLE DAME
ET
UNE VIEILLE MAISON

I

Dans une ville calme, où nul bruit ne s'élève,
Où l'heure et le passant s'écoulent comme un rêve,
Où le fleuve lui-même en cheminant s'endort,
Surgit en un quartier désert, à demi mort,
Une antique maison, grise, austère, pieuse,
Qui depuis deux cents ans, forme silencieuse,
Montrant la giroflée accrochée à ses toits,
Regarde vaguement par ses carreaux étroits.
Née avec le grand siècle, elle a, dans son vieil âge,
Conservé de ces temps un air de haut parage ;
On a dans ses salons causé de Despréaux
Et de Monsieur le Prince et de Monsieur de Meaux ;
Quand Louis, visitant son auguste domaine,
En carrosse doré se rendait vers le Maine,
Elle a — suprême honneur ! — vu passer le grand Roi,
Et s'est illuminée aux fêtes de Rocroi.

Sur un triple degré s'ouvre un long vestibule,
Où du nord au midi l'air s'engouffre et circule :

Il montre aux quatre coins de grands bustes jaunis,
Face à face étonnés de se voir réunis :
Une Pallas casquée, une sainte Thérèse,
Et près d'un fier Brutus, Henri-Trois dans sa fraise ;
Une très-vaste toile où l'on ne voit plus rien,
Qui, parait-il, nous offre un port vénitien,
Une autre, sœur jumelle et non moins écaillée,
Ornent de tons douteux la muraille émaillée.

Dans une cour verdâtre, un puits avec son seau
S'abrite sous le toit d'une niche en berceau.
Sur la voûte posée, une sainte de pierre
Lit éternellement son livre de prière,
Tandis que, garnissant la profondeur du puits,
Mille herbes d'un vert sombre y pendent sans appuis.
Souvent froide et déserte, une vaste cuisine
Au-dessus de la porte étale une glycine
Dont les fleurs au printemps pleuvent à pleines mains ;
Partout ailleurs, sorbiers, capucines, jasmins,
Donnent un peu de joie à cette cour si triste.

Dans le fond, dessiné de la main d'un artiste,
Se déploie un jardin, une terrasse au bout ;
Sur cette plate-forme embellie avec goût,
Une forêt de fleurs, une large tonnelle,
Où se trouvent rangés — séance solennelle —
Moulés d'après David, en médaillons bronzés,
Les grands hommes de France, aujourd'hui bien usés.
Le plâtre, entendez-bien !.... Une Vierge, à l'entrée,
Mêle à tous ces héros sa présence sacrée.
Que d'êtres bien-aimés se sont reposés là !
Que d'entretiens charmants de ceci, de cela,
Que d'heures de travail en cette humble retraite,
De souvenirs flottant sous cette ombre discrète !

Mais dans le logis même entrons quelques moments :
Partout, comme autrefois, de grands appartements,
Des planchers en caissons, de hautes boiseries,
De grands lits, des prie-Dieu, fines menuiseries ;
A l'étroit dans sa cage un rapide escalier
Monte comme un serpent autour d'un seul pilier ;
De tous côtés des fleurs, des tableaux, des gravures,
Des Heures, des albums, des Bibles, des brochures,
Des Christs. Tout parle ici d'art et de piété,
Et l'on doute lequel s'y voit le plus fêté.
On sent, quoique invisible, une âme solitaire,
Mais qui vit à la fois au ciel et sur la terre,
Un cœur qui tient au monde encor par un côté,
Et de l'autre déjà plonge en l'éternité.

Aux angles des salons, de blanches statuettes
Semblent s'entretenir dans des langues muettes ;
Une, d'un fier maintien, souvenir adoré,
Porte les traits frappants et le nom de Thoré ;
Ce village flamand, avec ses tons bleuâtres,
Où des toits crénelés on voit fumer les âtres,
C'est un Breughel. En face, une scène d'hiver,
Où la neige qui pleut met le frisson dans l'air.
Dans l'Ecole française, on voit le Mauvais riche,
Trônant dans son festin où le luxe s'affiche,
Tandis que le Lazare, à sa porte couché,
Par la pitié d'un chien est doucement léché.

Deux portraits, en regard, attestent dans la vie
Deux époux qui marchaient sans chagrins, sans envie :
L'homme est brun, coloré, d'abondants cheveux noirs
Voilent l'éclat des yeux pareils à des miroirs ;
Dans ce corps si vivant brûle une double flamme,
L'Art et l'Amour — génie artiste, cœur de femme.

L'épouse est blonde et belle, une ombre de froideur
D'un abîme moral cache la profondeur ;
Bien des penses divers dorment sous cette glace ;
Le ciel triomphera. — Mais regardez en face :
Cette femme hautaine, en son cadre enfumé,
Tenant le chef de saint Jean, c'est la Salomé.
On dirait qu'un pinceau vénitien l'a prise
Avec son regard noir qui d'en haut vous méprise,
Ses splendides bijoux étincelants d'orgueil,
Et ce sang amoureux qui frémit sous votre œil.
Plusieurs crayons tracés d'une verve légère,
Beaux sites vendômois, sont d'une main bien chère.
Je revois les Grands-Prés et les tours du château,
Et le doux Loir où glisse un paisible bateau.
Voici les bibelots : un fin chapelet d'ambre....

II

En ce moment s'ouvrit la porte de la chambre,
Et soudain du logis la maîtresse parait.
C'est elle ! Elle est encor fidèle à son portrait :
Petite, noir vêtue et longue de visage,
Le front haut, l'œil perçant, bien prise en son corsage,
La main, le pied petits et fins, l'air sérieux,
Vous devinez sans peine avoir là sous les yeux
Une femme habitant beaucoup en elle-même,
Chose rare et qui donne une force suprême.
Elle dut rappeler, sous son double bandeau,
Les Vierges, au teint blond, de Sasso-Ferrato.

• — « Vous admirez, dit-elle en entrant, mes richesses ;
Oui, ma pensée est là ; j'y sens moins mes tristesses.
L'Art, comme la Nature, est un consolateur,
Après Dieu toutefois, leur commun créateur.
L'Art, le voici : ce Faune, œuvre grecque, superbe !
La Nature : ces champs là-bas noyés dans l'herbe,
L'Art en Dieu, le voilà ; — contemplez ce trésor : —
Cet Ange saluant la Vierge sur fond d'or,
Où l'artiste, ange aussi, mit toutes ses tendresses
Et ses naïvetés. Ce sont là les adresses
Les plus sûres dans l'art ; les tiennes, Beato
Angelico, doux maître, et de toi, Giotto.

Au plaisir, à la vie élégante et légère,
Je ne suis point pourtant demeurée étrangère.
Parfois en ce salon, devenu plus joyeux,
Nous formons un nain-jaune, un whist silencieux,
Pâles distractions, mais qui rendent moins rude
Le sentier de ma peine et de ma solitude.
J'ai livré de mon âme, au monde les dehors,
L'intérieur à Dieu. Là sont mes vrais trésors. »
— « Nous le savons, lui dis-je, en ce lieu retirée,
De vos bienfaits, de vos souvenirs entourée,
Vous vivez, n'ayant rien de ces cerveaux étroits
Qui ne hantent du ciel que les petits endroits.
Votre pensée est large ! » — Oui, Messieurs, la souffrance
Est un grand maître et donne amour et tolérance.
Comme un arbre, à tous vents, voit tomber à ses pieds
Ses plus beaux fruits, j'ai vu mes douces amitiés
Encor jeunes tomber.... Sur des lèvres mourantes,
Oui, j'ai dû recueillir bien des âmes errantes,
Sur ce funeste lit, durant plus de six mois,

J'ai vu mon cher époux languir, mourir dix fois,
Et quand l'heure sonna du fatal sacrifice,
Il me fit éloigner par un tendre artifice,
Et si vous demandez, après un si long temps,
Ce que je fais encore en ce monde : — J'attends ! »

CH. BOUCHET.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DU VENDOMMOIS

17^e ANNÉE — 4^e TRIMESTRE

OCTOBRE 1878

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois s'est réunie en assemblée générale le jeudi 10 octobre 1878, à deux heures.

Étaient présents au Bureau :

MM. le marquis de Rochambeau, président ; Soudée, secrétaire ; G. de Trémault, trésorier ; Nouel, bibliothécaire-archiviste ; L. Martellière, conservateur ; G. de Lavau, G. Launay, l'abbé de Prévillè, membres ;

Et MM. de la Barre ; l'abbé Bordier ; Boué ; l'abbé C. Bourgogne ; l'abbé L. Bourgogne ; Breton ; Buffercau ; Chanteaud ; Charpentier ; Coupa père ; Demanche père ; Demanche fils ; Dourze ; Hème ; Latouche ; Paul Lemercier ; l'abbé Lizot ; l'abbé Maillet ; Malardier ; Martellière-Bourgogne ; l'abbé Mon-

sabré ; l'abbé Renou ; Rigollot ; l'abbé Rossignol ; l'abbé Roulet ; de la Rué du Can ; de Sachy ; Saint-Martin ; Thillier ; Thoraux père ; de la Vallière ; Vivet.

M. le Président déclare la séance ouverte.

M. le Secrétaire fait connaître les noms des membres nouveaux admis par le Bureau depuis la séance du 11 juillet 1878 ; ce sont :

MM. Thoraux (Louis), à Vendôme ;
Bury-Noury, instituteur aux Hayes ;
le marquis de Lauriston, à Fréchines ;
l'abbé Lizot, curé de Thoré ;
l'abbé Rossignol, curé de Villiers ;
Georges Demanche fils, à la Montellière.

M. le Président donne la parole à M. le Conservateur.

DESCRIPTION SOMMAIRE
DES
OBJETS OFFERTS OU ACQUIS
depuis la séance du 11 juillet 1878

I. — NUMISMATIQUE

Il a été trouvé cet été au hameau de l'Usage, près de La Ville-aux-Clercs, une pièce gauloise en or, dont notre Société a pu faire l'acquisition dans d'assez bonnes conditions. C'est un statère d'or du pays des Cénomans, au type d'Apollon-Bélénus. La tête laurée est d'un dessin assez pur. — Au revers, sous le cheval androcéphale galopant, se trouve un guerrier couché ayant sa lance près de lui. Au-dessus, l'aurige semble agiter au bout d'un stimu-

lus une sorte de vexillum ou tableau carré. Pièce légèrement bombée et assez bien conservée. Diam. : 0^m,020; poids : 7 gr. 22.

Les trouvailles de ce genre ne sont pas très-rares dans le Vendômois. Une pièce presque pareille à la précédente a été trouvée, il y a quelques mois, à Lignières, en même temps qu'une petite main en bronze doré. Nous regrettons de n'avoir pu conserver ces objets, moins à cause de leur valeur qu'en raison de leur origine.

NOUS AVONS REÇU :

De MM. CHARDONNET, à Paris, LATOUCHE, à Vendôme, et d'un anonyme, quelques pièces françaises et étrangères, et le moulage d'une belle tête d'Antonin, d'après une médaille romaine.

L. M.

II. — BIBLIOGRAPHIE

I. — DONS des Auteurs ou autres :

De M. L. MARTELLIÈRE, une *Promesse de mariage* manuscrite, faite à Vendôme le dixième jour de mars mil six cent trente sept. — Elle est surtout intéressante par les signatures. On y voit en tête celles de César de Vandosme, de Louis de Vandosme et de François de Vandosme (1).

Discours prononcés aux distributions solennelles des prix à Tunis par Nonce Rocca, — Paris, 1878.

NOUS AVONS REÇU :

II. — Par ENVOI du Ministère de l'Instruction publique :

Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences (Suite).

(1) César de Vendôme, fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, était né en juin 1594; marié en 1609; était âgé de 31 ans en 1637; mourut en 1665.

Son fils aîné, Louis de Vendôme, né en 1612, avait 25 ans en 1637; fut duc de Mercœur, et mourut cardinal en 1669.

François de Vendôme, duc de Beaufort, le roi des Halles, avait 21 ans en 1637; naquit en 1616, et mourut en 1669.

Recue des Sociétés savantes des départements. Janvier - mars et juillet à décembre 1877.

Bibliographie des Sociétés savantes de la France. 1^{re} partie, Départements. Paris. Imprimerie nationale, 1878.

Romania. Janvier et avril 1876.

Carte de la Distribution géographique des produits de l'industrie métallurgique en France et en Suisse, etc., publiée sous les auspices du ministère de l'Instruction publique. Lyon, 1876. — Accompagnée d'un tableau récapitulatif des produits de l'industrie métallurgique et de l'âge de bronze découverts en France et en Suisse, extrait de *l'Âge de bronze*, par M. E. Chantre, Lyon, 1876.

III. — Par ENVOI des Sociétés savantes ou des Revues. — DONS et ÉCHANGES :

Bulletin de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir. Août 1878.

Bulletin de la Société Dunoise. Avril-août 1878.

Bulletin de la Société de Borda. Dax. 3^e année (1878), 3^e trimestre.

Bulletin de la Société d'Horticulture et de Viticulture d'Eure-et-Loir. Septembre et octobre 1877.

Mémoires de l'Académie du Gard. Année 1876. Un fort volume de 920 pages.

Mémoires de la Société Académique de Maine-et-Loire. Tomes xxxiii et xxxiv. Angers, 1878.

Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe. 3^e et 2^e trimestres de 1877.

Bulletin de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais. 1^{er} trimestre de 1878.

Bulletin de la Société des Etudes du Lot. Tome iv. Cahors, 1878.

Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau. 1876-1877.

IV. — ACQUISITIONS :

Monographie de l'antique ville de Trôo, par A. de Salies. 2^e fascicule. — 15 exemplaires.

V. — ABONNEMENTS :

Polybiblion (Suite).

Matériaux pour l'Histoire de l'Homme (Suite).

Bulletin monumental, par Léon Palustre (Suite).

Revue Archéologique (Suite).

E. N

REMERCIEMENTS sincères à tous les donateurs que nous venons de nommer.

Renouvellement du Bureau pour 1879.

Le Président rappelle à la Société qu'il y a lieu de procéder à l'élection de quatre membres du Bureau, en remplacement de MM. de Rochambeau, *président*, A. de Trémault, *vice-président*, G. de Trémault, *trésorier* (rééligible), et de Maricourt.

En outre, M. Victor Dessaignes, membre du Bureau, ayant donné sa démission, il y a lieu de le remplacer pour le temps qui reste à courir jusqu'à l'expiration de son mandat, soit jusqu'au 1^{er} janvier 1880. Il est expliqué que celui des candidats qui obtiendra le moins de suffrages remplacera M. Dessaignes.

Le dépouillement du scrutin donne le résultat suivant :

MM. de Sachy, *président* (31 voix).

G. de Trémault (39 voix).

de Déservillers (34 voix).

Isnard (33 voix).

Ces Messieurs sont élus membres du Bureau pour trois ans à partir du 1^{er} janvier 1879.

Aucun des autres candidats n'ayant obtenu la majorité, il est procédé à un second tour de scrutin.

M. de Nadaillac est élu en remplacement de M. V. Dessaignes, par 21 voix. Il entrera immédiatement en fonctions.

CHRONIQUE

M. Aug. de Trémault vient d'être nommé officier d'Académie. La joie que nous avons éprouvée en voyant les palmes universitaires accordées à un collègue aussi érudit que modeste et aussi universellement apprécié, trouvera, nous en sommes convaincu, chez nos confrères un écho sympathique. M. de Trémault est un des piliers essentiels de notre association, et l'honneur qui lui est fait rejaillit sur la Société.

C'était donc un devoir pour nous de leur faire part de sa nomination, et, on le comprendra sans peine, jamais devoir ne nous fut plus agréable à remplir.

A. DE R.

Nécrologie.

Nous avons le regret d'annoncer à nos collègues la mort de M. l'abbé Louis Guiot, curé de Chécy (Loiret), membre de notre Société. Né à Pithiviers, il entra au Petit-Séminaire d'Orléans, dont il fut l'un des élèves les plus distingués. Trop jeune pour être prêtre, quand il eut achevé sa théologie, on fit de lui un professeur, d'abord au séminaire d'Orléans, puis à celui de La Chapelle; on ne pouvait mieux choisir. Vivacité d'intelligence, imagination, amour passionné des belles-lettres, goût délicat et sûr, facilité de parole, saillies intarissables d'un esprit plein d'entrain et de gaieté, affection de père et d'ami tout à la fois pour ses

élèves, le jeune professeur possédait toutes ces qualités, qu'il est si difficile de réunir(1).

Pendant il dut quitter le professorat, à regret sans doute, et fut nommé curé de Triguères, où il fonda un établissement de sœurs pour l'instruction des jeunes filles et les soins aux pauvres malades, puis de Baule. L'incendie de son église donna à M. Guiot l'occasion de montrer l'énergie de sa volonté en même temps que les ressources de son esprit conciliant. Il voulut qu'une magnifique église remplaçât celle détruite; il lui fallait donc beaucoup d'argent, et la commune n'en voulait dépenser que le moins possible. L'accord semblait difficile; mais M. l'abbé Guiot se conduisit avec tant de prudence et d'habileté que ses projets furent adoptés, et, en 1866, deux ans après la pose de la première pierre, Mgr Dupanloup présidait à l'inauguration de la nouvelle église, et récompensait le zèle du curé de Baule en le faisant chanoine honoraire. Baule subit les rigueurs de l'occupation prussienne, et ses anciens paroissiens n'ont pu oublier combien leur curé se montra intrépide à remplir ses devoirs, si pénibles et si périlleux qu'ils fussent.

M. Guiot fut nommé en 1874 curé-doyen de Chécy, et là, comme partout, il se montra si bon, si dévoué, si actif, si intelligent, si enjoué, si spirituel, en un mot si aimable que, dès qu'il fut connu, tous l'aimèrent. On le vit bien le jour de ses funérailles.

La passion des lettres n'avait point abandonné l'ancien professeur; il faisait les vers avec une extrême facilité; il y mettait son cœur et son esprit. Les lecteurs du Bulletin se rappellent la grâce avec laquelle il a raconté les naïves légendes de sainte Alpète (2). Mais un travail plus sérieux occupa longtemps M. l'abbé Guiot; il s'était épris d'Horace, et il le traduisit en vers. Celui qui, en écrivant ces lignes, acquitte une dette affectueuse envers la mémoire de M. Guiot, a pu apprécier le mérite de plusieurs morceaux de cette traduction, à la fois élégante et fidèle. Elle est inédite. L'auteur, par un scrupule exagéré sans doute, et oubliant que, comme lui, des prêtres pieux avaient vécu dans l'intimité des poètes profanes, se refusait de la publier. Il faut souhaiter que ce remarquable travail, qui fit parfois oublier à notre regretté collègue les souffrances de sa cruelle maladie, soit déposé, avec ses autres manuscrits, en des mains amies. S'il était confié à la bibliothèque de notre Société, elle en conserverait

(1) *Annales*, religieuses et littéraires du diocèse d'Orléans, 28 septembre 1878. — Article nécrologique d'où nous avons extrait quelques renseignements sur M. l'abbé Guiot.

(2) V. le Bulletin, année 1874.

précieusement le dépôt, et notre Bulletin s'enrichirait de la publication de quelques extraits.

M. l'abbé Giot, qui conserva jusqu'au dernier moment le plein usage de sa pensée, est mort, pieusement résigné, le 19 septembre dernier; il avait 60 ans. Peu de jours auparavant, Mgr Dupanloup disait de lui: « Quelle perte pour le diocèse! c'était un si bon prêtre et un esprit si distingué! »

CH. CH.

ANTOINE DE BOURBON

II^e DUC DE VENDOME & ROI DE NAVARRE

ET

JEHANNE D'ALBRET

Par M. A. DE ROCHAMBEAU,

Président de la Société,
Correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

PIÈCES JUSTIFICATIVES (*Suite*¹)

IX.

TRANSACTION entre Anthoine duc de Vendosmois et de Beaumont faisant pour lui et pour Jehanne de Navarre son épouse et Claude de Rochechouart, viscomie dudit lieu, par laquelle ledit de Vendomois baille audit de Rochechouart la châtellenie d'Aixe et ledit Rochechoart audit duc, tous les droits q'il avoit en la comté de Brullois, du 17 avril 1555.

Avec une Requête présentée au grand conseil par le dit duc pour homologuer ladite transaction à l'arrest d'homologation des 16 may et 7 aoust 1555.

A tous ceulx qui ces presentes lettres verront Anthoine du Prat, chevallier baron de Thiert et de Vitheaulx seigneur de Nantoillet, et de Precy conseiller du Roy nostre sire gentilhomme ordinaire de sa chambre et garde de la prévosté de Paris salut, sçavoir faisons que par devant Jehan Dousat et Jacques le Clerc notaire ordinaire du Roy nostre dit Seigneur de par luy ordonnés, et establys en son chatelet de Paris, feurent presens en leurs per-

(1) V. le Bulletin de juillet 1878.

sonnes tres hault et tres puissant prince et seigneur monseigneur Anthoine duc de Vendosmois, et de Beaumont pair de France tant pour luy que pour tres haute et tres puissante princesse madame Jehanne de Navarre son espouse, a laquelle le dit seigneur a promis faire rattirer, et avoir pour agreable le contenu cy après, pour luy, ses hoirs et successeurs quelsconques d'une part et noble Claude de Rochechouard, seigneur et viscomte dudit lieu aussy pour luy ces hoirs, et successeurs quelsconques d'autre part lesquelles parties ont congneu et confessé que procès estoit pendant et indecis par devant les gens tenans le grand conseil du Roy nostre Sire, entre lesdits de Rochechouard, ayant reprins le dit procès, ou lieu de feu noble Francois en son vivant seigneur viscomte dudit lieu de Rochechouard son père appellant de certaine spoliation pretendue à luy faite du viscomté, terre et seigneurie de Brouillant, par feu maistre Jehan Salat executeur de certaines lettres patentes, et de certaine transaction faicte entre feu de bonne memoire le Roy Francois que Dieu absoile et le duc d'Alençon, et dame Margueritte de France son espouse d'une part, et les dits feus ducs d'Alençon et dame Margueritte de France, Inthimés d'autre pendant lequel procès ledit seigneur d'Alençon seroit decedé, après lequel décès la dite feue dame Margueritte de France seroit convollée en secondes nopces avec tres hault et tres puissant prince Henry, Roy de Navarre, avec lequel ledit procès auroit esté continué jusques au décès de la dite dame Marguerite de France son espouse, ou lieu de laquelle ladite dame Jeanne princesse de Navarre auroit reprins ledit procès, et tellement audit procès auroit esté procédé qu'il seroit esté nié en estat de juger tant sur ladite spoliation et reietegrande, que sur l'enterinement de certaines lettres Royaux obtenues par ladite dame princesse de Navarre tendant afin de faire juger le principal, et petitoire de la dite terre, et seigneurie de Brouillais avec ladite reinte grande, et sur les dits differends tant de la dite reinte grande que le dit seigneur viscomte de Rochechouard pretendoit avec la restitution des fructs prins et perceus par lesdits seigneur et dame duc d'Alençon et duchesse d'Alençon, et depuis par lesdits Roy, et Royne de Navarre et semblablement par ladite Dame princesse de Navarre, que sur ledit pretoire, et principal de la dite terre, et viscomté de Brouillais par lesdites parties respectivement pretendus. Iceles parties pour obvier aux dits procès et y metre fin, après avoir deurement conferé par chascune d'elles à leur conseil, et par l'advis d'icelluy ont luy transigé, et accordé en la forme et manière qui s'ensuit : c'est a sçavoir que ledit seigneur viscomte de Rochechouard a cédé quitte et transporté du tout des maintenant, perpétuellement, et a toujours, et promis garantir, delivrer et defendre de tous troubles, dons, douaires, obligations et empeschemens quelsconques tant envers ses coheritiers, comme ge-

neralement contre toute autre personnes, audit seigneur duc de Vendosmois et dame princesse son espouse, ce acceptant par ledit seigneur duc pour eulx, leurs hoirs et aiant cause, ou temps advenir tous les droicts, noms, raisons et actions que lesdits seigneurs de Rochechouard, et ses dits coheritiers ont et leur peuvent competer et appartenir audit viscomte de Broullais tant pour le regard du fonds propriété et principal que pour ladite restitution de fructs par eux pretendus tant avant que despuis ladite pretendue spoliation à eulx faite par lesdits Sallat dommages et interets à cause d'icelle, et moyennant ce que ledit est, que ledit seigneur prince, et duc de Vendosmois es dits noms, et promettant par ces presentes faire ratifier à ladite dame princesse son espouse dedans ni en quinze jours prochenement venant et laquelle dame il autorise par ces presentes pour ce faire, fait aussi cession et transport, et delaissement du tout des maintenant a tousjours audit seigneur de Rochechouard aussi ce acceptant pour luy ses hoirs et ayant cause ou temps advenir de la terre, seigneurie, chateau, chastellenie d'aixe sur la rivière de Vienne en Limosin avec tous droicts de justice, haute, moyenne et basse, fiefs et hommages appartenances, et deppendances d'icelle quelconques sans riens par ledit seigneur duc esdits noms excepter ne reserver, et tout ainsy que les dits seigneur et dame, prince et princesse et leurs predecesseurs en ont cy devant jouy, laquelle terre Daxe droits, et devoirs susdits, ledit seigneur duc de Vandosmois a promis garentir, delivrer et defendre envers, et contre toutes personnes quelconques audit seigneur de Rochechouard mesme envers Calliot mandat par raison du greffe dudit lieu qu'il pourroit pretendre luy appartenir pardon, Icelle terre et seigneurie d'Aixe, tenue et mouvant en fief dudit seigneur Roy de Navarre à cause de son viscomté de Limoges, si comme ledit seigneur duc et maistre Albert le Roy prieur et commendataire dudit Rochechouard solliciteur et aiant charge des procès, et affaires dudit seigneur de Rochechouard a ce present ont dit, déclaré, pensé et estimé et chargée des droits seigneuriaux et feodaulx selon la nature d'icelle et coustume du pays, pour jouir respectivement lesdites parties, et leurs successeurs d'icelles seigneuries, et appartenances ainsy que de leur propre chose vray, et loyal acquest, et moyennant ce que dit est. Icelles parties ceddèrent, transportèrent et delaissèrent, cedent, transportent et delaissent du tout des maintenant à tousjours l'une d'elle à l'autre leurs dits hoirs et ayant cause ou temps advenir, tous les droits, propriétés, possessions, fons, saisines, seigneuries, noms, raisons actions, demandes, poursuites, et aultres quelconques, que chacune desdites parties avoient et pourroient avoir, C'est ascavoir ledit seigneur viscomte de Rochechouard audit viscomté de Brouillais, et ledit seigneur prince et duc de Vendosmois es dits noms en ladite terre seigneurie, chateau, chas-

tellenie Daixe, et dessaisirent, desmirent et devestir du tout es mains desdits notaires comme en la nostre souveraine pour le Roy nostre dit seigneur pour et au profit l'un de l'autre et de leurs dits hoirs et aians cause, voulant que chascune d'elles en fut, et soit saisie, vestue, mise et receue en bonne et suffisante saisine et possession par celui ou ceux qu'il appartiendra, et pour ce faire requérir, et consentir estre fait deuement, Icelles parties feirent et font leur procureur irrevocable, et certain messenger special le ponteur de ces presentes auquel ils donnèrent et donnent donnent pouvoir de ce faire, et tout ce que au cas sera nécessaire, et partant, et moyennant les dits cessions, et transports, les dites parties se sont desistées, et departies de tous les dits procès sans despens, dommages et interests procedans des dits procès et differends, tant taxés que a taxer jusques à huy. Et ont promis et promettent lesdits seigneurs duc de Vendosmois es dits noms, et de Rochechouard respectivement faire bailler et delivrer l'un d'eulx à l'autre tous et chascuns les tiltres enseignemens, terriers et papiers concernans les dites seigneuries Daixe et Broullais droits, devoirs et revenus d'icelles estans es possessions desdits seigneurs et de leurs officiers, et d'iceulx eulx en payer par serment le tout dedans le jour saint Jehan Baptiste prochainement venant, et des a present ledit seigneur duc es dits noms baille audit seigneur de Rochechouard la possession vaine de ladite seigneurie Daixe veult qu'il en soit saisi, vestu mis et receu par ces presentes en bonne possession et saisine par tous ceux qu'il appartiendra comme à luy appartenant et pour ce que les dits procès ont esté, et sont pendans au dit grand Conseil, et que pour la seureté et profit desdites parties à l'advenir sera, et est le meilleur que ces dites presentes soient emologuées audit Conseil, et pour cest effect les dites parties respectivement ont nommé et nomment font, constituent et ordonnent leurs procureurs : c'est ascavoir ledit seigneur duc de Vendosmois, maistre Nicolle Robillard procureur audit conseil, et ledit seigneur de Rochechouard maistre Guillaume Eugolly ausy procureur audit conseil pour par eulx et chacun d'eulx, pour et au nom des dits seigneurs es dits noms requérir, et demander consentir et accorder respectivement l'emologation de la dite presente transaction et cession susditte car ainsi a esté le tout dit, convenu et expressement accordé entre les dites parties autrement ces presentes n'eussent esté faites en lieu ne sorti effect. Promectans Icelles parties noms chascune d'elles en droit soy pour tant que ce leur touche et peut toucher par les foy et serment de leurs corps pour ce par eulx baillies et jurés corporellement es mains des dits notaires comme en la nostre souverains pour le Roy nostre dit Seigneur avoir agréables, tenir ferme et stable a tousjours ces presentes et toutes et chascune les choses en icelles contenues et escriptes sans aller faire venir ou dire contre par

celles ne par aultres jamais a nul jour soit par voye d'erreur d'ignorance, ou decevance ne aultrement comment que ce soit ou puisse estre ains rendre, et payer à pur et à plain, et sans aucun plaist ou procès l'une partie à l'autre tous couts frais, mises, despens dommages, et interrests qui fait eux soufferts, soustenus et encourus seroient de l'une des dites parties es dits noms, ou défaut et par le fait, et coulpe de l'autre pour raison des choses dessus dites, ou d'aucunes d'icelles non faites tenues, entretenues ci non deuement accomplies sous l'obligation et hypothèque de tous et chascuns leurs biens, et ceulx de leurs hoirs, meubles et immeubles presens et advenir, que lesdites parties es dits noms et chacune d'icelles en droit soy, et pour tant que ce leur touche, et peut toucher, en sousmirent et soumetent pour ce du tout à la justice jurisdiction et contraincte de la dite prevosté de Paris, et de toutes autres justices et jurisdictions, ou sceut et trouvés seront pour ces lettres et leur contenu du tout accomplir, et renoncèrent en ce faisant expressement par leurs dits serments et foy à toutes exceptions, deceptions, fraudes, barats, cautelles, malices, cavillations, oppositions, allegations, raisons et defences à tous us, stilles, statuts, graces, franchises, libertés, constitutions et ordonnances de villes, de lieux et ce pays a convention de lieu et de juge a action en fait, a condition sans cause, a toutes lettres d'Estat de grace, respect, relief, dilation, dispensations donnés et a donner, a tout droit escrit et non escrit tant canon que civil et a toutes autres choses generalmente quelconques à ce contraires et au droit disant generale, renonciation non valoir en tesmoin de ce nous à la relation des dits notaires avons fait metre le scel de la dite prevosté de Paris à ces lettres qui passées furent multiple Ces presentes pour le dit Seigneur de Vendosmois l'an mil cinq cens cinquante cinq le vendredy dix et neufviesme jour d'avril après Pasques.

Signé : DOVIAT.

*REQUESTE présentée au grand Conseil par ledit Duc
pour faire homologuer ladite transaction.*

A nosseigneurs du grand Conseil.

Supplient Anthoine duc de Vendosmois et de Beaumont pair de France, et Jehanne princesse de Navarre dame comtesse d'Armagnac et de Roddès son épouse, et Claude de Rochechouard

seigneur et visconte dudit lieu, disant que pour raison du differend du visconté de Broullais ses appartenances et dependances qui estoit pendant entre eulx par devant vous, lesdits suspliant ont contracté transigé et appoincté comme il est contenu au contrac d'accord et ratification d'icelluy cy attaché, ce considéré Il vous plaise les mologuer et l'approuver et au surplus condamner les dites parties respectivement à l'entertainment d'icelluy selon sa forme et teneur, et vous faire bien. Eugolly Riballart pour lesdits sieurs de Vendosme, et princesse de Navarre son espouse, en vertu de leur procuration cy attachée et non autrement.

Soit monsté au procureur général du Roy fait a Paris le seiesme may mil cinq cens cinquante cinq.

Signé: JOURDON.

ARREST D'OMOLOGATION du 7 aoust 1555.

(Extrait des Registres du grand Conseil du Roy.)

Sur la Requeste presentée au conseil par Anthoine duc de Vendosmois et de Beaumont pair de France et Jehanne princesse de Navarre, dame comtesse d'Armagnac et de Roddès, son espouse, et Claude de Rochechouard seigneur et visconte du dit lieu tendant à ce que certain contract de transaction fait et passé entre lesdites parties, pour raison du procès et differend pendant audit conseil a cause du visconté de Broullais, ses appartenances et dependances soit esmologués veu par le conseil ladite requeste contrac de transaction du dix et neufviesme avril dernier, ratification faite par ladite dame du contenu en ladite transaction du vingt troisesme dudit mois. Consentement du procureur general du Roy, et tout considéré, dit a esté que le Conseil a esmologué et esmologue ladite transaction, et a condamné et condamne les dites parties a Icelles garder et entretenir selon sa forme, et teneur prononcé aux procureurs des parties à Ponthoyse le septiesme jour d'aoust mil cinq cens cinquante cinq. Signé Saure, et a costé est écrit: collation est faite.

Le douzieme mars mil six cens soixante sept les presentes copies ont esté bien et deurement vidimées et collationnée aux originaux escrits en parchemin qui estoient au trésor des archives du Roy au chasteau de Nerac, portés au tresor des archifs de sa majesté au chasteau de Pau inventoriee au vieux inventaire Dalbret chapitre intitulé Castre Grand Armagnac Gavor et Bruillois et cotés C. I. Par moy soubs signé estant en la ville de Ro-

dès en la suite de Monsieur de Doat conseiller du Roy en ses conseils d'Estat et president en la chambre des comptes de Navarre suivant les arrêts de la dite chambre des vingt troisieme juin et neufiesme octobre dernière.

CAPOT.

(F. Doat, 237, f° 195.)

X.

LETTRES D'HENRY SECOND

*de l'office d'Admiral en Guienne en faveur d'Anthoine
de Bourbon, Roy de Navarre.*

HENRY par la grace de Dieu Roy de France à tous ceux qui ces présentes lettres verront Salut comme puis naguères l'estat et office d'admiral en nos pays et duché de Guienne soit escheu vaquant par le trespas de feu nostre très cher et tres amé oncle le Roy de Navarre auquel estat et office et nécessaire de pourvoir en son lieu de personnage d'autre fidélité et a nous feable sçavoir faisons que nous considerans que ne scaurions pour ce faire meilleure eslection que de la personne de nostre tres cher et tres amé cousin le duc de Vendosmois a présent roy de Navarre tant pour la proximité de sang dont il nous atient que pour le tesmoignage qu'il a donné par effects de ses sens prud'homie loyauté, diligence et autres louables vertus qui sont en luy Et de la grande affection qu'il a porté a la prospérité et grandeur de nous et de nostre couronne Iceluy pour ces causes et autres bonnes considérations a ce nous mouvans avons fait constitué. ordonné et estably faisons constituons ordonnons et établissons par ces presentes admiral en nostre dit pays et duché de Guienne et ledit estat et office d'admiral que souloit tenir et exercer feu nostre dit oncle le roy de Navarre son beau père lui avons donné et octroyé, donnons et octroyons par ces presentes pour iceluy tenir et doresnavant exercer par nostre dit cousin Et en jouyr et user aux honneurs autoritez pouvoirs facultez privileges prerogatives preéminences gages pensions droits profits et esmolu-

mens accoustumez. Et audit estat et office d'admiral dudit pays de Guienne appartenans Si donnons en mandement par ces mesmes présentes à nos amez et féaux les gens tenans nostre cour de Parlement à Bourdeaux Et à tous nos autres justiciers officiers et subjects que à nostre dit cousin le roy de Navarre duquel ne pouvons pour quelque temps prendre et recevoir le serment ne iceluy estre mis et institué en possession et saisine dudit estat et office estant occupé comme il est à donner ordre aux affaires urgens dudit gouvernement de Guienne pour le trespas intervenu de nostre dit oncle son beau pere dont nous le relevons et dispensons jusques à ce qu'il ayt moyen et commodité de nous venir trouver pour estre receu audit serment et institué ayant pourveu auxditz affaires et aux siennes particulieres. Ils aient à faire obeir et entendre de tous ceux et ainsi qu'il appartiendra es choses touchans et concernans ledit estat et office Et le fassent souffrent et laissent jouyr et user desdites honneurs autoritez pouvoirs facultez privileges prerogatives preéminces gages pension droitz et prffit et esmolemens dessusdits Et ces dites presentes facent lire publier et enrégistrer en nostre dite cour de Parlement Mandons en outre à nos amez et féaulx conseillers les thrésoriers de France et généraux de nos finances et thrésoriers de nostre espargne presens et advenir et à chacun d'eulx si comme à luy appartiendra que par celuy ou ceux de nos receveurs generaux ou particuliers qu'ils adviseront lesdits gages, pension et droitz audit estat et office appartenans Ils fassent dores avant payer bailler et delivrer comptant à nostredit cousin par chacun an aux termes et en la maniere accoustumée et pas rapportant cesdites presences ou vidimus d'icelles fait sous seel royal ou collationné par l'un de nos amez et féaux notaires pour une fois seulement Et quittance de nostre dit cousin sur ce suffisante Nous voulons lesdits gages droitz pension et bienfaits Et tout ce que payé baillé et delivré aura esté à nostre dit cousin à ceste cause estre passé et alloué es comptes et rabatu de la recepte de celuy ou ceux de nosdits receveurs qu'il appartiendra par nos amez et féaulx Ses gens de nos comptes ausquels mandons ainsi le faire sans difficulté. Car tel est nostre plaisir En tesmoin de ce nous avons fait mettre nostre seel à ces dites presentes. Donné à Fontainebleau le sixiesme jour de juin l'an de grace mil cinq cens cinquante cinq Et de nostre règne le neufviesme signé sur le repli par le roy Clause.

Ce Jour"bur premier jour d'avril mil cinq cens cinquante six avant Pasques. Le roy de Navarre nommé au Blanc a fait et presté es mains du roy le serment requis et accoustumé de l'Estat et office d'admiral en Guienne moy present signé Duthier.

Acta publicata et registrata audito et consentiente procuratore generali Regis et sub modificationibus in registro curiæ

contentio Parisiis in Parlamento quinta die May anno domini millesimo quingentesimo septimo.

Signé: DUTILLET.

Lecta publicata et registrata audito et consentiente procuratore generali regis Burdegale in Parlamento decima octava Junii millesimo quingentesimo septimo.

Signé: DE PONTAC:

(F. Dont, 237, f° 203.)

XI.

HENRI II A M. DE HUMIÈRES (1).

Il "informe qu'il a pourveu le duc de Vendôme du gouvernement de Guyenne et M. de Chatillon de celui de Picardie.

Mons. de Humières, j'ay pourveu mon cousin le duc de Vendosmois du gouvernement de Guyenne que tenoit feu mon oncle le roy de Navarre et, en ce faisant, ay pouveu mon cousin le S^r de Chastillon admiral de France du gouvernement de Picardie que tenoit mon dit cousin le duc de Vendosmois, ayant bien voulu vous en advertyr affin que allant par delà mon dit cousin le S^r de Chastillon pour entendre et vaquer aux affaires de lad. charge vous le recevez et reconnoissez de vostre part pour gouverneur et mon lieutenant aud. pays et lui defferez et obeissez comme avez acoustumé faire a mondit cousin le duc de Vendosmois et feriez à ma propre personne et tout ainsi qu'il vous est plus à plain mandé par ces lettres de sa provision aud. gouvernement que je luy en ay presentement fait expedier et m'asseurant que vous n'y ferez fault, je voys prier Dieu qu'il vous ayt en sa garde.

(4) Copie.

Escript à St Germain en Laye le xxix^e jour de juin 1555. Signé : HENRY, et plus bas : BOURDIN.

(Bibl. nat., Clair. 60, f° 2213.)

XII.

ENTRÉE A LIMOGES

DU ROI ET DE LA REINE DE NAVARRE.

Le plus important affaire que nous fut baille en recommandation par les derniers et precedans consulz, incontinent apres n^e eslection, fut de pourveoir et tenir la main a la bien proche et desirée entrée des treshaulx et puyssans prince et princesse Anthoyne de Bourbon et Jehanne d'Alembret, roy et royne de Navarre, duc et duchesse de Vendosmois, viccomte et viccomtesse de la present ville de Limoges. Et, puy l'advenement en n^e consulat jusques au jour de ladicte entrée, par l'advis et deliberation tant desditz consulz anciens et des douze hommes deputez par la commune pour cest effect que de plusieurs personnes notables de ladicte ville, on mit ordre a ce que tous les appretz ordonnez pour la reception desdictz seigneur et dame fussent en tel estat qu'il y heust occasion de contentement. Pendant ce temps, furent faictes par plusieurs foyz monstres en equipaige de sept a huict cens hommes a pied choisiz de toutes les gens de mestiers de ladicte ville. Aussi furent faictes assemblées des enfans d'honneur, qui se mirent en leur debveoir se tenir pretz, attendans avec grand liesse ladicte entrée et joyeux advenement.

A tant, s'acheminans lesditz seigneur et dame vers la presant ville, arriverent le dixneufiesme de decembre au chasteau des Cars, et le lendemain, partant d'illec, s'en allèrent au chasteau d'Ysle, aulequel lieu, heure de la presdinée par advis et deliberation des suz nommez, accompagnez des bourgeois et marchans notables de la present ville, allasmes presenter avec toute obeyssance les clefz de ladicte ville. Monseigneur levesque de Mende, chancelier desditz seigneur et dame, et le seigneur des

Cars, advertiz de n^{re} venue, nous introduisirent en la salle ou lesditz seigneur et dame estoient montez et seanz sur ung eschaffault esleve de terre de troys a quatre piedz, richement tapisse, couvert d'un ciel de damas rouge, pour oyr les salutations et receprevoir les clefz qui de n^{re} part leur debvoyent estre presenteez.

Entrez dans ladicte salle au devant led. eschaffault, flechissans les genoux en terre avec grand honneur et reverence, nous nous presentasmes a Leur Majeste, a laquelle. par le consul Lazare Martin, fut faicte la harrengue, et lesdictes clefz (par luy premier reverenment baiseez) furent presenteez, lesquelles ledict seigneur receust avec une benignite, joyeuse caresse et grand contentement; lesquelles tout incontinant il remit entre noz mains, nous en recommandans la garde, offrant de sa part, comme seigneur de ladicte ville, la tenir en sa foy, protection et sauvegarde, a laquelle nous soubzmettant humblement et remerciant leurs Majestés, primes congé et departimes dudict lieu.

Ledict jour, apres l'heure de vespres, lesdictz seigneur et dame partirent dudict chateau, prenans leur chemin au prieure Sainct Geral les Limoges, accompagnez des seigneurs evesques de Mauee et d'Holeron, des seigneurs de Roan, des Cars, Pompadour, L'Avauguyon et plusieurs aultres gentilhommes tant de sa cour que de ce pays.

Estans pres dudict prieure, marcherent au devant tant leurs joueurs de cornetz a boquin que les trompettes, clérons, tabours, phiffres, auboys et aultres joueurs d'instruments par nous envoyez. Et furent saluez lesdictz seigneur et dame par la ville de grant nombre de pièces d'artillerie. Furent aussi lanceez des craneaulx des murailles et aultres lieux plusieurs fuseez, les unes voltans et sifflant en l'air, les aultres parmi la grant multitude du peuple estant en ladicte place (d'un affectionne desir attendant la venue desdicts seigneur et dame), laquelle, esfroyee desd. fuseez, fuyoyt qui ça qui la, causant par ce moyen mainte rizee a la compaignie.

Parvenuz lesdictz seigneur et dame audict prieure avec grand liesse et applaudissement de tout le peuple, furent reverenment saluez et recueilliz par mons^{re} l'archidiacre Benoist, prieur dudict lieu, ou ils firent sejour jusques au lendemain, qui estoit le lundy.

Advenant le quel jonr de lundy et xxj^e dudict moys de decembre, envyron l'heure de sept heures du matin, sortirent les bandes et compaignies hors de la ville par la porte de l'Arrenne et passant au devant le couvent des Carmes, cheminerent en la place dudict St Geral, pour, illec, assembleez et rallieez, marcher par ordre au devant la majesté dudict seigneur.

Cependant que lesdictes compagnies se reengeoyent, le roy partit dudict prieure pour sen aller sur leschaffault qui luy avoit esté dresse, tenant au piramide estant dans le recloz qu'est au devant l'esglise St-Geral, pour veoir passer lesdictes bandes, oyr et recepveoir les harrengues et salutations que luy seroyent montez sur ledict eschaffault pour l'effect que dessus ne nuysissent aux aultres qui les suyvoyent, l'on y fait deux escalliers, lun qui servit à monter et l'autre a descendre. Et fut ledict eschaffault couvert de rameaulx et riche tapisserie, entourné de columpnes couvertes de verdure, esquelles pendoyent des festons portans les armoyries desdictz seigneur et dame, envyronnes de chappeaulx de triumphe. Sur le devant d'icelluy regardant sur le chemin, fut tendu ung dès, soubz lequel fut posée la chaise dudict seigneur, converté d'un riche tapiz de veloux rouge, semée de fleur de lis d'or traict, pour y seoir la majesté dudict seigneur. Peu apres son arrivée audict lieu commenserent a marcher au devant de Sa Majesté les quatre ordres mendianues et les esglizes parrochialles de ladicte ville, qui reverenment et religieusement saluerent ledit seigneur.

Après suyvit maistre Pierre Boyol, recepveur pour le roy en leslection du hault pays de Limosin, colonnel de linfanterie, revestu d'un manteau de veloux noir fouré d'ermes, couvert et enrichi de fers et boutons d'or, monte sur une hacquenée blanche, bravement harneschée, garnie de pennasche des couleurs desdictz seigneur et dame. Au devant de luy marcheoyent en ordonnance dix allebardiers habillés à la Suyssse et deux aultres apres accoustrez de mesme, accompoigne de quatre tabours et phiffres.

Parvenu pres la majeste dudict seigneur, mit pied a terre, et, flechissant les genoux, lui fait son harrengue, laquelle ledict seigneur oyt et receust plaisenment. comme de ce fait demonstration son benin regard et responce que de sa bouche royalle il fait. Ledict Boyol, ramonté sur son hacquenée, demeura en ladicte place, attendant passer les compagnies estans soubz sa charge.

A sa queue marchoyt son lieutenant, revestu de veloux gris. monte sur ung brave cheval de service, bravement barde et garni de son pennache, suyvi de ses compagnies qui venoyent apres queue a queue.

Marcherent apres les deux cappitaines des cantons du Clocher et des Combes, revestus de velouz incarnat decoupé, mennans soubz lenr conduyte quatre cens cinquante hommes equipez en gens de guerre marchans de front cinq à cinq a enseignes desployées, de couleurs desdictz seigneur et dame. illustrez de leurs armoyries estans au milieu.

Suyvoyent les cappitaines des cantons de Lansequot et Blanc

Lagier, en mesme ordre et parure, avec deux cens arquebutiers, picquiers et aultres equipez engens dordonnance.

Ceux la passez, s'apparut le cappitaine du canton de Boucharie, vieux grisard d'un visaige joyeux et allaigre, portant ung baston au poingt, marchant avec gravite et d'une grande bravade, revestu de veloux blanc decoupe, son bonnet de veloux noir garni de plumes blanches, distant de trois coudées de ses soldartz, qui estoient quatre cens en nombre, habillez de mandilz blancz marchans tous bravement et courageusement cinq a cinq en rene de bataille, animez de la preudhommie de leur capitaine, qui ne sa contenance et forme de faire contenta fort ledict seigneur et toute son assistance.

Après eulx marcherent les cappitaines, lieutenans et enseignes des cantons de Maigninie et des Taules, diversement et richement accoustrez des couleurs desdictz seigneur et dame, parez de fers et boutons d'or et aultres riches parures de grand pris et valeur, avec six sens hommes bravement accoustrez, equipez engens d'ordonnance, marchans cinq a cinq, accompagnez de grand nombre de tabourins et phiffres decorans grandement lesdictes compagnies.

Toutes lesdictes compagnies passez, marcha après, a cheval, ledict Boyol, accompagne de ses gens en lestat et equipage que dessus. Ce faict, se monstrerent trente jeunes hommes, enfans des principaulx bourgeois et marchans de ladite ville, conduictz par leur cappitaine, lieutenant, enseigne et guydon, habillez de pourpointz de satin et chauses de veloux blanc, amantillez de manteaulx a l'alemande de veloux incarnat, bordez de passemens et canetilles d'argent, enrichiz de boutons d'or, ayans boutines parez de mesme couleur garnies de boutons d'or, montez sur chevaux d'Espagne et aultres braves chevaux de service, bardés et pennachez de pareille parure, marchans tous lentement le pas deux a deux en bonne ordonnance, saluerent la majeste dudit seigneur, a laquelle ledict cappitaine, descendu de cheval, a genoux feit son harrengue, laquelle ledict seigneur avec gracieux recueil debonnairement receust.

A leur suyte cheminoyent deux à deux les principaulx des bourgeois, marchans, advocatz et procureurs de ladite ville, decemment habillez et vestuz de leurs bonnes robes, ensemblement peslemeslez, montez sur chevaux garniz de leurs housses representant le corps des citadins de la ville.

Les consuls de la presant ville, marchant après, vestuz de jupes de damas, portans robes longues de veloux noir, faconneez a la tresoriere, et dessus chapperons de damas cramoisi rouge a borletz et longue cornette, montez sur braves chevaux, garniz de leurs housses. Precedoyent auldevant eulx leur scribe et porte

masse a cheval, et a pied les six gaigiers de la ville vestuz de robes miparties des coleurs de la ville, qui sont vers et rouge, portans chascun ung baston colore de mesme. Ayant, en passant, salue la majeste dudict seigneur, descendirent pour monter sur ledict eschaffault, et vers eulx s'adressa led. seigneur, auquel fut prononcée la harrenque par le consul Jehan eu Boys, lequel ledict seigneur benignement acousta et receust avec grand contentement, comme notoirement apparut par la demonstration de sou plaisant regard et gratieuse responce qu'il feit.

Suyvirent apres les officiers dudict seigneur en la present ville, habillez de leurs robes tallaires (1), accompagnez de leurs sergens, accoustrez de sayes rouges portans les armoiries desdictz seigneur et dame

Tout le corps de la ville et compagnies en ordre et parure que dessus est dict passez, les gens tenans le siege presidial pour le roy en ladicte ville suyvirent apres en housses, portans leurs robes longues et audessus leurs chapperons, ayans au devant eulx leurs greffiers et huissier, lesquels reverenment saluerent ledict seigneur, et par le principal d'entre eulx fut prononcée la harrenque, qu'il receust avec grand contentement.

N'est a obmettre que, passans lesdictes compagnies, a larrivee d'une chascune d'icelles, la diversité d'instrumens tant dudict seigneur que de la present ville sonnoyt melodieusement. Incontinant apres ladicte Majeste fut saluce du nombre des pieces d'artillerie que le jour auparavaant, et furent esparses et jecteez grand nombre de fuseez.

Messeigneurs les évesques de Mande et d'Oleron, revestuz de leurs roquetz episcopaulx, prindrent leur chemin pour marcher au devant la majeste dudict seigneur.

Ledict seigneur marcha apres royallement, revestu richement dun soye ademy manches de toille d'argent frizee, excellent et fort riche, couvert de bandes frangeez, le vuy de desquelles estoit mesmement decoupe et enrichi de fers et guympures et boutons dor, monte sur une brave hacquenée blanche, belle au possible, bardec de mesme parure, ayant au devant de sa personne ses laquays, testes nues, habillez de pourpoinctz et chausses de ses coleurs, et a ses costez et au tour de luy les Suysses et archers de la garde de son corps avec leurs allebardes, revestuz d'hocquetons desd. coleurs,

Les seigneurs de Rouen, des Cars et aultres suz nommez et

(1) *Talarie*, relatif à la cheville du pied; *talaris tunica*, tunique longue, flottante, qui descend jusqu'à la cheville du pied. (Cic., Verr., 2, 5, 31 — Freud, Dict. lat.)

plusieurs aultres gentilhommes estans en grand nombre, noblement equipez, montez sur braves chevaux coursiers bardez de parures se raportans a leur accoustremens, suyvoyent la majeste dud. seigneur. Apres marcheoyent, a cheval, sur le deruiere, les archers de larriere garde avec leurs hocquetons des couleurs desdictz seigneurs ayans bastons en main pour garder qu'il n'y heust aulcun desordre.

Le roy, en la pompe et magnificence que dessus, chemina en ladicte ville, passant aux faulxhourgs de Maigninie. Audevant lavant portal du boulevard de la porte Maigninie furent esleveez des columpnes et ouvraiges couvertes de vertz feuilhardz, parmi lesquels estoyent les armoyries desdictz seigneur et dame, entournez de chappeaulx de triumphe. Fut aussi dresse ung eschaffault et theatre joignant audict avant portal, couvert et entourne de verdure et tapisserie, ou fut jouee la moralite cy apres descrite de bonne et louable invention, faisant clere et ouverte demonstration de la joye et liesse incroyable que les manaus et habitans de lad. ville recepvoient de la nouvelle venue de leur naturel seigneur et viccomte, lequel, par sa grand noblesse, singulière vertu et royalle bonte, avoyt le cueur de tous lesdictz habitans en sa main, soubz le gouvernement de laquelle ung chascun de franche volonte se soubzmettoyt.

Ledict seigneur estant arrive a lendroit dudidict eschaffault cessa la diversite dinstrumens qui jouoyt au devant de luy, et les personnaiges de la moralité commenserent a chanter la chanson que sensuyt :

*Est-il autre beatitude
Fors celle qu'ont dessus lee champs
Bergers, qu'en grand mansuetude
Oyent les oysillons des champs,
Et en seurté par tout marchans,
Soubz leur prince, qu'en grand desir
Les defent de tous desplaisirs.*

Paracheve la chanson, jouerent :

Le premier Berger,
Le second,
Le tiers,
Limoges,
La fille.

Le premier berger commence :

*Vice bergerie
En amour nourie
Prez de leur troupeau
Disant champetz nouceaulx,
Le long de l'orée*

*D'un boys, décorée
De diverses fleurs,
Que ses grandz seigneurs
Avec leur finance,
Sauf leur reverence,
N'ont pas si bon temps !*

Le second Berger :

*Comme tu l'entendz,
Rcavoir je desire
De ce que ceulx dire
Qu'un grand terrien
De c'il qui n'a rien
N'a pas l'adoantaige.*

Le premier :

*Je ne suis si folaiqe
Qu'a la noblesse nous ceuille comparer,
Mais je ceulx dire s'il nous fault labourer
En grand travail pour cultiver la terre ,
Aussi sont ilz tous les jours a la guerre
Pour soubstenir le pauvre populaire,
Qu'est bien un fait d'un pasteur debonnaire
Mettre sa vie en ung si grand danger
Pour des tirans nous garder d'oultrager :
Voilà comment je pance et arregarde
Qu'ilz ont peyne pour n^{re} sauegarde.
Et nous, n'avons que garder brebietes
En leur pasture, et dere chansonnettes :
Qu'en ceulx tu dire ? Mais n'est-il pas ainsin ?*

Le second berger :

*Oy certes, compaignon, mon voisin,
Et le bon temps qu'avons eient de leur part.
Comme pasteurs nous gardent dans leur parc,
Sans eulx l'Esglize seroyt tost mise au bas,
Sans eulx le monde regueroyt en debatz,
Sans eulx le droit ne seroyt maintenu
Qu'en France on voyt par eulx entretenu :
Pour ce, amy, je suis de ton adcis.*

Le tiers berger :

*Il fait bon oyr vos decis,
Gentilz bergers. Appelez vous pasteurs
Ces grandz seigneurs, et les preserateurs
De toute la commune republique ?*

Le premier berger :

*Oy, coidz tu ce prince sans replique ?
C'est le pasteur des peores Limosins,
Dont sont heureux plus que tous leurs coisins
D'acoir seigneur de race si notable
De saint Loys, prince tant admirable
Qui fut jadis prince des preudz Gauloys,
Dont Pharamon fut premier qui feit loie;
Que le regne des Preudz fleurons de France
Ne peult jamais tumber en decadance :
Leur origine vint de la nation
Des preux Troyens d'un nommé Françion :
Voyla en bref sa noble geniture.*

Le tiers berger :

*Tu nous raconte une belle adcenture
Pour ce pays ; qu'un prince de tel nom,
Ung second Mars, qu'a tel bruict et renom,
Veeni cisiter l'ancien homme Limoges.
Allons le donc trouver dedans ces loges
Pour l'adcertir du faict tant souette,*

Le premier berger :

Je le reulx bien, j'en suys tout appreste.

Lors ilz s'adressent vers Limoges, qui tenoyt contenance de
prendre repoz, auquel le premier berger dict :

*Sus Limoges ! que fuictz tu la ? dors tu ?
Ors te ceoidz je de tous biens recestu,
Quand ton seigneur si noble et magnanime
T'est venu ceoir, quest de si bon regime
Que puy le temps que tu as este construit
N'as heu pasteurs que fusse mieulx instruit
En bonnes meurs, et telle en est la fame
Qui defens bien ses subjects de difame.
Te coidz la donc ce roi qu'est ton vicompte,
Qui te tient ceoir comme je te raconte ;
Te ceoidz la donc ton guydon, ton rampart,
Qui surmonte des certus la plus part
De ceux qui sont ores soubz la machine
Du monde rond, lequel te monstre signe
De grand amour quand pour te ceoir prends peine,*

Limoges, personnage gris et aage, habillé a l'ancienne mode,
levant la teste, regardant en hault, dict :

*O seigneur Dieu, ta bonté souveraine
Je doibz louer, puyz que mon trescher syre
M'est tenu veoir, lequel tant je desire,
Or sus doncques, amys ! faictes moy place,
Que je roye de cœrtu l'oultre passe.*

Puys se mit à genoux, et, se dressant au dict seigneur, dict ;

*O puyssant roy benin et charitable,
Fleur de toute noblesse honorable,
Grâces te rendz a yenoux, teste nue,
Puzs qu'il ta pleu faire ta bien venue
En ce pays, qui ne meritoyt pas
Qu'eussiez prins peine de faire tant de pas
Pour tenir veoir ceste petite ville.
Elle est a toy, mais par tropt est debile
Pour recepreoir un prince si afable,
A qui est deu honneur inestimable.
Veoidz Limoges, qu'a heu beaulcoubt d'affaires
Qui sont este a luy fort improspères,
Car les Angloys et aultre nation
L'ont quasi mise en desolation,
Veu qu'aultres fois, en grande prospérité,
A heu grand bruict tant cille que cité.
Mais, apres Dieu et le bon roy de France,
En toy seul git toute son esperance
De parceoir en aussi grand haultesse
Qu'a present est l'ancienne Lutesse.
Me veoidcy dont, et tout ce populaire,
Qui te retient pour defenseur et pere,
Crians trestous, grand, petit et menu,
Fleur de noblesse, tu soys le bien venu !*

Relevé, monstra de sa main un grand cueur rouge couvrant une pomme, dans laquelle estoit ung enfant de l'eage de dix ans, accoustrée en fille et dcesse, teste nue, ayant sa cheveleure blonde, longue, crespelée et esparsée sur ses espauls, revestu de veloux et satin blanc, parée de diamans, piarres orientales et grosses perles brillans vivement par le moyen de la clarte du soleil, qui raionnoyt sus.

Ledict cueur fut mi parti et ouvert ; la pomme estant au dedans escartellée dans icelluy, s'adparut ladicte fille, tenant en sa main une clef d'argent. Lors Limoges, continuant son propos, dict :

*Voyci ma fille, qui, de amour fercente,
Tres humblement sercice te presente.*

Subitement du milieu dudict eschaffault fut lad. fille, par engin

et a couvert, portee au devant la personne dudit seigneur, ou estant dict :

*Je loue Dieu de m'acoir faict la grace
De me donner un si noble seigneur
Que vous estant ores en ceste place,
Et dont vous plainct me faire cest honneur
Me venir veoir en liesse et bon heur ;
Car, si je suys desormais affligée,
Par vous seroy grandement soulaigée.
Par quoy je ceulx employer mon pouvoir,
O roy heureux ! de vous bien receveoir.
Reconnoissant estre votre servante,
En tous endroictz j'en fuyray mon devoir.
Voici ma clef qu'umblement vous présente.*

Ledit douzain prononcé, presenta et delivra ladicte clef audit seigneur, qui la prit et porta en sa main jusques a son logis, lequel fut espris d'un souverain plaisir tant d'avoir entendu paisiblement le contenu en lad. moralite que aussi de la bonne grâce de ladicte fille, qui tres bien avec grand contentement joua son personnaige.

Ladicte moraline jouée, ledit seigneur marcha au dedans la ville, a l'entree de laquelle et a l'endroict dudit avant portal fut miz sur sa Majeste ung poyle de veloux rouge incarnat, semme de fleurs de lis d'or traict, couvert de ses armoiries et chiffres, faictes subtillement de broderie de fil d'or et d'argent soupresus, qui fut porte premierement par six desdictz consulz despuys ladicte porte jusques a l'esglise saint Marcial, et de la jusques au chasteau du Brueil par les aultres six consulz.

En ladicte compaignie et magnificence que dessus, ledit seigneur entra en la bonne ville de Limoges avec une joie indicible et exultation de tout le peuple, sonnans les cloches de toutes les esglizes, et chemina par la rue de Maigninie, laquelle et toutes les aultres il trouva tendues de belles tapisseries et remplies de grand nombre de personnes tant de ladicte ville que forains et estrangers ; et, parvenu en la place et carrefour de la porte Poullière, ou avoyt este erigé ung autre eschaffault a son honneur et louange, jouerent les personnaiges ci aprez nommez ce que s'ensuyt :

Vertu commence :

*Honneur je doibz pour chacun sien merite
De ses haultz faictz a ce prince royal,
Qui s'est monstre mon amy tres loyal :
Je le luy rendz, car tres bien le merite.*

Honneur :

*Sa Majeste, de tous tant estimée
Fera si hault par la force extoller,
Qu'a tout jamais on en terra voler
Dessus les cieulx sa noble renommée.*

Après jouta Limoges avec troys habitans sur la bien venue dudit seigneur, ce que s'ensuyt :

Le premier habitant commence :

*Rome, voyant ses Cezars retournerz
Des regions loingtaines, grandes indices
Monstroyt de joye, or combattant aux lisses
Et sestudiant a ses temples orner,*

Le second :

*Voyre le tout tapisse richement,
Les quarrefours, les rues, les maisons,
Dont je concludz, en suyant les raisons,
Qu'au prince fault fere tel traictement.*

Le tiers :

*Suz donc, amys ! laissons ceste tristesse
Que si long temps nos puotres cueurs tenuz
En langueur a, puyz que sommes cenuz
Au point de la desiree liesse.*

Le premier :

*C'est bien raison de tout enuy chasser.
Or maintenant, puyz que le roy arrive.
Digne sur tous, que plus que Nestor cice,
Et que ne tient que biens nous pourchasser.*

Le second :

*C'est bien raison que chacun a part soy
Et le commun ensemble ressentir ;
Seu ceult que ciel et terre retentir
De joye on fusse eu tenir de ce roy.*

Le tiers :

*Aussi le ceult notre pere Limoges,
Qui trarailler long temps on peut ccoir,
Pour dignement son seigneur recevoir,
A preparer le mieux qu'il peult ses loges.*

Limoges :

*Jay longuement avec mes habitans
En dueil cescu, sans avoir esperance
Qu'on heust de moy pitie ou soucenance ;
Mais maintenant japercoys que le Temps
Pour desormais nous rendra tous contens :
A tout soudain change de contenance,
Je cognoys de justice la balance,
La douce paix qui banyt tous contens ;
Je sens venir, je veoidz les cerdz rameaulx
De l'olicier : O mon Dieu, qu'il est beau !
O ! qu'il a d'ans que ne veidz le pareil !
Bien tenez vous la paix, et le seigneur
Bien tenu soyt qui nous porte cest heur,
Plus doulx que nest du printemps le soleil !*

Le premier :

*Bien tenu soyt c'il qu'entre les humains
Plus grand que soyt en terre ne province
N'a jamais heu roy, comte, duc ne prince,
Fusse des grecs ou superbes Romains !*

Le second :

*Bien tenu soyt le noble sang de France,
Rasse d'Hector, quest a bon droict chery
Et extime de notre grand Henry
Par sa vertu grandeur et excellence !*

Le tiers :

*Bien soyt tenu a la ville et aux champs
Qui d'œil bening petit et grand regarde,
Des bons le fort, et seure sauegarde,
Et au rebour lezilleur des meschans.*

Pendant que chascun personnage jouoyt son roolle, le roy, estant au devant ledict eschaffault escoutoyt ce qu'ilz disoyent, et, la moralite finée, marcha jusques au devant le grand portal de l'esglise saint Marcial, ou, estant, descendit pour y aller faire son oraison, ainsi qu'il est de bonne et louable coustume. Et fut suyvi dudict seigneur des Cars et plusieurs aultres gentilhommes. Estant de retour, passa par la rue des Cousteliers, et s'en monta au chasteau du Brueil, au devant l'entree duquel fut dressee une longueallee et gallerie, qui menoyt dudict chasteau en la salle du siege presidial de la present ville reduicte en salle de bal, pour l'aisance et commodite dudict logis. Au devant d'icelle es-

toient deux touraces soubztenant ung berceau faisant l'entree de ladicte galerie, entournee de columpnes et ouvraiges entrelassez, revestuz et couvertz tant de verdure que aultres parures, enrichiz de festons, soubztenans les armoiries desdictz seigneur et dame de la present ville. Estans au milieu des chapeaulx de triumphe, a prochans dudict chasteau se renegerent lesdictes compaignies pour resaluer la majeste dudict seigneur, au deuant des quelles il passa, et descendit audict chasteau, lequel il trouva pare et accoustre de belles et riches tapisseries.

S'ENSUYT L'ORDRE DE L'ENTREE DE LA ROYNE.

Ledict jour, mèsmes heure de deux heures apres mydy, lesdictes compaignies, partans dudict lieu, s'acheminèrent vers ladicte place Saint Geral pour illec assembler et aller recepveoir la royne, qui estoit sur leschaffault prepare pour le roy, accompagnée desd. seigneur de Mande et d'Holeron, le seigneur des Cars, et plusieurs autres gentilhommes, dames et damoiselles de sa maison.

Marcherent au devant d'icelle lesdictz quatre ordres mendiannes et esglizes, lesdictz colonnel, cappitaine, lieutenans et gens de pied desdictz cantons, lesdictz enfans d'honneur, bourgeois, marchans, advocatz et procureurs, lesdictz consuls, officiers, magistratz, en la mesme parure et ordonnance qu'ilz avoyent faict auparavant devant la personne du roy. Et luy furent faictes par les principaulx d'entre eulx les harrengues dont elle receust ung singulier plaisir. La ville, incontinent apres, salua ladicte dame de mesme quantite de pieces d'artillerie et lancement de fuseez qu'elle avoit faict ledict seigneur.

Les dictes compaignies en léquipaige que dessus est dict passees, quelque intervalle de temps apres marcherent lesdictz seigneurs evesques de Mande de d'Holleron.

La royne suyvoyt apres, habillée de drapt d'or, forcée d'ermes, parée de carcans, piarres de hault pris et aultres pierreries de grande excellence et inestimable valeur, avec aultres parures et enrichissemens, telz qu'on peult penser convenables et servis a si grande et magniffique princesse, montée sur une hacquenee blanche richement enharnachée.

Au coste de ladicte dame estoient ses pages et lacqvays, testes nues, habillez de ses couleurs.

Après elle suyvirent madame de Rouen, accompagnée dudict seigneur des Cars. et plusieurs aultres dames et damoizelles costoyées desdictz seigneurs gentilhommes.

En cest estat et ordonnance chemina ladicte dame en ladicte ville, tenant meme chemin qu'avoyt fait ledict seigneur, et, arri-

vée à ladicte porte Maigninie, audevant dudict eschaffault, cessa la diversite d'instrumens qui la precedoyent, fut commensee par lesdictz chantres et musiciens la chanson qui s'ensuyt :

*Si on faict bruict que Pallas par Prudence
A heu grand loz, aussi veoid on en France
Une dame qu'a le tout surmonte,
Tant en scavoir qu'en richesse et beaulte
Comme heust Juno et Hester honorée:
C'est la royne de Navarre, paree
De telz vertuz, et noble viccomtesse
Des Limosins, lesquels tient en haltesse.*

Et tout incontinant jouerent Apollo et troys muses, scavoir Calliope, Clio, Euterpe, ce que s'ensuyt ;

Apollo commence :

*Si je vouloys de la fille et la mere
Chanter le loz suz le son de ma lyre,
Et, l'exaltant, en beaux vers le descrire,
Il me faudroyt Vergille ou mon Homere.*

Calliope :

*Nymphes et Dieux, venez : on tous appelle,
Pour maintenant en n^{re} compaignie,
Vous accorder d'une douce harmonie
A sublimer leur louange immortelle.*

Clio :

*Descendez tous du haut manoir celique:
Espritz diuins, venez en ces bas lieux
Nous y aider, afin que nous puyssions mieux
Les eslever en gloire deifque.*

Euterpe :

*Certes mes seurs louer ne cesseront
La fleur des fleurs, feu reyne Marguerite,
Sa fille aussi l'excellente charité (1)
Tant que les cieulx et terre dureront.*

Après entra dans ladicte ville, et par lesdictz consulz fut pose suz elle un poyle de veloux blanc semme de fleurs de lis, cou-

(1) Grec XAPITHE, grâce, nom générique des trois grâces. Pline a employé ce nom au singulier pour signifier l'une d'elles.

vert de ses armoiries et chiffres de pareille estoffe que celui du dict seigneur.

En ladicte pompe et magnificence que dessus, entra lad. dame par ladicte ville, passant par les rues susdictes, qu'elle trouva tapisseez et pareez comme dessus est dict. Et, arrivee au carrefour de la porte Poulaliere, de rechef fut saluee, et a son honneur chantee la chanson que s'ensuyt :

*O deite supernelle,
O souverain Dieu des Dieux,
(Las) ! a ta pauvre sequelle
Soys misericordieux !*

*En ses griefz, maulx et misere,
En toy seul a son recours,
Par quoy, Seigneur, ne deferre
De lui donner bon secours.*

*Elle souloyt en liesse
Viere, prenant grand soulas,
Dessoubz sa dame et maistresse,
Soubz la francoyse Pallas.*

*Mais l'encie sathanique
De la cruelle Atropos,
Par malice tropt inique;
Luy tollut tout son repos.*

*Quand sa roync Marguerite
La fatale loy osta
La plus noble fleur deslité
Qu'oncques la terre porta ;*

*Car la science honnorée
De tous beaulx ars esclerez,
Fut par elle restauree
Et bons esprits relevez.*

*Dont la paovre desolee
Ne cesse de souspirer,
Et, pour estre consolee
Ne scait ou se retirer.*

*Sinon que tu lui reserce
O mon Dieu, a l'advenir,
Sa fille pour sa Minerec,
A fin de l'entretenir,*

O Dette, etc.

Ladicte chanson chantée, deux personnaiges, representans Pallas et Mercure sadressant a ladicte dame, luy presenterent les deux quadrins que sensuyvent :

Pallas :

*Par ses vertuz et son divin scaroir,
Ta mere a seu son nom eternizer,
Et toy aussi, pour t'immortalizer,
De l'imiter fays tres bien ton deboir.*

Mercure :

*J'annonceray la hault a tous les dieux
Tes grands vertuz desquelles le clair lustre
Sespond partout (princesse tres illustre),
Obscurcissant le soleil radieux.*

Dillec s'achemina au devant ladicte esglize Sainct Marcial, ou elle descendit pour faire son oraison, et fut accompagnee par lesdictz seigneurs de Mande, d'Holleron, des Cars et plusieurs dames de sa suyte.

Après, ramontee sur son hacquenee, estant soubz ledict poyle, fut conduite en ladicte magnificence audict chasteau du Biueil, au devant lequel, en bonne ordonnance, toutes lesdictes compaignies se rengerent pour reverenment saluer lad. dame.

En ladicte salle du bal, parée de belle tapisserie, couverte douvraiges et entrelassures garniz de festons et chapeaulx de triumphe de verdeur entourrans les armoiries desdictz seigneur et dame, fut fait le soir de souper royal, ou lesdictz seigneur et dame furent serviz par lesdictz gentilshommes de toutes les viandes exquises que produisit nature en la saison. Les tables levceez, fut commense le bal par ledict seigneur suyvi par lad. dame et plusieurs grandz seigneurs, dames et damoizelles, dansans de bonne grace avec une exultation et une joie incroyable.

Le lendemain de ladicte entrée, ledict seigneur alla en lesglize cathedrale Sainct Estienne, ou il fut reverenment et honnorablement recuilli par les doyen, chanoynes et viccaires d'icelle, revestuz de leurs chappes et riches ornemens de ladicte esglize. En laquelle, devottement et solempnellement ledict seigneur fait celebrer une haulte messe respondans harmonieusement les chantes de sa chapelle. Et apres ledict service fait la presche mons^r David, son prescheur ordinaire, homme de grand scavoir et erudition.

Le jour apres, heure de la presdinee, accompagnez des principaulx bourgeois et marchans de ladicte ville, allames audict

chateau presenter audietz seigneur et dame les riches presans qu'avions faict faire pour Leur Majeste. Et, pour donner a entendre leur facon, premierement convient noter qu'ilz estoient tout de fin or, de ducat, ciselez, burinez et conduictz par tel artifice d'orfèvrerie que louveraige et facon randoyt grandement louables les faconneurs et ouvriers dicelles. Cetoient deux pieces rondes, massives, de la largeur d'un demy pied et espoysseur d'un demy doigt. Sur le plat fond de celle dudict seigneur fut d'un coste elabourement esleve ung trophée fourni de toutes sortes de bastons, arnoys et armeures de guerre, subtilement ouvre et taille, au bas duquel estoient en petit volume poseez les armoyries de la ville; en l'autre coste estoient les armes dudict seigneur, entoureez du colier de l'ordre de France, artificiellement faconnez, et autour d'icelles escript en lectres capitales :

*Antonius, Dei gra. rex Nacarrae, Dns supremus
Bearniae, dux Vindocinum et Bellimontis, comes Armeniaci
et Petragoricensis, vicecomes Lemoricum, 1556.*

Pour ladiete dame aussi fut faicte une aultre piece de pareille estoffe, grandeur et espoysseur que la susdicte, en laquelle, d'un coste, d'exquise mainsfacture estoit figuree une Minerve au relief, le visaige de laquelle se rapportoit naïvement a celui de ladiete dame, plantee debout, tenant contenance de marcher en champ de bataille, ayant sur sa teste ung armet, suz son doz une cuyrace, en ses mains une lance et ung escu, sur lequel estoit plantee la teste de Meduse gorgonienne, et soubz ses piedz un tas de livres, tout aupres une chonette, dedice a lad. deesse. De la terrasse ou elle estoit fichee s'eschappoyent des rameaux de lauriers s'espanchans tout au tour, et au pied du tige d'iceulx estoient les armoyries de la present ville. De l'autre coste estoient les armes de lad. dame, releveez curieusement, et autour desdictes pieces, au dedans des filletz et mollures, escript en lettres versales : *Johanna Dei gra. regina Nacarrae, Dna suprema Bearniae, dux Vindocin. et Bellimontis, comes Armeniaci et Petragoricem, vicecomes Lemoricum.*

Lesdictes deux coupes furent garnies chascune de son estuy, couvertz, celui ou estoit le presant dudict Seigneur, de veloux rouge et l'autre de blanc, avec les armoyries desdictz seigneur et dame estans respectivement en ung chascun.

Estans entrez audict chateau, trouvasmes lesdictz seigneur et dame assiz, et au devant eulx une table convertie dun riche tapiz de veloux vert. A leur Majestee fut prononcee la harrengue par M^r Marcial de Douhet, greffier dudict siege presidial, seigneur du Pymolinier, ayant les genoux en terre. Laquelle finie, presenta dans lesdictes deux coupes lesdictz presans. Ledit seigneur de sa bouche royalle feit responce a ladiete harrengue, et offrit

s'employer a la protection et sauvegarde du bien de lad. ville. Et avec remerciement prit et regarda curieusement lesdictes pieces et ouppes, lesquelles lesdictz seigneur et dame receurent cordialement, comme clairement fait demonstration la joyeuse veue de leur Majeste monstrant evident signe de liesse et contentement.

Ledict seigneur et dame firent séjour en la presant ville dez le jour de leur entree jusques au dernier jour des festes de Nohel, et ce pendant, chascun jour a leur resveil, les saluans, leur baillasses le bon jour, les accompagnant ez lieux et eudroictz ou il estoit de leur plaisir seigneurial aller et mesmes aux esglizes, esquelles par les chantres de la chapelle dudict seigneur se faisoit avec devotes ceremonies le service divin, frequente par grand multitude de gens de ladicte ville avec une telle allegresse qu'au visaige d'un chascun on voyoit une deliberee resjouissance pour estre grandement contentez de ladicte magnificence royale et presence de la majeste de si magnanimes et accompliz princes.

Le vingt huitiesme de decembre, jour de la feste des saintz Innocenz, fusmes advertiz que lesdictz seigneur et dame vouloyent faire leur parlement de ladicte ville. Parquoy allasmes devers eulx audict chasteau, et les remerciasmes tres humblement des biens et honneur qu'ilz avoyent faict a leur ville avec offre de noz cueurs et noz vies a les servyr et obeyr a jamais, les suppliant icelle comme estant a eux avoir en recommandation et vouloir tenir les habitans dicelle pour a jamais serviteurs et humbles subjectz de leur majeste royale.

A la presdinee, estans avec nous plusieurs bourgeois et marchans de la presant ville, en bon ordre et equipaige convoyasmes ledict seigneur et dame jusques au lieu du Masjembost (sur la route d'Angoulesme), ou disans a Dieu a leur Majeste, priasmes le Tout Puyssant leur vouloir impartir sa grace et en fin perpetuelle felicite. Ou fut la tres noble et louable yssue de ladicte entree.

(Extrait des registres consulaires de la ville de Limoges, publiés sous la direction de M. Emile Ruben, bibliothécaire de la ville de Limoges. In-8°, Limoges, 1869.)

XIII.

On trouve dans les Archives municipales de Bordeaux BB, *Délibérations des Jurats*, une autorisation donnée par les Jurats à une troupe de comédiens, dirigée par un sieur François Savary, lequel s'autorise d'une permission à lui donnée « par le roy « de Navarre, à Vendousme, le cinquiesme de décembre dernier, « signée : Anthoine et au dessoubz Bouchet, scellée du sceau du « dit seigneur. »

(Archives historiques du département de la Gironde,
tome XII, p. 357.)

XIV.

HENRI II A ANTOINE DE BOURBON

Antoine de Bourbon, trouvant le moment favorable, avoit formé le projet de reconquérir la Navarre espagnole. Henri II le dissuade fortement de cette entreprise : « Ses projets sont connus, lui dit-il, son plan écarté, et l'ennemi l'attend pour achever sa ruine. D'un autre côté, cette tentative retarderait la conclusion de la paix, qui est en si bon chemin et dont le royaume a tant besoin. » Cette lettre est évidemment écrite pendant les pourparlers qui ont précédé la paix de Cateau-Cambrésis.

Mon Frere, depuis ce jour que je vous escrivais dernièrement par La Marque, l'un de mes varletz de chambre, j'ay entendu comme vous estiez tousjours après l'exécution de vre entreprise, dont vous aviez encores quelque espérance, de quoy j'attends des nouvelles en bonne devotion, pour l'aise et le plaisir que ce me seroit de voir qu'il en feust succédé quelque bonne issue, dont vous peussiez tirer le contentement, que desirez ; que j'estimerois aultant que à moy, comme s'il me touchoit principalement c'estoit plus mon propre faict que le vre. Mais il fault que je

vous dye, mon frere, que tout ainsi que l'amitié que je vous porte me faict desirer et souhaiter vre bien, grandeur, contentement et satisfaction, aussi me fait elle craindre estre en peine qu'il ne vous advienne quelque ruyne, malheur et desplaisir : car je veoy par tant d'adviz et de deça et de delà vre d. entreprise estre découverte et vos ennemys en estre si bien advertis, que je puis dire que vous ne scavez point mieux tous ce que vous y voullés faire qu'ils le sçavent; et ont les forces telles et moyen d'en avoir en si peu de temps tant d'avantages et vous si peu pour jouer ce jeu à descouvert, et nul moyen d'estre renforcé, qu'il ne peut estre que jusqu'à ce que j'entende de voz nouvelles que je ne sois en une extrême peine qu'il ne vous soit advenu quelque malheur, qui outre le regret que cela m'apporteroit en ceste saison deffavoriserait tant mes affaires que jamais chose n'advint plus mal à propos que cela me seroit; car je vous puy dire que ce dernier malheur les ruyneroit entièrement, et affin que voyez que je ne vous en parle point par cueur et que je ne vous diz rien que je ne scache à la vérité, je vous envoie le double d'un advis venu de Flandres par lequel vous verrés comme c'est qu'ils vous attendent de pied quoy, et ne font pas moindre estat que de vous y attrapper à la pippée, vous ayant dressé un tel appast qu'ils se vantent, et qu'il n'en rechappera pas ung de tout ce qui sera avec vous, dont estant adverty, et voyant les choses si apparentes et fondees, avecques tant de raison, je n'ay voulu faillir de vous en advertir en toute dilligence par ce gentilhomme pnt porteur qui est a M. de Burye(1), qui s'est trouvé icy a propos à la sollicitation de quelque dépesche, que j'ay advisé de vous envoyer exprès pour vous prier, mon frère, d'y bien penser, avant que passer plus avant; et puisque cela est découvert ne vous hasarder, et ce qui est avec vous, que vous estes si saige, prudent et advisé que ayant entendu la vérité de tous les faicts, vous serez le premier s'il est tel que..... par le d. adviz, que n'en voudrez qu'on en poursuiवे rien davantage, ce que je remets à vre prudence et discrétion qui estant sur les lieux et estant adverty comme vous este avez plus de lumière en une heure à l'œil de leurs déportemens, que d'icy en ung an l'on ne vous scauroit donner. Il y a davantage qu'il fault que je vous dye, que nous en sommes en fort bons termes de la paix, et que dans peu de jours, comme je vouz ay cy devant escript, mes cousins les cardinal de Lorraine, Connestable et Maal de St-André(1) et mes autres depupez se doibvent rassembler avecques ceulx du Roy d'Espagne, au lieu qui sera advisé, dont nous attendons nouvelle d'heure à autre; et ayant là a se prendre une résolution que nous espé-

(1) M. Be Burie commandait une partie de l'armée de Navarre.

rons selon nre intention à la nécessité et grand besoing que nous en avons et..... les autres, j'auroye un merveilleux regret que en lieu de recueillir le fruit de cette conclon il survint quelque accident auparavant que l'on eust la..... que non seulement l'empeschat pour ceste heure, m'est n'en meist hors d'espérance à l'advenir, qui me faiet souhaiter que toutes choses demeurent aux termes qu'elles sont jusques à ce que je voye quelle issue cette négociation debvra prendre, et vous prier bien fort, mon frère, comme je faictz d'y adviser affin que si, dans le 12^e de ce mois vous n'avez mis fin à vre d. entreprise, vous ne passiez oultre et la remectiez à ung autre temps : car je vous advise que je sens la paix si nécessaire pour la pauvreté et extrême nécessité où est réduit mon Royaulme, et si utile et avantageuse pour le bien de mes affaires, que je ne veulx faire chose quelle quelle soit qui ne puisse en garder d'avoir, s'il plaist à Dieu me faire si heureux de me la donner, comme j'espère. Et vous scavez ayant à faire à gens si fascheux et malaisez à ferrer, comme il faudroit peu de chose pour les détourner et empescher l'effet de leur bonne volonté, de ce coté principalement qui vous touche plus avant que aultre quelconque, joinet que la saison me semble si incommode quelle est suffisante pour rompre tous les plus beaux desseings qu'on scauroit faire, et que je me trouve tant en arrière et si peu de moien de satisfaire à infinies dépenses qui me sont nécessaires que je désire en estre le plus soulagé qu'il lui sera possible, qui est, mon frère, tout ce que je vous puis dire pour ceste heure, Priant Dieu vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrip^t à Paris.

(Bibl. Nat. Font, 287 ; Colb., v° 28. — Original.

Signature autographe.)

(1) Charles de Guise, dit le cardinal de Lorraine, deuxième fils de Claude Lorraine, duc de Guise, et frère du duc François, le connétable Anne de Montmorency et Jacques d'Albon, maréchal de Saint-André, préparaient avec les représentants du roi d'Espagne le désastreux traité de Cateau-Cambrésis.

XV.

PLAN DE CAMPAGNE ARRÊTÉ ENTRE ANTOINE
DE BOURBON, DE BURY, BLAISE DE MONLUC, JARNAC
ET D'ESCARS.

AVYS DU ROY DE NAVARRE

C'est l'ordre et la façon que le Roy de Navarre entend et veut tenir avec les sieurs de Bury, de Monluc, Jarnac et d'Escars, pour l'exécution de l'entreprise qu'il a en main, laquelle leur semble fort raizonnable pour les raisons et moiens qui s'ensuivent :

PREMIEREMENT.

Estant la masse des gens de guerre assemblée à Baïonne, qui sera le vingt et cinquiesme de ce moys de janvier, assavoir les trois mil hommes qu'il plaise au roy luy paier trois mil que le dit s^r roy de Navarre paye, la gendarmerie et la cavalerie qu'il assemblera, avec ceulx qui le suivront pour leur plaisir, s'en yra loger le lendemain entre Bayonne et Béhobie, dernier vilaiage des limites de deça, au lieu le plus commode qu'il pourra choisir, pour marcher le jour d'après au dit lieu de Béhobie, où les principaux de l'éposque doibvent menner en hostaige leurs enfans qui seront nommez au roy par le s^r de Haraucour (1) que le dit s^r Roy de Navarre envoie vers sa Majesté.

Le lendemain, pour avoir preuve de leurs affections et promesses par lezquelles ilz luy ont asseuré de lui mettre Fontarrabie en son obéissance, fera passer la rivière à cinquante chevaux et troys cens hommes de pied seulement qu'il sazardera pour s'aller saisir de la place, tant pour la recognoistre et rapporter au vray ce qu'en sera, que pour y envoyer la force qui sera avisé y estre nécessaire, si le faict se trouve véritable.

Viendra du long de la rivière gens de cheval et de pied pour garder que, où il y auroyt fainte, l'on ne puisse surprendre, ce qu'il semble estre malaisé par l'ordre qu'on y donnera.

Davantaige estant ladite rivière, à demy mil dudit Fontarrabie, ceulx qui auront esté envoyez devant pour descouvrir la vérité de cest affaire, pourront aller et retourner d'une seule marée, et où ils y trouveront de l'abus, se pourront à la faveur

(1) Haraucourt (Philippe de Longueval, seigneur de), connu aussi sous le nom de baron de Cramail.

de l'artillerie se retirer sans y debvoir craindre que bien peu de perte.

Et pour plus grande asseurance de la dite entreprise, le dit s^r Roy de Navarre a envoyé, tant par Castille, Biscaye, Aragon, que Guipusque, plusieurs espions, lesquelz oultre ce que l'experience les a faict cognoistre et tenir pour fidelles, ilz ont baillé bonnes cautions de leurs personnes, se soubzmettans à peine de leurs vies que ès dits pais ne se fera aucune levée de gens que le dit Roy de Navarre n'en soyt aussitost averty, n'y pouvant à ceste cause douter aucun inconvenient ne surprise.

Ceux qui mènent ceste pratique ont donné avys au dit s^r Roy de Navarre de l'apprest qui se faict à St Sébastien de quatre navires ordonnez et retenuz apporter cinq cens mil escuz au Roy Philippe, dont ils se veullent sur l'exécution de l'entreprise saisir, laquelle à ceste cause a esté à leur requeste jusques à ceste heure différée pour tenir aussi l'entreprise de la mer, en ung mesme temps que celle de la terre.

Par quoy voyans nos dits soubzsignés les choses si bien délibérées qu'il a esté cy dessus déclaré, arrestons ensemble, après y avoir bien et meurement pensé, nous sommes résoluz et accordés d'exécuter la dite entreprise, y veoiant apparence de grande utilité et de peu d'inconvenient.

Fait à Pau, le xiv^e jour de Janvier mil cinq cens cinquante et huit.

ANTOINE.

DE BURY.

BLAISE DE MONLUC,

GUY CHABOT (1).

Bibliothèque de Saint-Pétersbourg. Collection
d'autographes, vol. LII.)

Observations de Fontanieu.

L'Entreprise ne fut point exécutée, et la preuve en résulte d'une instruction donnée par le Roy de Navarre au s^r d'Audaus qu'il envoya au Roy pour l'instruire des raisons qui l'avoient contraint de l'abandonner, et des précautions qu'il prenoit pour en conserver le secret autant qu'il étoit possible. Cette instruction du 26 janvier suivant se trouve à la suite de la piece precedente, quel-

(1) La signature est bien *Chabot*, mais il s'agit de *Jarnac*.

ques pages après du même Ms. le Roy de Navarre s'en prend principalement à M. de Burye qui n'avoit pas voulu agir assés-tôt : il est bien vraysemblable qu'en cela M. de Burye avoit suivi les ordres de Henry II qui assurément ne l'approuvent pas.

(Font. 287. Colb. V^e 28.)

XVI.

ANTOINE DE BOURBON AU DUC DE GUISE

*Il lui envoie le S^r d'Audaus pour lui expliquer les motifs
qui l'ont obligé à différer son entreprise.*

Mons^r mon compaignon, Envoyant devers le Roy le s^r Daudaus, présent porteur, pour luy faire entendre l'occasion pourquoy j'ay rompu pour maintenant et différé à une autre foy l'exécution de mon entrepriuse, je l'ay chargé expressément de vous en faire le discours, comme je le luy ay dict, par où vous congnoistrez quelle raison j'en ay eu.

A ceste cause, je vous prie affectueusement l'escouter et croire, et avoir tout jour ce qui mē touche pour recommandé, suivant la bonne volonté que je sçay que vous avés envers moy. Me remerciant donc à la suffisance dudit sieur Daudaus, je prieray Nostre Seigneur, après vous avoir présenté mes recommandations, vous donner, Monsieur mon compaignon, ce que désirés.

A Bayonne, ce xxvi^e de janvier 1558.

Votre plus affectionné cousin et milleur
compaignon.

ANTOINE.

(Bibliothèque de Saint-Pétersbourg. Collection
d'autographes, vol. LII.)

XVII.

ANTOINE DE BOURBON AU DUC DE MONTMORENCY.

Il a prèvenu le désir du roi en renonçant à son entreprise, comme il le lui a fait savoir par le sieur Dandaus. S'il ne l'eût fait déjà, il se serait empressé d'obéir aux ordres de Sa Majesté.

Mons' mon cousin, j'ai receu la lectre que, en compaignie de celle du Roy, m'avés escript, du xix^e du présent, pleine de démonstration du soing que vous avés que je ne soye circonvenu par ceulx qui menoient mon entreprise, me donnant aduiz et conseil de m'abstenir de l'exécution d'icelle, pour la crainte que vous avés qu'elle me succède mal; dont je vous remercie affectueusement, vous assenraut que, si desjà avant la réception desdites lectres, je ne me feusse résolu de la remectre pour les raisons que le s' d'Audaus, lequel j'ay despesché exprès devers Sa Majesté, vous aura dict, ainsy que je l'en ay chargé, j'eusse suivi le commandement du dit seigneur et vostre bon advis, plus pour luy obéir et vous croire, que pour craincte des dangiers de ma personne, ausquelz je n'auray jamais tant ds respect que a l'opinion de ceulx que je honnore comme Sa Majesté, et ayme comme vous.

Estant au demourant bien marry du malcontentement que le dit seigneur a eu sur l'occasion de l'arrest que j'avois faiot des Gentilshommes espaignols, desquelz vous ayant déjà auparavant escript par La Marque, et n'en ayant eu responce, je pensois que le dit Seigneur et vous ne le trouveriez point mauvais; comme plus amplement je luy escriptz, lui faisant entendre ce qui m'avoit meu de le faire. Et pour ce que je sçay que vous verres le tout, je m'en remectray à la dite lectre, finissant la présente par prières à Nostre Seigneur Dieu vous donner, Mons' mon cousin, ce que désirés.

A Orthès, le xxviii^e jour de janvier 1558.

Votre bien affectionné cousin
et milleur amy.

ANTOINE.

(Bibliothèque de Saint-Petersbourg, Collection
d'autographes, vol. LII.

XVIII.

ETAT par estimation et par le menu des terres, baronnies et seigneuries de Montoire, Lacardin, les Roches-Lécèque et Trôo baillè et fait à M^r Loys Cherallier, receveur ordinaire des susdites terres pour ung an entier, commençant le premier jour de janvier 1558 et finissant le dernier jour de décembre 1559.

RECETTE :

Cens et rente à Montoire.	147 ¹	18 [•]
Nouvelles rentes des fossés de Montoire en la paroisse Saint-Oustrille.	2	1 ^d
Rentes.	55	
Chappons	24	
Gans		15
Autres rentes	20	
La ferme des amendes et voyries données pour 3 ans	36	
La ferme des poix et mesures à blé et à vin, plumées, aulnaiges et ballances pour 3 ans.	70	
La ferme de la prévoté et péaiges, travers et estellaiges de la chastellenie de Montoire pour 3 ans	80	
La ferme du four à ban de Montoire pour 6 ans	15	
La ferme du Tabellioné du Bas-Vendômois pour 3 ans	405	
La ferme du greffe du bailliage du Bas-Vendômois (aliénée).	Néant.	
La ferme du greffe des remanbrances, eaux et forêts du Bas-Vendômois pour 6 ans	60	
La ferme du greffe des châtellenies du Bas-Vendômois pour 3 ans	41	
La ferme des foires pour 3 ans	7	
La ferme des lettres obligatoires p ^r 3 ans.	92	
La ferme des moulins à tan et à drap de Pratzay pour 6 ans	245	
La ferme des tuileries et poteries de Saint-Arnoul pour 3 ans.	12	
La ferme du ban de Montoire.		20
La ferme des prez d'Aubenave pour 3 ans.	20	
La ferme de l'estang d'Authou (vendu)	Néant.	

La ferme des prez de Laillerye pour 15 ans.	6	5
» » de Forteraye (donnée) . .	Néant.	
» des grands jardins de Montoire pour 9 ans	20	
La ferme des prez de Vauguyon pour 3 ans.	11	
» » de Prazay.	23	
» » de Saint - Quentin pour 3 ans	20	
Exploits de justice du bailliage de Montoire.	5	
Epaves	20	
La ferme de la vieille blaterie de Montoire.	Néant.	
Les nouvelles baillées du bois du Breuil. .	29	15

(LAVARDIN.)

Cens et rentes	76	10	vi d
Chappons	22	vi d	
Pouilles	3	4	
La ferme du four à ban	7		
La ferme de quatre arpents de pré entre les Roches et Villavard pour 3 ans.	37		
La ferme de la Prévosté et péaiges, travers et estellaiges de Lavardin pour 3 ans. . . .	14		
La ferme de la garenne à eau de Montoire à Lavardin pour 2 ans.	55		
Muable pour les amendes excédant 20 sols des assises de Lavardin	40		
Rentes, reliefs, rachats, quintz	25		
La ferme des prez de Rannay pour 6 ans. .	69		
» des grands prez de Lavardin . . .	70		
» des grands jardins de Lavardin. .	Néant.		
Pour les Hayes le Conte, paroisse d'Ambloy.	4	10	
Epaves de Lavardin	10		

(ROCHES-L'EVESQUE.)

La ferme de la Prévôté, voierie et amendes.	4	
» des prez de Poindron	Néant.	
Exploits de justice	40	
Epaves	Néant.	

(TROO.)

Cens et rentes	17	13
La ferme de la Prévosté, péaiges et travers.	4	
Possons et glandées		
Grains à Montoire		

Somme totale de la Recette. . 2295 ¹

DÉPENSE :

Au chevecier du chapitre de Saint - Martin de Trôo	20	
Au chapelain de la chapelle de la Madeleine fondée en l'église St-Georges de Vendôme.	110	
Au curé de Saint-Oustrille de Montoire.	Néant.	
(parce qu'il est payé sur la taille de la ville)		
A la bourse des anniversaires Saint-Gatian de Tours.	60	
A la fabrique Saint-Genais de Lavardin.	Néant.	
Au couvent et chanoines Saint-Georges-du-Bois	6	
Au chevecier et chapitre Saint-Georges de Vendôme	23	
Au prévôt de ladite église	5	
Au prieur Saint-Genais de Lavardin.	Néant.	
Aux religieuses de la Virginité	5	6
Aux religieux de Gastine.	7	10

GAGES :

Jean Tesnière, bailli de Vendômois.	20	
Charles Ollivier, procureur général.	12	
Léger Souchay, châtelain	10	
Jean Chevallier, procureur au Bas-Vendômois	20	
Louis Chevallier, receveur(1).	80	
Raphaël de Taillevis, maître des eaux et forêts	20	
Au même, pension	30	
François Danes, écuyer, son lieutenant général	20	
Pension du même	10	
Jean Thorre, concierge et garde du château de Montoire	60	
Cléophas de Nérac, concierge du château de Lavardin	60	
Léonard Foreau, sergent des bois.	5	
Jean Boullay	5	
Jean Thorre	5	
Jean Courson	5	
Réparation des châteaux	200	
Frais de justice	80	
Voyage de deniers	10	
Dépenses des grains.		

(Bas-Vendômois. Archives des Basses-Pyrénées, E, 887,)

(1) Auteur du présent état.

XIX.

POUVOIR DE LIEUTENANT-GÉNÉRAL DU ROYAUME
CONFÉRÉ PAR LE ROI
A ANTOINE DE BOURBON

Le pouoir qui fut dressé pour le roy de Navarre.

Charles etc., à tous etc. Ayant pleu à Dieu nostre créateur nous appeller à ceste couronne en l'aage tendre auquel nous sommes, le plus grand bien qu'il nous eust sceu faire avecq la bonne paix amytié et intelligence qui est entre les Princes noz voisins et nous, est de nous avoir laissé en si vertueuse main et saige conduite que celle de nostre tres honorée dame et mère la Roïne, accompagnée de tant de princes de nostre sang et aultres grans et notables personnaiges, et entre aultres de nostre tres cher et tres amé oncle le Roy de Navarre, qui, comme le premier, monsire et d'affection et d'effect telle et si digne volonté au bien de nostre service et de ce royaume, que nous espérons avecq leur bon et prudent conseil entretenir et conserver ladicte paix, comme l'ung des plus chers trésors que nous pouvons avoir, et tellement nous maintenir avecq nosdictz voisins, en gardant ce qui est nostre, qu'ilz auront occasion de demourer en ceste bonne intelligence, et par mutuelz offices d'amytié garder le repos qu'il a pleu à Dieu mettre en la chrestienté; et pour ce que l'une des choses qui plus sert à le retenir, est de ne faire et n'endurer aussi de sesdictz voisins aucunes nouvelles entreprises, et tellement pourveoir aux provinces, villes et places des frontières que le soing et vigilance qui s'employera à les conserver oste toute occasion de nouvelleté à ceux qui voudroient entreprendre, et au demourant establir toutes choses tant au dedans que dehors nostre royaume en tel ordre que la tranquillité et union tant requise non seulement à la conservation des royaumes et républiques, mais aussi à sa grandeur et augmentation d'iceulx, y demeure le plus long temps que nous pourrons; nous avons advisé estant nostre aage tel qu'il est, choisir quelque grand et digne personnaige qui soit pour pourveoir aux choses dessusdictes, au bien de nostre couronne, conservation de nostre part et repos de noz subjectz; scavoir faisons que, ayant cest affaire esté mis, en la presence de nostredicte dame et mère la Roïne, en delibération des princes de nostredict sang et aultres grans personnaiges estans auprès de nous et gens de nostre conseil privé, considérans les tres grans, dignes, vertueux et très recommandables ser-

vices que nostredict oncle le roy de Navarre a dès sa jeunesse faictz à noz prédécesseurs Roys, mesmes à noz tres honorez seigneurs ayeul et père, les roys François premier de ce nom et Henry de tres heureuse mémoire, que Dieu absoille, tant au faict des guerres que en plusieurs aultres grandes et importantes charges où il a faict telle preuve de ses vertuz et vaillance, et de la vraye affection et devotion que par inclination naturelle, et comme premier prince de nostre sang il porte à la grandeur de nostredict couronne, que nous avons tres grande occasion de nous fier et reposer sur luy d'une telle et si importante charge, confiant par ce entierement de la personne de nostredict oncle le Roy de Navarre, et de ses sens, vertuz, vaillance, expérience et grande diligence, iceluy, pour ces causes à ce nous mouvans, avons durant nostre bas aage faict, constitué et estably et ordonné, faisons, constituons, établissons et ordonnons par ces presentes nostre lieutenant général par tout nostre royaume, pays, terres et seigneuries de nostre obéissance, tant par mer que par terre, et lui avons donné et donnons plain pouvoir, puissance, auctorité, commission et mandement especial par ces presentes de convocquer et assembler toutes et quantesfois que besoing sera et qu'il verra estre requis pour le bien de nostre royaume, tous les Princes, connestable, mareschaux et admiraulx de France, gouverneurs, et noz lieutenans généraulx és provinces et gouvernement de nostre royaume, maistres de nostre artillerye, et tous autres seigneurs, gentilshommes et cappitaines, de quelque qualité et condition qu'ilz soient, pour avecq eulx communiquer des affaires qui s'offriront pour nostre service, et apres leur faire entendre de nostre part ce qui sera expedient et à propos pour icelluy, faire aussi venir devers luy les cappitaines tant de noz ordonnances, chevaulx-légers, gens de pied, cappitaines et gens de marine, pour leur commander et ordonner ce qu'il jugera nécessaire pour le faict de leurs charges et semblablement noz baillifs, seneschaulx, prevostz, cappitaines et gouverneurs de villes, citez et chasteaux, lorsqu'il s'offrira quelque chose à leur dire, déclarer, commander et ordonner pour nostredit service, seureté de noz places de frontière, ou pour le bien et repos de noz subjectz, envoyer telles des compagnies de noz ordonances ou aultres gens de guerre qu'il advisera en telz lieux et endroitz de noz frontières ou aultres villes de nostre royaume qu'il congnoistra estre à faire, pour y tenir garnison, soyt pour la seureté et conservation desdictes places, ou pour retenir la tranquillité publique ainsy que la nécessité le requerra, tirer desdictz gouvernementz et province les gens de guerre qui y seront, pour les envoyer en aultres gouvernementz ou les faire marcher la part qu'il verra estre à faire pour nostre service, et derechef les y renvoyer ou bien despartir en aultres lieux et endroitz pour y tenir garnison, assembler aus-

sy et faire trouver ès lieux et endroictz de nostredict royaume où il congnoistra quelque péril et dangier, tel nombre desdictz gens, ordonnances, chevaux légiers, gens de pied, artillerye, pouldres et munitions qu'il verra estre à faire pour y pourveoir et donner ordre ainsy qu'il appartiendra et verra l'affaire le requérir, et pour cest effect lever ou faire lever et mettre sus, si besoing est, telles compagnies de gens de cheval ou de pied qu'il advisera, icelles casser et faire licencier apres l'affaire passé, ou bien les envoyer en garnison en noz places de frontière ou ailleurs, ainsy qu'il jugera estre besoing : visiter, toutesfois et quantes que bon luy semblera, les gouvernemenz et provinces de nostre royaume, ensemble toutes et chascunes les villes, chasteaux et places fortes d'iceluy, et y entrer avecq telle compaignye fort ou faible que il advisera, entendre du gouverneur et nostre lieutenant général en chascun gouvernement l'estat des affaires de son gouvernement, y faire pourveoir et donner ordre, faire fortifier celles des places desdictz gouvernemens qu'il congnoistra en avoir plus de besoing et y faire employer telles sommes de deniers qu'il advisera, entendre quel devoir et diligence chascun des cappitaines desdictes places aura faict et fera tant à la seureté et conservation d'icelles que à faire vivre les gens de guerre qui y seront en bon ordre, justice et pollice, et faire administrer sur les plainctes qui seront faictes par les habitans desdictes places bonne et briefve justice, veoir comme les deniers destinez aux reparations desdictes places auront esté employez, et, ou il y auroit quelque faute, abbuz ou malversation, faire procéder contre les coupables, ainsi qu'il appartiendra pour le bien de nostre service, se faire représenter les armes, artilleries, vivres et munitions qui seront esdictes places avecq les inventaires d'iceulx; les faire transporter en telles autres places qu'il advisera le besoing et nécessité de nostre service le requerre; entrer en noz courtz du Parlement pour y conférer et communiquer de toutes choses qu'il verra appartenir au bien de nostre service et chose publique de nostre royaume, et sur ce leur dire et faire entendre ce qu'il verra estre à propos; entendre particulièrement de noz baillifz, seneschaulx, prevostz et aultres noz officiers s'il y a aucuns tumultes, assemblées secrètes qui se facent en armes ou autrement, et aultres pratiques, menées et intelligences contraires à nostre service et au repos public de cestuy nostre royaume, pour y pourveoir. soit par assemblées de gens de guerres ou aultres moiens qu'il verra et congnoistra plus à propos; et faire corriger, pugnir et chastier les séditeux par les peines requises, et sans forme ne figure de procès, si l'affaire et la nécessité le requièrent; entendre aussi les charges, fouldes et indeues exactions qui se font sur noz subjectz, soit par noz gens de guerre ou aultres, pour en faire faire telle et si rigoureuse punition qu'il appartiendra et le cas le

mériterà ; ordonner de tous les fraiz requis à l'effect de ce que dessus, et généralement commander et ordonner en toutes choses requises et nécessaires pour la conservation de nostre Estat, seureté de noz frontières, bien et tranquillité publique, selon la parfaite et entière fiance que avons en luy. Si donnons en mandement à noz amez et féaulx conseillers les gens tenans noz courts de parlement, et à touz noz lieutenians, gouverneurs, mareschaulx, baillifz, seneschaulx, prevostz, juges ou leurs lieutenans, cappitaines de nos gens de guerre, tant de cheval que de pied, cappitaines et gardes des villes, citez, chasteaux, forteresses, maires, consulz, eschevins, maistres et gardes des portz, pontz, péaiges, passaiges, jurisdictions et destroictz, et à touz noz aultres justiciers et officiers, et à chascun d'eulx endroit soy et comme à luy appartiendra, que à nostredict oncle le roy de Navarre ilz obéyssent et facent obéyr et entendre diligemment en tout ce qui leur sera commandé et ordonné pour nostre service, tout ainsy que à nostre propre personne; et ces dictes presentes ilz facent lire et enregistrer es registres de nostredict courtz, bailliages et seneschaussées, quant ilz en seront requiz Car etc. En tesmoing de ce, nous avons signé ces présentes de nostre main, et à icelles faict mettre et apposer nostre scéel.

(Vidimus extrait des archives du château de Rochambeau.)

XX.

LETTRE DE NOAILLES¹ A JEHANNE D'ALBRET.

Madame, sçachant la peine en quoy vous estes de sçavoir des nouvelles de ce que plus vous aymés, j'ay pensé vous faire ce mot pour vous assurer, Madame, que je viens maintenant d'avoir certain advisement par ung gentilhomme portuguaix qui partist vendredy dernier de Paris, ayant charge expresse d'assurer le Roy de Portugal son maitre de la part de l'ambassadeur,

(1) Antoine de Noailles, gouverneur de Bordeaux.

comme le Roy de Navarre a la balle hors de son espaule du mercredi précédent, et qu'il est sans fievre et sans danger. J'avoys eu autres advertissemens hyer matin assez semblables de ceulx la, et comme Rouhen n'estoyt encore reduict à l'obeyssance du Roy, dotant que Sa Majesté veult éviter le sac, et ceulx qui sont dedans le cognoissent qui n'ont vouleu pour ceste occasion tenir la composition qu'ils en avoyent faicte. Qu'est tout ce que je puy faire entendre à Votre Majesté digne d'icelle, par quoy je supplieray le createur, faisant la fin, la maintenir en toute grandeur et prospérité et vous donner, Madame, très longue et plus heureuse vie.

De Bourdeaux à haste, ce xxviii^e jour d'octobre 1562.

Votre tres humble et tres obéissant serviteur.

NOAILLES.

(Original; signature autographe. — Bibliothèque nat.,
F. Fr., 6908, f° 102.)

XXI.

JEHANNE D'ALBRET A GEORGES, CARDINAL
D'ARMAGNAC.

Elle le remercie de ses conseils; mais il a été mal informé sur la manière dont on accueille ses efforts en Béarn pour faire accepter la réforme. Au contraire, ses Etats lui ont protesté de leur obéissance sur ce chef. Elle a foi dans sa mission religieuse, et ne se laissera pas intimider par de vaines raisons. Elle espère bien qu'au lieu d'appauvrir son fils, elle augmentera pour lui la somme des honneurs et des richesses. Le cardinal promettait mons et merveilles à feu son mari pour défendre le catholicisme; à quoi ont abouti ses promesses? Elle voit bien, à la manière dont il en parle, qu'il ne connaît pas leurs ministres. Au lieu de diminuer, le nombre des réformés grossit tous les jours. Elle lui

reproche son ingratitude pour sa mère Marguerite de Valois, et discute avec lui tous les arguments que le cardinal d'Armagnac emploie pour dénigrer la Réforme.

Mon cousin, ayant depuis l'âge de cognoissance veu de quelle façon vous avez esté porté au service des feux Roy et Royne mes père et mère, l'ignorance meshuy ne me sera excuse que je ne la confesse, louë et estime, et joigne avec icelle la continuation enuers ceux qui, ayans hérité de leurs biens, ont eu mesme part en vostre bonne et fidèle volonté, laquelle j'eusse désiré demeurer aussi ferme comme vous me l'asseurez, sans estre retranchée, ou pour mieux dire prothésée, par je ne scay comme je la dois nommer, ou Religion ou superstition, vous remerciant néanmoins des advertissements que me donnés, les prenant diuersement comme n'estans semblables, meslant le ciel avec la terre, j'entends Dieu et les hommes.

Et quant au premier poinct sur la reformation que j'ay commencée à Pau et Lescar, que j'ay délibéré continuer par la grâce de Dieu en toute ma souveraineté de Béarn, je l'ay apprinse dans la Bible que je lis plus que les Docteurs, aux livres des rois d'Israël, formant mon patron sur le roi Josias, afin qu'il ne me soit reproché comme aux autres rois d'Israël, que j'aye serui Dieu, mais que j'ay laissé les hauts lieux. Quant à la ruïne forgée par mes mauvais conseillers, et sous prétexte de Religion, je n'ay point esté tant délaissée de Dieu, ni d'amys, que je n'aye esleu personnes dignes de moi qui non seulement ont prétexte de religion, mais le vrai effect, car tel le chef, tels les membres; et je n'ai point entrepris de planter nouvelle Religion en mes pays, sinon y restaurer les ruines de l'ancienne. Par quoy je m'assure de l'heureux succès, et voy bien, mon cousin, que vous estes mal informe, tant de la réponse de mes Estats que de la condition de mes sujets. Les deux Estats m'ont protesté obéissance pour la Religion. Ces trois premières remonstrances mal fondées bien respondues, mes sujets tant Ecclesiastiques que nobles et rustiques, sans qu'entre tant j'en aye trouvé de rebelles, m'ont offert, en continuant tous les jours la même obéissance, vray opposé de rebellion; je ne fay rien par force, il n'y a n'y mort, ny emprisonnement, ny condamnation, qui sont les nerfs de la force.

Je say quels voisins j'ay. L'un, je scay qu'il hait la Religion que je tiens; je n'ayme pas la sienne aussi, mais pour cela je m'assure que nous ne laisserons d'estre amis et voisins, et n'ay si mal pourveu à mes affaires, et ne suis si destituée de parens, alliés, n'y amis, tant privez qu'estrangers, que mon remède ne soit prest s'il en usoit autrement. L'autre qui me soustient, c'est l'appuy, c'est la racine dont le plus grand honneur que j'aye, est

d'en estre une petite branche ; et lequel n'abhorre la Religion Reformée, comme vous dites, la permettant près de sa personne aux grands, entre lesquels l'heur de mon fils m'est si cher que je le spécifieray, et puis parmy tout son royaume, chose assez approuvée par lettres et commissions tendentes à conserver l'une et l'autre Religion, sans en abhorrer l'une. Parquoy quand bien serait (ce que je suis seure de tout le contraire), que mes sujets se retireroient à l'une ou à l'autre ; l'un n'y voudroit penser pour n'offencer en moy un plus grand, car vous sçavez la conséquence de ce pays pour la France ; l'autre n'est tyran ny insurpateur mais l'aisle sous l'ombre de laquelle je suis assurée. Et quoy que vous me cuidez intimider, je cognois assez premièrement, que je fai service à Dieu que sçaura bien soutenir sa cause et secondement, comme les choses du monde passent entre les grands pour ce fait, m'assurant de mes facilités, comme les tenans en la main, lesquelles surmontent vos difficultés, fondées une moytié sur faux donner à entendre de la composition de mes pays ; et habitans d'iceux ; l'autre moytié sur des vaines raisons trop nobles pour graver en mon solide cerveau autre chose que ce qui y est imprimé par la grâce de Dieu, laquelle environne mes pays, comme elle a fait des plus petites seigneuries entre les grands, et plus seurement que la grande mer Océane ne fait l'Angleterre.

Vous vous estes fait une réponse que j'approuve, touchant que j'ayme mieux estre pauvre et servir à Dieu ; mais je n'en voy le danger, espérant, au lieu de diminuer à mon fils, luy augmenter ses biens, honneurs et grandeurs, par le seul moyen que tous Chrestien doit chercher ; et quand l'esprit de Dieu ne m'y attireroit point, le sens humain me mettroit devant les yeux infinité d'exemples, l'un et principal (à mon grand regret) du feu Roy mon mary, duquel discours vous scavez le commencement, le milieu et la fin, qui a desconvert l'œuvre. Où sont ces belles couronnes que vous lui promettiés et qu'il a acquises à combattre contre la vraie religion et sa conscience, comme la confession dernière qu'il en a faite en sa mort en est seur tesmoignage, et les paroles dites à la Royne en protestation de faire prescher les Ministres partout s'il guérissait ? Voylà le fruit de l'Evangile que la miséricorde trouve en temps et lieu ; voilà le soing du Père Eternel qui à mémoire de ceux sur qui son nom a esté invoqué ; et me faites rougir de honte pour vous, quand vous alléguez tant d'exécutions que dites avoir esté faites par ceux de notre Religion. Ostés la poultre de vostre œil pour voir le festu de vostre prochain ; nettoyez la terre du sang jusque que les vostres ont espandu, tesmoin ce que vous sçavez que je scay. Et d'où sont venues les premières seditions, lors qu'en patience, par le vouloir du Roy et Royne, les ministres, tant en sa cour que partout le royaume, preschoient simplement selon l'Edict de Janvier, et

que le Conseil de Monsieur le Légat Cardinal de Tournon, et vous brassiez, ce qui a apparu depuis, vous aydans par tromperie de la bonté du feu Roy mon mary. Je ne veux pas pour cela approuver ce que, sous l'ombre de la vraye religion, s'est fait en plusieurs lieux, au grand' regret des Ministres d'icelle, et des gens de bien, et suis celle qui crie plus vengeance contre ceulx-là, comme ayans pollué la vraye Religion, de laquelle peste, avec la grâce de Dieu, Béarn sera aussi bien sauvé, comme il a esté jusques icy de tous autres inconveniens.

Je cognois bien par la description que vous faites de nos Ministres que vous ne les avez hantez, ouïs ni cogneus, car ils ne preschent rien que l'obéissance des Princes, la patience, et l'humilité suivant l'exemple de leurs patrons, les martyrs et Apostres. Et si vous ne voulez point entrer à disputer de la doctrine que nous tenons, qui est plus vraye que ne la sauriez dire fausse, ny moy contre vous aussi, non pour ne m'asseurer que la cause ne soit bonne, mais pour le peu de profit que je craindroy rapporter du saint désir que j'aurais de vous tirer, et par charité mener à la montaigne de Sion.

Quant à ce que m'asseurez qu'il y a guères plus de gens qui y croient, je vous dis que le nombre en croit tous les jours. Et quand aux livres anciens, je les oy ordinairement alléguer à nos Ministres, et approuver. Et de vray je ne suis femme assez sçavante pour avoir tant veu, et ne vous en mescroy non plus que moy, vous ayans tousjours plus veu verser à servir à la République qu'à l'Ecclesiastique. Quand vous dites que nous laissons l'ancienne doctrine pour suivre les apostats, prenez vous par le nez, vous qui avez renoncé et rejeté le saint laict, dont la feu Royne, ma mère vous avait nourry, avant que les honneurs de Rome vous eussent oppillé les vaines de l'entendement. Nous sommes d'accord à lire les saintes Escritures, comme vous dites, sans regarder plus avant. Quant à ce qu'il y a des passages difficiles, nous le confessons, et la corruption qui étoit en ce temps là, n'estoit pas qu'une petite playe qui est tournée en cancer à vous autres. Et quant au naturel du Prince des ténèbres, je le confesse, et de cela vous et vos semblables en estes des exemples.

Quant à la facilité de ces trois mots : *Cecy est mon corps*, saint Augustin contre Adamantus a assez vuïdé cest difficulté, comme je l'ai apprins plus à l'audition des presches qu'à la lecture, où il dit que Jésus-Christ n'a point fait difficulté de nommer son corps, quand il en donna le signe. Je croy que nos Ministres ont mieux ou plus seurement noté ce passage que vous et les vostres, pour ne tomber en la faute qu'avez faite, alléguant que Jésus-Christ avoit dit avant la Cène, qu'il ne parleroit plus en paraboles ; et toutesfois il appert par le treiziesme de saint Jean, que la Cène

estoit faite, et ce que vous alleguez est au seiziesme. Regardez Saint Luc au 22^e chapitre et lisez une autrefois mieux les passages avant de les alléguer mal à propos ; encores me serait-il pardonné à moy qui suis une femme ; mais un cardinal estre si vieil et si ignorant. Certes, mon cousin, j'en ay honte pour vous. Je croy que vous m'en cuidez faire, de me dire si souvent : « Mes Ministres et mes Docteurs ; » que pleust à Dieu qu'ils fussent miens, pour estre riches d'un tel trésor ; je diray comme saint Paul : *Je n'ay point honte de l'Erangile*. Quant aux docteurs, j'y croy en tant qu'ils suivront la sainte Escriture, comme aussi fay-je aux livres de Calvin, Bèze et les autres tous réglez au niveau de la parole de Dieu. Quant à ce que vous renvoyez nos Ministres au Concile, ils l'ont désiré et le désirent, pourvu qu'il soit libre, et que leurs parties en soient juges, ayans pour exemple de leur seureté et liberté de vos conciles Jean Hus et Hierosme de Prague. Je ne scay où vous avez appris qu'il y a tant de sectes entre les Ministres, mais je l'ay bien apparence de vous autres à qui nous a promis estre avec nous, son Eglise, jusqu'à la fin du monde, gouverner, entretient. Quant aux œuvres de nos Ministres seriez vous point d'avis qu'ils en allassent apprendre de meilleures à Rome ? Vous m'alléguez mille choses que vous dites qu'ils disent, entr'autres que Jésus-Christ a esté caché douze ou treize cens ans ; ils ne disent rien moins, car ils confessent l'article du symbole de l'Eglise universelle, où il a esté présent, mais non avez nous, qu'ils nient être la vraie Eglise ; aussi ne jugent-ils point des personnes qui ont esté devant nous comme vous dites car ils n'entrent point au secret jugement de Dieu. Je vous prie n'alléguer faulx, si vous voulez estre creu.

Vous vous estonnez, et moy aussi, de quoy les personnes de bon entendement s'abusent, et si vous en perdés patience, j'en ay encores moins que vous et vous rends bien la pareille ; car je ne suis tant marrie de chose du monde, que de vous à qui Dieu a fait la grâce autrefois de faire entendre sa vérité, la rejeter ainsi et supporter tant d'infâmes idolâtries qui sont la ruine de vostre conscience, et néantmoins l'avancement de vos biens et honneurs mondains. Je crois que si vous ne péchez contre le Saint Esprit, pour le moins vous en approchez de bien près. Et vous prie de vous haster de venir à repentance, autant que vostre péché ferme la porte à la miséricorde de nostre Dieu. Il faut que je m'arreste sur ce dernier point, et Dieu me doint pratiquer icy ce qu'il commande de se courroucer et ni pécher point.

Quant à ce que vous me voulez faire acroire par vos belles paroles que les grands qui ont tenu cest sainte opinion et estimé les Ministres d'icelle, s'en sont retirez, mesmement qu'ils en sont devenus ennemis pour les extirper comme séditions, hérétiques errans, et perturbateurs, grand mercy pour eux et pour nous tous,

qui voulons vivre et mourir en icelle. Gardez ces tiltres pour vous et vos semblables ; le Saint-Esprit les vous a donnés en Ezéchiel, en Saint Jean et plusieurs autres passages. Il me semble que quand vous appelez nos Ministres perturbateurs, que je voy le Roy Achab qui parle au prophète Hélié, et me semble aussi qu'il vous doit respondre que les troubles viennent par vous qui avez délaissée Dieu, au premier des Roys, chap. 10. N'avez-vous point de honte de me convier à une telle exécution, laquelle n'est entreprinse que de ceux qui contre Dieu et les commandements du Roy, font des ligues à part ? De quoy j'ay un infini regret que vous en estes au plus grand danger d'avoir fascherie de cela, que non pas moy de ce que je fay. Je scay bien, Dieu mercy, sans que vous me l'enseigniez, comme je doy faire pour complaire à Dieu, au Roy mon souverain Seigneur, et à tous les autres Princes et mes alliés et confédérez, lesquels je cognois mieux que vous ne faites ; et davantage je scay aussi comment il faut laisser mon fils grand, et vivre en l'Eglise, hors laquelle il n'y a point de salut et en laquelle je m'asseure du mien.

Vous me priez ne trouver estrange ne mauvais ce que me dites. D'estrange, non, pour la profession que vous faites, mais mauvais le plus du monde, et mesmement n'alléguant l'autorité en quoy vous le faites du Légat du Pape. Je n'en veux recevoir, au prix que la France l'a receu, qui n'est pas à s'en repentir. Car je recoignois en Béarn que Dieu auquel je dois rendre conte de la charge qu'il m'a baillée de son peuple. Et vous assure que je ne seray point, ni ne me sens point retirée de l'Eglise Catholique, ni entrée en erreur d'un seul poinct du symbole, et pour ce gardés vos larmes pour pleurer la vostre, lesquelles par charité j'accompagnerois des miennes, pour vous retirer avec aussi affectionnée prière qu'il sortit jamais de mon cœur, de retirer vous mesmes à la vraie bergerie, devenant vray berger au lieu de mercenaire. Quant à mon entreprise, je vous prie, si n'avez de plus forts arguments et vous ne me pouvés vaincre, cessez de m'en importuner ; car j'ay pitié de vostre prudence mondaine, que j'estime avec l'Apostre, vraye folie devant Dieu, lequel je m'asseure ne me frustrera de l'espérance que j'ay en luy. Il n'est point trompeur comme les hommes : puisque je me laisse mener à luy, il ne me fourvoyra point. Votre doute vous fait trembler et mon assurance m'affermir. Vous priant une autre fois, quand me voudrez faire croire que la conscience et la servitude que dites me devoir, vous font parler et user d'autres termes et raisons, et que vostre inutile lettre soit la dernière du langage. J'ai veu la maligne et pernicieuse qu'avez escrit à mon cousin de Lescar qui vous y respond ; il me suffira de vous dire que je voy bien que vous voulés faire dégoutter le malheur dont avez essayé à noyer la France, sur ce petit pays de Béarn, envieux de son bien,

qui donné du grand Dieu et maistre, malgré vos malicieuses conspirations sera confirmé par sa sainte grace, laquelle je supplie supéramonter vostre péché; encores crains-je de l'en prier, de peur qu'il ne me soit dit comme à Samuel pleurant Saül.

De par celle qui ne sçait comme se nommer, ne pouvant estre amye, et doutant de la parenté, jusques au temps de la repentance, qui vous sera cousine et amye.

JEHANNE.

(Olhagaray, Histoire des comtés de Foix, Béarn et Navarre, diligemment recueillie tant des précédents historiens que des archives desdites maisons. — Paris, Douceur, 1609, in-4°.

XXII.

HENRI DUC D'ANJOU (DEPUIS HENRI III)
AU PRINCE DE NAVARRE (DEPUIS HENRI IV).

Mon frère, j'ai receu deux de vos lettres; par l'une vous me priez de bien traicter les prisonniers qui ont esté prins à la rencontre des deux armées, et les blessez, comme bons subjectz du Roy, Monseigneur et frère; ce que je ne puis faire en cette qualité. Mais je les fays bien traicter par pitié, comme gens circonvenuz et abusez. Vous me mandez en avoir aussi de vostre couste. Toutesfois nous n'en trouvons à dire que deux, le baron d'Ingrande et le cappitaine Prunay, Lesquels pour avoir par trop longuement chassé les réchappez de la bataille, se trouvèrent prins. Par vostre dernière lettre, vous me demandez le corps du feu Prince de Condé pour lui faire l'honneur en tel cas requis: Il est entre les mains de ses parents, qui n'y oublyront rien, et seroys bien d'avis que vous mesmes prinsiez volonté de leur venir aider, et retourner trouver le roy mondit seigneur et frère, lequel je m'asseure actendu sa bonté, et vostre jeune aage, vous embrassera; ne vous laissant plus abuser à ceulx qui vous menent où vous ne pouvez faire que contre Sa Majesté et vostre devoir;

n'estant plus en ce faict question de la religion. Car les actions passées jusques à ceste heure en font bonne et claire preuve. Prenez donc ce party et conseil que je vous donne comme vostre bon frère. qui désire plus vostre bien et prospérité que ceulx qui par ambition et mauvais advis vous veullent tant préjudicier; et sur ce, après m'estre recommandé à vous je prie Dieu vous avoir en sa saincte garde.

Escript au camp d'Aulnay (1), ce xxv^e mars 1569.

Vostre bon frère.

HENRY.

(Copie. V^e Colb., vol. 24, f^o 199.)

XXIII.

LA REINE DE NAVARRE AU ROI.

Monseigneur, les Roys mes souverains vos prédécesseurs ont toujours tant honoré et favorisé les miens et de leur confirmer leurs droits et privilèges ce qu'il vous a plu continuer à mon fils et à moi qui me fait assurer Monseigneur que votre bonté n'est diminuée envers nous qui me fait prendre la hardiesse Monseigneur vous supplier très humblement vouloir entendre de celui qui est à votre suite pour mes affaires ce qu'il vous remonstrera pour le fait du gouvernement de Vendosmois
.... prendissier à mes dicts droits continuat en paix ce que l'injure du temps m'a fait endurer durant ses troubles Je m'assure Monseigneur que ma fidélité vous a esté sy continue que elle servira à rompre les desseins d'aucuns qui peult estre vous en voullu faire doubter nen fauvoyast aultant que moy qui de peur de vous facher de longue lettre aije supplier Dieu Monseigneur vous donner très longue et heureuse vie de par

Vostre très humble et très obeissante tante et subjecte

(Collection Labouchère.)

JEHANNE.

(1) Aulnay, chef-lieu de canton de la Charente-Inférieure.

XXIV.

ORDONNANCES ECCLÉSIASTIQUES

DE JEHANNE ROYNE DE NAVARRE DAME SOUVERAINE
DE BEARN SUR LE RESTABLISSEMENT ENTIER
DU ROYAUME DE JÉSUS-CHRIST
EN SON PAIS SOUVERAIN DE BEARN.

Jehanne par la grace de Dieu, Royne de Navarre, Dame souveraine de Bearn et de Donnesan, Duchesse de Vendosmois, de Beaumont, d'Albret, de Nemours, de Candye, de Montblanc, de Penefiel, comtesse de Foix, d'Armagnac, de Rhodes, de Marle de Bigorre et du Périgord, viscomtesse de Limoges, de Lantrec, de Villemer, de Marçau, de Tursan, Ganardan, Nebousan, Tartas, Alhas et de Marenpuç, etc.

A tous présens et advenir salut et dilection.

Sy ainsy est, (comme il est à la vérité) qu'il n'y ait monarque qui vive qui doive avecq plus de pouvoir commander a tout son royaume que Jésus Christ au sien dautant que le Père céleste luy a donné toute puissance au ciel et en la terre, et qu'il ayt faict commandement à tous ses subjects et eleus de le chercher devant toute autre chose. Combien plus les Princes qu'il a par sa seule grace et bonté retirés de peché de la mort voire de l'Enfer pour les conduire à la vie éternelle sont-ils justement obliges d'en procurer l'avancement et l'establissement entier entre tous leurs subjects. Que si leur debvoir les invite à conserver la paix publique qui ne touche que leurs estats, il les oblige davantage de restablir la piété eux mesmes qu'il est impossible que le lien de la police ne se lasche et rompe du tout, ou Dieu n'est purement suivy au contenu de sa parolle qui peult doncques doubter que les Roys et les Princes qui diligemment ne s'employent à l'exemple de Josias, d'Eséchias et Théodose qui ont esté remplis et povssés de l'esprit de Dieu pour regecter au loing toutes ydolatries et superstitions de leurs Royaumes et Estats pour de tout leur pouvoir en aprocher et y faire regner la vraye pieté ne tombent à la fin sous le pesant fardeau de la fureur de l'yeu de Dieu ce qui leur adviendra d'autant plus justement sy ayans leurs subjects dociles (comme les nostres sont pour embrasser la doctrine de l'Evangille ils usent d'aucune demeure en et poinct principal-

lement ou il est question de salut éternel des hommes duquel ils seront responsables s'ils y sont négligens.

Pour donc obeir au commandement du Seigneur, satisfaire au devoir et à l'office du chrestien respondre à la vocation que nous avons de Dieu, procurer le salut de tout nostre peuple et subjects, conserver le lien de la police et paix publique en son entier suyvre diligemment l'exemple des bons princes et Roys, prevenir l'horrible fureur du jugement de Dieu et pour accorder la requeste des derniers estats de Bearn, pays souverain de nostre obeissance legitiment assemblés par laquelle ils nous ont de leurs mouvemens propres tres humblement suppliée et requise qu'en bannissant tous faux sermens ydolatries et superstitions nous y facions purement annoncer la parole de Dieu et y administrer le bapteme et la sainte cène au contenu d'icelle nous avons dict déclaré et ordonné, disons déclarons et ordonnons par nostre edict present perpétuel et irrévocable que nous voulons que tous les subjects de nostre dict pays de quelque qualité condition, sexe, et estat qu'ils soient facent profession publique de la confession de foy que nous publions maintenant sous notre autorité comme estant seurement fondée sur la doctrine et les escripts des prophetes et des apostres. Et affin que nul ne l'ignore, nous avons ordonné qu'elle soit icy inserée de mot a mot comme il s'ensuyt.

Nous croyons et confessons qu'il y a un seul Dieu qui est une seul et simple essence spirituelle, éternelle, invincible, immuable, infinie, incompréhensible, inefable qui peult toutes choses, qui est toute sage, toute bonne, toute juste et toute miséricordieuse. Et ce qui s'ensuit, suyvant de mot à mot la confession des églises de France.

ORDONNANCES

*Pour la police de l'église en laquelle le royaume de Dieu reluit
et principalement au ministère de l'Evangille,
en la police des consistoires et en la conduite et administration
des biens ecclésiastiques.*

Puis donc aussy que le règne du Christ ne peult estre bien estably que la doctrine de la foy par laquelle seule les hommes sont sauvés et justifiés, ne soit purement annoncée et enseignée au peuple par bons et fideles ministres esleus et envoyés selon l'ordre arresté et prescript par le saint Esprit Nous ordonnons et commandons que le saint ministère soit sans demeure et sans difficulté estably en toutes les villes, bourgs, villages et

lieux de nostre pays, et que tous les ministres qui seront appelés pour dispenser le salut éternel aux hommes soient bien examinés esleus et approuvés tant en doctrine qu'en mœurs selon la règle de St Paul, afin que paissans leur troupeau en piété et sainteté, ils attirent par leur exemple les ignorans et les infirmes à la connoissance de Dieu. Leur election ainsi faite ils se présenteront en tout devoir d'humilité et d'obéissance premier que d'exercer en aucun point leur ministère devant le magistrat ordinaire des lieux qui sera par nous estably pour faire et prester le serment qu'ils serviront fidèlement à Dieu qu'ils annonceront sa parole en vérité pureté simplicité ainsi qu'elle est comprins en la confession de foy escripte cy dessus pour edifier son église. Que franchement ils s'assubjectissent non seulement au magistrat et aux loix politiques, mais à tous les pointes et articles de la discipline établie et reçue en nostre présence sous nostre nom et nostre autorité par le commun advis du synode national de nostred. pays qu'ils maintiendront nostre honneur et autorité, et l'union de nos subjects, autant qu'il leur sera possible.

Que sy aucun sans vocation légitime singere de soy-mesme pour exercer le ministère, nous voulons s'il ne s'en deporter recongnissant deument sa faute en obéissant à la censure de l'église, qu'il soit puni et chastié par nos magistrats de peyne de bannissement pour deux ans hors nostred. pays auquel il ne pourra rentrer ny estre receu en l'Eglise qu'il n'ayt plainement satisfait au jugement du synode national de sa rebellion scandale et obstination.

2.

Et pour ce qu'il n'y a doctrine qui soit propre pour enseigner en l'église de Dieu pour reprendre, administrer et convaincre ceux qui y résistent que celle qui nous est montrée et enseignée es livres canoniques du vieil et nouveau Testament, Nous voulons qu'icelle seule soit vantée et expliquée au peuple en pureté et en simplicité par ceux qui seront comme ils doivent légitimement appelés par saintes exhortations interprétations et déclarations tirés desd. livres sans y diminuer ou adjouster aucune chose ce que nous entendons aussy que suyvent tous les anciens diacres et catéchistes qui auront charge d'enseigner, d'instruire et catéchiser auxquels nous enjoignons aussy de faire leurs devoirs et en public et en particulier, ainsi qu'ils congnoistront qu'il en sera besoin, voulant et entendant qu'un chacun les respecte en ce qui touchera le devoir de leur charge. Que sy quelqu'un s'oublloit tant d'outrépasser ces limites ou enseigner quelque fausse doctrine au peuple ou de s'efforcer de ramener les superstitions et ydolatries précédentes dedans nostredit pays, nous voulons

s'il n'obéit aux remontrances et censures des consistoires colocoliques et synodes qu'il soit vivement poursuivy par nos magistrats et banny pour trois ans de nostredit pays, sans qu'il y puisse mesmes rentrer pour y faire demeure qu'il n'ayt premiere-ment satisfait à l'Eglise au jugement du synode national de la faute par luy commise.

3.

Et dautant qu'il n'est pas possible de restablir le royaume du Christ sy l'homme ne s'addonne a se trouver aux saintes assemblées pour estre instruits et enseignés sur peyne que tous ceulx qui sans excuse légitime feront faulte de s'y trouver seront condamnés s'ils sont pouvres à cinq sols d'amende et les riches a dix sols pour la premiere fois et pour la seconde à cent sols les premiers et a dix livres les riches, le tout applicable aux pouvres. Et pour la troisieme a prison pour tel temps qu'il sera advisé par nos magistrats ou a peyne plus grande s'il apparait d'une rébellion et d'une obstination, faisant commandement expres aux gens de nostred. conseil ordinaire nos magistrats et officiers consuls jurats gardes et deputes de faire exactement garder et observer ced. article sur peyne de privation de leurs estats et charges au cas qu'il apparut ou de leur connivence ou de leur négligence.

4.

Nous commandons aussi aux peres et aux meres d'instruire leurs enfans en la crainte de Dieu et en son obeissance et les faire assister aux prières publiques et aux exhortations sy leur aage le peult permettre sur la peyne susd. Ce qu'aussy nous voulons estre gardé et observé des maistres et maistresses a l'endroit de ceulx qui les servent.

5.

Et combien qu'il faille louer et invoker Dieu en tout temps en tous lieux et en toutes places sy y a il commandement de principalement le faire en l'assemblée de l'Eglise, pour cest effect, nous ordonnons suivant la coustume observée de l'eglise ancienne que le jour du dimanche soit consacré par tous nosd. subjects et employé au service divin pour assister aux exhortations et prières publiques faire confession de foy, communiquer aux sacre-mens rendre graces à Dieu, le supplier et l'invoker et se dedier seulement aux exercisses de la foy et de la charité; et s'abstenant non seulement des exercisses corporels, mais de toute œuvre vicieuse, de toute dissolution, jeux, gourmandises et voluptés, ce qui sera pareillement gardé et observé au jour des prieres publiques ordonnées par le concistoire d'une chacune eglise pour le temps seulement de l'exhortation et desd. prieres.

6.

Estans aussy les sacremens du saint baptesme et de la sainte cene les vrays sceaux de la doctrine et des promesses de salut desquelles les fidelles ministress doibvent estre dispensateurs nous volons qu'ils ensuyvent en les administrant au peuple la regle qui leur est dressée par le formulaire receu et approuvé en toutes les eglises de nostred. pays de Bearn comme estant extraict et tiré de la doctrine et parolle de Dieu.

7.

Nous enjoignons aussy a tous peres et meres de faire promptement baptiser leurs enfans en l'eglise et selon l'ordonnance dicelle par les ministres seulement sans les garder pour les transporter autre part, deffendant tres expressement aux prestres et aux moyues, et a tous autres qui n'ont point de vocation legitime pour annoncer la parolle de Dieu comme sont les peres et meres parrains et sages femmes et autres de baptiser aucuns enfans dedans nostre pays souverain, sur peyne d'estre chastiés et réprimés comme infracteurs de nostre présente ordonnance.

8.

Qu'un chacun aussy mette peyne autant qu'il luy sera possible de se rendre capables par instructions ordinaires de participer dignement aux biens que Dieu nous offre au banquet de sa sainte cene toutefois que nul ne s'ingere d'aucunement s'y présenter devant questre interrogué sur les articles de sa foy cathéchisé et approuvé par les ministres ou par les consistoires et ou ceux qu'on auroit reçus et approuvés auparavant sen abstiendroient a ladvenir seront pour en sçavoir la cause interrogés au consistoire, et au cas qu'ayant différé le temps et terme d'une cene ils voulussent faire demeure plus longtemps d'y communiquer, nous ordonnons qu'ils soient bannys pour demy an de nostre pays par nos juges et officiers sy promptement ils ne confessent la faulte qu'ils ont faicte, et n'en satisfont à l'eglise, ce que nous entendons aussy estre praticqué contre ceulx qui par les fautes par eux faictes en auroient este interdits jusques à certain temps et qui oultre a luy persisteroient dans leur rebellion sans venir à recongnoissance.

9.

Et affin que rien ne deffaille pour acomplir ce que dessus, nous commandons à tous consuls gardes jurats et députés de pourvoir promptement de lieux qui soient propres et convenables pour recepvoir le peuple sur peyne de privation de leurs estats et charges, sans espérance d'y rentrer.

10.

Et de peur que le diable ayant mis le pied une fois en l'église de Dieu n'y face selon sa coustume des ruynes irréparables par la négligence de ceulx qui en ont le gouvernement que tous les fidelles ministres advisent et regardent en toute diligence a la vie et aux mœurs de ceulx qui en ont la charge affin de les faire marcher et avancer autant qu'il leur sera possible au chemin de la vye celeste, d'en corriger et repurger le mal de peur que le seigneur ne redemande de leurs mains ceux qui périront par leur faute. Pour cest effect ce qui est perverty es mœurs soit amandé par une bonne discipline, Ce qui est corrompu soit incisé par le glaive spirituel et que la mauvaise semence en soit ostée et arrachée jusqu'à la moindre racine, de peur que le bon grain semé par le père celeste ne soit à la fin surmonté et estouffé par les mauvaises herbes. Et affin que Dieu soit obeï sans resistance aucune et que la discipline establie en l'église soit de point en point observée entre nos subjects nous ordonnons et commandons qu'ils se rendent dociles à leurs pasteurs et à leurs concistoires et qu'ils recoyvent doucement sans aygreur et murmure les advertiseemens que leur donneront ceulx qui veillent sur leur âme et ou quelqu'un sans vouloir s'amender ne serviroit que de scandale et ne voudroit mesme escouter l'église, nous voulons qu'il en soit chassé et excommunié au nom et en l'autorité de Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'il monstre par œuvres dignes d'un chrestien la repentance et penitence entiere de sa faute et rebellion, ce que n'ayant encore faict, nous deffendons qu'il soit admis en aucune charge publique quelle qu'elle puisse estre pour l'obtenir et l'exercer s'il en estoit pourveu, ou qu'il soit receu pour tesmoing en quelque cause que ce soit, devant qu'il soit réconcilié ainsy qu'il appartient a l'esglise que s'il diffère de ce faire par l'espace d'un an entier, nous vollons que nos magistrats en prennent congnaissance Et qu'il soit tenu prisonnier jusqu'à ce qu'il ayt plainement satisfait et au scandale et à l'église selon la qualité du crime duquel il sera question.

11.

Ceux qui seront légitimement appellés et selon l'ordre establi en l'église pour estre au concistoire feront serment devant que d'exercer aucunement leur charge es mains du magistrat des lieux ou ils demeurent que de tout leur pouvoir ils s'efforceront d'empescher par leurs advis et remonstrances en public et en privé toutes ydolatries et superstitions et tout ce qui sera contraire aux commandemens du seigneur de la premiere et seconde table, et qu'ils s'acquitteront sans hayne ny faveur de tous les debvoirs de leurs charges, et ou quelqu'un aura esté ducement ad-

verty et prié de se trouver au concistoire differera s'y presenter au temps qui luy sera prescript sans avoir legitime excuse et ne voudra aucunement obeir, nous voulons qu'il y soit contrainct par nos juges et magistrats.

12.

Outre les concistoires les colloques auront esgard a tous les scandales schismes et hérésies chacun en son département et ou le mal ne se pourroit guérir par eux en feront raport au synode affin d'y donner ordre.

13.

Pour ce aussy que l'esprit de Dieu qui est seul esprit de prudence doit seul présider en l'Eglise et pour cela que tout se doit faire par meur et bon advis et par personnes dignes capables et ydoines. Nous voulons que les surveillans establys en chacun colloque soient pour les prudence et vertu soigneusement choisis et esleus entre tous les autres qui pour oster toute corruption et de la doctrine et des mœurs visiteront le plus souvent qu'il leur sera possible les eglises a eulx commises en leur deffendant toutefois d'usurper quelque congnoissance en jurisdiction sur les autres ministères ou sur les concistoires veu que toute leur charge ne conciste qu'en un seul poinct d'empescher par leur dilligence que le saint ministere soit aucunement corrompu en la doctrine ou en la discipline par ceux qui ont le gouvernement de l'Eglise et non pour leur donner aucune juridiction au autorité sur les autres.

14.

Et affin que la piété soit de plus en plus conservée par bonne et solide doctrine et qu'on puisse mieux proscrire toutes hérésies et scandales nous assignerons le synode national de nostredict pays de Bearn pour le moins chacun an au lieu que nous adviserons auquel ne pouvans assister nous deputerons homme de qualité requise qui y assistera sous nostre nom et nostre autorité auquel synode tous doutes seront résolus par les oracles et esprits des prophètes et apostres sans permettre qu'autre doctrine y soit aucunement receue.

15.

D'autant aussy que tous les rois et princes qui ont esté par cy devant gouvernés par l'esprit de Dieu n'ont rien eu de plus recommandé que d'accroistre et de conserver les biens dédiés à l'eglise, laquelle mesme ils ont comme pères et nourriciers entretenue et soulagée de leurs propres deniers en la nécessité de les faire administrer par ceux auxquels il appartient selon la pa-

rolle de Dieu a bons et sainets usages nous ordonnons que d'an en an le synode national de nostre pays de Béarn assigné au temps et lieu que nous ordonnerons et verrons estre a faire procedera soubs nostre autorité et relation d'un conseil qui sera composé et estably de neuf personnes bien zélés à la piété et remplis de l'esprit de Dieu, au nombre desquels la charge à offrir sera de fidellement rechercher tous les biens ecclésiastiques les conserver et dispenser comme il sera dict cy après devant toutesfois qu'ils s'ingèrent a l'exercice de leur charge qui sera annuelle prendront commission de nous et nous presterons le serment ou nous absente a celui qui sera par nous député que syl n'y a trésor publique qui ne soit gouverné et administré par conseil combien plus celui de l'Esglise de Jésus-Christ le doit il estre justement.

16.

Outre les susdictes personnes sera esleu audit synode un procureur desd. biens ecclésiastiques lequel soubs nostre autorité et après avoir eu commission de nous presté le serment ou en nos mains ou de celui qui sera par nous député aura la garde soubs bon et loyal inventaire de tous les documents et tiltres qui concerneront lesdits biens desquels a la fin de trois ans qu'il continuera en sa charge il sera responsable au contenu de l'Inventaire qui luy en sera delivré par nostre conseil ordinaire et affin que les tiltres documens et papiers concernans lesdits biens ne s'égarent et perdent, nous commandons et enjoignons à tous ceulx qui en ont ou en auront par cy apres en leur main et possession de les porter incontinent et présenter audict conseil ou aud. procureur sur peyne d'amende arbitraire et de tous intherests a ceux qui par malice retiendront aucuns desdits biens. La charge aussy du procureur sera de faire la recherche de tous lesdits biens et d'en poursuivre en dilligence toutes les actions en demandant et deffendant qui pourront estre et qui seront pendantes devant les gens de nostre conseil ordinaire. Il enverra pareillement par le commun advis du conseil ecclésiastique auquel il aura libre entrée toutes les fois qu'il luy plaira un extrait d'an en an de tous les fruicts profits revenus et deniers de tous les susdits biens distiné et séparé article par article selon la nature d'iceux, a nous ou a celui que nous deputerons et qui en sera dedans le pays representant nostre personne affin d'en dresser un estat qui sera envoyé au diacre qui recevra lesd. deniers afin de regler sa recepte au contenu dudict estat.

17.

Le diacre general commis pour les offrir sera pareillement esleu soubs nostre autorité audict synode lequel après avoir com-

mission de nous et presté le serment comme les dessusdicts fera recepte entiere et au contenu de l'estat qui en sera par chacun an faict et arresté comme il a esté dict de tous les deniers de l'eglise les aumosnes et collectes seulement exceptées de quelque nature qu'ils soient devant toutesfois que d'entrer en l'exercice de sa charge de trois ans entiers sy pour occasion il n'en est déposé présentera à la poursuite du procureur des susdits biens ses cautions bonnes et suffisantes qui seront responsables en leurs propres et privés noms de tous lesdits deniers et mesmes rigueurs et contrainctes que pour les nostres propres devant les gens de nostre conseil ordinaire et affin qu'il face sa charge avecq plus de commodité pourra sy bon luy semble es lieux ou il advisera commettre dessous soy tels personnages qu'il voudra desquels il sera responsable pour recevoir lesdits deniers dessous ses blancs et au contenu de l'estat qu'il leur en dressera luy deffendant expressement sur la peyne des ordonnances faictes sur nos finances de disposer d'aucuns deniers que par l'avis (duquel il fera aparoit) en conseil ecclésiastique.

18.

Et pour en la dispense et gouvernemens de ces biens esviter tout soupçon d'abus, de fraude et d'avarice nous ordonnons que le synode eslira chacune année deux gentilshommes, deux ministres et deux du conseil ordinaire, deux de nostre chambre des comptes, deux diacres et deux surveillans et deux jurats des principales villes autres que ceulx qui pour ladicte année auront esté du conseil ecclésiastique pour voir clorre et examiner les comptes dudict diacre en la presence de celui que nous deputterons pour presider en nostre nom.

19.

Et dautant que le bien public celui qui est consacré en l'eglise de Dieu sont de leur nature prochains nous voulons les mesmes loys qui sont gardées et observées en la reddition des comptes des trésoriers de nos finances soient strictement observées en la reddition examen et closture des comptes dudict diacre et pour cest effect qu'on députe un des deux qui seront esleus de la chambre des comptes pour requérir en qualité de procureur ce qu'il congnoistra nécessaire pour bien examiner et vérifier lesdits comptes.

20.

Seront aussi en qualité de diacres esleus pour toutes les eglises hommes ayans bons tesmoignages de piété et de vertu en nombre suffisant qu'il sera advisé et arresté en chacun concistoire pour enrooller fidellement tous les puvres de leurs eglises dans lequel roole ils en spécifront la qualité, poureté et laage,

puy l'envoyeront signé et attesté au conseil ecclésiastique ayans adjousté leur advis de ce qu'ils jugeront estre necessaire a chacun povres vivre sans nécessité en l'eglise auquel aussy pour mieulx y asseoir jugement ils envoyeront l'estat en gros des aumosnes et des collectes que vraysemblablement ils pourront recevoir par chacun moys de leur eglise. Affin de suppléer des deniers ecclésiastiques au cas que lesdictes aumosnes n'y puissent satisfaire autant que faire se pourra ce qui leur deffaudra pour entretenir lesdicts povres. Et d'autant que la charité qui est de soy prompte a bien faire part et découle de la foy les ministres administreront ordinairement leurs eglises d'esde et de charité envers ceulx qui en ont besoing et de vestir nourrir et recevoir Jésus-Christ en leurs membres.

21.

Les diacres de chacune eglise recevront toutes les collectes et aumosnes des povres, et les distribueront selon l'advis du consistoire auquel seul ils rendront leurs comptes desquelz toutesfois chacun an, ils envoyeront l'extraict au conseil ecclésiastique.

22.

Or d'autant que ce seroit peu d'eslire personnes ydoines, requises et capables pour administrer lesdicts biens sy nous ne regardions de les mettre et les restablir par nostre autorité en leur main et gouvernement nous ordonnons et commandons que tous les biens que par cy devant ont esté tenus et possédez par les évesques, chanoynes, abbés, diacres, archidiaques, archipresbres, prieurs, curez, prebendiers moynes et nonnains en la vertu de la nomination et présentation tant des patrons lays que des ecclésiastiques et desquels ils ont prins en vertu de leurs tiltres leur institution et provision des ordinaires ou du pape et lesquels ile ont possédez en qualité de bénéficiers ensemble ceux qui ont esté tenus sous tiltres de commanderyes, maladeries et hospitaux des fabricques des confrairies et des chapellenies à tous autres dédiés a la religion de quelque qualité qu'ils soient comme les dismes et autres de ceste nature soyent gouvernez a l'advenir regis et dispensés par l'ordonnance et par l'advis du conseil ecclésiastique et affin qu'il n'y intervienne difficulté empeschement ou contradiction nous avons levé et levons la main mise et aposée par cy devant sous nostre nom dessus tous lesdits biens et avons revocqué cassé et annullé revocquons cassons et annullons toutes patentes provisions tiltres donations jugemens et sentences contraires aux présentes en ce qui touche et concerne la recepte administration et jouissance de tous lesdicts biens nous n'entendons point toutesfois comprendre sous lesdictes dixmes celles qui sont inféodées desquelles les seigneurs

jouissent par tiltre successif ou autre nom ecclésiastique et desquelles ils sont par temps qui outrepassent la memoire des hommes en possession libre ains nous voulons que lesdicts seigneurs les possèdent comme ils ont faict auparavant.

23.

Pareillement les abbés lays posséderont comme par cy devant les biens tenus des abbayes layes d'autant qu'ils n'ont de leur fondation et institution rien de commun avecq lesdicts biens de l'eglise.

24.

Nous exceptons aussy la dispensation des biens qui ont esté voués et dédiés a œuvres pies dequels l'administration a esté spécialement delaissée a certaines personnes ou bien aux consuls jurats des villes ou villages de nostredict pays de Bearn car en ce cas nous n'entendons aucunement derroger à la volonté de ceulx qui ont faict lecdicts dons bien vouldons nous que ceux qui les gouvernent et dispensent et rendent bon et loyal compte les presens de celuy qui les a donnés s'ils trouvent bon d'y assister devant ceulx qui seront dans un an députés par la reddition des comptes du diacre general.

25.

Dautant aussy que toute jurisdiction civile appartient primitivement aux princes et aux magistrats nous ordonnons que tous les droicts de jurisdiction tant haute moyenne que basse fonciere et feodale desquels ont cy devant jouy les ecclésiastiques sous tiltre de leurs benefices seront reunis et remis en la main et possession de ceux desquels ils seront tenus et desquels ils relevent pour y faire par cy apres par officiers creés et ordonnés par eux exercer en leur nom la justice tant ordinaire que féodale et pour en jouir de ce qui en depend sans que toutesfois pour cela ils puissent jouir des domaines qui deppendoient desdictes seigneuryes et qui auroient par cy devant esté dédiés à l'eglise. Car en ce cas nous entendons que tous lesdicts domaines soyent gouvernés dispensés et réglés au conseil ecclésiastique.

26.

Tous les biens dessusd. seront sous les exceptions escriptes cy dessus fidellement administrés et employés pour entretenir les ministres, les escolles et les vrais pouvres, ainsy qu'il sera advisé et ordonné aud. conseil nous apelons tous ceux vrays qui sont pouvres honteux les veufves et les orphelins, les estrangers, les prisonniers, les jeunes enfans et les filles à marier les artisans qui ne peuvent par leur travail pourvoir à ce qui leur def-

fault et tous ceux qui n'ont nul moyen ny pour eulx ny pour autres et qui ne peuvent travailler pour subvenir à leur nécessité.

27.

Orentre ceulx pareillement que nous voulons et entendons qui soient les premiers secourus tout les veufves heritiers et enfans des patrons lays des beneficiers s'ils tombent en necessité et sy pareillement en congnoist qu'il en ay en besoing car il est plus que raisonnable de recongnoistre en eux autant que faire se pourra la bonne volonté et libéralité de leurs prédécesseurs, Nous leur deffendons toutesfois suyvant les anciens conciles de se saisir d'eux-mesmes sous couleur que les biens soient par cy devant sortis de leurs ancestres et maisons d'aucune portion d'iceulx ains attendront qu'il leur y soit pourveu par la forme establie et ordonnée par l'esglise au conseil ecclésiastique.

28.

Pour ainsy remarquer en eux la libéralité vertu et piété de leurs prédécesseurs Nous voulons advenant qu'il faille pourvoir cy après d'aucun ministre ou catéchiste es lieux où ils ont eu par cy devant le droict de présentation que le synode ou colloque leur en nomme ou pnte deux légitimement apelés et selon l'ordre de l'eglise pour prendre et accepter celuy qn'il leur plaira du consentement toutesfois de toute l'eglise du lieu puisque la parolle de Dieu a la discipline establie au contenu d'icelle ne permettent aucunement qu'un homme puisse nommer choisir et establir de son droict ou autorité aucun ayant charge publique en l'eglise de Dieu.

29.

Outre lesdicts patrons nous entendons et ordonnons que ceux qui ont eu auparavant jouy des biens cy dessus declarez sonbs tiltres ecclésiastiques comme les commandeurs et autres beneficiers et qui se sont rangés à la religion soient leur vye durant par pension honneste et raisonnable laquelle ils recepvront des mains du diacre general suyvant l'advis dudict conseil secourus et entretenus en l'ordonnance de laquelle le conseil considerera par prudence et discrétion la qualité les moyens les services le revenu des beneficiers et la condition de vye et la charge de ceulx desquels il sera question et pour ce comme a dict quelqu'un que le bien faict mal employé est estimé mal faict, nous ne voulons et n'entendons que ceulx qui ne sont rangés ou qui par cy apres ne se voudront ranger en l'eglise de Dieu jouissent desdicts biens.

30.

Et pour mettre ordre à ceux qui par négligence et oysiveté re-

cherchent mangent les biens qui apartiennent aux vrais pauvres ou qui par leur desbauche cherchent la pourceur nous entendons suyvnt la parole de Dieu que chacun ayt a travailler six jours en la semaine en la vocation en laquelle il est appellé faisant commandement exprès a tous les mendiens valides qui courent ca et la de se retirer promptement chacun en son quartier sur peyne du fouet ce que nous commandons aussy que facent tous aveugles et autres mendiens de quelque qualité qu'ils soient afin de pourvoir mieux à leurs nécessités par l'advis de l'église ou ils se seront retirés quant aux passans et estrangers s'adresseront de lieu en lieu sans toutesfois mendier par les portes, aux diacres des églises pour leur pourvoir et assister ainsy qu'il sera advisé.

31.

Quant aux jeunes enfans qui n'ont de quoy s'entretenir nous voulons qu'on tienne cest ordre, c'est qu'en chacune église les diacres en facent un roole pour leur donner moyen par l'ordonnance et par l'advis du conseil ecclésiastique des le commencement d'estre instruits au college en la crainte de Dieu pour puis apres qu'ils seront parvenus en aage les faire avancer aux estudes si on congnoist qu'ils y soient propres ou bien pour les mettre à mestier ainsy qu'on jugera que le naturel de chacun se pourra addonner pour servir au public et pour gagner sa vye.

32.

Pareil rolle sera aussy faict des filles qui sont en bas aage et qui n'ont nul moyen de vivre et s'entretenir par toutes les églises affin que de mesmes deniers et en ecolle séparée, elles soient enseignées, nourries et entretenues par femmes sages et pudiques pour par leur industrie pouvoir par apres se nourrir et entretenir et servir au public.

33.

Et affin qu'il n'y ait aucun en tout nostre dict pays qui soit sans vocation légitime s'il y a moyen de travailler nous commandons aux peres et aux meres qui ont de quoy pourvoir et survenir a leurs enfans de les faire instruire au college en la crainte de Dieu pour puis apres estans dans un plus grand aage leur faire aprendre pour servir au public et ou ils seroient negligens en une affaire de telle importance nous voulons qu'ils y soient contraincts tant par nos magistrats que par nos consuls et jurats auxquels nous enjoignons aussy de regarder soigneusement que ceulx qui ont estat charge au vocation s'y employent diligemment en bannissant l'oysiveté de tout nostre pays.

DU MARIAGE ET DES DEPENDANCES D'ICELUY.

34.

Estant pareillement loffic de tous ceulx qu'il a pleu a Dieu d'eslever en autorité puissance et dignité souveraine de procurer dilligemment que tous leurs subjects vivent en pureté et sainteté nous enjoignons et commandons a tous les maistres de nostredict pays de Bearn pour empescher qu'ils ne se précipitent en un abyme de péché d'ordure et de scandale s'ils n'ont le don de continence qu'ils ayent a se marier en piété et crainte de Dieu.

35.

Outre plus si le mariage est la seule et premiere source de laquelle le genre humain découle la couche sans macule est le remède légitime que Dieu nous ordonnons a préparer pour arrester toute corruption de paillardise et d'adultere. Il est requis et necessaire d'establir quelques saintes loix a ce qu'il soit des le commencement droictement contracté et saintement entretenu et conservé entre nosdicts subjects.

36.

Premierement d'autant que par les lois divines et humaines il fault en mariage avoir non seulement esgard a ce que nature nous dicte nous deffend et ordonne mais au respect et a la reverence qui suyvent naturellement quelques degrez de consanguinité nous deffendons expressément a tous ceulx qui par droict de sang tiennent les uns envers les autre degré de peres et meres de fils et filles comme tous ceux qui sont tant en montant qu'en descendant jusques a l'infy en la ligne directe de contracter et faire mariage ensemble que s'ils le font le voyant et congnoissant nous le jugerons et le declarerons selon le droict commun des gens, incestueuz et contre l'ordre de nature voulant que ceux qui feront telle faute insigne soient punis de peyne de mort sans aucune rémission.

37.

Et en ce qui concerne ceux qui en ligne collatérale ont telle consanguinité les uns avecq les autres qui sont en leur ligne a degré tenus et reputes comme au lieu de peres et de meres de filz et filles encores qu'a la vérité ils le soient aucunement nous leur deffendons toutesfois en quelque degré que ce soit de se conjoindre et marier ensemble, aucun donc n'espousera point ne la sœur de son pere ne celle de sa mere la sœur de son ayeulle ny

de sa bysayeulle tant en la ligne paternelle que maternelle pour autant qu'elles tiennent lieu et degre de meres. La fille aussy ne pourra espouser le frere de son pere ne celui de sa mere ne le frere de son ayeul ne de son bisayeul tant paternel que maternel dautant qu'ils sont en un degre tenus et reputés pour peres ce que nous entendons aussy estre gardé et observé a l'endroit de tous ceulx qui en ligne droite descendent des fils ou des filles pour le regard de ceulx qui tiennent dessus eux comme lieu et degre de peres et de meres.

38.

Outre les degres precedens nous deffendons pour la proximité du sang que le frere espouse sa sœur de mesmes ou divers peres et mere la fille de son frere ou celle de sa sœur niepce ou arriere niepce ny autre de même ligne en quelque degre qu'elle soit dautant qu'il tient par consanguinité en leur regard lieu et degre de pere.

39.

Et pour ce que le mariage faict entre les enfans des deux freres ou les deux sœurs, d'un frere ou d'une sœur qu'on appelle cousins germains n'est point par la loy de Dieu deffendu et que les loys des empereurs chrestiens l'approuvent et permettent nous le laissons pour l'advenir en la liberté d'un chacun.

40.

Nous deffendons pareillement a ceux qui par affinite et pour l'honneur d'icelle tiennent comme le lieu de peres et de meres et de fils et de filles de se conjoindre et marier ensemble donc le mari n'espousera la fille de sa femme la femme de son fils ou du fils de son fils ny la veufve de son neveu ou arriere nepveu ni autre en ce degre et ligne car elles tiennent lieu de filles. Aucun aussy ne pourra espouser la mère de sa femme ne son ayeulle ou bysayeulle ny sa marastre ny la femme de son parastre car elles sont au lieu des meres. Nul ne prendra pareillement la veufve de son frere ny la femme de celui qui aura espousé sa sœur. Le pere n'espousera point celle qu'un de ses fils aura fiancée auparavant ny la mere celui qui aura esté accordé et fiancé avecq sa fille.

41.

Celui aussy qui aura commis adultere avecq la femme de quelqu'un ne la pourra prendre en mariage apres la mort de son mary si pareillement du vyvant d'icelluy il y a eu promesse entr'eux.

42.

Que sy quelqu'un par cy apres le cognoissant et scachant, n'observe les susdicts degres nous declarons son mariage nul avecq

tous les contracts conditions dons et promesses qui y seront intervenus et y seront tant les partyes que ceux qui y auront consenty chasties et punis par nostre conseil ordinaire ainsy que la nature et gravité du faict le requerront et desireront.

43.

Et dautant que les droicts tant de nature que des loix de tous estatz bien establis, requierrent que tous ceulx qui sont dessoubs la main et puissance d'autrui ne suyvent leur volonté seule en contractant leur mariage et qu'il est apres Dieu requis d'honorer son pere et sa mere nous déclarons tous les contracts et promesses de mariage que feront les enfans sans le consentement de leurs peres et meres s'ils sont encores soubs leur puissance de nul effect et de nulle valeur.

44.

Que sy les peres et meres abusans de l'autorité qu'ils ont de Dieu sur leurs enfans diffèrent sans occasion plus que leur aage ne permet d'ordonner de leur mariage seront en tout devoir d'humilité et d'obeissance sollicités par leurs enfans d'y pourvoir et d'y adviser et ou ils n'aurent point aucun esgard a leur prière et remonstrance ils les feront lors exhorter par leurs parens et alies desquels s'ils refusent l'advis s'adresseront au consistoire pour leur en faire remonstrance que sy au lieu de s'amolir et de ceder a la raison ils résistent et s'endurcissent nous voulons que nos magistrats du lieu ou ils habitent en prennent cognoissance affin que par leur jugement les peres et les meres soient constraincts faire leur devoir et de marier leurs enfans leur assignant ou dot ou douaire selon leur faculté et dignité, de la naissance ou ils prendront leur alliance.

45.

Puis aussy qu'il n'y a nul acte quelque legitime qu'il soit qui puisse oster ou violer les droicts du sang de nature ceux qui seront emancipés ne contracteront mariage sans consentement de leurs peres et meres sy toutesfois se monstrans par trop difficiles ils refusoient d'y consentir et que leurs parens proches voire l'église mesme aprouvant leurd' mariage ils pourront lors par le conseil de leurs parens et autres gens de bien se marier sans aucune difficulté moyennant s'ils sont masles qu'ils ayent accompli vingt cinq ans entiers et les filles vingt pour le moins.

46.

Combien toutesfois que les loix n'obligent en rien les enfans qui ont ja esté mariés de requérir (si de rechef ils se marient)

l'autorité de leurs peres et meres sy est et puis qu'il n'y a loy raison, ny coustume qui puisse dispenser de la loy de Dieu qui nous oblige et nous contrainct de les servir et honorer tout le temps qu'ils seront en vie nous voulons qu'ils suplient leursdicts peres et meres d'y prester leur cousentement que s'ils se montrent difficiles en useront par le conseil de leurs parens et gens de bien selon ce qui est ordonné cy dessus des emancipes.

47.

Et ou les peres et meres seront absens et eslongnés du pays ou par nécessité ou bien par volonté et les enfans sçauront le lieu de leur demeure les en advertiront s'il se peult faire sans danger pour avoir leur consentement et au cas qu'ils ne leur accordent, les enfans les feront admonester tant par leurs parens proches que par le magistrat que s'ils diffèrent d'y pourvoir après toutes ces remonstrances arretera le mariage par l'advis des proches parens et autres gens de bien qu'il choisira et nommera d'office sy les parens ne s'y accordent que sy les enfans ne descouvrent quelque dilligence qu'ils facent ou sont leurs peres et meres ayans esté deux ans entiers sans en avoir nouvelle aucune pourront estans tenus en aage par le conseil de leurs parens et autres gens de bien et sous l'autorité jugement et conseil du magistrat du lieu ou ils seront leur résidera accord de leur mariage.

48.

Sy les peres et meres sont tellement ou insensés ou furieux sans intervalle qu'il ne leur soit possible de prester leur consentement et qu'ils n'ayent nul curateurs (car en ce cas l'autorité du curateur ony devant le magistrat avecq l'advis et le conseil des plus proches parens sera suffisant et valable) lors les enfans se pourront adresser à leurs proches parens pour eux ouyr et y estre ordonné et pourveu par le conseil et jugement du magistrat qu'il leur ordonnera avecq cognoissance de cause ou dot ou douaire raisonnable par l'advis de leursdits parens sur les biens de leurs peres et meres.

49.

Dautant aussy que pour bonne raison les tuteurs et les curateurs tiennent lieu et degre de peres sur leurs pupilles et mineurs nous n'entendons et ne voulons qu'ils puissent arrester sans leur autorité le traicté de leur mariage ne pourront neantmoins les tuteurs et les curateurs l'autoriser et consentir sans premier en avoir l'advis des plus proches parens tant paternels que maternels de ceux qui en ont charge.

50.

Pour prevenir aussy les infidellités, parjuremens et fraudes qui adviennent de jour en jour et que plusieurs qui sont libres font souvent telles promesses inconsiderement et temerairement dont on ne peult apres tirer preuve qui soit valable nous defendons en general a ceulx qui sont hors de puissance de quelque estat aage ou condition qu'ils soient de faire cy apres aucun accord de mariage qu'en la presence et par l'advis de quatre notables personnes de leurs parens ou autres gens de bien cognus et habitans au pays et d'un des anciens ou diacres de l'église s'il y en a au lieu ou lors se fera la promesse.

51.

Nous voyons d'autre part qu'il advient un nombre infini de scandales et de debats par ceux qui parviennent en aage de jugement et de discretion se veulent ordinairement departir de telle promesse laquelle ils ont establie en trop bas aage sans la bien peser et entendre et faicte sans y penser (nous deffendons aux enfans masles qui n'ont atteint et accompli l'aage de quatorze ans et aux filles de douze ans faire telles promesses lesquelles mesmes en ce temps ils ne feront aucunement que du consentement de ceulx qui les auront en charge.

52.

Finalement pour couper broche a beaucoup de divisions, nous ordonnons et commandons que toutes les promesses qui se feront à l'advenir sur le traicté de mariage ne soient ny au futur ny sous condition aucune ains purement et simplement et par parolles de present et qu'on y regarde de sorte lorsqu'elles seront faictes qu'on ne se puisse après complaindre d'y avoir temerairement et legerement procedé.

53.

Les promesses qui seront faictes et arrestées en ceste sorte et aux conditions cy dessus déclarées ne pourront estre revocquées cassées et annulées et ne pourront lors les parties se laisser se entrequitter deffendant tres expressement a tous nottaires et greffiers sur peyne de cent livres qui sera applicable aux pouvres faire et passer aucun acte pour dissoudre telles promesses.

54.

Pour ce aussy qu'ordinairement ou la demeure par trop longue de consommer le mariage apres les premieres promesses ou la privauté par trop grande sont cause de beaucoup de mal d'or-

de dure et de scandale nous ordonnons que dans trois moys dans lequel temps on les publiera en l'église par trois divers dimanches après les susdittes promesses si laage absence ou maladie prison ou autre excuse apparente et congneue ny met empeschement que le mariage soit faict approuvé et sanctifié en l'église par le ministre et cependant nous défendons à ceulx qui ont faict les promesses de se tenir et vivre ensemble comme mary et femme devant la bénédiction et approvation susdicte défendant tres expressement sur peyne de fouet et de bannissement toute promesse faicte de mariage et demy carte d'autant qu'elle est conjointe ou avecq paillardise ou avecq adultere.

55.

Et ou aucuns se voudront opposer s'adresseront premierement pour eviter tout scandale au ministre ou bien a quelqu'un des anciens de l'église en laquelle on ferà les annonces (sans attendre qu'ils soient présens) a la dernière annonce a l'heure qu'on sanctifiera ou benira le mariage le consistoire lors devant lequel l'opposition sera faicte orra sans aucune demeure au premier jour qu'il sera assemble sy ceulx qui y ont intherest y peuvent convenir et nom excuse légitime l'une et l'autre partye sur ladicte opposition lesquelles entendues le plus sommairement que faire se pourra les renvoyera à nostre conseil ordinaire avec son advis sur le tout que sy l'une et l'autre partye ou aucune d'icelles ne veulent sans prester serment respondre et prouver devant le consistoire les renvoyera sans entrer plus avant en congnoissance de la cause par devant nostredict conseil ce qu'il fera pareillement sy les tesmoins qui seront apeles refusent de respondre sans prester le serment.

56.

Or dautant qu'il ne suffit pas que les mariages soient faicts selon la parolle de Dieu et au contenu de nos loix conformes à icelle s'ils ne sont en toute amitié loyauté et fidelité conservée et entretenue nous ordonnons et commandons aux maris d'habiter en un mesme menage avecq leurs femmes et familles et ou anciens sans juste occasion s'en voudroient séparer nous voulons qu'ils en soient empeschés par les magistrats sur peyne de prison et affin qu'ils mennent ensemble une vie honneste et paisible sainte et digne de vrais chrestiens rendans le devoir l'un a l'autre par une amitié reciproque nous ordonnons que les maris ausquels Dieu ordinairement a plus departy de ses graces instruisent et enseignent leurs femmes et familles en la vraye religion et en la crainte du Seigneur et qu'ils leur assistent autant pour vivre honnestement saintement et chrestienement qu'il leur sera possible de toutes choses nécessaires en comman-

dant expressement à leurs femmes de leur obeir servir et secourir pour les effects susd^{ts} de toute leur puissance selon la parolle de Dieu.

57.

Comme nous entendons ordonnons et nous plaist que les promesses faictes par le traicté des mariages au desir de nostre ordonnance soient fermes et valables et qu'après qu'ils auront esté sanctifiées et approuves au milieu de l'église qu'ils soient en toute loyauté saintement conservés nous entendons pareillement qu'on puisse légitimement avec congnoissance de cause se departir tant des précédentes promesses que des mariages parfaits benits et accomplis pour les raisons et causes cy dessous escriptes car encores que le divorce soit un remede miserable sy ne vouldons nous pas s'il y a cause juste en empescher la nécessaire liberté.

58.

Premierement toute promesse faite contre nostre ordonnance sera resandee et cassée comme nulle et illégitime par nostre conseil ordinaire et ou il sera question de la promesse et accord faict par ceulx qui n'ont encores atteint l'aage de vingt ans pour le moins qui auront esté subornés sans le conseil de leurs parens tuteurs ou curateurs nous ordonnons et entendons que les subornateurs soient exemplairement punis de peyne du fouet et ceux qui auront assisté à telles promesses et accord condamnés en amende ainsy qu'il sera advisé et arresté par nostredict conseil.

59.

Dautant aussy qu'il fault autant voire plus observer qu'en nul autre traicté la bonne foy en mariage nous commandons que s'il apert clairement et evidemment aux gens de nostredict conseil que l'une des parties qui aura faict promesse ayt esté par vol ou par fraude circonvenue et abusée et faisant ladicte promesse qu'ils la rescindent et retractent sans aucune difficulté sy la partye le requiert.

60.

La promesse aussy faicte avecq celle qu'on a fiancée, en qualité de vierge et de pucelle et qui devant la benediction et consommation du mariage avec cognoissance de cause ne se trouvera telle sera cassée et rescindée au cas que le fiancé ne vouldust l'espouser.

61.

Pareillement sy durant les fiançailles l'une ou l'autre partye

est infectée ou detenue d'une maladie incurable par les remedes ordinaires et contagieuse de soy et que l'autre requiere devant ledict conseil rescision de sa promesse elle luy sera accordée avec cognoissance de cause.

62.

Que sy celui qui est fiancé quitte et delaisse sa fiancée par desbauchement ou par haine de la vraye religion et se retire en pays estranger elle fera diligemment enquérir du lieu ou il est que sy elle n'en a nouvelles s'adressera au consistoire pour luy faire entendre le faict qui après l'avoir entendu et exhorté à son devoir la persuadera d'avoir recours au magistrat qui prendra d'elle le serment sy elle sçait aucunement ou s'est retiré son fiancé. Et affirmant qu'elle ignore ou il est ledit magistrat fera appeler et ouyr les proches parens du fiancé sy aucun en y a au lieu ou bien ses amys et voisins pour entendre d'eux par serment s'ils sçavent ou il est allé que s'ils descouvrent ou il est il ordonnera (pourveu qu'il y ait seur acces) qu'ils l'advertissent promptement de ce qui est faict contre luy et luy declarent et denoncent qu'au cas que dedans certain temps qui sera limité, ayant esgard a la distance du lieu ou il fera demeure il differe se présenter pour accomplir ce qu'il a commencé qu'il sera donné liberté de s'accorder avec un aultre a celle qu'il aura fiancée et au cas qu'on n'en ayt nouvelles ou bien qu'au dela dudict terme il differe sans juste cause de retourner ou il est appelé ou qu'il soit impossible d'avoir seur acces devers luy, on publiera par trois divers dimanches aux exhortations publiques de quinsaine en quinsaine l'instance et la poursuite qu'on fera contre luy et sera durant ledict temps par sentence de magistrat et des gens de nostre conseil appelé par trois divers jours de quinsaine a son de trompe et cry public déclarant les susdites causes affin qu'il n'en puisse pretendre aucune cause d'ignorance et quatre moys après toutes les susdittes poursuites liberté sera octroyée a la fiancée par les gens de nostre conseil de se pourvoir et se marier ailleurs mesme poursuite sera faicte gardée et observée a la requeste du fiancé si par malice ou par desbauchement celle qu'il a fiancée s'absente hors du pays pour ne point accomplir la promesse qu'elle aura faicte.

63.

Le mariage estant parfait en toutes ses formalités nécessaires et légitimes sy la femme par adultere bien prouvé et verifié avec congnoissance de cause devant les gens de nostred. conseil a la poursuite du mary a violé la promesse qu'elle a jurée au mariage il la pourra apres qu'il aura l'advis et le conseil du concistoire s'il ne peut estre induit de luy faire pardon par la sentence et

jugement des gens de nostredict conseil rejetter et repudier ce qui sera en pareil équité observé contre le mary sy la femme ayant bien prouvé l'adultere par luy commis devant les gens de nostredict conseil ne voulant point se reconcilier requerera la séparation et seront pour le fait susdict et selon l'ordre déclaré mis l'un et l'autre en liberté.

64.

Toutesfois sy la femme commettoit adultere par faute de son mary ou le mary par faute de sa femme ou s'ils avoient intelligence ensemble pour parvenir a la fin du divorce ne seront nullement receus a la poursuyvre et requerir et pour mieux prevenir et empescher par cy apres toutes telles collusions, nous deffendons aux marys et aux femmes de se séparer l'un de l'autre par forme de divorce de leur volonté seule car nous n'entendons point que aucun le puisse faire qu'avec cognoissance de cause et par le jugement de nostre conseil ordinaire et ou aucuns auraient autrement fait par quelque advis et conseil que ce soit ils seront condamnés de se remettre ensemble sur peyne de prison a celui qui y fera faulte.

65.

Si le mary estoit tellement impuissant qu'il ne peust rendre le devoir que doibt le mary à sa femme et que telle impuissance fut de soy incurable et prejudiciable par le cours ordinaire et ayde des moyens humains la femme après avoir le plus qu'il luy sera possible jusques a toutesfois n'offenser le Seigneur supporté avec patience l'impuissance de son mary et apres avoir essayé et employé tous les remedes legitimes et ordinaires sans y avoir rien profité se pourra apres avoir eu sur l'advis du concistoire retirer a nostre conseil qui pour la cause dessusdicte deuement cogneue et approuvée déclarer a la poursuite et dilligence de la femme le mariage nul et la mettra en liberté de se pouvoir remariar ailleurs en deffendant expressément au mary de prendre autre femme pour la tromper et abuser sur peyne d'amende arbitraire et de bannissement ce que nous demandons aussy estre jugé et observé par les gens de nostre conseil sy la femme a quelque defect incurable de soy par les moyens humains tellement qu'il ne soit possible à son mary d'habiter avecq elle sy le mary requiert d'estre mis en sa liberté de se remariar.

66.

Davantage. Sy le mary sans juste et nécessaire cause ains plustost par debauchement et par mauvaise affection s'absente de sa femme sans son sceu et sa volonté et durant son absence il ne demonstre aucunement ny par lectres ayant moyen d'escrire ny par quelque effect qui luy reste aucun soin et affection de

mary a l'endroit de sa femme elle pourra n'ayant le don de continence et sy elle requiert qu'il soit pourveu a la nécessité s'adresser et retirer au concistoire de l'église ou elle sera lors qui s'enquerra soigneusement d'ou vient la cause du scandale et du departement du mary pour en satisfaire a l'esglise et sans en congnoistre plus outre l'exhortera autant qu'il luy sera possible d'avoir recours au magistrat qui ayant entendu le faict sera appellé à ouyr les proches parens du mary sy aucuns se peuvent trouver ou ceux qui vraysemblablement pourront sçavoir ou il est retiré pour leur faire commandement s'ils sçavent ou il est de l'avertir incontinent de la poursuite de sa femme et sy apres tel commandement et poursuite on n'en a aucune nouvelle par l'espace d'un an entier la femme de rechefs'adressera au magistrat qui s'enquerra secondement tant des parens que des voisins et amys du mary s'ils sçavent ou il est que s'ils le sçavent leur fera lors un commandement dedans un delay limité ayant esgard a la distance du chemin d'avertir s'il leur est possible le mary de se retirer dedans un certain temps sur peyne qu'il sera pourveu a la requeste de sa femme que s'ils ne sçavent ou il est et qu'on n'en ayt aucune nouvelle le magistrat ordonnera qu'il sera apelé a cri public a son de trompe par trois diverses fois et dabondance qu'aux exhortations publiques par trois divers dimanches les ministres des lieux publieront la dicte poursuite et les causes d'icelle nous voulons toutesfois pour la consequence du faict que les dictes trois proclamations ne se facent plustost que d'un moys en un moys et ou durant lesdictes publications, ne le mary ny autre ayant charge de luy ne se presentera devant le magistrat. Il pourra lors avecq congnoissance de cause mettre la femme en liberté, luy ordonnant et assignant sur les biens du mary telle provision qu'il estimera raisonnable (mesme poursuite sera faicte a la requeste du mary sy par desbauchement et par mauvaise affection sa femme se retire et s'absente de luy nous n'entendons point toutesfois que la partye soit receue pour demander la separation qui par sa seule faute aura esté la cause de l'absence de l'autre.

67.

Or toutesfois le mary ne s'estant point party de l'affection qu'il a auparavant monstrée et portée a sa femme se seroit absenté ou par cause de ses affaires ou par crainte et nécessité quoy qu'il demeure par longtemps sans revenir en sa maison sa femme neantmoins ne sera point reçue pour demander la separation et pendant qu'on pourra juger qu'il sera encore vivant et combien qu'on n'en ayt nouvelle ou bien que par le commun bruit sans le tesmoignage plus certain il fut tenu et estimé pour mort elle n'y sera pas reçue qu'apres le terme de sept ans qui se commenceront du partement de son mary et apres le dict temps

passé et expiré du tout se pourra retirer et adresser au magistrat qui luy permettra lors avec cognoissance de cause sy elle n'a le don de continance de se pouvoir remarier.

68.

Or dautant que nous cognoissons et voyons sans obscurité comme l'yre de Dieu s'est de tout temps embrasée contre toute impudicité souillures et adultere nous ordonnons et commandons que tant que les hommes que les femmes qui auront abusé de l'ordre naturel en changeant ou par sodomie ou autrement en usage contre nature soient bruslés vifs sans pardon et remission que sy les uns et les autres sont convaincus d'adultere devant nos juges seront condamnés au fouet pour la première fois et pour la seconde à la mort.

Les paillards simples et les paillardes seront pour la première fois condamnés et tenus en prison au pain et a l'eau par l'espace d'un moys et a faire amende honorable et pour la seconde au fouet et pour la troisieme au fouet et bannissement de nostre pays de Bearn sans jamais y pouvoir rentrer.

69.

Puisqu'il est aussy nommement deffendu par la loy de Dieu de prendre son saint nom en vain nous deffendons estroitement à tous nos dicts subjects de jurer en aucune sorte sy ce n'est pour la verité pour cause juste et nécessaire et par devant le magistrat lors seulement qu'ils y seront requis auquel nous enjoignons sur peyne de privation de son estat et charge de prendre ou bailler le serment soubz autre nom que de celui de Dieu voulant et ordonnant que tous ceulx qui en autre lieu et autre forme que dessus jureront cy après soient chastiés au contenu de la rigueur du foi, des loix editz et ordonnances de nos prédcesseurs et nostres. Et au cas qu'il y ait blaspheme execration conjointe au jugement témérairement faict nous ordonnons que le blasphemateur soit condamné pour la premiere fois a la prison par l'espace d'un moys et a faire amende honorable. Et pour la seconde fois au fouet et au bannissement par l'espace d'un an.

70.

Nous commandons et enjoignons que tous charmeurs devins sorciers et enchanteurs soient condamnés à avoir le fouet et a bannissement de nostre pays de Bearn sans espérance d'y rentrer. Quant aux empoisonneurs ils seront tous condamnez a la mort.

71.

Pour ce aussy que l'ivrongnerie est du tout indigne de ceulx

qui font profession de la vraye religion et qu'elle attire avecq soy un nombre infiny d'autres vices, nous, ordonnons et commandons à tous nos magistrats juges consuls jurats et deputez de regarder dilligemment chacun au destroit de sa charge qu'aucuns de nos subjects de quelque estat et qualité qu'il soit ne frequente pour yvrongner les cabarets et les tavernes sur peyne de s'en prendre à eulx et desmis et privés de leurs estats et charges et seront condamnés ceulx qui se trouveront coupables a prison au pain et a l'eau lespace de trois jours deffendant a tous taverniers, hostes, cabaretiers et autres de tenir leurs maisons ouvertes a telles dissolutions soubz peyne de cent sols d'amende dont la moitié sera adjugée au delateur et l'autre aux pources laquelle peyne ils encourront aussy sy au temps et aux heures des prieres publiques et exhortations ils reçoivent en leurs maisons aucuns pour boire ou pour manger les estrangers et autres passans exceptés qui ne seront du lieu.

72.

Pareillement. D'autant que plusieurs se desbordent et recherchent la poureté par superfluités et excès ordinaires des banquets festins et habits nous enjoignons a tous nosdits subjectz sur peyne de cent livres applicables la moitié a nous et l'autre moitié aux pources de s'habiller en toute modestye, selon que leur degré qualité et vocation le peuvent requérir usans en nopces et festins des biens qu'ils ont en leur puissance comme de dons venans de Dieu en telle modestye et simplicité qu'ils ne donnent aucun scandale.

73.

Et pour ce que la voix, la langue et la parolle sont donnés pour louer Dieu pour glorifier son saint nom et pour édifier par nos propos nostre prochain, nous deffendons à tous nosdits subjectz toutes chansons deshonestes et impudiques indignes de sortir de la bouche d'un vray chrestien sur peyne de dix sols d'amende la moitié pour le delateur et l'autre pour les pources.

74.

Estans aussy communement les danses plaines de chansons impudiques de contenance et de gestes lascifs l'appast et le hamecon de volupté et desbordement largument et le tesmoignage d'inconstance et légereté indigne du chrestien nous prohibons et deffendons toute espece de danse à tous nosdits subjects sur peyne de dix sols d'amende toute aplicable aux pources et de prison pour huit jours s'il aparoit d'une coustume et obstination.

75.

Nous deffendons pareillement tous jeux de desbauches et hazard et ceux qui sont communement conjointes a dissolution avarice et excès sur peyne de prison et d'amende arbitraire car encores que l'infirmité de notre nature requiert quelque relasche du travail sy ne voulons toutesfois qu'elle soit ordinaire excessive ny vicieuse et pour ce qu'il advient souvent que plusieurs abusans du temps que Dieu leur donne pour employer en quelque office utile tant pour eux que pour le public ne font autre estat et mestier que de jouer nous commandons a tous nos magistrats, consuls jurats et deputez de les contraindre a s'employer s'ils peuvent travailler a quelque honneste estat sur peyne de prison et de bannissement, s'ils veuillent persister en leur desbauchement et avarice car en ce cas nous ordonnons qu'ils perdent tout le gaing qu'ils pourront avoir faict qui sera appliqué moitié au delateur et la moitié aux paoures et outre qu'ils seront condampnés a vingt livres d'amende.

76.

Et combien que nous n'entendons deffendre un profit mediocre et moderé par les ordonnances de nos prédecesseurs et nostres de l'argent presté a autrui sy ne voulons nous toutesfois qu'on outre passe aucunement ny la regle de charité ny le profit taxé réglé et limité tant par lesd^{es} ordonnances que par nostre responce faicte à la requeste et remonstrance de nos estats dernièrement tenus que nous voulons et entendons estre gardée et observée inviolablement sur peyne contre ceux qui y contreviendront de la perte du principal et de tout l'intherest qui seront applicqués le tiers a nous, le tiers au delateur et l'autre tiers aux poures.

77.

Finalement nous voulons que tous deuils remplis de superstitions et façon vrayement payenne toutes prieres pour les morts, chansons et clameurs excessives soient rejetées et bannies de leur enterrement nous deffendons aussy a tous nosd^s subjects d'user sur les fosses des morts après leur dict enterrement de superstitions de pleurs et de prieres et pour esviter les dangers qui s'engendrent communément de la corruption des corps au grand peril de tout le peuple, et pour oster toute opinion fauce de sainteté et de religion qu'on y a cy devant par erreur et simplicité assignée et attribuée, nous ordonnons qu'à l'advenir les fosses et sépultures soient faictes hors de tous les temples et en un lieu clos et séparé destiné pour cela et au cas qu'il n'y en ait point en sera acheté et clos un des derniers de la ville ou village qui en aura besoin.

Sy donnons en mandement et enjoignons tres expressement a nos amez et feaux les gens de nostre conseil ordinaire seneschal sous lieutenans, consuls jurats baillis gardes et tous nos autres officiers justiciers et subjects respectifvement sy comme a chacun d'eulx appartiendra que le contenu en ces présentes ordonnances ils facent inviolablement garder observer et entretenir de point en point selon leur forme et teneur sans permettre ne souffrir en aucune façon qu'il y soit contrevenu sur peyne de desobeissance et d'estre punis exemplairement comme infracteurs d'icelles lesquelles nous voulons et entendons estre publiées et enregistrées au registre de nostred' conseil ordinaire, de nostre seneschal et par tout ailleurs ou besoing sera affin que personne n'en puisse prétendre cause d'ignorance car tel est nostre plaisir et affin que ce soit chose ferme et stable a tous-jours nous avons icelles signées de nostre propre main faict le scel de nos armes. *Donné à Pau le vingt-six^e jour de novembre l'an mil cinq cent soixante et unze*, ainsy signé : JEHANNE. Par la royne dame souveraine de Béarn, estant en son conseil, et plus bas : Martoy.

(F. Brienne 217 f° 145.)

XXV.

JEHANNE D'ALBRET A HENRI DE BOURBON,
SON FILS.

Blois, le 8 mars 1572.

Elle lui témoigne son mécontentement de la manière dont on la traite à la cour. On l'éloigne du roi, de la princesse Marguerite, et on prétend l'obliger à traiter de son mariage avec la reine-mère, qui se moque d'elle et avec qui elle ne peut s'entendre. Aussi sont-elles contenues de nommer chacune des commissaires pour traiter toutes ces questions. Elle le prie de lui envoyer son chancelier Francourt. Elle a une patience qui l'étonne, mais elle craint d'en tomber malade. La princesse est belle, mais

élècée à une école de corruption ; voilà pourquoi elle veut le marier pour que sa femme et lui fuient cette atmosphère pernicieuse. Elle l'engage à retourner en Béarn et à prier Dieu.

Mon filz, je suis en mal d'enfant, et en telle extrémité que si je n'y eusse pourveu, j'eusse esté extremement tourmentée... Il me faut negocier tout au rebours de ce que j'avais espéré, et que l'on m'avoit promis, car je n'ay nulle liberté de parler au Roy, ni à Madame (1), seulement à la Royne-mère, qui me traite à la fourche... Quant à Monsieur (2), il me gouverne et fort prieurement, mais c'est moitié en badinant, moitié dissimulant. Quant à Madame, je ne la vis que chez la Royne, lieu mal propre d'où elle ne bouge, et ne va en sa chambre que aux heures qui me sont mal-aisées à parler ; aussi que Madame de Curton (3) ne s'en recule point ; de sorte que je ne puis parler qu'elle ne l'oye... Voyant donc que rien ne s'avance, et que l'on veut faire précipiter les choses et non les conduire par ordre, j'en ay parlé trois fois à la Royne, qui ne se fait que moquer de moy, et, au partir de là, dire à chascun le contraire de ce que je lui ay dict. Mes amis m'en blasment ; et je ne sçais comment desmentir la Royne, car je luy dis : « Madame, vous avez dict et tenu tel et tel propos. » Encore que ce soit elle-mesme qui me l'ait dict, elle me le renie comme beau meurtre et me rit au nez, et m'use de telle façon, que vous pouvez dire que ma patience passe celle de Griselidis (4). Si je cuide avec raison luy montrer combien je suis loin de l'espérance qu'elle m'avoit donnée de privauté et négocier avec elle de bonne façon, elle me nie tout cela... Au partir d'elle, j'ay un escadron de huguenots qui me viennent entretenir, plus pour me servir d'espions que pour m'assister, et des principaulx, et de ceux à qui je suis contraincte dire beaucoup de langage que je ne puis esviter sans entrer en querelle entre eulx. J'en ay d'une aultre humeur qui ne m'enpeschent pas moins, mais je m'en défends comme je puis, qui sont armaphroidites religieux. Je ne puis pas dire que je sois sans conseil, car chascun m'en donne un, et pas un ne se ressemble. Voyant donc que je ne fais que vaciller, la Royne m'a dict qu'elle ne se pouvoit accorder avec moy, et qu'il falloit que de nos gens s'assemblassent pour trouver des moyens. Elle m'a nommé ceux

(1) Marguerite de France ou de Valois, fille de Henri II et de Catherine de Medicis, qu'Henri de Navarre allait épouser.

(2) Le duc d'Anjou, qui fut plus tard Henri III.

(3) M^{me} de Curton, gouvernante de Marguerite.

(4) Griselidis, héroïne d'une nouvelle de Boccace, dont la patience, soumise à mille épreuves, était proverbiale.

que vous verrez tant d'un costé que d'autre ; tout est de par elle. Qui est la principale cause, mon filz qui m'a faict despescher ce porteur en diligence, pour vous prier de m'envoyer mon chancelier (1) car je n'ay homme icy qui puisse ni qui sache faire que celui-cy fera. Aultrement, je quiete tout ; car j'ay esté amenée jusqu'icy sous promesse que la Royne et moi nous accorderions. Elle ne faict que se moquer de moy, et elle ne veult rien rabattre de la messe, de laquelle elle n'a jamais parlé comme elle faict. Le Roy, de l'autre costé, veut qu'on lui escrive. Ils m'ont permis d'envoyer quérir des ministres, non pour disputer, mais pour avoir conseil. J'ay envoyé quérir MM. d'Espina, Merlin et aultres que j'adviseray, car je vous prie noter qu'on ne tasche qu'à vous avoir, et pour cy, advisez y, car si le Roy l'entreprend, comme l'on dict, je suis en grande peine... Je m'assure que si vous saviez la peine en quoy je suis, vous auriez pitié de moy, car l'on me tient toutes les rigueurs du monde et des propos vains et moqueries, au lieu de traicter avec moy avec gravité, comme le faict le mérite.

De sorte que je crève, par ce que je me suis si bien résolue de ne me courroucer poinct, que c'est un miracle de voir ma patience.

Et si j'en ay eu, je sçay comme j'en auray encore affaire plus que jamais, et m'y résoudray aussi davantage. Je crains bien d'en tomber malade, car je ne me trouve guères bien. J'ay trouvé vostre lettre fort à mon gré, je la monstrey à Madame si je puis. Quant à sa peinture, je l'envoyrai quérir à Paris. Elle est belle, bien advisée et de bonne grâce, mais nourrie en la plus maudite et corrompue compagnie qui fut jamais, car je n'en vois point qui ne s'en sente. Vostre cousine la marquise (2) en est tellement changée qu'il n'y a apparence de religion, si non d'autant qu'elle ne va point à la messe, car au reste de la façon de vivre, elle faict comme les papistes ; et la princesse (3) ma sœur, encore pis. Je vous l'escris privèment. Ce porteur vous dira comme le Roy s'esmancipe ; c'est pitié. Je ne voudrais pas pour chose du monde que vous y feussiez pour y demeurer. Voilà pourquoy je désire vous marier, et que vous et vostre femme vous retiriez de corruption ; car encore que je la croiois bien grande, je la vois davantage. Ce ne sont pas les hommes ici qui prient les femmes, ce sont les femmes qui prient les hommes. Si vous y estiez, nous n'en eschapperiez jamais sans une grande grâce de Dieu... Je vous prie encore, puisque l'on m'a retranché

(1) Francourt.

(2) La fiancée du jeune prince de Condé.

(3) La princesse de Condé.

ma négociation particulière et qu'il fault parler par advis et conseil, m'envoyer Francourt. Je demeure en ma première opinion, qu'il faut que vous retourniez vers Béarn. Mon filz, vous avez bien jugé par mes premiers discours que l'on ne tasche qu'à vous séparer de Dieu et de moy : vous en jugerez aultant par ces dernières, et de la peyne en quoy je suis pour vous. Je vous prie, priez bien Dieu, car vous en avez bien besoin en tout temps et mesmes en celui-cy, qu'il vous assiste. Et je l'en prie, et qu'il vous donne, mon filz, ce que vous desirez.

JEHANNE.

(Fonds Saint-Germain Harlay, vol. 255, pièce 81. —
Déjà publiée dans l'Histoire de Jehanne d'Albret,
par Théodore Muret.)

XXVI.

EXTRAIT

*de l'Incentaire sommaire des Archives départementales
des Basses-Pyrénées.*

SÉRIE A.

1593-1635. A, 4 (Carton). — Portraits de Jehanne d'Albret.

SÉRIE B.

1548, B, 5, cahier pap. 7 feuillets. — Nicolas Borbonyns, maître d'école de Jehanne d'Albret, 400 liv. de gages. etc.

1555, B, 6, cah. pap. 16 feuillets. — Compte des dépenses faites par Gaillard Gallant, argentier de Jehanne, reine de Navarre : — à la petite folle et sa garde, 60 livres ; — à Jehanne Gilbert, sage-femme de la reine, et à sa chambrière, 253 livres ; indemnité à M. de Montluc.

1557, B, 7, cah. pap. 19 feuillets parchemin. — Rôle de la dépense

extraordinaire d'Antoine, roy de Navarre, présenté à la chambre des comptes de Pau, par Jean de Montgaurin, trésorier ; — envoi de daims au connétable A. de Montmorency, à M^e de Valentinois et au maréchal de St-André ; — achat d'oiseaux à un marchand grec ; — 4 livres pour perte faite au jeu de quilles par le roy avec le cardinal de Bourbon et le prince de La Roche-sur-Yon ; — torche pour le roy à la Fête-Dieu ; — achat de dix cigognes ; — entretien des chantres et des petits-enfants chantres ; — gages de Lacrotte, epinette du roi, etc.

1559, B, 8, cah. pap. 57 feuillets. — Compte-rendu à la chambre de Pau par Gaillard Gallant, argentier de Jehanne, reine de Navarre. — On remarque dans ces dépenses : Suzanne de Bourbon, dame d'honneur ; — Mathieu Carbonure, organiste, 100 livres ; — Guillaume Duvergier, tambourin, 80 livres ; — Jeannicot de Souvespins, joueur de Mandourre (mandoline), 100 livres ; — aux Enfants Rouges à Paris, 200 livres ; — horloge donnée par la reine à Madame de Rohan, 37 livres ; — à Madeleine Lafargue, une des nourrices d'Henri III, roy de Navarre, 35 livres, etc.

1560, B, 8 bis, cahier de pap. de 8 feuillets. — Ordonnance originale d'Antoine de Bourbon et de Jehanne d'Albret, roy et reine de Navarre, concernant l'ordre et le règlement des chambres des comptes de Pau et de Nérac.

1561, B, 9, cahier de papier de 41 feuillets. — Compte des recettes et dépenses présenté à la chambre de Pau par Gaillard Gallant, argentier de Jehanne d'Albret, reine de Navarre ; — aumônes et menus plaisirs de la reine ; — Louise Périer et Catherine Simon, nourrices de Jehanne d'Albret, 120 livres chacune ; — l'article de la sage-femme est rayé ; — prêt de 500 écus d'or fait à la Reine par un anonyme, etc.

1562, B, 10, cah. de pap. de 85 feuillets. — Compte de recettes et dépenses rendu à la chambre de Pau par Gaillard Gallant, argentier de Jehanne, reine de Navarre : — la recette provient de l'Armagnac, Fezenzaguët, de Rouergue, de la Bigorre, etc.

1563, B, 11, cah. de pap. de 41 feuillets. — Compte des recettes et dépenses de la maison de Jehanne d'Albret, reine de Navarre, présenté par Gaillard Gallant, argentier : — nourrice du comte de Marle, frère aîné d'Henri IV, Marie Bénard, 60 livres ; — nourriture de vers à soie au château de Nérac, 25 livres ; — Lagaucherie, fille d'honneur, livres ; — Jehanne Séguier, filleule de la Reine ; — Armandine de Lareu, nourrice de Henri (IV), 100 livres ; — à Chrestien Fèvre, peintre, d'Antoine, roy de Navarre, pour tableaux, 67 livres ; — amende que s'inflige la reine quand elle oublie de prier Dieu, 100 livres ; —

gands parfumés pour Antoine, roy de Navarre, 50 livres ; — à de Beauvoir, gouverneur d'Henri IV, 219 livres, etc.

1563, B, 12, cah. de pap. de 32 feuil^l. -- Compte rendu à la chambre de Pau par Gaillard Gallant, argentier de Jehanne, reine de Navarre : — à Raphael Taillevis et Arnaud de Casaux, médecins ; — filles d'honneur : les demoiselles de Lavedan et de Saint-Geniez ; — Amaury Bouchard, chancelier de Foix et de Bearn ; — Dufresnoy et Passy, gardes des sceaux de la Reine, etc.

1564-1565, B, 13, cah. de pap. de 29 f. — Compte des recettes et dépenses rendu par Gaillard Gallant, argentier de Jehanne, reine de Navarre : — aumônes à divers ; — dons à deux ministres protestants, Guillaume Barbaste et Pierre Esperien ; — à la gouvernante des filles de la Reine, M^le de Larenaudie ; — Catherine Gonde, nourrice de Catherine, sœur d'Henri (IV), 80 livres ; -- secretaire : Ernest de Sponde, etc.

1565, B, 14, cah. de pap. de 27 f. — Compte des recettes et dépenses présenté par de Larose, receveur général des finances de Navarre : — traitement des officiers de Jehanne, reine de Navarre : — entretien des tapisseries du château de Pau ; — exemption de droits pour les chevaux et oiseaux envoyés au roi d'Espagne, Philippe II ; — sûreté de transport de trois charges d'argent de Pau à Vendôme, etc.

1559, B, 15, c. de pap. de 31 f. — Compte des recettes et dépenses de la maison de Jehanne, reine de Navarre, présenté à la chambre des comptes par Gaillard Gallant, argentier : — dépense des chiens courants, 862 livres ; — pour une chaîne d'or donnée par la reine à l'amiral d'Angleterre, 598 livres ; — pour 25 portraits faits et refaits par Simon Hermst, peintre : pour jetons d'argent à la devise de la ch. des comptes, 50 livres, etc.

1570, B, 16, c. de pap. de 40 f. — Compte des recettes et des dépenses présenté par Gaillard Gallant, trésorier de la maison de Jehanne d'Albret, reine de Navarre : — à Pierre Dubois, libraire, don de la reine, 100 livres. — aux sieurs de Cublée et de Jules, gentilshommes de la maison d'Henri IV, pour l'avoir suivi partout à la guerre, 300 livres ; — à la veuve de Claude Servin, pour un livre intitulé *Dioscoride*, 280 livres ; — à Jean Dujardin, orfèvre, pour garniture de 29 émeraudes, 1,086 livres ; — à la veuve de Jacques Vendebourg, joueur de luth, 140 livres, etc.

1571, B) 17, c. de pap. de 91 f. — Compte des recettes et dépenses de la maison de Jehanne d'Albret, reine de Navarre, fourni par

Gaillard Gallant, trésorier : — à M^{re} de Nantouillet, fille d'honneur ; — à Charles Salmon, précepteur de Catherine, sœur d'Henri IV ; — à Pierre Mayre, médecin de la Reine ; — Voyage de Brodeau, aumônier de la Reine, à Genève ; — Montre d'or garnie de diamants et rubis, 308 livres ; — un cheval d'Espagne pour Henri de Navarre ; — à Faustel, canonier anglais, pour travailler aux fortifications de Navarreux ; — à Guillaume Cabreri, peintre, 23 livres, etc.

1571, B, 18, c. de pap. de 66 f. — Rôle de la dépense d'ordinaire de Jehanne, reine de Navarre, d'Henri IV et de Catherine, ses enfants, d'Henri I^{er}, prince de Condé, et des marquis de Conté, à Rouffard et à Lajarrie, Cognac, Brisambourg et Montguyon ; — paneterie, échaussonnerie, cuisine, fruiterie, écurie, fourrière ; — cuisine de maigre : tortues, grenouilles, moules, sardines, cancrès, etc., contrôlés par de Dompierre, maître d'hôtel.

1571. B, 19, c. de pap. de 75 f. — Dépense d'ordinaire de la reine de Navarre, Jehanne d'Albret et de ses enfants, à Langon, Captieux, Roquefort, Aire, Pau, Arudy, Laruns, Eaux chaudes, Coarraze, Tarbes, Bagnères de Bigorre, Bagnères de Luchon, Bordes d'Espoey ; paneterie ; — échaussonnerie — cuisine — fruiterie — écurie — fourrière.

1571, B, 20, c. de pap. de 30 f. — Rôle d'argenterie de Jehanne d'Albret, reine de Navarre, dressé par Gaillard Gallant, argentier : — habillement des pages de la reine ; — fourniture de 2 robes de soie noire et manteaux de velours pour la reine et pour Catherine, sa fille ; — jouets pour cette dernière ; — frais de voyage des enfants de la Reine, de Pau à La Rochelle ; — Acheté à Marin Villepoux, libraire à La Rochelle, l'*Histoire de Froissart*, l'*Histoire de Plin*, l'*Histoire de Guichardin* et *Appien d'Alexandrie* : des *guerres civiles et romaines*, pour livres ; — à Lemoire, ministre protestant, 9 livres en paiement de 2 bibles pour la reine et sa fille, etc.

1571, B, 21, c. de pap. de 48 f. — Rôle d'argenterie de Jehanne, reine de Navarre, dressé par Gaillard Gallant, argentier : — blanchissage de la maison de la reine, 35 livres ; — à la concierge du château de Nérac pour 4 chemises, 12 mouchoirs et 6 paires de chaussettes pour le nain de la reine ; — pour joueurs de violon à Nérac, 4 livres ; — raccommodage des lunettes et de la montre de Jehanne d'Albret ; — détail des habillements de la reine et des filles d'honneur.

1572, B, 22, c. de pap. de 12 f. — Compte rendu à la chambre des comptes de Pau par Gaillard Gallant, trésorier de Catherine, princesse de Navarre ; — sommaire des recettes et dépenses ;

fournitures de pain ; — 200 liv. pour les menus plaisirs de la princesse et affaires de sa chambre, etc.

1572, B, 23, c. de pap. de 36 f. — Journal de la dépense d'ordinaire de Jehanne, reine de Navarre, de ses enfants, du marquis de Conti à Nérac, Lectourue, Agen et Périgueux ; — paneterie ; — échaussonnerie ; — cuisine ; — fruiterie ; — écurie ; — fourrière.

1574.
Dépenses d'Henri III de Navarre ou IV de France.

1576, B, 27. Chaque jour le plat du sieur de Lavardin, surintendant des finances, est porté pour 21 livres.

1576, B, 30, c. de pap. de 154 f. — Rôle d'argenterie d'Henri III, roi de Navarre, payée comptant par Michel Barenger, trésorier : — détail de l'habillement du roi, chapeaulx, pourpoint, pantouffes, fourreau d'arquebuse, panache de plumes ; — entretien de chiens épagneuls ; — perte au jeu de paume à Saumur ; — indemnité à des paysans dont on a gâté le blé en courant le cerf ; — lampe pour le château de Nérac.

.
1577, B, 35, c. de pap. de 35 f. — Compte d'argenterie de Jehanne, d'Albret, reine de Navarre, rendu par Gaillard Gallant, son argentier, après la mort de cette princesse : — fourniture de 2 montres, dont une pour Catherine de Navarre ; — dépenses faites par la reine, depuis le 16 mai 1572, jour de son arrivée à Paris, jusqu'à sa mort ; — pierreries achetées pour le mariage d'Henri IV ; — indemnité de 500 livres au trésorier, pour perte de deniers, chevaux, habits, etc., le jour de la Saint-Barthélemy, à Paris, etc.

1577, B, 36, c. de pap. de 69 f. — Rôle d'argenterie de la chambre, grande et petite écurie, payée comptant par Gaillard Gallant, trésorier d'Henri III, roi de Navarre (Henri IV) ; — dépense faite par le prince, chez un pauvre paysan, à la chasse ; — fournitures de bureau ; — nourriture et détail de l'habillement de Thomin, fou du Roi ; — achat par Arnaud de Rospide, contrôleur, de l'écurie des verges, pour fouetter les pages ; — chausses pour M. de Roquelaure, grand-maitre de la garde-robe ; — plan de la ville de Lectoure et carte de la sénéchaussée de Bordeaux, payés 15 écus à Maurice Bernard-Ferry, ingénieur du roy ; — uniformes des suisses de la garde du corps, etc.

1578, B, 39, c. de pap. de 65 f. — Rôle d'argenterie d'Henri III, roy de Navarre (Henri IV), payé comptant par Michel Barenger, trésorier : — au sellier pour réparation de l'étui de la coupe

royale. 30 sols ; — Habillement du roy, pourpoiuct bouillonné ; — guérison de la gale des épagneuls ; — dépense des oiseaux. faucons, corneilles, émerillons, etc. ; — achat d'un poitrinal pour le Roy, 24 livres ; — sonnettes de milon, bonnet à houppes et contelas pour Thomin, fou du Roy ; — etc., etc.

Tous les articles qui suivent sont très-curieux, et il serait indispensable de les copier pour quiconque voudrait étudier sur nature la vie intime d'Henri IV. Nous n'avons extrait, dans cette copie, faite à la hâte, que quelques articles où il est question de Vendôme :

- 1557, B, 143, cah. de pap. de 62 f. — A Jacques Fraude, horloger à Vendôme, pour une horloge et 2 montres, 96 livres.
- 1559, B, 144. — Membre du conseil souverain de Béarn : Claude Regin, évêque d'Orloron.
- 1566, B, 147. remboursement de 25,000 livres prêtées par le duc de Grammont à Antoine, roy de Navarre.
- 1574, B, 149. — La pension accordée à Comminges, bâtard d'Antoine, roy de Navarre, est rayée.
- 1577, B, 152. A Arnaud Duvergier, pour une guenon, achetée à Blois, par Jehanne, reine de Navarre, 38 livres.
- 1587, B, 160. à Esther Imbert, pour son entretien et celui de son fils bâtard d'Henri IV.
- 1589, B, 163. — A Esther Imbert, maîtresse du roy, pour sa pension, 600 écus.
- 1593, B, 166. A Esther Imbert, 100 écus ; — à Gabrielle d'Estrée, pour son mariage, 50,000 écus ; — à Pierre Charron, administrateur de l'Hôtel-Dieu de Vendôme, 500 écus.
- 1604, B, 174. A Marguerite d'Ailly, veuve de Gaspard, comte de Coligny, amiral de Guyenne, 1,000 écus donnés au mari pour la prise de Vendôme.
- 1616, B, 183. — Pension à de *Loménie de La Ville-aux-Clercs*, conseiller d'état.
- 1557, B. 248. — Don fait par Antoine de Bourbon et Jehanne d'Albret à de Mende, des revenus de Beyrie, etc.

- 1559, B, 250, cah. de pap de 20 f. — Compte des recettes et des dépenses du domaine de Béarn, rendu par Peyroton de Latorte, trésorier : — réparation des salles basses du château de Pau ; — charbon pour les cuisines d'Antoine de Bourbon, etc.
- 1562-1563, B, 252. Réparation à la maison de Jehanne d'Albret, reine de Navarre, à Orthez.
- 1564, B, 253. 200 écus donnés à de Grammont, lieutenant-général, par Jehanne d'Albret, reine de Navarre ; — emprunt d'Antoine de Bourbon, roy de Navarre, à Jean de Horticot, marchand de Navarreux.
- 1575-76, B, 262. Pension de Jean de Hoo, écuyer de cuisine de Jehanne d'Albret, etc.
- 1583, B, 269. Préparatifs pour l'entrée d'Henri IV, à Pau, 20 écus.
Jehanne Ravel, Françoise Minot, Marguerite de Lafargue, nourrice d'Henri IV.
- 1560, B, 1162. — Remontrances faites par le chapitre de Pamiers, à Antoine de Bourbon, roy de Navarre, sur les usurpations faites par les consuls de cette ville sur sa juridiction.
1643. — Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin, ancienne maîtresse d'Henri IV, épousait le maréchal de l'Hospital, mort à Paris, en 1660.
- 1560-1561, B, 1163, carton de 84 pièces papier. — Procédures faites par de Boulogne, maître des requêtes, contre Jehan Belin, trésorier de Foix, accusé de malversations ; — trois lettres (originales) de Jehanne d'Albret, adressées à Jehan Belin et Lescrivein, maître des requêtes, sur la même affaire ; — lettres patentes d'Antoine de Bourbon et de Jehanne d'Albret, roi et reine de Navarre, suspendant Jean Belin de ses fonctions de trésorier de Foix, etc.
- 1555, B, 1467. — Guillaume Ransé, secrétaire d'Antoine et de Jehanne, roy et reine de Navarre.
— gages de Françoise Robineau, femme de chambre de Jehanne d'Albret.
1566. — Jean Langlois, secrétaire de Jehanne d'Albret ; — Jean Lepelletier, secrétaire de Jehanne d'Albret.
- 1569-1570, B, 1932, in-4°, 11 f. — Mémoire envoyé au grand conseil pour les procès entre Jehanne d'Albret, reine de Navarre, et le roy de France, sur la saisie du comté de Rhodéz ; — instructions données par la même reine, à Jean Bonal,

garde des archives de Rhodéz, envoyé à Paris pour soutenir ses intérêts.

Jean Dantin dit Lacayot, valet de pied d'Henri II et d'Antoine de Bourbon, roys de Navarre.

1570-72, B, 2169. — Entretien des fourrures de Jehanne d'Albret.

B, 2171. — Gages de Jean Panatier, conducteur de la litière de Jehanne d'Albret.

1571. — Jean Guygnard, huissier de Jehanne d'Albret.

De Launay, huissier de Jehanne d'Albret.

Arnaud de Lasserre, conducteur du charriot de la reine.

Raudet de Casenave, valet de ch. de Jehanne d'Albret.

1573, B, 2208, carton, 12 pièces pap. — Ordonnance (originale) d'Henri IV, concernant le payement des gages de Raphaël de Taillevis, sieur de La Mezière, médecin de Jehanne d'Albret, pour ses gages.

1576, B, 2243. — Gages de Claude Régin, évêque d'Orloron. garde des sceaux de Navarre; — de René de Taillevis, sieur de la Mezière, gentilhomme de la chambre.

1576, B, 2269. — Procès-verbal de visite de la métairie des Cré-neaux (Thoré), appartenant au domaine.

2270 et 71. — Ordonnances d'Henri IV pour le payement des dettes de Jehanne d'Albret.

1577, B, 2280. — Ordonnances originales d'Henri IV, sur une gratification de 3,500 livres au sieur de La Poissonnière, gouverneur du Vendômois (V. mon livre: *La Famille de Ronsard*, p. 43); — pension du sieur de Beaumanoir, seigneur de Lavardin.

1577, B, 2305. — Ordonnance originale d'Henri III concernant une gratification de 300 livres à Albert Matras, greffier du conseil de Vendôme.

1577, B, 2304. — Etat des rentes constituées sur la maison de Navarre en faveur du chapitre de Saint-Georges de Vendôme.

1577, 2312. — Quittance de Charles Malon, conseiller des Grands-Jours de Vendôme.

Gaspard Lauzeray, secrétaire d'Antoine de Bourbon.

1578, 2331. — Quittance de René de Taillevis de la Mezière, gentilhomme servant.

1578, B, 2355. — Quittance de Jean Dauphin, valet de chambre de Jehanne d'Albret.

Quittance de Tufier, conseiller des Grands-Jours de Vendôme.

- 1578, B, 2356. — Quittance de Jean de Chaudonault, vice-président des Grands-Jours de Vendôme.
- 1578, B, 2366. — Quittance de Thibaut Bautru, conseiller des Grands-Jours de Vendôme.
- 1579, B, 2373. — Gages de René de Taillevis, gentilhomme servant.
- 1579, B, 2376. — Emprunt de 50 écus d'or fait par Henri IV, au sieur de La Mézière, son premier médecin.
- 1580, B, 2419. — Lettres originales d'Henri IV, roy de Navarre, à de La Fredonnière, sur la nomination du sieur de La Bouterie, comme bailli du Vendômois.
- 1581, B, 2522. — Vente des droits du domaine de Navarre, sur la paroisse des Ermites, en Bas-Vendômois, au sieur de Vallières, général des finances.
1581. — La Madeleine, médecin de Jehanne d'Albret.
- 1582, B, 2573. — Ordonnances originales d'Henri IV pour le payement d'une gratification à Claude Barenger, président de la chambre des comptes de Vendôme.
- 1582, B, 2591. — Gages de Raphaël de Taillevis, sieur de La Mézière, premier médecin du roy, et de René de Taillevis, gentilhomme servant.
- 1582, B, 2631. — Frais d'inventaire des papiers du roy de Navarre, concernant le domaine de Vendôme.
- 1584, B, 2723. — Règlement de compte de Noël de Beluche, trésorier de la duchesse de Vendôme, mère d'Antoine de Bourbon, roy de Navarre.
- 1585, B, 2763. — Gratification à Christophe Lecourt, receveur à Vendôme.
- 1585, B, 2787. — Remboursement à Alexis Garault, conseiller des Grands-Jours de Vendôme.
- 1587, B, 2915. — Gratification à Albert Matras, greffier de la chambre des comptes de Vendôme.
- 1593, B, 3136. — Frais de voyage à Chartres, Vendôme et Tours, payés à Duplessis-Mornay, surintendant des finances de Navarre.
- 1594, B, 3152. — Gratification à Charles Taffu, receveur du Vendômois, et à Margarit Pageau, greffier des eaux et forêts du Vendômois.
- 1594, B, 3153. — Aliénation de fiefs dans le Vendômois par le domaine de Navarre.

1594, B, 3159. — Vente à réméré par le domaine de Navarre des greffes et moulin de Vendôme.

1594, B, 3167. — Aliénation de fiefs par le domaine de Navarre en Vendômois.

1594, B, 3168. — Aliénation du domaine de Vendôme.

1595, B, 3192. — Id.

1599, B, 3252. — Id.

1601, B, 3304. — Frais d'impression d'une facture pour le procès du domaine de Vendôme contre Madame de Guise.

EXTRAIT

du Trésor de Pau, Archives du château de Henri IV,

Par Gustave BASCLE DE LAGRÈZE.

1548 — Contrat de mariage d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, avec Jehanne, princesse de Navarre.

1550. — Lettres patentes d'Henri, roy de France, en faveur de Jehanne, princesse de Navarre, par lesquelles ledit roy déclare que ladite princesse soit tenue et autorisée de son mari Antoine, duc de Vendôme, pour se montrer héritière, avec bénéfice d'inventaire, de la reine Marguerite, sa mère, non-obstant le refus fait par ledit Antoine de l'autoriser.

1554. — Ordonnances faites par le sieur de Vendôme et la princesse de Navarre, comtes d'Armagnac, sur le règlement de la justice en ladite comté d'Armagnac et de Rhodéz, corrigées par Fontanges, secrétaire.

1555. — Consentement donné par Antoine et Jehanne, roy et reine de Navarre, du sieur Perarnaud du Colom, leur secrétaire, pour que ce dernier renonce à l'archiprêtré de Tartas, en faveur du sieur Raymond du Colom, religieux de l'abbaye de Luc, diocèse d'Orloron. — Signé : Antoine et Jehanne.

1557. — Lettres patentes de Jehanne, reine de Navarre, contenant les franchises accordées et exemption de péages. — Signé : Jehanne.

1558. — Don fait par Henri II, roy de France, au roy de Navarre, des confiscations et amendes qu'ont encourues les gens du pays et duché de Guienne, Angoulmois, Poitou, ville gouvernement de La Rochelle qui, durant les guerres, ont transporté,

vendu, livré aux Espagnols et autres ennemis certains fruits et munitions de guerre.

1559. — Commission donnée par François II, roy de France, à Antoine, roy de Navarre, pour conduire la reine d'Espagne (Elisabeth), sa sœur, jusqu'aux limites de ce pays. — Signé : François.

1560. — Commission donnée par Antoine et Jehanne, roy et reine de Navarre, au sieur Bertrand de Lavie, docteur en droit et lieutenant particulier du sénéchal d'Albret et autres, pour procéder à la réformation du domaine d'Albret. — Signé : Antoine et Jehanne.

1561. — Avis des capitaines sur la garnison de Paris et la proposition que le roy de Navarre leur fit à Paris, le 24 mars 1561. — Signé par un grand nombre d'illustres seigneurs, tels que : les Lorrains, les Guise, Montmorency, Montpezat, etc.

1562. — Lettres de l'Etat de lieutenant-général de France, octroyées par Charles IX, roy de France, en faveur d'Antoine, roy de Navarre, duc de Vendôme, premier prince du sang après les frères dudit Charles IX. — Signé : Charles.

1573. — Points traités à Vendôme touchant la vente de la forêt de Gastine, appartenant au roy. Résolution du Conseil de Vendôme pour vendre ladite forêt. Arpentage de ladite forêt de Gastine et autres pièces de 1573.

1573. — Résolution du conseil du roy de Navarre, à Vendôme, pour la vente de la forêt de Gastine.

1594. — Contrat de vente fait à perpétuité par le sieur du Plessis, conseiller du roy, de la châtellerie et seigneurie de Savigny, dépendant du duché de Vandomme, au sieur Forges, seigneur de Fresnes, secrétaire d'Etat du 4 juillet 1594.

7 septembre 1602. — Contrat de compensation faite par les gens du conseil de Navarre avec Jacques Harouard, procureur du sieur de Valiros, des domaines par lui acquis des commissaires députés par le roy, dependans du Vendômois, et qui avaient été donnés au syndic des créanciers à faculté de rachat.

Octobre 1548. — Dispense accordée par le pape Paul III, du mariage fait entre le duc de Vendômois et la princesse de Navarre.

31 août 1554. — Lettre autographe de Jean d'Albret, adressée au roy de Navarre, par laquelle il l'informe que le roy est de retour du camp où il a laissé Mgr le *duc de Vendôme* et plusieurs autres généraux chargés du commandement de l'armée, etc.

2 juillet 1562. — Lettre anonyme adressée à Jehanne, reine de Navarre, de Strasbourg, par laquelle on l'avertit des dissolutions d'Antoine, son mari, et de ceux qui l'y attirent et entraînent.

7 septembre 1554. — Lettre d'Antoine, duc de Vendôme, commandant en chef de l'armée du roy depuis que sa Majesté a quitté le camp, adressée au roy de Navarre, par laquelle il mande audit roy qu'ayant été informé que l'ennemi devait venir l'attaquer à Dompierre, il avait pris ses mesures pour se défendre, quoique son armée fût de beaucoup inférieure et placée avec tout le désavantage du monde. (Lettre fort détaillée, signée : Antoine.)

3 novembre 1556. — Lettre d'Antoine et de Jehanne, roy et reine de Navarre, adressée à M. le Président Malras, afin de contraindre le sieur Fortis-Mozel, receveur des vicomtés de Lautrec et de Villemur, de rendre compte de sa recette. — Signée : Antoine et Jehanne.

8 avril 1561. — Lettres relatives à l'Etat de lieutenant-général du royaume de Franco, accordées par le roy Charles IX, en faveur du roy Antoine de Navarre, duc de Vendôme, 1^{er} prince du sang. — Scellées et signées : Charles.

31 mai 1535. — Lettre de Françoise d'Alençon, duchesse de Vendômois, adressée à M. de Harmanville, par laquelle ladite Françoise lui marque le déplaisir qu'elle a de n'avoir pas satisfait au prêt que ce dernier lui fit en Normandie, et que c'est à cause des grandes dépenses qu'elle a dû faire l'année passée et l'année présente au sujet du mariage de sa fille. Ladite Françoise demande à M. de Harmanville de vouloir bien encore patienter, jusqu'à Noël, époque à laquelle il peut compter qu'il sera payé. — Signée : Françoise.

L'HOSPICE & LES ÉCOLES DE MORÉE

AU XVII^e SIÈCLE

Par M. l'Abbé DE PRÉVILLE

I.

Comme beaucoup de bourgs, Morée possédait très-anciennement une « maison destinée pour les œuvres de charité envers les pauvres malades (1). » Malheureusement les documents conservés aux archives ne nous ont offert aucun renseignement qui puisse compléter cette mention laconique. Était-ce une fondation privée ou un établissement aux frais de la communauté civile ? Qui prenait soin des malades ? Qui surveillait l'emploi des fonds ? Nous ne pourrions répondre à ces questions que par des conjectures. Mais il résulte avec certitude des documents que nous avons eus sous les yeux, que ce service hospitalier était assez mal assuré pour que l'on pensât à l'organiser sur des bases nouvelles.

II.

L'instruction de la jeunesse était au moins aussi négligée que le soin des pauvres malades : ou il n'y avait point de maître ni de maîtresse d'école, ou bien

(1) Acte du 9 septembre 1675, aux archives de l'Hospice de Morée.

ceux qu'une rétribution trop modeste pouvait retenir dans leurs pénibles fonctions, s'acquittaient de leur charge sans régularité et sans zèle.

Toujours est-il qu'une généreuse bienfaitrice comprit l'urgence d'une réorganisation que l'on peut appeler une fondation nouvelle. Marie Amelot, marquise de Boutteville, épouse de Monsieur Charles de Béon de Luxembourg de Macé (1), se sentit « mue en pitié et « zèle, connaissant la misère et pauvreté et négligence « des habitants de Morées à faire instruire leurs « enfants, tant à cause des guerres, malheurs du tems, « que surcharges qu'ils paient et sont obligés de sup- « porter. » Le 16 may 1658, elle donnait 200 livres de rente au principal de 4,000 livres « pour l'entretien « d'un précepteur maitre et d'une maitresse d'école, au « bourg de Morées, pour instruire la jeunesse dudit « lieu et ses dépendances, dans la crainte de Dieu, « créance de la Foi, et observation des saints comman- « dements, leur montrer et enseigner les lettres latines « et françaises, et autres bons et louables principes ; « et aux filles outre ce à coudre pour aider à gagner « leur vie. » On pourrait s'étonner de la minime allocation de 200 livres à partager entre le maitre et la maitresse, si l'on ne se rappelait qu'à cette époque le *traitement* des instituteurs de la jeunesse était seulement un subside destiné à se cumuler avec les ressources produites par les offrandes des habitants du pays et par l'exercice d'un métier. En outre, Madame de Luxembourg stipulait dans son acte de donation : « qu'il seroit livré auxdits maitre et maitresse, par les

(1) Madame de Luxembourg demeurait à Paris, en son hôtel, rue Geoffroy-Lasnier, 16, en la paroisse de Saint-Gervais. — Elle était séparée de biens avec son mari, qui avait aussi un autre domicile vieille route du Temple, près de Saint-Gervais. Elle avait été autorisée par justice pour ses libéralités. (Acte du 22 juin 1662, réglant les biens attribués à l'Hospice de Morée. — Archives de l'Hospice.)

« habitants dudit lieu, une maison et lieu à eux assurés
« pour l'exercice desdites écoles. »

Ces libéralités devaient assurément régulariser le service scolaire de Morée si imparfaitement organisé jusque-là. La noble fondatrice voulut y veiller elle-même en mettant la condition formelle : « qu'icelle « dame, messieurs ses enfants et leurs descendants « pourraient commettre des personnes capables de « desservir lesdites écoles. » Cependant il était nécessaire qu'une surveillance fût exercée sur place et avec assiduité. Madame de Luxembourg voulut y pourvoir en donnant 50 livres de rente annuelle « au sieur curé « et à ses successeurs, pour avoir l'œil et connaître si « les maître et maitresse s'acquitteront bien de leur « devoir, si les enfants en profitent, et lors du prone « qu'il fera en la paroisse dudit Morées, ou aux « vêpres, pour les paroissiens instruire, leur apprendre « leur catéchisme et les articles de Foi, et leur faire « l'exhortation sur le sens de leur répétition, et chanter « quelqu'hymne à la gloire de Dieu, et dire bassement « leur *Pater* et *Ave* pour l'âme du seigneur de Boutteville, de ladite dame, de messieurs leurs enfants et « autres qui seront trépassés. » Ainsi, outre les écoles pour les enfants des deux sexes, la fondatrice assurait à la paroisse de Morée une sorte de catéchisme de persévérance qui devait profiter à tous les paroissiens ; elle ne demandait en retour de ses libéralités qu'une courte prière, chaque dimanche, pour les défunts de sa famille : ce détail suffit à lui seul pour montrer quel généreux désintéressement avait dicté la pensée de cette pieuse fondation.

III.

Les mêmes sentiments de charité chrétienne inspiraient, vingt ans plus tard, à un parent de la marquise de Boutteville, la pensée de compléter son œuvre en

assurant d'une manière régulière, à l'avenir, le service des pauvres malades. Le 9 septembre 1675, M. Amclot de Chaillou, Maître des requêtes, demeurant à Paris, rue du Grand-Chantier, paroisse de Saint-Nicolas des Champs, passa un traité pour le service de l'Hospice de Morée avec les Filles de la Charité, fondées depuis peu de temps par saint Vincent de Paule (1). Le contrat est signé au nom de la communauté de Saint-Lazare, par les sœurs Nicole Haran, supérieure; Julienne Loret, assistante; Marguerite Chétif, économe; et Renée Lagneau, dépenzière. Les sœurs s'engageaient à entretenir à Morée « deux filles de la Charité, expé-
« rimentées et capables pour assister les pauvres ma-
« lades et autres nécessiteux, les invalides qui ne
« peuvent gagner leur vie quoique sains.... auxquels
« elles fourniront seulement aliments, nourritures, vê-
« tements et instruments nécessaires à gagner leur
« vie.... Elles ne pourront être obligées de rendre au-
« cune assistance aux personnes riches et commodes,
« ni à leurs serviteurs domestiques, ni aux ecclésiastiques s'ils ne sont pauvres et malades; auquel cas
« elles n'iront chez eux que toutes deux ensemble....
« Ne seront obligées d'assister les femmes dans leurs
« accouchements; mais si elles sont malades ensuite,
« elles assisteront les honnêtes femmes qui seront
« pauvres et non pas celles qui auraient été débauchées.... Elles apporteront elles-mêmes aux malades,
« la nourriture, les seigneront, leur fourniront et prépareront les sirops, confitures, décoctions, tisanes,
« infusions, médecines, onguents et autres médicaments.... »

Pour mettre les sœurs à même de faire ce service compliqué à l'hospice et à domicile, le fondateur don-

(1) Lettres patentes accordées par le roi en faveur de l'établissement des Filles de la Charité de Saint-Lazare, portant la date de 1657. — (Copie de ces lettres aux archives de l'Hospice de Morée.)

nait à perpétuité une rente annuelle de mille livres qui serait touchée par les sœurs. Celles-ci devaient retenir, pour leur entretien et leur nourriture, la somme de trois cents livres dont elles n'auraient pas à rendre compte à d'autres qu'à leurs supérieurs. Les sept cents livres restant seraient employées en charités sous le contrôle du curé, du chapelain ou vicaire du prieuré, et de quatre notables habitants de Morée choisis par la communauté. En outre, il était stipulé qu'on leur donnerait et entretiendrait, sans qu'elles eussent aucun frais de réparation à faire, un logis commode et séparé dans la maison destinée déjà aux œuvres de charité.

L'Hospice de Morée était fondé. Mais il faut avouer que les ressources étaient peu considérables. Cependant, grâce à la bonne administration et à la sage économie des sœurs, la maison put remplir le but qu'on lui avait assigné, et il était dès lors facile de prévoir que la sympathie publique lui vaudrait de nouvelles ressources et un accroissement d'importance. En effet, par un arrêté du Conseil d'Etat, en date du 4 mai 1697, Louis XIV réunissait à l'Hospice de Morée la Maladrerie de Fréteval et celle de Saint-Christophe de Viévy (1), qui n'avaient plus d'utilité directe, ni assez d'importance pour se suffire à elles-mêmes. Des acquisitions faites sur les économies, dans les années suivantes, portèrent rapidement le revenu total de l'Hospice à la somme de 2,500 livres. Après un siècle, un

(1) Les biens de ces deux établissements appartiennent toujours à l'Hospice de Morée. Il ne reste plus aucun vestige de la Maladrerie de Viévy ; celle de Fréteval a été un peu plus heureuse : l'ancienne chapelle convertie en bâtiment de service était encore intacte il y a quelques années. Malheureusement, à la suite d'un incendie, il a été nécessaire de refaire la toiture ; on a voulu en profiter pour remanier les murs, et dans ce travail on a eu la regrettable inspiration de faire disparaître, avec le chevet de la chapelle, une fenêtre ogivale à meneaux qui, seule, offrait quelque intérêt. Aujourd'hui, sauf l'épaisseur notable des murs, cette antique chapelle n'a plus que l'apparence d'une grange vulgaire.

acte émanant de l'autorité royale pouvait constater, à l'honneur des Filles de Saint-Vincent de Paule, que la charité des habitants de Morée avait encore augmenté les revenus de l'Hospice, et qu'ainsi « on avait « vu cet établissement, faible dans son principe, prendre « des accroissements dont les pauvres ont tiré de « grands avantages. »

IV.

On n'avait pas malheureusement à se féliciter au même degré des résultats obtenus, au point de vue des écoles, par la fondation de Madame de Luxembourg : M. Amelot de Chaillou put constater que les libéralités de sa parente n'avaient pu suffire ni à retenir dans leur modeste emploi de bons maîtres de la jeunesse, ni à stimuler efficacement le zèle du curé chargé de veiller à la bonne tenue des écoles. Cinquante ans après la première tentative d'organisation, il voyait se produire le même désordre, « les nombreuses jeunes filles « pauvres de Morée manquant d'instruction, faute de « d'école certaine et d'une personne fondée et nommée « pour la faire comme elle doit être faite pour inspirer « de bons exemples. »

Un fait remarquable ne pouvait manquer d'attirer l'attention de M. Amelot : depuis que l'Hospice avait été confié aux Filles de la Charité, cet établissement avait prospéré au delà de toute espérance ; au contraire, abandonnées à un personnel incertain, les Ecoles avaient produit un fruit médiocre. N'était-il pas évident que si l'on pouvait confier l'école des filles aux sœurs de l'Hospice, on avait la certitude d'un bon résultat ? Le 25 juin 1717, M. Amelot de Chaillou passa donc un nouveau contrat avec la communauté de Saint-Lazare. Il réunissait à l'Hospice de Morée les biens immeubles dont le revenu avait été destiné par Madame de Luxembourg à la maîtresse d'école, et les

Filles de la Charité s'engageaient à entretenir, à Morée, une troisième sœur qui serait particulièrement chargée de faire l'école aux jeunes filles pauvres.

Il était bien stipulé « qu'aucun garçon quelque petit « et bas âgé qu'il puisse être ne serait admis dans « l'école de la sœur. » Mais M. Amelot ne se désintéressait pas entièrement de la bonne direction de l'école des garçons. Dans le même acte il a soin de faire observer que ce changement n'enlève rien aux obligations du curé ! « Il aura l'œil comme par le passé à « ce que l'école soit bien faite, ainsi que celles des « garçons par le maître d'école. » Il aura le droit de révoquer ce dernier s'il remplit mal ses fonctions. « Même il sera permis, dans ce cas, au sieur curé de « faire lui-même l'école, et alors il touchera les émoluments ; mais il sera tenu de représenter d'abord « au fondateur ou à ses ayant-cause la nécessité qu'il « y a pour lui de faire l'école. » Evidemment le fondateur espérait que, par ce moyen, l'école des garçons serait aussi pourvue désormais « d'un maître certain et nommé pour faire l'école comme elle doit être faite pour inspirer de bons exemples. » Aucun document des archives ne nous a fait connaître le résultat de cette généreuse tentative.

V.

L'Hospice de Morée était devenu par l'adjonction de l'école des filles un établissement considérable. Jusqu'à là les sœurs avaient seulement rendu compte de leur gestion au curé, au vicaire du prieuré et à quatre notables désignés par la communauté. On pensa qu'il fallait désormais entourer l'administration de l'Hospice de garanties nouvelles. Le roi Louis XIV signa, le 19 juin 1772, une ordonnance rendue en Conseil d'Etat, qui modifiait le régime antérieur. Le roi créait un bureau composé du bailli, du procureur fiscal, du syndic des habitants, du curé de la paroisse, du vicaire

du prieuré, et de deux habitants élus pour six ans par l'assemblée de la communauté. Le plus ancien des deux devait régir les biens de l'Hospice et les visiter tous les trois mois. Le bureau devait se réunir le premier dimanche de chaque mois, à l'issue de la messe paroissiale. La supérieure des sœurs ferait comme par le passé la recette des revenus, mais elle rendrait compte au Bureau ; et toute dépense en dehors de celles nécessitées par la subsistance des sœurs et des pauvres serait visée par deux membres du Bureau. Ne pourront participer aux charités manuelles des sœurs, que les pauvres de Morée, Fréteval et Viévy, et encore ceux de ces deux dernières paroisses devront être munis d'un certificat de leur curé. Enfin, il était statué « qu'on ne recevra dans l'Hospice aucuns incurables, ni ceux dont l'esprit serait aliéné ou qui seraient atteints de maladies contagieuses. » Mais l'administration hospitalière pourra les faire soigner à ses frais dans d'autres asyles.

Deux ans plus tard, au mois de février 1774, le Roi confirmait solennellement par lettres patentes l'établissement des Filles de la Charité, à Morée, et déclarait pour couper court à toute difficulté que « la supérieure de la communauté de Saint-Lazare aura toujours le droit de changer ces filles à son gré quand besoin sera. »

VI.

Les archives de l'Hospice, très-complètes et parfaitement en ordre, renferment, outre les documents que nous venons d'analyser, de nombreux actes se rapportant à la gestion des biens. Une pièce d'une nature particulière mérite d'être mentionnée dans ce travail. Elle porte la date du 23 mai 1786 et est intitulée Requête au Roy. Les administrateurs de l'Hospice sollicitent l'autorisation « de faire abattre 1440 pieds d'arbres qui sont rabougris, ayant à peine 10 à 12

pieds de hauteur et 3 à 4 de tour, ne sont d'aucune espérance et ne feront que dépérir. » Ils estiment lesdits arbres à la somme de 4000 livres, et désirent employer cette somme à des réparations urgentes aux bâtiments de l'Hospice et des fermes, réparations que l'on suppose devoir s'élever à 4200 livres (1).

« Cette dépense, ajoutent les administrateurs, survient dans une année où la récolte en bled a manqué, de manière que les fermiers de l'Hôtel-Dieu qui paient le prix de leur ferme en grains, sont hors d'état de lui en délivrer en ayant à peine pour leur subsistance. »

VII.

A l'époque de la Révolution, l'Hospice de Morée fut sécularisé comme tous les autres en vertu d'une mesure générale. Mais aussitôt que l'on entrevit la possibilité d'avoir de nouveau des sœurs, l'administration de l'hospice s'empressa d'entamer des négociations pour s'en procurer. Le 9 juillet 1815, un contrat était passé avec les Sœurs de la Sagesse, établies à Saint-Laurent-sur-Sèvre. Comme leurs devancières, elles ajoutèrent au soin des malades la direction de l'école des filles ; et nous pouvons dire, sans craindre d'être démenti, que les deux établissements charitables de Morée ont retrouvé, depuis soixante ans, sous l'habile direction des filles du vénérable Grignon de Montfort, la prospérité qu'ils avaient due pendant plus d'un siècle au dévouement éclairé des pieuses filles de Saint-Vincent de Paule.

(1) Les bâtiments actuels de l'Hospice sont encore ceux dont il est question ici. Mais l'administration a fait reconstruire, il y a quelques années, sur un très-bon plan, les salles d'école et le grand portail de la cour.

CHRONIQUE DE MICHEL GARAUT

CHANOINE DE TROO (1543-1598)

Accompagnée de Notes par M. E. NOUEL,

Bibliothécaire de la Société Archéologique.

(V. Bulletin 1878, p. 226.)

ERRATA & ADDENDA

ERRATA.

P. 230, lansquenoit; lisez lasquenoit.

P. 232, Madame Marquirette; lisez Marquiritte.

P. 245, on mourut; lisez en mourut.

Id., après : audit lieu de Trôo, au lieu de (1), mettez (2).

ADDENDA.

Sur l'épidémie de 1581.

Le manuscrit Garaut porte (V. p. 245 du Bulletin): « L'an 1581, le premier jour de juin, la peste commença à Montoire, qui fut et dura jusqu'au premier jour de l'an 1582, dont en mourut de compte fait par gens qui les ont mis en mémoire, au nombre de 500 personnes (à Montoire), à Lunay 400, à Lavardin 300, à Saint-Arnoux et les Hermites 200; et à Trôo 9 personnes, dont (parce qu'il) y fut remédié audit lieu de Trôo. »

Je me suis permis (note H, p. 255) d'élever des doutes sur l'exactitude de ces chiffres de mortalité, véritablement effrayants et qui m'avaient paru au moins invraisemblables. J'ai reçu depuis des documents et renseignements nouveaux de nature à modifier ma première appréciation. Je m'empresse de les consigner ici.

M. Malardier, juge de paix à Montoire, a trouvé aux archives de la mairie de cette ville, sur une feuille volante, la liste des décédés par suite de la peste de 1581, pour la paroisse de Saint-

Laurent. Il a pris une copie de ce précieux document, et me l'a communiquée à la séance de la Société du 10 octobre dernier.

Cette liste commence ainsi : « Sensuit le nombre des decedez
« de la maladie contagieuse dont Dieu nous garde, en la paroisse
« de Monsieur Saint-Laurent de Montoire, commençant à la
« vigile de la Pentecoste 1581, qui fut le 13^e jour de may audit
« an (1). Suit la liste *jour par jour* des personnes qui ont suc-
« combé. La première victime est :

« 1 enfant de Lucas Cardy, auteur de ladite contagion qu'il a
« apporté du Mans, à raison de la mort de sa mère au Mans.... »

L'épidémie décroît à partir de septembre et finit avec novembre. Les trois mois de septembre, octobre et novembre ne fournissent plus que 10 cas. Enfin, la liste est close par le funèbre total 302 !

Ainsi la paroisse de Saint-Laurent seule a perdu 302 de ses membres, (*de compte fait par gens qui les ont mis en mémoire*). Or, à cette époque, Montoire comptait deux paroisses : Saint-Laurent et Saint-Oustrille (2). Il n'y a donc rien d'improbable à ce que 500 personnes aient péri de cette peste à Montoire. Avant la connaissance de ce document authentique, je n'osais pas le croire ; aujourd'hui je ne puis guère en douter, pas plus que des chiffres de 400 pour Lunay et 300 pour Lavardin (3).

Pour cette dernière localité, j'avais été frappé de la disproportion du nombre des décédés comparé avec celui de Montoire ; d'après les chiffres des populations actuelles, Montoire a aujourd'hui (1861), 3,100 habitants, contre Lavardin 433. Le chiffre de 500 victimes pour Montoire me paraissant énorme, celui de 300 pour Lavardin devait me paraître *impossible*.

M l'abbé C^t Bourgogne, curé de Villavard, m'écrivit à ce sujet les considérations suivantes qui me paraissent convaincantes. Je transcris le passage suivant de sa lettre : « Lavardin eut une assez grande importance au xv^e siècle. Le comte Jean de Bourbon qui fit restaurer le château y habita plusieurs années. On y voit plusieurs grandes maisons offrant un perron et ayant pignon sur rue, construites pour cette époque avec un certain luxe. Elles appartenaient sans doute à des seigneurs de la cour du comte Jean de Bourbon. Le château pouvait recevoir une

(1) Art de vérifier les dates : Pâques 1581, le 26 mars ; la Pentecôte est donc bien le 14 mai.

(2) Statistique religieuse des paroisses de l'arrondissement actuel de Vendôme, par M. Dupré ; Bulletin 1865, p. 194 et 195.

(3) Ces nombres ronds, 500, 400, 300, 200, m'avaient paru suspects ; ils ne sont évidemment que des à peu près, mais on doit les admettre comme approchés.

garnison de plus de 1,000 hommes. Au xvr^e siècle, Lavardin avait conservé une partie de son importance. Il y avait un bailli ; le presbytère actuel était le bailliage. La population devait être plus élevée qu'aujourd'hui. A la fin de ce siècle, à cause des guerres de religion, le château était occupé habituellement par une garnison assez forte pour résister aux partis ennemis. Il n'est pas étonnant que, dans une population sédentaire de 500 à 600 habitants, à laquelle il faut joindre une garnison de 1000 hommes au moins, ce qui donne un total de 1,600 personnes, une épidémie de peste ait fait 300 victimes. »

Quant au chiffre de 9 décès seulement à Trôo, en dehors des raisons de salubrité du lieu et de remèdes apportés au mal, d'après la chronique, M. l'abbé Bourgogne me fait observer qu'il y a dans la marche des épidémies des bizarreries singulières. « Il y a eu, m'écrit-il, cette année (1878), une épidémie de rougeole à Montoire, Lavardin et Villavard. A Villavard (326 habitants), nous avons eu plus de 35 cas, et à Saint-Rimay (372 habitants), localité très-proche, il n'y en a eu qu'un seul!... » Admettons donc les chiffres lugubres de notre chroniqueur sur la terrible peste de 1581, *dont Dieu nous garde*, et félicitons-nous de n'avoir à enregistrer, pour cette année, qu'une épidémie de rougeole.

E. NOUEL.

ÉLÉGIES DE TIBULLE

TRADUCTION EN VERS

Par M. DE LA HAUTIERE

RONDEAU - ENVOI

A M. Ch. BOUCHET, bibliothécaire de la ville de Vendôme
et membre de la Société Archéologique.

De l'Archéologie austère admirateur
Et gardien vigilant ! un téméraire auteur
Ose vous adresser, en rimes mal suivies,
Deux Rondeaux nés gaulois, avec deux élégies
Latines, dont il n'est que l'humble traducteur !

— Ce n'est glane pour nous ! — Cependant, cher censeur,
Que sont donc devenus et la grâce et le cœur
Avec lesquels, à Rome, on chantait les Délies?...
... De l'Archéologie !

Le Rondeau, ce poème au refrain gai, railleur,
Qui plait par la malice unie à la douceur,
Ce gentil survivant des vieilles poésies,
Qui se rit des grands mots et des afféteries,
N'est-il pas aujourd'hui, pour plus d'un auditeur,
De l'Archéologie ?

TIBULLI Liber IV, Carmen XIII.

*Fidem puellæ suæ poeta obligat se uni perpetuo
seroiturum.*

Nulla tuum nobis subducet femina lectum...

Hoc primum juncta est fœdere nostra Venus.

Tu mihi sola places; nec jam, te præter, in urbe

Formosa est oculis ulla puella meis.

Atque utinam possis uni mihi bella videri!

Displiceas aliis! sic ego tutus ero!

Nil opus invidia est; procul absit gloria vulgi;

Qui sapit, in tacito gaudeat ille sinu.

Sic ego secretis possim bene vivere sylvis,

Qua nulla humano sit via trita pede:

Tu mihi curarum requies, tu nocte vel atra

Lumen, et in solis tu mihi turba locis.

Nunc licet e cœlo mittatur amica Tibullo,

Mittetur frustra, deficietque Venus.

Hæc tibi sancta tuæ Junonis numina juro,

Quæ sola ante alios est mihi magna Deos.

Quid facio demens? Heu, heu! mea pignora cedo!

Juravi stulte; prodeat iste timor.

Nunc tu fortis eris, nunc tu me audacius ures;

Hoc peperit misero garrula lingua malum.

Jam faciam quodcunque voles; tuus usque manebo,

Nec fugiam notæ servitium dominæ!

Se! Veneris sanctæ considam vinctus ad aras.

Hæc notat injustos, supplicibusque favet.

TIBULLE. *Livre IV, Elégie XIII.*

Nulla autre à ton amour ne pourra me soustraire :
La plus douce parole a scellé notre foi (1) !
Dans la vaste cité, seule tu sais me plaire ;
Il n'est, à mes regards, d'autre beauté que toi !
Mais pour ton ami seul sois charmante et jolie ;
Déplais à tous les yeux, pour rassurer mon cœur....
Loin de moi le désir que la foule m'envie,
Te suive en t'admirant, et vante mon bonheur....
Dérober ses amours et jouir en silence,
C'est le bonheur du sage !... Au fond de ces forêts
Où le pied des humains ne pénétra jamais,
Que ne puis-je, avec toi, cacher mon existence,
Toi, ma foule au désert, mon charme en mes ennuis,
Mon astre lumineux dans les plus sombres nuits !
Du ciel même, vers moi, viendrait une maîtresse,
Je la fuirais, mon cœur ne pourrait l'accepter ;
J'en jure par Junon, par Junon ta déesse !
Ce nom est le plus grand que je puisse attester !...
Qu'ai-je dit, insensé ? J'ai livré tous mes gages !
Téméraire serment !... tu prends tes avantages ;
A ton gré, désormais, tu vas broyer mon cœur !
Maudite soit ma langue, artisan de malheur !
Aujourd'hui, pour toujours, je deviens ton esclave ;
En vain je chercherais à briser mon entrave ;
J'ai reconnu ton joug, je ne le fuirai plus !...
Mais, prends garde ! chargé de tes liens, Vénus
M'attend à ses autels, j'y cours ; cette déesse
Est douce aux suppliants, et punit qui les blesse.

(1) Par une réserve que tout le monde comprendra, on s'est abstenu de traduire avec une exactitude rigoureuse les deux premiers vers de cette élégie. Cette pièce, du reste, et la suivante, justifient, par leur grâce exquise et par la sensibilité vraie qui les anime, cette appréciation du grand critique :

Amour dictait les vers que soupçonnait Tibulle.

TIBULLI *Liber IV, Carmen IV.*

Ad Apollinem pro ægrotante Sulpitiæ

Huc ades, et teneræ morbos expelle puellæ ;

Huc ades, intonsa, Phœbe superbe, coma.

Crede mihi, propera ; nec te jam, Phæbe, pigebit

Formosæ medicas applicuisse manus.

RONDEAU

A un ami qui a vait promis de revenir me voir
à la campagne.

En revenant, vous nous devez surprendre,
Vers ce beau mois où fleurit l'herbe tendre,
Quand les oiseaux, les plantes, les poissons,
Dans l'eau, dans l'air, tout vit en cent façons ;
Accourez tôt, nous sommes las d'attendre !

Jà, nous voulons, sous la tonnelle, étendre
La blanche nappe, et frais bouquets suspendre !
Pas ne direz que nous vous nourrissons
En revenant :

Poulets dodus, dessert que l'on voit pendre
Vermeil sur l'arbre, et, pour tout y comprendre,
Franche amitié, doux propos, doux flacons
Que viderez avec gais compagnons,
Si, qu'au logis droit ne saurez vous rendre,
En revenant !

TIBULLE. *Livre IV, Elégie IV.*

CÉRINTHE

Dieu qui laisses flotter, majestueux et fier,
Tes cheveux que jamais ne profana le fer,
Descends du ciel, Phébus ! viens de ma jeune amante
Conjurer les douleurs ! Crois-moi, ta main savante
Touchera sans dégoût ces membres gracieux !...

Effice, ne macies pallentes occupet artus,
Neu notet informis pallida membra color ;
Et quodcunque mali est, et quidquid triste timemus,
In pelagus rapidis devehat amnis aquis.
Sancte veni, tecumque feras quicumque sopores,
Quicumque et cantus corpora fessa levant.
Neu juvenem torque, metuit qui fata puellæ,
Votaque pro domina vix numeranda facit ;
Interdum vovet, interdum quod langueat illa,
Dicit in æternos aspera verba Deos ! •

— Pone metum, Cerinthe ! Deus non lædit amantes.
Tu modo semper ama ; salva puella tibi est.
Nil opus est fletu ; lacrymis erit aptius uti,
Si quando fuerit tristior illa tibi.
At nunc tota tua est ; te solum candida secum
Cogitat, et frustra credula turba sedet.

— Phoebe, fave ; laus magna tibi tribuetur, in uno
Corpore servato restituisset duos.
Jam celebrer, jam lætus eris, cum debita reddet
Certatim sanctis lætus uterque focus.
Tunc te felicem dicet pia turba Deorum,
Optabunt artes et sibi quisque tuas.

Sans toi, la maladie, en son cours furieux,
Déforme ce beau corps ; une couleur livide
Envahit de son teint l'éclatante blancheur ;
Parais ! Le mal présent, hélas ! et le malheur
Qu'on redoute, fuiront comme le flot rapide
Qu'entraîne le courant vers l'abîme des mers !
Verse-lui les sommeils, oubli des maux amers,
Les chants dont la magie endort toute souffrance !
Phébus, Dieu révérend, j'implore ta puissance !
Ne m'abandonne pas en ce moment cruel !
Sois sensible au chagrin d'un malheureux Mortel,
Qui, voyant jour à jour dépérir ce qu'il aime,
Tantôt prie à genoux, tantôt crie et blasphème,
Et fatigue le ciel de ses emportements !...

APOLLON

Apollon ne sait point affliger les amants ;
Rassure-toi, Cérinthe ; il te rend ta maîtresse,
Ne t'imposant pour prix que de l'aimer toujours !...
Pourquoi gémir ? tes pleurs, garde-les pour ces jours,
Si jamais son amour payait mal ta tendresse.
Sois heureux, aujourd'hui ; tu possèdes sa foi ;
Entourant son chevet, une foule amoureuse
Attire en vain ses yeux ; son cœur ne voit que toi !

CÉRINTHE

O Phébus, soit loué ! Ta bonté généreuse,
En sauvant une vie, épargne deux trépas !
Quand bientôt, apportant notre pieuse offrande,
Vers tes autels sacrés nous presserons nos pas,
Pour fêter ce bienfait, la pompe sera grande,
Et les Dieux de l'Olympe accourus pour te voir,
Admirant tes honneurs, envieront ton savoir.

TABLE

Séance du 10 janvier 1878.

Liste des membres présents	Page 1
Liste des membres admis depuis la séance du 11 octobre 1877.	2
Comptes du Trésorier (1877) et budget de 1878 . . .	2
<i>Description sommaire</i> des objets offerts ou acquis depuis la séance du 11 octobre 1877	6
Nomination d'un membre du Bureau.	12
<i>Chronique</i>	13
<i>Antoine de Bourbon et Jehanne d'Albret (1^{re} partie),</i> par M. A. de Rochambeau	24
<i>Quelques Notes sur l'ancienne chapelle Saint-Denis et</i> <i>sur la plaine de Lislette en 1709, par M. G. Launay.</i>	70
<i>Les Prieurés de Marmoutier dans le Vendômois</i> <i>(Prieuré de Saint-Mars), par M. A. de Salies . . .</i>	78

Séance du 11 avril 1878.

Liste des membres présents.	87
Liste des membres admis depuis la séance du 11 janvier 1878	88
<i>Description sommaire</i> des objets offerts ou acquis depuis la séance du 11 janvier 1878.	88
<i>Chronique</i>	94
<i>Antoine de Bourbon et Jehanne d'Albret (2^e partie),</i> par M. A. de Rochambeau	100
<i>Dolmens, Pierres levées et Polissoirs du Vendômois,</i> par M. G. Launay	166
<i>La Prieure de Fontevrault, légende, par M. P. Blanchemain</i>	192

Séance du 11 juillet 1878.

Liste des membres présents	199
Liste des membres admis depuis la séance du 11 avril 1878.	200
<i>Description sommaire</i> des objets offerts ou acquis depuis la séance du 11 avril 1878	200
<i>Chronique</i>	208
<i>Une Maison du XV^e siècle à Vendôme</i> , par M. L. Martellière	216
<i>Chronique de Michel Garault, chanoine de Trôo</i> (1543-1598), accompagnée de notes par M. E. Nouel.	222
<i>Antoine de Bourbon et Jehanne d'Albret</i> , par M. A. de Rochambeau (Pièces justificatives).	257
<i>Une vieille Dame et une vieille Maison</i> , par M. Ch. Bouchet	279

Séance du 10 octobre 1878.

Liste des membres présents.	287
Liste des membres admis depuis la séance du 11 juillet 1878.	288
<i>Description sommaire</i> des objets offerts ou acquis depuis la séance du 11 juillet 1878.	288
<i>Chronique</i>	293
<i>Antoine de Bourbon et Jehanne d'Albret</i> , par M. A. de Rochambeau (Pièces justificatives).	295
<i>L'Hospice et les Écoles de Morée au XVII^e siècle</i> , par M. l'Abbé de Préville	385
<i>Chronique de Michel Garault, chanoine de Trôo</i> , (Errata et Addenda, par M. E. Nouel)	394
<i>Élégies de Tibulle</i> , traduction en vers, par M. de La Hautière	397



